This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582813 1

HE

Reybaud

NKV

Reybaud

HE

NKV

MÉZÉLIE.

ASTOR NEW-YORK

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

MÉZÉLIE.

PAR H. ARNAUD
(Mme CH. REYBAUD).

Tome Premier.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cº.

1839

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LIVRE PREMIER.

UNE FEMME HEUREUSE.

I

Il existe quelques rares organisations créées pour le bonheur; il est quelques êtres sages et heureux qui savent traverser les mauvaises chances de la vie avec une inaltérable sérénité; ce n'est qu'en les brisant que le sort peut les abattre et détruire cette félicité dont ils portent en eux-mêmes le germe puissant. Les femmes d'une imagination paisible, d'un caractère modéré, d'un cœur tranquille et patient ont ce beau privilége entre toutes : il faut que leur position s'écroule de fond en comble, qu'elles soient frappées à mort dans leurs plus chères affections, qu'elles arrivent enfin à une situation tout à fait excep-

tionnelle, pour tomber dans le désespoir et le dégoût de la vie qui dévore tant de belles existences tourmentées par des malheurs imaginaires.

Telle fut Louise d'Effanges; la Providence, qui l'avait destinée à de grandes épreuves, lui laissa quelques années de ce bonheur calme tout intérieur, que tant d'autres à sa place n'eussent pas su trouver. Louise avait été orpheline au berceau, et elle resta au couvent jusqu'au jour de son mariage. Une éducation simple et religieuse seconda ses bonnes inclinations, et n'exagéra aucune de ses vertus. A dix-huit ans, elle était une pure et douce jeune fille, tranquille devant l'avenir, et confiante en Dieu qui garde ceux qui l'aiment. Sa piété n'allait pas jusqu'à la dévotion; mais elle avait accepté, sans raisonner, des croyances en harmonie avec son âme tendre et paisible.

Le tuteur de Louise, M. Valanger, était un honnête homme : il administra bien la fortune de sa pupille et sut lui faire une belle dot, dont il lui dit le chiffre exact le jour qu'elle eut dix-huit ans accomplis, en lui faisant part des propositions de mariage qu'il avait déjà reçues pour elle. Louise fut un peu troublée à cette explication, et elle demanda quelques jours pour réfléchir. Elle était entièrement maîtresse de son choix:

mais comme elle n'avait au cœur nulle préférence, elle finit par s'en remettre à la volonté de son tuteur. M. Valanger se décida, après de longues hésitations, à accepter le parti le plus convenable, selon les idées du monde, c'est-à-dire le plus honorable et le plus riche. M. d'Effanges avait la réputation d'un fort galant homme et une fortune considérable; sa vie était de celles qu'on a toujours vues au grand jour, et sa position semblait si bonne, si nette et si sûre, qu'on ne pouvait vraiment mieux choisir pour un mariage de raison.

Louise entra volontiers dans le monde; mais elle ne fut ni subjuguée ni éblouie par son éclat. Soigneuse de s'effacer, elle n'attira jamais l'attention des hommes, ni la jalousie des femmes; elle était peu jolie, point du tout brillante, et sa présence ne produisait aucune sensation; son esprit restait également dans l'ombre : car, bien qu'elle eût beaucoup de grâce et de finesse, une sorte de nonchalance timide l'empêchait d'user de ses avantages. Aussi eut-elle le bonheur de rester toujours en seconde ligne, et de trouver dans toutes ses relations cette bienveillance qu'on accorde si volontiers aux gens médiocres qui savent se tenir à leur place.

La parfaite douceur de madame d'Effanges,

son inaltérable patience firent tous les frais de son bonheur intérieur; elle sut se créer un paradis là où toute autre femme aurait trouvé un enfer. Elle avait pu s'apercevoir, dès les premiers jours de son mariage, que M. d'Effanges n'était point parfait. Les traits saillants de son caractère étaient un égoïsme profond, une ferme volonté d'indépendance; il se posa tout d'abord pour ce qu'il était, et ne se donna point la peine de feindre avec sa femme des semblants de tendresse et de confiance; il la traita avec des égards infinis, comme une personne indifférente, à laquelle on ne veut donner aucun motif de plainte, mais qu'on laisse toujours à distance.

Louise comprit tout de suite cette âme sèche, froide, et pourtant emportée en ses passions : elle vit qu'aucune intimité réelle n'était possible avec M. d'Effanges, et elle s'arrangea en conséquence. Attentive, soumise, point importune, elle combla son mari de soins et de bons procédés; mais elle se fit une vie toute à part dans leur intérieur. Avec un cœur plus aimant, M. d'Effanges aurait bien vite compris que l'inaltérable douceur de sa femme venait d'un certain fond d'indifférence pour lui; il n'alla pas si loin dans ses observations et se tint pour l'homme le mieux aimé, puisqu'il était le mieux obéi. La dot de Louise lui avait

servi à étendre les opérations de banque qui avaient commencé sa fortune, et au bout de quelques années, il passait pour être fort riche. Ses dépenses augmentèrent en proportion de ses bénéfices ; mais c'était toujours hors de sa maison qu'il satisfaisait ses goûts d'ostentation et de plaisir.

Louise ne se permit aucune observation sur cette manière d'être, et sans demander compte de rien elle jouit selon ses goûts de sa richesse. Elle ajouta quelque chose, non à son luxe, mais à la satisfaction de cette molle paresse qui dominait dans ses inclinations; une propreté minutieuse, un ordre parfait, et toutes les recherches du confortable se retrouvaient dans les moindres détails de sa maison ; elle tourna le peu d'activité dont la nature l'avait douée sur les soins de son ménage, elle l'employa pour le bien-être de tout ce qui l'environnait. Il est inutile d'ajouter qu'une telle femme resta irréprochable devant Dieu et devant les hommes ; jamais elle n'eut une pensée qui ne pût s'avouer en face du ciel et de la terre.

Au bout de quelques années de mariage, Louise eut deux filles jumelles ; leur naissance l'eût consolée si elle avait été tentée de remarquer qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Ses enfants devinrent son unique amour ; toute sa sol-

licitude, toutes ses joies, toutes ses peines devaient désormais n'avoir plus d'autre objet. Elle les environna de cette surveillance indulgente et attentive à l'abri de laquelle les enfants sont si heureux, elle ne les quitta plus, et renonça au monde qu'elle n'avait jamais pris que comme une insignifiante distraction.

II

Madame d'Effanges avait de nombreuses et brillantes connaissances; mais deux personnes seulement vivaient dans son intimité, c'étaient M. Valanger, son tuteur, et madame Valanger. Elle les aimait tranquillement, profondément, selon son cœur, et jamais elle n'avait mis en doute la réciprocité d'une si véritable affection : pour l'un des deux du moins elle avait raison.

M. Valanger était libre quand il maria sa pupille. Un sentiment de délicatesse l'empêcha de se proposer lui-même, bien qu'il eût la certitude d'être agréé. Il avait près de quarante ans, une très-médiocre fortune et deux enfants d'un

premier mariage; sa profession de médecin ne lui donnait pas un gros revenu, car il l'exerçait avec conscience et désintéressement; somme toute, il ne pouvait se considérer comme un bon parti. Il donna donc Louise, avec sa belle dot, à M. d'Effanges, et il épousa une demoiselle bien née, bien élevée et bien pauvre, qui, sans lui, serait probablement restée toute sa vie sous-maîtresse dans un pensionnat. Ce mariage ne fut pas heureux; M. Valanger était un homme bon, sérieux, tout occupé des devoirs de son état; il ne voyait d'autre monde que ses malades, et n'avait d'autres joies que celles de son intérieur. Sa femme, au contraire, avait une de ces organisations actives que le repos ronge; elle était belle, pleine de vie et de passions qui n'attendaient qu'un souffle pour éclore; les habitudes qui l'environnaient la gardèrent longtemps; mais c'était une grande imprévoyance de croire qu'elles pourraient la garder toujours.

Madame d'Effanges était la confidente des deux époux; son intervention maintenait les apparences, elle amenait parfois des concessions passagères, des raccommodements sincères d'un côté, calculés de l'autre; mais son influence n'était pas assez puissante pour rétablir la paix et le bonheur, là où se heurtaient tant d'éléments de discorde.

Lorsque madame Valanger pleurait et boudait son mari, madame d'Effanges lui disait doucement :

— Mon Dieu ! Léonide, vous voilà encore malheureuse ! Et pourquoi ? pour des vétilles qui ne devraient pas vous préoccuper seulement. Voyons, de quoi vous plaignez-vous ? votre mari vous aime.

— Qui s'en douterait à le voir près de moi, je vous le demande ?

— Vous êtes injuste ; il vous aime, vous le savez bien. L'affection qu'il a pour vous est profonde, dévouée. Mais que voulez-vous ? ce n'est pas sa faute s'il n'exprime pas son amour aussi bien qu'il le sent. D'ailleurs, Léonide, c'est un homme dont vous devez être fière ; voyez comme on l'apprécie, comme on l'estime ; il a un nom dans le monde savant...

— Hélas ! que m'importe qu'il ait quelque jour place à l'Institut ! j'aimerais mieux qu'il fût, comme tant d'autres, plus aimable et moins enterré dans son savoir.

— Mais, ma chère Léonide, quelle idée vous faites-vous donc d'un mari ? ils sont tous comme cela et souvent bien pires. Allez, ne nous plaignons pas ; il y a tant de compensations à ces petits chagrins.

— Ah! c'est que vous n'êtes pas difficile en fait de bonheur. Pour la satisfaction de tous les maris, il faudrait que toutes les femmes vous ressemblassent; mais ce serait, en vérité, trop heureux pour ces messieurs.

D'un autre côté, M. Valanger disait parfois à sa pupille : Ma chère enfant, je ne suis pas heureux, j'ai fait une grande sottise. Léonide est une petite femme bien sage, bien irréprochable, sans doute, mais nous nous convenons comme l'eau et le feu. J'aurais dû voir que ses dix-huit ans étaient mal assortis avec ma quarantaine. Nous n'avons pas les mêmes goûts; elle ne sait apprécier que ce qui me manque, et s'il y a un côté par lequel je vaille quelque chose, elle ne saurait m'en tenir compte, car elle ne le comprend pas; elle est bien frivole, Léonide!

— Mais elle est sage, elle est bonne femme, répondait madame d'Effanges.

— Je le crois, et j'espère qu'elle le sera toujours, disait en soupirant le pauvre mari, et il se figurait que cette certitude le consolerait enfin de ses longues tribulations.

Le seul défaut de madame d'Effanges c'était la mollesse; il faudrait même dire la paresse, si un être si doux et si parfait pouvait être accusé d'un péché capital. Jamais femme ne sut mieux vivre

au coin du feu; elle passait sa vie entre ses deux enfants; doucement occupée de mille petits soins, qui avaient pour but la satisfaction et le bien-être d'autrui. Sa chambre à coucher offrait un ravissant tableau d'intérieur. Deux petits lits blancs étaient aux côtés du grand lit, tendu en damas bleu, et une belle madone suspendue au chevet semblait veiller sur l'heureuse famille. Louise s'établissait dans un fauteuil profond et douillet pour travailler à quelque léger ouvrage de femme : ses enfants jouaient à ses pieds; tout était riant, frais, paisible, autour d'elle, ses yeux et sa pensée ne rencontraient que les images d'un long et inaltérable bonheur.

Souvent saisie de reconnaissance envers Dieu, qui l'avait privilégiée entre toutes, elle songeait à tant d'autres femmes malheureuses, pauvres, sans enfants, et les larmes lui venaient aux yeux. Alors Louise attirait à elle ses deux anges, et joignant leurs petites mains, elle disait : Priez le bon Dieu, mes filles, remerciez-le de ce qu'il nous rend si heureuses!

M. d'Effanges entrait tous les soirs un moment chez sa femme, il disait un mot, embrassait ses enfants avec distraction, et s'en allait sans avoir eu le temps de s'asseoir; il est vrai qu'on le revoyait à table, car il dînait chez lui une ou

deux fois dans la semaine. Son activité avait besoin de ce genre de vie; il s'était créé tant d'affaires, tant de plaisirs, qu'à grand'peine il y suffisait; mais rien ne pouvait lasser cette tête ardente, ce corps de fer. Jamais homme ne fut moins fait pour une existence simple et casanière; il aurait péri de langeur et d'ennui dans cette atmosphère où prospérait si bien le bonheur de sa famille. Aucune intimité ne régnait dans ce ménage où l'on était heureux non l'un par l'autre, mais parce que la chaîne était si légère, les obligations réciproques si faciles, que personne ne les sentait peser.

Louise ne s'était jamais aperçue de sa solitude, et après toutes ses journées, si doucement employées, ce n'était pas son mari qu'elle attendait le soir, mais les amis qu'une habitude de plusieurs années amenait chez elle. Au moment où les enfants s'allaient coucher, M. et madame Valanger arrivaient. Avant de prendre le thé, Louise faisait une ou deux parties d'échecs avec son tuteur, tandis que la jeune femme lisait, travaillait, et le plus souvent boudait dans un coin. Ce cercle étroit ne s'augmentait que dans quelques rares occasions, et les gens frivoles et indifférents ne s'y arrêtaient guère; au premier coup d'œil, en effet, il pouvait passer pour ennuyeux;

mais il y avait tant de grâce et de bonté dans Louise, tant de science, d'esprit et de bonhomie dans M. Valanger, que pour peu qu'on leur ressemblât on eût volontiers quitté des relations plus brillantes pour s'enfermer dans leur intimité.

Jamais cependant madame Valanger ne sut s'y plaire; le désœuvrement, l'ennui profond qui la dévoraient chez elle, la suivaient dans cette maison où elle retrouvait les habitudes de son intérieur et la figure de son mari.

M. d'Effanges vivait si peu dans la société de sa femme, que pendant longtemps il n'eut avec M. et madame Valanger d'autres relations que celles de la plus indifférente politesse. Il n'avait aucune sympathie pour un homme grave, peu brillant comme le tuteur de Louise. Il remarqua cependant que la jeune femme était belle, mais elle lui parut d'une humeur sombre, revêche, et d'un esprit insignifiant. Cela dura ainsi pendant plusieurs années; cela aurait probablement duré toujours si une circonstance inattendue n'eût amené un changement dans les habitudes de M. d'Effanges.

III

Un soir d'hiver le petit cercle était réuni dans la chambre de Louise; il faisait un temps affreux, le vent et la pluie battaient bruyamment les fenêtres, dont les vitres tremblaient derrière les lourds rideaux de soie. Des fleurs répandaient leurs faibles parfums dans la chambre bien close, l'atmosphère était tiède et suave comme par une matinée de printemps; il y avait dans tout ce qui environnait Louise, dans l'air qu'elle respirait, une douce quiétude, un bien-être ineffable. Elle était assise devant l'échiquier, la tête appuyée sur une de ses mains frêles et blanches, elle écoutait l'orage et son calme regard suivait le geste

de M. Valanger, qui, préoccupé d'un coup savant, promenait le bout de son doigt sur les pions sans en pousser aucun.

Léonide était près de la cheminée, elle avait laissé tomber son ouvrage, et ses yeux distraits restaient fixés sur la pendule. Cette image du temps qui s'écoulait pour elle rapide et monotone, qui emportait ses belles années sans qu'elle les sentît passer, l'attristait profondément. Son esprit errait en dehors de ce qui l'environnait; elle rêvait éveillée, elle rêvait le bal, l'éclat d'une fête, les regards, les paroles qui enivrent et qu'elle ne connaissait pas; elle rêvait l'amour d'un homme qui n'eût pas ressemblé à son mari. Cette femme irréprochable devant le monde avait depuis longtemps cessé d'être pure; elle n'avait pas encore atteint la réalité, mais son imagination créait des fautes, son cœur battait pour des fantômes. Elle faisait son roman à sa fantaisie, elle aimait, elle se passionnait sans avoir d'amour, et passait ses jours et ses nuits à rêver d'un être imaginaire. Tout cela restait caché dans les plus secrets replis de son cœur, et rien dans ses paroles, rien dans ses habitudes ne pouvait déceler sa préoccupation. Elle avait, au contraire, la physionomie sévère d'une fausse dévote. Chez une femme plus douce et d'un cœur plus sensible, ces dispositions eus-

sent amené une profonde mélancolie ; chez Léonide, cela s'était tourné en une mauvaise humeur qui ternissait sa grâce naturelle, son esprit, et jusqu'à sa beauté. Il est juste de dire qu'elle n'était ainsi que pour son mari et le cercle étroit de son intimité.

— Échec et mat ! s'écria madame d'Effanges. Ah ! mon cher tuteur, vous vous êtes laissé battre ! quelque distraction de votre part m'a fait gagner.

— Non pas, je me suis défendu de mon mieux ; mais vous devenez d'une force ! Allons, ma revanche, chère Louise.

En ce moment, les deux battants de la porte cochère s'ouvrirent, et une voiture entra : il était près de dix heures.

— C'est M. d'Effanges ! s'écria Louise étonnée ; il était sorti pour aller aux Italiens et de là au bal chez l'ambassadeur d'Espagne, et le voilà sitôt de retour !

Une minute après son mari entra. Cette visite était tellement hors des habitudes de M. d'Effanges, que Louise se leva en s'écriant : C'est vous, mon ami ! de si bonne heure ! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ?

— Rien qui puisse vous affliger sensiblement, ni moi non plus, répondit-il froidement. Mon

oncle est mort; c'est un deuil de convenance.

— Votre oncle est mort!

— Aujourd'hui, subitement, en revenant de la bourse, je viens de l'apprendre à l'instant. Depuis douze ans, voilà la première fois que je reçois directement de ses nouvelles. Il l'avait dit: brouillés pour la vie. C'était un terrible homme, dur, égoïste, plein de fiel.

— Mon ami, il est mort! interrompit Louise.

— C'est un ennemi de moins, reprit M. d'Effanges avec amertume; selon toute apparence, il m'a déshérité, moi, son unique neveu, son successeur de droit.

—Vous n'avez jamais compté sur cette fortune. D'ailleurs nous n'en avons pas besoin, mon ami; elle ira sans doute à des gens moins riches que nous.

— Peut-être, murmura M. d'Effanges, en passant la main sur son front, comme un homme qui veut chasser quelque pensée pénible.

— Au fait, reprit-il après un silence, je m'attendais à être déshérité, et j'en avais dès longtemps pris mon parti. Je ne manquerai pas pour cela aux convenances, je porterai le deuil de ce bon parent. Ce soir je ne veux me montrer ni au spectacle, ni au bal, et si je ne vous dérange pas, Louise, je vais achever ici la soirée.

— Me déranger ! est-ce possible ? en vérité, vous ne le pensez pas.

— Bien, ma chère amie ; continuez, je vous en prie, votre partie d'échecs, tout comme si je n'étais pas là.

— M. Valanger n'y tient guère, je pense, nous continuerons demain.

— Non, ma chère ; ce soir même, sinon je vais croire que je vous gêne, et vous m'obligerez ainsi à me retirer.

Louise et M. Valanger reprirent leur partie ; M. d'Effanges se rapprocha de la cheminée et regarda la pendule de l'air ennuyé d'un homme qui voit devant lui deux mortelles heures dont il ne sait que faire. Léonide avait gardé son attitude triste et immobile, et elle se prit à regarder M. d'Effanges comme si elle ne l'eût jamais vu. Pour la première fois, elle le compara à M. Valanger, et elle envia le sort de Louise. Il lui vint alors une pensée maudite d'orgueil et de coquetterie ; elle sentit tout à coup le désir de plaire à cet homme, pour lequel elle avait eu jusqu'alors une espèce d'éloignement.

— Monsieur, dit-elle, en levant lentement vers lui ses grands yeux bruns et modestes, vous voilà réduit pour ce soir à nos plaisirs de tous les jours ; je vous plains.

— Pourquoi, madame? je ne me trouve pas malheureux de passer cette soirée en famille; d'ailleurs, une fois n'est pas coutume.

— Heureusement pour vous, monsieur! c'est si triste, le coin du feu.

— Mais je ne suis pas tenté de m'en apercevoir en ce moment, dit M. d'Effanges un peu surpris; et il se prit à son tour à regarder la jeune femme. Elle n'avait plus la même physionomie; elle était souriante et rêveuse, son beau front reposait sur une de ses mains; sa taille souple s'inclinait avec une grâce nonchalante; il sembla à M. d'Effanges qu'il voyait Léonide pour la première fois. Il s'assit près d'elle, et dit après un silence : Non, certainement, je ne me plains pas d'être réduit pour ce soir au coin du feu; auprès de vous, madame, on oublie tout le monde.

Ce compliment banal fit rougir madame Valanger; jamais personne ne lui en avait adressé de semblable : dans l'isolement où elle vivait, elle n'entendait point ces propos d'une galanterie insignifiante, auxquels sont habituées les femmes qui sont dans le monde, et, pour certaines choses, elle ignorait réellement la valeur des termes.

— Vous ne jouez pas aux échecs, madame? reprit M. d'Effanges.

— J'ai essayé, mais cela m'ennuie à mourir.

— Alors, que faites-vous pendant ces longues soirées?

— Hélas! rien. J'écoute les bruits de la rue, je ferme les yeux, je rêve, et le temps se traîne; les heures passent, enfin.

— Et vous ne désirez point une vie plus active, plus de monde, plus de mouvement autour de vous?

— Quand même je le désirerais, qu'en arriverait-il? M. Valanger a les goûts de son âge; il ne veut pas aller dans le monde, je lui tiens compagnie, j'ai soin de sa maison, j'apprends le piquet pour faire sa partie les jours où il est tourmenté par son rhumatisme. Voilà mes occupations, mes plaisirs depuis que je suis mariée. On dit que c'est le sort des femmes ici-bas, et Louise prétend que je suis très-heureuse; il faut bien que je tâche de me le persuader.

Ces mots, prononcés avec une triste ironie, étonnèrent beaucoup M. d'Effanges.

— Ah! madame, dit-il vivement, je comprends le néant, le vide affreux de cette vie étroite et mesquine; elle n'est bonne qu'aux organisations molles et froidement trempées. Pourtant j'ai cru longtemps que vous vous y plaisiez; pardon de m'être si étrangement trompé. Je ne suis pas le seul; certainement personne ici ne vous comprend.

Léonide tourna vers M. d'Effanges un regard fixe et doux.

— Hélas! dit-elle, comment me comprendraient-ils? Savent-ils comme vous ce qui donne du prix à la vie?

Tandis que ceci se passait devant la cheminée, Louise et son tuteur firent une savante partie d'échecs.

— Mon Dieu! nous avons joué trop longtemps, dit madame d'Effanges en se rapprochant de son mari. Cette bonne Léonide supporte patiemment le spectacle de ces grandes batailles, pendant lesquelles nous ne lui disons pas un mot; mais je n'aurais pas dû vous y faire assister, mon ami, cela n'est pas amusant pour vous.

— Mon Dieu! ma chère, si vous voulez recommencer, je ne m'en plaindrai pas : je causais avec madame Valanger.

— Déjà onze heures! dit Léonide; ah! le temps passe vite ce soir.

— C'est que M. d'Effanges est là, observa Louise avec un sourire plein de bonhomie; mon ami, vous devriez venir quelquefois ainsi passer une heure avec nous, ne fût-ce que pour tenir compagnie à Léonide pendant nos interminables parties d'échecs.

Le valet de chambre entrait avec une lettre.

M. d'Effanges se douta de ce que c'était, et rompit vivement le cachet; il y eut un moment d'attente et de pénible émotion. Louise interrogeait son mari du regard sans oser dire une parole. Après avoir lu la lettre, il la mit dans sa poche, et reprit tranquillement sa place à côté de madame Valanger.

— Eh bien! mon ami? dit Louise inquiète.

— Eh bien! nous le savions déjà, je suis déshérité. On vient d'ouvrir le testament; mes cousines les demoiselles d'Effanges sont légataires universelles. De vieilles dévotes que mon oncle ne pouvait souffrir, qu'il n'avait pas vues depuis vingt ans! c'est incroyable! être déshérité en faveur de ces deux pies-grièches, cela me révolte! encore si elles avaient supporté le caractère dur et despotique de mon oncle, si elles avaient un peu acheté cette fortune! mais non, elle va leur tomber comme du ciel, elles ne s'y attendent certainement pas, là-bas au fond de leur province. Cela va faire une belle dot à mademoiselle Ursule, à mademoiselle Marianne, les vieilles filles les plus laides, les plus sèches qu'il soit possible de voir. Voilà pourtant comme les parents sont justes! Mon cher oncle n'a pas voulu se souvenir que je suis le seul héritier de son nom; je crois, ma foi, que s'il avait pu me l'ôter!... N'en parlons plus et servez le thé, Louise.

IV

A dater de ce jour, M. d'Effanges vint souvent le soir passer une heure chez sa femme; quelquefois même il oublia le spectacle, le bal, les soupers au Café de Paris, tous les plaisirs d'autrefois pour ces réunions où il ne trouvait pourtant que l'éternelle partie d'échecs, le visage bon et souriant de sa femme, la physionomie d'honnête homme de M. Valanger, et Léonide, la belle Léonide. En réalité ces soirées étaient un long tête-à-tête en partie double : d'un côté l'on jouait, de l'autre on se parlait tout bas. Rien ne gênait les tendres entretiens, et les regards achevaient ce que taisaient les paroles. Le besoin d'aimer, l'envie

de plaire livrèrent Léonide; aucun sentiment de devoir, de délicatesse, d'honneur ne s'éleva pour combattre des passions impétueuses, et sous les yeux de M. Valanger, de Louise, elle osa trahir tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans l'amour d'un mari, dans la confiance d'une amie. Alors les heures s'écoulaient rapides et brûlantes; la jeune femme furtivement penchée vers M. d'Effanges disait souvent d'une voix troublée : Minuit, déjà minuit! hélas! à demain.

Les amants se voyaient aussi dans la journée; Léonide trouvait mille prétextes pour venir chez madame d'Effanges; pourtant l'amitié de ces deux femmes semblait se refroidir à mesure que leurs relations devenaient plus étroites. D'un côté, c'était toujours la même bonté affectueuse, les mêmes prévenances; mais de l'autre il y avait des empressements maladroits, des caprices, des bouderies étranges et sans motif apparent. Léonide haïssait madame d'Effanges au fond de son âme, et il y avait dans son caractère, sinon de la franchise, du moins un emportement qui l'empêchait d'être complétement fausse. Ses exigences, ses dépits, ses imprudences la trahissaient à chaque instant; mais Louise était la femme du monde la moins soupçonneuse, et M. Valanger l'homme le plus confiant; c'étaient deux belles âmes qui ne

comprenaient pas le mal ; elles avaient tant d'élévation, de droiture et de sincérité, que pour les tromper il n'était pas besoin de dissimulation ; elles n'auraient jamais osé soupçonner la trahison et le mensonge.

Cette grande probité de cœur prolongea pendant quelques mois le bonheur de Louise et le repos de son tuteur, ils assistèrent sans s'en douter à des scènes de passion, de jalousie, de désespoir, de reproches et de violentes résolutions ; ils furent témoins de profondes douleurs, de joies amères, de querelles emportées, de raccommodements pleins de larmes, et ils ne virent rien, parce qu'ils n'avaient jamais rien éprouvé de semblable, parce qu'ils ne comprenaient pas les passions honteuses et cachées. Un funeste hasard, une foudroyante certitude pouvaient seuls briser ces pures et loyales convictions que jamais le doute n'avait souillées.

Un matin, madame d'Effanges était seule avec ses enfants. Les deux sœurs, appuyées l'une sur l'autre, examinaient, avec un joyeux attendrissement, un gros tas de hardes destinées à habiller une vingtaine de petits pauvres. Louise faisait faire cette distribution par ses filles, il lui semblait que cette pieuse libéralité devait leur porter bonheur. Toutes deux étaient joyeuses et

fières du bien fait par leurs mains ; elles disaient déjà avec le généreux orgueil du riche qui peut soulager le froid et la faim des malheureux : Nos pauvres !...

— Oui, mes enfants, tout cela est pour vos pauvres, dit Louise, en étalant les bons gros jupons de laine, les bas épais, les souliers fourrés qui allaient mettre à l'abri tant de tristes nudités; voici l'hiver, vous ne savez pas le mal qu'il fait aux pauvres gens, vous qui avez toujours chaud, qui vous tenez près du feu dans une chambre bien fermée. Il y a des petites filles de votre âge si à plaindre ! elles ne se chauffent pas faute de bois, elles vivent dans des greniers ouverts à tous les vents, elles n'ont rien pour se couvrir quand il gèle. Tandis que vous êtes ici gaies et heureuses, elles souffrent, elles grelottent, elles pleurent... et cela à quelques pas de vous, peut-être.

— Oh ! non, non, maman ! interrompirent les deux sœurs en sanglotant ; il ne faut pas qu'elles aient froid ; n'achète plus rien pour nous, donne-leur tout !

— Oui, mes enfants, oui, je donnerai beaucoup : remercions Dieu qui nous fait riches, et souvenons-nous souvent des pauvres. Ils sont si malheureux les pauvres !

A ces mots les larmes lui vinrent aux yeux, son

cœur était plein d'amour et de reconnaissance. Elle leva un doux regard sur ce qui l'environnait, puis au ciel; combien l'avenir lui semblait paisible et beau! avec quelle confiance elle se recueillait dans son bonheur! Ses filles se mirent à ses genoux; elle les entoura de ses bras; toutes trois restèrent ainsi enlacées, avec un sourire aux lèvres et des pleurs dans les yeux.

En ce moment M. Valanger entra brusquement et sans être annoncé. A son aspect, Louise se leva effrayée : Qu'avez-vous? s'écria-t-elle; qu'est-il arrivé ? Mon Dieu ! quelque grand malheur!...

M. Valanger tremblait de tout son corps, son visage était effrayant de pâleur; sa physionomie, ordinairement si calme, faisait peur, tant elle exprimait de désespoir et de froide colère. Louise lui prit les mains : elle tremblait aussi; non pour elle-même, puisque ses enfants étaient là. M. Valanger tomba sur une chaise et dit sourdement :

— Louise! ah! nous sommes bien malheureux!

— Seigneur mon Dieu! quelqu'un est mort! interrompit-elle avec effroi et sans oser nommer personne.

M. Valanger secoua la tête avec un geste douloureux et murmura : Mieux vaudrait!

— Alors, grâce au ciel! ce n'est pas un mal-

heur sans espoir! s'écria-t-elle rassurée. Puis faisant signe à ses enfants de sortir, elle s'assit à côté de son tuteur et le questionna doucement. Il ne lui répondait pas, il la regardait d'un air égaré, furieux; un moment elle éprouva des angoisses terribles, une mortelle épouvante, car elle crut qu'il devenait fou.

— Mon cher tuteur, lui dit-elle en pleurant; mon bon ami, au nom du ciel, parlez-moi! ne me laissez pas dans cette inquiétude; quel malheur vous est-il donc arrivé?

— Pauvre Louise! c'est un coup qui nous brise tous deux : quelle honte! comment vous dire ces infamies! Ah! je ne les aurais jamais soupçonnés, ni vous non plus, Louise, jamais...; car nous avons le cœur plein de bonne foi, de franchise, d'honneur, nous! Aurions-nous osé douter des autres! Eh bien! pourtant on nous a cruellement trompés, lâchement insultés : depuis six mois, ici, sous nos yeux, ma femme et votre mari s'aiment d'amour! elle est sa maîtresse; il est son amant!...

— Oh! non, non! je ne le crois pas, interrompit Louise en pâlissant; non, c'est impossible! vous avez été trompé! Qui vous a dit cela?

— Qui? Léonide elle-même, et en voici la preuve, répondit-il en montrant un papier

pressé, chiffonné dans sa main convulsivement fermée ; tenez, Louise, lisez !

Elle prit le papier, y jeta un regard, et baissa la tête dans un premier mouvement de douleur et d'effroi : cette âme si chaste et si pure était saisie de honte en présence d'une telle trahison.

— Il y a une heure, reprit M. Valanger, j'allais sortir... on me croyait sorti sans doute... je suis entré dans la chambre de Léonide ; elle venait de passer dans le salon ; j'avais un mot à écrire ; c'est pour cela que je revenais ; le secrétaire était ouvert et il y avait une lettre commencée ; je ne la regardais pas, je ne pensais pas à la lire, je ne sais comment mes yeux s'y sont arrêtés... et j'ai vu... lisez, Louise, lisez ! ah ! la malheureuse ne ment pas dans cette lettre ! c'est son cœur, c'est son âme que vous allez voir à nu !... lisez, lisez tout haut !...

Louise essuya les pleurs qui troublaient sa vue, et lut d'une voix brisée cette fatale lettre :

« Édouard, croyez-vous qu'il soit possible de « vivre longtemps ainsi ? croyez-vous que je « puisse subir toujours cette effroyable contrainte, « ces perpétuels dégoûts ? mon cœur est dévoré !... « je porte là tant d'amour, de jalousie, de haine ! « oh ! ne pas exister pour toi seul, avoir toujours

« devant moi cet homme qui a le droit de dire « que je suis sienne, et dont le souffle lent et « glacé me flétrit! quel supplice! et si j'en dé- « tourne mes yeux, c'est pour rencontrer cette « femme qui a aussi le droit de dire qu'elle est « la tienne, cette femme qui, devant moi, te « poursuit sans cesse des témoignages de sa ten- « dresse froide et égoïste! mais ne serons-nous « pas libres enfin? ne pourrons-nous jamais nous « soustraire à cette affreuse situation? trouverai- « je toujours entre nous Louise et M. Valanger?...»

Madame d'Effanges laissa tomber la lettre et demeura plongée dans une morne stupeur.

— Hélas! dit M. Valanger, que les larmes gagnèrent en voyant l'expression d'une profonde douleur sur ce visage ordinairement si serein, pardon, pardon, Louise, de vous faire tant de mal! mais comment vous cacher tout ceci? J'étais comme vous anéanti quand la malheureuse est entrée; en voyant cette lettre dans mes mains elle est devenue toute pâle; mais elle n'a pas baissé la vue; je ne sais, la colère m'aveuglait, je l'ai menacée... elle est restée là, elle n'a eu ni honte, ni regrets; elle m'a bravé, elle m'a dit qu'elle l'aimait, qu'elle était à lui, que la mort seule les séparerait. En l'entendant me parler

ainsi, j'ai eu peur; j'ai eu peur de moi-même, j'aurais pu lever la main sur elle, commettre une action lâche, infâme... un crime peut-être; j'aurais pu frapper ma femme ou la tuer... j'ai fui, je suis venu... maintenant, Louise, qu'allons-nous faire?

— Il faut emmener Léonide, dit madame d'Effanges après un moment de réflexion, il faut partir avec elle...

— Vous voulez que je la revoie! interrompit M. Valanger avec une sombre colère.

— Voulez-vous donc l'abandonner à elle-même? Non, mon ami, ce n'est pas ainsi que vous la sauverez; il faut d'abord mettre en oubli cette fatale lettre, tout ce qui a été dit; à quoi serviraient des plaintes, des reproches? cela ne réparerait rien pour le passé et ne garantirait pas l'avenir; mais votre départ ne doit pas être différé; l'absence est le plus sûr remède à de tels maux. Surtout, que Léonide ignore que je sais sa faute, qu'elle n'ait pas à rougir devant moi; taisez-vous avec elle comme je me tairai avec M. d'Effanges...

— Vous ne direz rien à votre mari! interrompit M. Valanger avec étonnement.

— Pourquoi lui parlerais-je de ses torts? pourquoi lui laisserais-je voir le mal qu'il m'a fait?

non, mon ami; croyez-moi, taisons nos peines, retournez vers Léonide, parlez-lui avec indulgence, avec fermeté, et hâtez votre départ. Le voyage que vous deviez faire dans le Midi peut être avancé de quelques mois; il était décidé que Léonide vous accompagnerait...

— Oui, avec M. d'Effanges. Ah, Louise! comme ils nous ont trompés!

— Hélas! ils ont failli, ils sont plus à plaindre que nous!

— Vous pleurez pourtant! Si vous saviez, Louise, quel regret j'ai maintenant de vous avoir donnée à M. d'Effanges! vous méritiez un autre sort. J'ai fait votre malheur!...

— Mon ami, jusqu'à présent j'ai été heureuse, répondit-elle avec résignation, trop heureuse! il y a dans les destinées humaines des compensations auxquelles je devais m'attendre; je suis punie de mon imprudente sécurité par cette première et terrible peine, je la souffrirai avec patience, avec courage; qui n'a subi en sa vie de telles épreuves! Mon ami, ne vous reprochez donc pas le sort que vous m'avez fait. J'ai eu une grande part de bonheur et j'espère encore en l'avenir; notre malheur n'est pas irréparable.

— Dieu le fasse! dit M. Valanger que cette douceur et cette résignation gagnaient.

— Mon cher tuteur, reprit Louise, votre femme est bien coupable sans doute ; mais je suis sûre de son repentir. Ne lui pardonnerez-vous pas si elle revient à vous? ah ! si j'osais, si je pouvais moi-même aller au-devant d'elle ! je lui donnerais le courage, la volonté de sacrifier sa passion à son devoir, je la sauverais ! mais c'est vous seul qui en avez le droit ; votre pardon seul peut la relever et l'absoudre. Mon ami, mon cher tuteur, retournez près d'elle, ayez pitié de sa folie, elle souffre...

— Ah ! si vous l'aviez vue tantôt, dit amèrement M. Valanger, elle ne pleurait pas, elle était violente, audacieuse...

— Mais ce premier mouvement passé, elle aura eu peur, elle aura eu honte, elle aura tremblé. Les terribles conséquences de sa faute l'auront effrayée. Que deviendrait-elle si vous la repoussiez? qui la protégerait ? M. d'Effanges? mais il ne peut la mettre à ma place, elle resterait dans une position équivoque, dangereuse, déshonorée. Non, Léonide ne brisera pas ainsi notre existence à tous ; elle aura pitié de vous, de moi, d'elle-même. Allez, allez la trouver, mon ami ; dites-lui tout cela. Allez, elle attend peut-être son pardon, peut-être elle se repent déjà.

— Mon enfant, répondit M. Valanger en secouant la tête avec un profond soupir, vous ne connaissez pas les passions!

Pour la première fois, Louise attendit le retour de son mari avec une pénible émotion. Elle était absorbée par une douloureuse inquiétude, par des pensées qu'elle voulait repousser et qui toujours revenaient plus vives, plus amères. Il lui fallut faire un grand effort pour lutter contre cette ardente peine; une autre femme se serait enfermée pour pleurer; madame d'Effanges ne se laissa point aller à sa douleur, elle essaya de la dompter en rentrant dans le cercle habituel de ses devoirs et de ses occupations; mais à mesure qu'elle voulait reprendre courage, elle se sentait encore plus abattue, elle comprenait que c'en était fait pour toujours de son bonheur. Bien qu'elle eût montré à son tuteur tant de calme et de résignation, elle était accablée sous ce coup qui brisait ses affections, ses convictions les plus chères. Nul sentiment égoïste et jaloux ne s'élevait pourtant dans son âme; elle était prête à tous les sacrifices, mais elle comprenait avec effroi son impuissance; elle sentait que c'en était fait aussi de la paix de son intérieur et de ce bonheur négatif, le seul que sa patience, sa bonté, son inaltérable douceur de caractère eussent pu

donner à M. d'Effanges. Quoiqu'elle n'éprouvât pour lui qu'une tranquille affection, née du devoir et de l'habitude, l'idée qu'il la regardait comme un fardeau, comme un obstacle dans sa vie, qu'il la haïssait peut-être, la mettait au désespoir. Une longue communauté d'intérêts et par-dessus tout ses enfants l'attachaient à lui plus fortement qu'elle ne l'avait cru jusqu'alors; elle ne pouvait être heureuse que s'il était heureux lui-même, et pour la première fois elle considéra avec un sentiment de tristesse et d'effroi ce lien qui les attachait l'un à l'autre jusqu'à la mort.

La pauvre femme songeait à tout cela, assise entre ses deux enfants et au milieu des occupations qui, quelques heures auparavant, remplissaient si paisiblement sa vie. Elle voulut commencer la leçon de musique, mais sa voix tremblait en s'unissant à ces voix douces et enfantines, les larmes lui venaient aux yeux. Elle se retira brusquement du piano, et attirant ses filles sur sa poitrine comme pour s'en faire un rempart contre le malheur qui la frappait, elle les retint dans cette étreinte, et leur dit doucement : Restez-là, mes pauvres anges!... restez-y toujours!...

V

M. d'Effanges ne rentra point à l'heure du dîner. Louise se mit un quart d'heure à table avec ses enfants, elle était pâle et abattue; cette journée d'inquiétude et de chagrin avait laissé sur son front sa trace indélébile, elle venait de perdre avec sa tranquillité d'âme cette physionomie fraîche et sereine qui lui donnait un air encore si jeune. Elle s'occupait de ses filles comme à l'ordinaire, elle leur parlait avec la même tendresse attentive; mais ses regards n'avaient plus leur calme expression, et sa voix était plaintive. Les enfants ont un instinct qui supplée à l'observation; ils comprennent beau-

coup de choses sans s'en rendre compte, et souvent une peine qu'on leur cache les impressionne vivement. Les deux sœurs étaient tristes et silencieuses ; après le dîner elles ne folâtrèrent pas comme d'habitude ; et lorsque leur mère inquiète les interrogea doucement, elles se jetèrent à son cou et lui dirent tout en larmes : C'est que tu n'es pas contente ! pourtant nous avons été bien sages... tu nous aimes toujours, n'est-ce pas ?

— Oui, s'écria-t-elle en pleurant avec elles ; oui, mes chères petites, ce chagrin passera ; car je suis une heureuse mère ! vous serez toujours là avec moi ; rien ne peut nous séparer, rien que la mort !...

Un peu après M. Valanger entra.

— Eh bien ! s'écria Louise en allant au-devant de lui toute tremblante, vous venez seul, mon ami ? Léonide !... Que s'est-il passé ? Ah ! vous m'aviez promis d'être calme, de lui parler avec indulgence...

— Oui ; et pour vous, pour vous seule, j'ai tenu ma promesse, répondit M. Valanger avec une sombre colère, j'ai agi selon les inspirations de votre âme si pleine de douceur et de miséricorde. Je suis allé vers Léonide avec des paroles de bonté, de pardon... Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on arrête les volontés, que l'on contient les

passions insensées d'une telle femme! Vous l'aviez jugée selon vous, mon enfant; si vous aviez été capable d'un tel égarement, le repentir eût suivi de près la faute; mais elle ne comprend seulement pas les regrets, les remords qui rachètent une faiblesse. Je l'ai trouvée résolue, audacieuse jusqu'à l'emportement, jusqu'à la menace. Elle a osé protester devant moi de son amour; elle a osé parler de son dévouement qui ne reculerait devant aucun obstacle... Dévouée! en effet, elle l'est, elle l'est à ses passions; pour les satisfaire, elle est prête à tous les sacrifices... Son honneur, le mien, votre repos, que lui importe!... mais je suis là pour l'arrêter. Soyez tranquille, Louise; mon bonheur est à jamais détruit; mais je veillerai sur le vôtre. Demain j'emmène ma femme.

— Elle a donc consenti enfin?

— Je veux qu'elle parte, et elle obéira, répondit M. Valanger avec une froide décision; la lutte a été terrible. Si je n'avais songé à vous, Louise, peut-être eût-elle fini autrement. J'aurais abandonné cette femme; je l'aurais chassée de ma maison, je lui aurais rendu sa liberté, sa liberté qu'elle me redemandait avec des pleurs et des imprécations, comme si je n'étais pas encore plus malheureux qu'elle de notre lien. Mais elle irait trouver votre mari; elle détruirait à jamais la

paix de votre intérieur; elle vous ôterait le peu d'affection et d'égards dont vous vous êtes contentée. Je vous protégerai contre elle; vous en avez besoin. Allez, vous ne savez pas ce que peut oser une femme qui ne croit plus à aucun devoir, qui n'a plus rien au cœur qu'une passion égoïste, effrénée!...

— Mon Dieu! s'écria madame d'Effanges en pleurant, est-il possible que ces passions insensées nous fassent tant de mal? Je me résignerais à tout pour ramener la paix dans notre intérieur; mais je ne puis rien. Nul sacrifice de ma part ne nous tirerait de cette position si fausse, si dangereuse, si cruelle.

Elle s'interrompit en pâlissant, et tourna la tête du côté de la porte; quelqu'un parlait aux domestiques dans l'antichambre : c'était M. d'Effanges; presque aussitôt il passa dans son cabinet sans entrer chez sa femme.

— Adieu, Louise, dit M. Valanger, qui avait aussi changé de couleur, adieu pour longtemps, ma chère Louise, ma fille. Je vais d'abord aller à Nice; c'était un voyage arrêté l'été dernier, je ne fais que le devancer; ensuite j'irai plus loin; peu importe en quel pays, pourvu que cette femme soit séparée de votre mari! alors je ne me ferai pas son geôlier; je ne jouerai pas le rôle ridicule

et mesquin d'un vieillard qui se venge de l'indifférence qu'on a pour lui et de l'amour qu'on a pour un autre par une surveillance tyrannique. Je laisserai aller Léonide où ses passions l'emporteront, dès que pour les satisfaire elle n'attentera pas à votre repos, à votre bonheur. Ce n'est pas pour elle, c'est pour vous que je romps de si chères et si longues habitudes, que je m'exile peut-être pour toujours. Mon enfant, quand j'aurai éloigné de vous ce motif de discorde, vos chagrins passeront. Votre mari sera pour vous ce qu'il a toujours été. Vous verrez grandir vos filles; elles seront bonnes et belles, elles seront riches, heureuses; vous vivrez en elles. Voilà votre bonheur, tout votre avenir. Allons, Louise, du courage, ne pleurez pas ainsi.

—Ah! s'écria-t-elle, quoi qu'il dût en arriver, je ne vous laisserais pas partir si je croyais que vous ne dussiez pas nous revoir bientôt; mais j'ai l'espoir que Léonide méritera le retour de votre affection; que vous la ramènerez guérie de cette fatale passion. Mon ami, non, rien encore n'est irréparable; nous pouvons encore être tous heureux.

— Adieu, dit encore M. Valanger en serrant les mains de sa pupille, adieu, ma bonne Louise.

Il sortit, les larmes aux yeux, de cette chambre

où depuis des années il venait tous les soirs se reposer si doucement des soucis et du travail de la journée. Il lui en coûtait cent fois plus d'abandonner ces habitudes que celles de son intérieur. Depuis longtemps il était malheureux par sa femme, et il subissait sans se plaindre les conséquences d'un mariage imprudent et mal assorti. Le sentiment qu'il avait pour Léonide était calme, presque paternel, et quand il la trouva coupable, quand il acquit tout à coup la certitude de son infidélité, il ne fut point jaloux, furieux comme un homme amoureux ; mais il éprouva l'indignation d'une âme droite et honnête, qui s'aperçoit d'une grande improbité. Il méprisa sa femme au lieu de la haïr, et c'était ce qui lui laissait si peu de courage et d'espoir.

Quand Louise se retrouva seule, elle fut saisie d'une horrible tristesse; sans se l'avouer, peut-être elle regretta qu'un hasard fatal l'eût éclairée, qu'on ne l'eût pas trompée toujours. La solitude où elle était lui serrait le cœur; elle s'assit machinalement devant l'échiquier, et attendit, sans pouvoir s'occuper à rien, que cette longue soirée fût finie. Vers minuit, elle entendit M. d'Effanges sortir de chez lui et dire à son valet de chambre qu'il rentrerait tard. Un moment après, il sortit seul et à pied. Cela était mille fois arrivé sans

que Louise y prît garde; mais en cette circonstance, elle conçut quelque inquiétude. Il n'était pas du tout probable que M. d'Effanges allât au bal; il aurait demandé sa voiture.

VI

Louise n'avait aucun soupçon arrêté ; cependant elle veilla pour entendre rentrer son mari, et toutes les heures de la nuit s'écoulèrent dans cette inutile attente. Vers le matin, la pauvre femme s'assoupit, et dans son sommeil, elle tressaillait à tous les bruits qui se renouvelaient successivement autour d'elle : ce repos incomplet calma pourtant son agitation, et lorsque ses filles l'appelèrent doucement à leur réveil, elle rouvrit les yeux avec un mouvement de joie, et sourit en leur répondant.

Le courage et la confiance lui revenaient au cœur ; elle se reprocha presque les tourments,

les anxiétés de cette longue nuit; elle considéra sa position, et ne s'en exagéra point le malheur et les difficultés. Il lui sembla que rien n'était irréparable : elle se promit d'être, avec son mari, douce, patiente, résignée, dévouée, jusqu'à la complète abnégation de sa volonté. Elle espéra le ramener ainsi; d'ailleurs elle comptait sur la légèreté naturelle de ce caractère, dont elle avait déjà éprouvé les torts; il lui sembla impossible que M. d'Effanges sacrifiât à sa passion les plaisirs vifs et faciles, les satisfactions bruyantes de la vie qu'il avait jusque-là menée. Elle pensa qu'il suffirait d'un peu de temps pour apaiser tous ces désordres, et amener le pardon et l'oubli de tous les torts.

Dans ce premier mouvement de confiance et d'espoir, elle se leva pour aller trouver son mari. Quelques heures auparavant, elle redoutait la présence de M. d'Effanges; maintenant il lui semblait qu'elle devait faire les premiers pas, et ne point éviter une explication qu'il désirait peut-être, mais qu'elle était bien déterminée à ne pas commencer elle-même. Comme cette visite matinale était contre ses habitudes, et qu'elle ne voulait y mettre aucune affectation, elle chercha un prétexte.

— Mes enfants, dit-elle, en les prenant par la

main, allons demander à votre père un peu d'argent, pour faire quelques habits de plus à vos pauvres. Il ne refuse jamais de venir à notre secours quand nous avons tout dépensé pour eux. Vous ne manquerez pas de le bien remercier; il est bon, et il vous aime, mes chères petites.

— Pas tant que toi! dirent-elles ensemble, avec une naïve conviction.

Au moment où Louise sortait de sa chambre, quelqu'un ouvrit brusquement la porte du salon : c'était M. Valanger.

— Mon enfant, dit-il d'une voix à peine articulée, avez-vous vu votre mari? savez-vous où il est?

— Chez lui, je pense, répondit-elle, frappée de soupçon et de crainte; sans doute il est rentré. Ne vous l'a-t-on pas dit à la porte?

— Je ne l'ai pas demandé.

— Cela ne peut être autrement... Jamais M. d'Effanges... Il rentre quelquefois fort tard, mais il couche toujours chez lui...

La femme de chambre entra; elle rôdait depuis une heure autour de sa maîtresse, avec un certain air curieux et composé que Louise n'avait pas remarqué d'abord, mais qui, en ce moment, la frappa.

— Pardon, madame, dit cette fille, comme

il n'y avait personne dans l'antichambre, je montais pour annoncer monsieur. Denis vient de se mettre au lit; ce pauvre garçon était très-fatigué, ayant attendu toute la nuit...

— C'est bien! interrompit Louise, emmenez les enfants.

— Votre mari n'est pas ici! Il n'est pas rentré cette nuit! dit M. Valanger, anéanti.

— Eh bien! murmura-t-elle les larmes aux yeux, c'est mal, c'est un manque d'égard envers moi; mais cela n'arrivera plus, je l'espère... M. d'Effanges se respecte, il sentira qu'un homme dans sa position ne doit pas se permettre des sottises d'écolier. Peut-être a-t-il quelque excuse, quelque motif que nous ignorons.

— Léonide non plus, n'est pas chez elle, interrompit M. Valanger, elle est sortie secrètement avant minuit!... Ils sont ensemble?

— Mon ami, s'écria Louise, vous croyez qu'elle aurait osé!... Mais non, non, c'est impossible, elle sait bien que vous viendriez ici la demander à M. d'Effanges!... Elle sait qu'un tel éclat la perdrait, et jetterait le désespoir dans deux familles!

— Eh! que lui importe l'opinion du monde, votre repos, mon honneur! Si M. d'Effanges a osé lui servir de complice, notre malheur est

déjà accompli. Pour parvenir à son but, elle a menti devant moi, elle m'a bassement trompé. Hier en vous quittant, je la retrouvai plus calme. Elle me dit, d'elle-même, qu'elle voulait partir aujourd'hui, qu'elle entrevoyait avec horreur l'avenir qu'il y avait ici pour elle; l'idée de vous revoir lui était insupportable. Elle n'espérait pas que vous ignorassiez sa faute, et votre générosité l'eût humiliée. Nous parlâmes longtemps de toutes ces choses, sans trop d'irritation. J'avais pitié de cette démence, et, Dieu m'en est témoin! aucun sentiment d'égoïsme ne s'élevait en moi, je ne pensais qu'à consoler et à guérir Léonide. Elle était souffrante, accablée; je la laissai. Elle s'enferma dans sa chambre. Ce matin, en me levant, j'ai trouvé la porte ouverte, les meubles en désordre... J'ai appelé, j'ai cherché cette malheureuse... Toute la maison a été témoin de cet éclat...

— Mon Dieu! mon Dieu!... Et vous ne savez pas quand elle est sortie?...

— Elle est sortie seule, à pied, au milieu de la nuit...

— Mon ami, elle était réduite au désespoir! interrompit Louise, frappée d'un horrible soupçon.

— Ah! non, non! elle ne s'est pas tuée, répondit M. Valanger, avec une froide conviction;

elle a fui avec votre mari, avec son amant; ils sont ensemble, vous dis-je!

Le cabinet de M. d'Effanges précédait sa chambre à coucher; Louise s'approcha tremblante de cette porte, qu'un douloureux pressentiment l'empêchait d'ouvrir.

— Hélas! dit-elle, je n'ose entrer!

M. Valanger tourna la clef : il n'y avait personne dans le cabinet; un certain désordre régnait sur le bureau, dont tous les tiroirs étaient ouverts; sur le pupitre où écrivait ordinairement M. d'Effanges, il y avait une lettre; Louise regarda l'adresse en frissonnant; elle était pour le caissier de la maison.

— Que veut dire ceci, mon Dieu! s'écria-t-elle; mon cher tuteur, appelez Deffaudis; il faut que je sache mon sort!...

Le caissier monta : et à peine eut-il lu les premières lignes de la lettre, qu'il changea de couleur.

— Monsieur est parti; il a emporté près de cent mille francs qu'il y avait en caisse, s'écria-t-il consterné; mais c'est sa ruine qu'il va accomplir!

— Cent mille francs, interrompit Louise; ce n'est pas le dixième de notre fortune; M. d'Effanges a pu les emporter sans mettre de l'embarras dans ses affaires.

— Ah! madame, vous ne savez guère sa situation ; il ne s'en rendait peut-être pas compte lui-même, s'écria le caissier consterné; Dieu fasse que je me trompe! mais je crois que la liquidation doit donner un déficit; et alors, grand Dieu! que deviendrons-nous! M. d'Effanges est parti emportant des valeurs considérables; ses livres en fourniront la preuve; si les créanciers ne peuvent pas être intégralement satisfaits, savez-vous, madame, comment s'appellerait ce malheur? une banqueroute frauduleuse!

VII

La lettre qu'avait laissée M. d'Effanges ne contenait aucun détail sur ses projets, pas un seul mot relatif à sa femme, à ses enfants ; il était parti comme un homme qui ne laisse personne derrière lui. Toutes les recherches pour retrouver sa trace furent vaines; on sut seulement, six mois plus tard, qu'un homme, dont le signalement ressemblait au sien et qui était accompagné d'une jeune femme, avait pris passage sur un navire du Havre qui allait au Mexique.

Le caissier ne s'était pas trompé dans ses effrayantes prévisions. Lorsque tous les comptes eurent été apurés et que la liquidation fut ache-

vée, il se trouva un énorme déficit. Alors madame d'Effanges sacrifia la totalité de sa dot, tous ses droits et jusqu'à son mobilier; à ce prix l'honneur fut sauvé, et le nom qu'elle portait resta sans tache. La pauvre femme vit l'accomplissement de son malheur et de sa ruine avec une courageuse résignation; sa probité n'hésita pas; elle se dépouilla avec un noble désintéressement de sa dernière ressource, sachant bien que le moment allait venir où il lui faudrait travailler pour vivre. Ce fut un terrible jour que celui où elle se trouva face à face avec la misère; jamais, au temps de son opulence, elle n'avait compris ce mot; elle ne s'était pas fait une idée des privations, des souffrances sombres et amères de la pauvreté; elle commença à les sentir le jour où il lui fallut quitter cette maison où ses filles étaient nées, où elle avait espéré mourir.

Depuis le funeste événement qui avait brisé l'existence des deux familles, M. Valanger était frappé d'une lente et cruelle maladie qui le menait au tombeau. Il avait fait son état avec un grand désintéressement, et le jour où il ne put plus travailler, il ne lui resta que de bien faibles ressources; au milieu de ses souffrances, de l'espèce de dénûment où il était tombé, sa plus profonde peine était de ne pouvoir adoucir le sort de cette

pauvre femme abandonnée, de ces deux anges, toujours aux côtés de leur mère comme pour la garder du découragement et du désespoir. Louise veillait nuit et jour au chevet de ce lit de douleur où allait mourir le seul ami qu'elle avait au monde; elle consolait cette infortune presque aussi grande, aussi cruelle que la sienne.

Un soir, M. Valanger s'éveilla après quelques heures d'un long assoupissement; son front était couvert d'une moiteur glacée, sa respiration était inégale et pénible.

— Ma chère Louise, mon enfant, dit-il en lui prenant les mains, je sens que je vais bientôt vous manquer, et je voudrais vous parler de l'avenir... mais je suis si faible... mes idées ne sont pas nettes... Mon Dieu, ai-je fait tout ce que je pouvais pour vous? Je vous ai donné le peu que je possède; mais ces misérables débris ne vous seront-ils pas disputés?... Qui sait même si j'ai pu vous laisser quelque chose, si tout ici n'appartient pas à cette malheureuse? car vous le savez, je lui avais assuré un petit douaire...

— Mon bon ami, interrompit Louise en pleurant, ne parlons pas de tout cela; vous vivrez encore longtemps...

Il secoua la tête.

— S'il ne fallait pas vous quitter, dit-il, je

verrais venir avec joie le terme de mes cruelles peines; je bénirais la mort qui me délivre de ce souvenir dont la cruelle fixité me ronge. Louise, je vous ai caché une partie de ma faiblesse, de ce que j'ai souffert; je ne vous ai pas dit tout ce qu'il y avait dans mon âme de regrets, de désespoir; vous ne savez pas combien j'aimais cette femme; je ne le savais pas moi-même; je ne l'ai su que quand elle m'a manqué...

Il serra les mains contre sa poitrine, et reprit avec une sourde véhémence : Oui, la mort seule me délivrera de son souvenir... Je la regrette... Le bonheur qu'elle m'avait donné était mêlé de grandes amertumes; mais je pardonnais aisément les torts de son âge, de son caractère. Sa présence m'était nécessaire; elle animait, elle remplissait l'intérieur de cette maison si vide, si désolée depuis qu'elle n'y est plus. J'étais heureux quand j'avais confiance en elle, quand je la croyais sage; nos querelles ne me laissaient aucun ressentiment; je n'étais point exigeant, ridiculement jaloux; j'avais pour elle la tendresse paisible et dévouée d'un père, et elle m'a trompé, elle m'a abandonné... Je mourrai sans l'avoir revue!

Il s'était soulevé avec effort en parlant ainsi, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues creuses et animées par la fièvre.

Chère Louise, ajouta-t-il en prenant une petite clef cachée sous son oreiller, il y a là, dans le tiroir de mon secrétaire, une boîte que je n'ai pas touchée depuis six mois; elle contient son portrait... c'est tout ce qui me reste d'elle; je veux le revoir... Apportez-le-moi, Louise.

Elle obéit en pleurant. M. Valanger ne jeta qu'un regard sur cette image d'une vivante ressemblance; puis il dit avec une tristesse plus calme :

— A présent, ma Louise, laissez-moi seul; il me semble que je vais dormir et passer toute une bonne nuit. Allez vous reposer, mon enfant.

Elle insista pour veiller encore quelques heures près de lui; mais il s'y refusa absolument, et elle dut céder.

— A demain, dit-il avec un faible sourire, à demain, ma bonne Louise.

Elle se retira dans la petite chambre où ses filles dormaient déjà, et travailla encore longtemps à la lueur d'une petite lampe, devant deux tisons éteints. Ses larmes coulaient lentement, un triste abattement lui serrait le cœur, et la conscience d'avoir accompli courageusement de si grands sacrifices, de si pénibles devoirs ne la consolait plus. Elle sentait son isolement, sa misère; elle s'effrayait de cette vie de travail et de

privations à laquelle il fallait soumettre ses enfants. La situation de M. Valanger lui causait aussi une inquiétude profonde ; elle n'osait espérer qu'il se relevât de la maladie qui le minait, et elle entrevoyait cette dernière séparation avec une inexprimable douleur. De temps en temps, perdue dans ces tristes pensées et succombant à sa peine, elle laissait tomber son ouvrage ; ses yeux fatigués par les veilles et les larmes s'arrêtaient sur ses enfants endormis, et elle murmurait : Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir !

Vers le milieu de la nuit, elle quitta son travail ; la fatigue, un lourd besoin de sommeil l'accablaient ; mais avant de se coucher, elle entra doucement dans la chambre de M. Valanger.

— Mon bon ami, dit-elle à voix basse, êtes-vous bien ?

Et comme il ne répondait pas, elle entr'ouvrit doucement le rideau pour voir s'il dormait : il avait la tête renversée en arrière, et ses mains, fortement ramenées sur sa poitrine, serraient le portrait de Léonide. Une pâleur livide couvrait son visage ; ses yeux éteints n'avaient plus de regard : il était mort !

A cette vue, Louise jeta un cri de douleur et d'épouvante ; puis elle courut tout éplorée chercher d'inutiles secours. A Paris, l'escalier c'est la

rue; des gens qui vivent sous le même toit ne se connaissent pas. Louise ne trouva autour d'elle que des visages inconnus; pourtant quelques voisins charitables descendirent de leurs mansardes, et passèrent avec elle le reste de cette terrible nuit.

LIVRE DEUXIÈME.

DEUX VIEILLES FILLES.

VIII

La succession de M. Valanger fut bientôt réglée; quand la part des gens de loi et des créanciers fut faite, quand les droits de madame Valanger furent prélevés, il ne resta rien. Louise se trouva sans autre ressource qu'environ douze cents francs; au temps de son opulence, cette somme eût à peine suffi aux dépenses d'une semaine, et maintenant il fallait, avec ce peu d'argent, se créer un moyen d'existence. La pauvre femme comprit que, quand même elle travaillerait nuit et jour de ses mains, cela ne suffirait pas, et elle résolut d'essayer une autre industrie; mais, c'était trop peu de douze cents francs pour

établir une chétive boutique, au comptoir de laquelle, mettant sous les pieds tout orgueil, elle était décidée à s'asseoir. Après de longues hésitations, elle résolut d'écrire aux riches parentes qui avaient hérité de l'oncle de M. d'Effanges. Elle leur exposa son malheur sans toutefois accuser son mari ni se plaindre de la cruelle situation où il l'avait laissée; elle leur annonça ses projets de travail, et finit en leur demandant un millier d'écus dont elle s'engageait à payer exactement l'intérêt. Ce fut en tremblant qu'elle hasarda cette démarche; elle n'avait jamais entretenu aucune correspondance avec ces parentes, qui portaient le même nom que M. d'Effanges, et ce qu'elle en avait ouï dire n'était pas fait pour l'encourager. Au bout de quelques jours, elle reçut la réponse suivante :

« Madame et chère parente,

« Nous savions déjà, ma sœur et moi, des « choses que vous ne dites qu'à moitié dans votre « lettre, car les mauvaises nouvelles ne man- « quent jamais de messagers; ce qui s'est passé « est un grand malheur et un grand scandale, la « charité seule peut m'empêcher d'en témoigner « toute mon indignation.

« Nous avons pris une grande part à vos afflic-

« tions, et nous sommes prêtes à venir à votre « secours pour tout ce qui n'aura pas trait au « projet que vous avez conçu. Vous manqueriez « au nom que vous portez en le réalisant ; nous « sommes d'une famille qui, jusqu'aux désas- « tres de la révolution, a eu de belles charges, « et qui se serait trouvée déshonorée en faisant « un métier ; toute la noblesse d'alors pensait « ainsi.

« Je sais qu'à présent tout est bien changé et « qu'on n'y regarde pas de si près ; c'est ce qui « a fait le malheur de votre mari. Au lieu de « vivre honorablement en province avec son pa- « trimoine, il a voulu tenter fortune, il a tra- « vaillé, il a risqué son avoir et le vôtre, et, au « bout du compte, il ne lui est resté ni honneur « ni profit du métier qu'il a fait. Nous l'avions « blâmé, dans le temps, d'entreprendre ce négoce « d'argent qui l'obligeait à avoir un comptoir, « des commis, etc., jugez si nous pouvons ap- « prouver que vous preniez une boutique ! Cepen- « dant, il faut bien que vous puissiez vivre, vous « et vos enfants ; c'est pourquoi, ma sœur et « moi, nous vous offrons notre maison ; vous y « demeurerez jusqu'au retour de votre mari, qui, « s'il plaît à Dieu, comprendra que son devoir « est de revenir à vous.

« En attendant de vous voir, madame et chère « parente, ma sœur et moi nous prions le Sei- « gneur de vous consoler et de vous donner la « résignation.

« Votre affectionnée cousine,

« URSULE D'EFFANGES. »

Avignon, 20 mars.

Louise n'était point préparée à cette proposition, faite dans des termes si secs, et dont le motif évident était de mesquines considérations d'orgueil. Malgré sa misère et l'effroi de l'avenir, son premier mouvement fut de refuser, puis elle songea au sort de ses enfants; elle se dit que, dans cette maison opulente qu'on lui ouvrait, elle seule serait blessée dans sa fierté, dans ses habitudes d'indépendance, et qu'en assurant à ses filles un bien-être matériel, elle pourrait les sauver de toutes les amertumes de cette position qu'elle eût refusée pour elle-même, dût-elle subir tout ce que la pauvreté impose de dures privations. Elle agit cette fois, comme dans toutes les autres circonstances de sa vie, avec un courageux dévouement, une complète abnégation de tout sentiment personnel; il y avait dans cette âme douce et timide un prin-

cipe plein d'énergie et de volonté ; c'était le sentiment du devoir ; de là naissaient cette humble patience, cette sérénité d'âme, cette sainte confiance que Louise conserva au milieu des plus cruelles épreuves qui aient jamais frappé la destinée d'une femme.

Madame d'Effanges écrivit donc à ses parentes qu'elle acceptait avec reconnaissance l'asile qu'elles lui offraient ; et quelques jours plus tard, elle partit pour Avignon. Le voyage fut triste, la pauvre femme avait eu toute sa vie des habitudes de luxe et de mollesse qui lui rendaient pénibles la fatigue, les embarras d'une longue route ; chacun remarquait sa contenance timide, souffrante, et l'élégance de ses manières ; bien qu'elle fût vêtue presque pauvrement, ses compagnons de voyage lui parlaient comme à une grande dame ; c'est qu'il était impossible de ne pas être saisi de respect en la voyant assise entre ses deux enfants, s'occupant d'elles avec une silencieuse sollicitude, et parfois, reposant un moment son visage doux et pâle contre leurs visages frais et souriants.

IX

On arriva à Avignon vers le soir. Aussitôt qu'on fut descendu de voiture, Louise chercha du regard; il lui semblait, elle espérait que quelqu'un serait venu au-devant d'elle de la part de ses parentes, mais personne ne l'attendait. Alors, saisie d'un inexprimable serrement de cœur, elle prit ses deux enfants par la main, et, suivie du portefaix chargé de ses malles, elle se mit à chercher cette maison, où la pitié de gens qu'elle ne connaissait pas allait lui donner asile. Les rues étaient désertes, la nuit arrivait, et un vent sec et froid faisait osciller les réverbères éteints; les enfants, effrayées de cette solitude, de ces

ténèbres, serraient les mains de leur mère et hâtaient le pas, sans oser dire un mot.

— C'est ici, dit le portefaix en s'arrêtant devant une grande porte-cochère qui faisait face à une ruelle pavée de cailloux inégaux et tranchants.

Louise frappa timidement; on dut deviner à cette manière de s'annoncer qu'une personne malheureuse était là. Une vieille femme vint ouvrir aussitôt, et se rangeant pour laisser passer madame d'Effanges, elle lui dit avec l'accent et le savoir vivre d'une servante avignonaise : Entrez, et faites un peu attention à vos pieds par rapport aux pierres.

En effet, le vestibule était pavé à peu près comme la rue. Dans un coin, il y avait une vieille chaise à porteur; un falot suspendu aux solives du plafond éclairait cette pièce, à l'extrémité de laquelle il y avait un escalier tournant dont la voûte, ornée de délicates sculptures, était blanchie à la chaux. La servante éleva sa lampe de terre, et, montrant les marches usées, elle dit avec la même voix brève et criarde: Montez, c'est ici.

Au bout de ce roide escalier, il y avait une porte à laquelle se montrèrent deux visages de femmes si secs, si parcheminés, si étranges, que la pauvre Louise s'arrêta court.

— Ma cousine, dit l'une de ces femmes avec une révérence cérémonieuse, soyez la bienvenue.

— Soyez la bienvenue, ma cousine, répéta l'autre.

Ensuite, elles lui donnèrent la main et l'embrassèrent du bout des lèvres. Madame d'Effanges balbutia quelques mots; elle ne trouvait aucune expression pour répondre à cet accueil, d'une politesse si froide et si guindée; en ce moment elle sentit tout à fait l'humiliation et les douleurs de sa position, elle sentit sa dépendance.

— Mes cousines, dit-elle d'une voix tremblante, c'est pour mes enfants que je vous remercie, que je vous demande vos bontés, elles savent déjà tout ce qu'elles vous doivent.

— C'est bien, répondit mademoiselle Ursule en touchant de ses lèvres pincées le front des deux petites filles, qui n'osaient lever la vue : il faudra être bien sages, mesdemoiselles, et surtout bien tranquilles; ma sœur et moi nous n'aimons pas le bruit.

— Entrez au salon, ma cousine, dit mademoiselle Marianne, nous allions souper; nous soupons à huit heures, invariablement.

Madame d'Effanges venait de faire deux cents lieues; elle avait, avant tout, besoin de repos; mais elle comprit qu'on n'y songeait même pas, et

que personne ne dérangerait pour elle ses habitudes, ne fût-ce que d'un quart d'heure. Elle ôta son chapeau comme si elle revenait de la promenade, elle débarrassa ses enfants de leur costume de voyage et l'on se mit à table.

La pauvre femme agissait machinalement; l'impérieuse nécessité de sa position lui donnait la force de dissimuler son abattement et sa tristesse. Malgré sa résignation, tout ce qu'elle voyait l'impressionnait vivement, et elle se sentait saisie d'une sorte d'effroi; il lui semblait qu'elle était tout à coup tombée dans un autre monde, différent de celui où elle avait vécu jusqu'alors. Effectivement, les demoiselles d'Effanges et tout leur entourage étaient d'un autre siècle; leurs habits, leur ameublement, leurs idées, leurs manières avaient plus de cent ans.

Toutes deux étaient coiffées de ces bonnets à longues barbes rattachées au sommet de la tête, qui datent de l'ancien régime; elles avaient conservé les déshabillés à manches droites, les grands fichus de linon et les bas chinés; il ne leur manquait que la poudre.

L'ameublement du salon leur ressemblait : la pendule en cuivre rouge, qui ornait la cheminée, avait sans doute sonné toutes les heures de leur vie; elles avaient joué enfants sur ce vaste sofa

dont on ne devinait plus la couleur, elles s'étaient regardées jeunes dans ces miroirs ornés de dorures noircies. Ce luxe vieilli était plus triste que la pauvreté toute nue.

Les demoiselles d'Effanges ne se ressemblaient pas, c'étaient deux genres de laideur très-différents. L'aînée, mademoiselle Marianne, avait la taille haute et roide, l'œil noir, la lèvre ombragée, tout l'air d'un dragon, enfin; mademoiselle Ursule avait été blonde, et ses petits yeux, d'un gris clair, étaient encore vifs; on comprenait, tout d'abord, qu'elle avait plus de volonté, de malice et d'esprit que sa sœur.

Ces deux femmes ne s'étaient jamais quittées, elles s'aimaient; c'était là le seul bon sentiment qu'elles eussent au cœur; elles vivaient d'accord, et c'était le seul bon côté de leur caractère. L'une et l'autre commençaient tous leurs discours par cette phrase sacramentelle : ma sœur et moi; toute leur conduite justifiait cette formule. En dehors de leur affection mutuelle cependant, elles avaient une manie, une passion innocente et ridicule; c'était celle des chats; ces maudits animaux étaient servis, soignés, caressés par elles comme des enfants chéris; c'était de leur part une occupation, une sollicitude continuelle.

Quand la pauvre Louise se fût assise à table

entre ses deux enfants, elle ne fut pas médiocrement surprise de voir trois ou quatre gros matous prendre place devant les assiettes qu'on posait par terre et où ils étaient servis les premiers par les maîtresses de la maison. Les deux petites filles, tristes et fatiguées, n'osaient rien dire et ne mangeaient pas; leur mère, inquiète, consternée de l'accueil qu'elle recevait, s'efforçait de soutenir une conversation insignifiante avec ses cousines. Elle manifesta doucement son intention, sa bonne volonté d'être utile dans leur maison; elle déclara avec une fierté timide qu'elle voulait travailler pour leur être à charge le moins possible; mais on ne comprit guère sa délicatesse et ses susceptibilités.

Tout à coup mademoiselle Ursule s'écria, avec l'accent d'une vive inquiétude : Mon Dieu, ma sœur, je ne sais ce que cela veut dire; Mamour ne mange pas.

— Jésus! répondit Marianne, a-t-il les oreilles chaudes? Alors c'est sa maladie qui le reprend!

— Pardon, ma chère cousine, dit Ursule en se levant, ma sœur vous fera compagnie pour le dessert; je vais coucher Mamour.... Cette pauvre bête! je l'aime!...

— Qu'est-ce que cela! s'écria Marianne en pâlissant, Mamour est blessé!

En effet, sous le poil blanc et soyeux paraissaient quelques taches de sang, et le museau enflé de Mamour portait les traces d'une attaque récente.

— On a voulu lui tordre le cou, c'est évident, reprit Marianne, l'œil animé de douleur et de colère, je donnerais volontiers deux louis à qui me dénoncerait l'auteur de cette détestable action! Sainte Vierge, il n'y a donc sûreté nulle part, dans ce siècle-ci! J'irai me plaindre à la police...

— C'est la seconde fois que nous voyons Mamour dans cet état! Certainement nous avons quelque ennemi caché...

— J'ai soupçonné ce mendiant qui passe tous les matins en chantant la complainte du beau Damon; c'est un homme sans religion, et il porte un bonnet doublé de peau de chat.

— Je croirais plutôt que c'est la vieille femme qui est notre voisine depuis Pâques; elle en veut à Mamour, parce qu'il a mangé son canari, une vilaine bête qui étourdissait les voisins avec son ramage.

— Nous ne regarderons pas à l'argent pour avoir justice!

— Nous irons devant le juge-de-paix! devant le procureur du roi!

La servante et une grosse fille de campagne, qui lui servait d'aide à la cuisine, montèrent au bruit de cette scène.

Mademoiselle Marianne avait pris Mamour sur ses genoux, et elle se lamentait, en comptant les blessures du matou, qui, en réalité, n'avait pas grand mal.

— Oui, s'écria-t-elle, je donnerais deux louis pour savoir qui a fait ce coup !

Alors la grosse fille s'avança d'un air sournois, et dit en tendant la main : Mademoiselle, je le sais, moi.

— Tu mériterais d'être mise à la porte pour ne me l'avoir pas encore dit ! s'écria mademoiselle Marianne en colère ; parle, voyons...

— C'est Pouf qui s'est battu avec Mamour.

— Est-il possible ! Mais comment le sais-tu !

— Je l'ai vu, mademoiselle. Mamour était de mauvaise humeur depuis ce matin. Il est descendu au vestibule...

— Tu devais le faire remonter ; tu sais bien que je ne veux pas qu'il aille vagabonder comme cela.

— Oui, mademoiselle, j'étais en train de le chercher, Pouf était avec moi, je ne sais pas comment cela s'est fait, il aura peut-être pris Mamour pour un lapin, car il s'est jeté sur lui

comme un furieux. Alors je les ai séparés.

— Ah! le scélérat, l'infâme, s'écrièrent ensemble les deux vieilles filles, il sera puni de mort!

—Comment! dit madame d'Effanges stupéfaite, puni de mort pour avoir battu un chat!

— Certainement, ma cousine, puisque c'est un chien! Le voyez-vous là dans ce coin? Il dort comme un innocent.

— Mesdemoiselles, dit gravement la vieille servante, si Mariette ne déclarait pas avoir vu la chose, je ne croirais pas que Mamour eût été presque étranglé par une bête comme Pouf, qui n'est pas plus grosse que mon poing.

— Taisez-vous, Marthe! interrompit aigrement mademoiselle Marianne, vous prenez toujours le parti de Pouf; vous lui passez tout, et vous ne prenez pas tout le soin qu'il faudrait de Mamour; je m'en suis aperçue, et il faut que cela finisse. Ici, Pouf!

Le chien se leva et secoua ses longues oreilles, en entendant son nom. C'était un charmant épagneul à l'œil rond et brillant, aux fines soies d'un blanc de lait.

— Ici, Pouf! répéta mademoiselle Marianne, d'une voix plus haute.

Et comme la pauvre bête arrivait en rampant

à ses pieds, elle dit, en s'adressant à ses servantes : Demain matin, vous appellerez le mendiant qui passe en chantant la complainte du beau Damon. Vous lui donnerez Pouf, il ira le jeter dans le Rhône, avec une pierre au cou; et il aura un petit écu pour sa peine.

Les deux petites filles avaient vu cette étrange scène d'un air curieux et consterné, sans hasarder un seul mot; mais quand elles entendirent prononcer la sentence de Pouf, elles osèrent demander grâce pour lui. Mademoiselle Marianne se fit longtemps prier; enfin elle céda sous condition que Pouf ne reparaîtrait plus à ses yeux.

Ce grave débat avait duré une heure; on eût dit qu'il s'agissait de la vie d'un homme et de la punition de quelque grand coupable, tant les deux vieilles filles étaient animées! Madame d'Effanges était anéantie. Ces habitudes mesquines, ces affections puériles, toute cette petitesse de cœur et d'esprit lui causaient un sentiment de dégoût et de pitié. Elle avait passé déjà de bien mauvais jours; mais les heures ne lui avaient jamais paru si lourdes et si longues que pendant cette soirée.

Enfin mademoiselle Marianne se leva en disant : Nous nous couchons à dix heures, invariablement. Bonsoir, ma chère cousine; Mariette va vous conduire à votre chambre.

— Bonsoir, ma cousine, ajouta mademoiselle Ursule, demain, nous parlerons de bien des choses. Cet accident de ce soir nous a bouleversées. Bonsoir.

X

Madame d'Effanges s'assit au pied de son lit; ses enfants lui prirent les mains et se serrèrent contre elle en frissonnant; leur regard parcourut cette vaste chambre à peine éclairée par la lampe que Mariette avait laissée sur la cheminée; puis, sans s'être rien dit, toutes trois se prirent à pleurer.

— Mes enfants, qu'avez-vous? dit madame d'Effanges, en essayant de retenir ses larmes, pourquoi pleurez-vous ainsi? Vous êtes avec moi.

— Mais toi aussi, tu pleures. Nous sommes mal ici, maman, allons-nous-en.

— Où irions-nous, hélas! nous n'avons point

d'autre asile : vous ne comprenez pas cela, mes chères petites; je ne puis vous le faire comprendre encore. Il faut que nous restions ici ; il faut que vous vous accoutumiez au travail, à l'obéissance envers celles qui nous ont recueillies. Nos cousines sont bonnes, elles vous aimeront quelque jour, j'en suis sûre. Allons, du courage; ne pleurez plus, et prions Dieu.

Elles s'agenouillèrent un moment sur le carreau nu et glacé. La lampe s'éteignait, et sa lueur blafarde se projetait sur un antique portrait de famille encadré entre les deux fenêtres; le vent s'engouffrait bruyamment dans la cheminée sans feu : il faisait froid comme à la rue dans cette grande chambre dont l'air semblait moisi.

Madame d'Effanges coucha ses enfants; puis elle resta debout à leur chevet, les regardant et murmurant dans son cœur : Mon Dieu ! quelles peines, et qu'il faudra souffrir !...

Jamais elle n'avait éprouvé un plus profond découragement. Elle était venue chez ses parentes pour échapper à l'isolement cruel qui la menaçait; elle avait espéré s'en faire aimer à force de reconnaissance, de bons procédés, et elle voyait avec effroi à quelles âmes étroites, sèches, égoïstes, elle s'était adressée. Ces femmes lui causaient un sentiment inexprimable de répulsion et de crainte;

elle comprit qu'elle non plus ne pourrait jamais les aimer, et que leurs bienfaits lui seraient toujours amers. Elle éprouvait le tourment d'une âme délicate et fière sur laquelle pèse une obligation qu'elle ne peut acquitter par son affection et son dévouement.

Tandis qu'elle était livrée à ces tristes pensées, un soupir profond la fit tressaillir; elle tourna vivement la tête vers la porte, et le même accent plaintif se fit entendre pour la seconde fois.

— Qui est là? s'écria-t-elle en se mettant devant le lit de ses enfants, les mains étendues et frappée d'une vive frayeur.

Mais aussitôt, et malgré sa douloureuse préoccupation, elle se prit à sourire en voyant Pouf sortir de dessous un fauteuil et venir humblement se coucher près d'elle. La pauvre bête s'était réfugiée dans la chambre; son instinct lui faisait deviner qui l'avait défendue contre la vindicative maîtresse de Mamour. Quand on est malheureux, les moindres circonstances de la vie ont plus de sens et d'intérêt; on s'impressionne facilement, surtout des témoignages d'affection. Madame d'Effanges fut touchée presque jusqu'aux larmes des caresses de Pouf; dénuée elle-même de protection et de ressources, elle vit avec une espèce

de joie qu'il y avait un être au monde auquel elle pouvait faire quelque bien, et que ses filles seraient aimées de quelqu'un dans cette maison, ne fût-ce que par ce pauvre chien.

La fatigue d'un long voyage, les pénibles impressions de l'arrivée avaient accablé Louise; elle dut à cette lassitude du corps et de l'âme un profond sommeil, et, pendant la première nuit qu'elle passa dans la maison de ses cousines, elle eut du moins un complet repos. Il était grand jour le lendemain matin, et déjà un rayon du soleil dardait à travers les volets mal joints, lorsqu'on frappa à la porte, et qu'une voix fêlée cria : Ma cousine, il est neuf heures, nous déjeûnons à neuf heures et demie invariablement.

Ce dernier mot peignait le caractère et l'existence des demoiselles d'Effanges. Depuis cinquante ans elles menaient *invariablement* la même vie, ne se dérangeant pour personne, ne s'occupant qu'à satisfaire de mesquines et ridicules manies; leur âme s'était desséchée, leur esprit s'était éteint dans ces étranges habitudes; l'affection qu'elles avaient l'une pour l'autre était pour ainsi dire tout ce qui leur restait d'humain.

Louise se hâta de se lever; elle comprenait que l'exactitude était maintenant sa première

obligation, et que l'emploi de ses heures ne lui appartenait plus; elle avait déjà éprouvé qu'on s'accoutume aux plus grandes peines, et que, dans les situations les plus difficiles de la vie, il reste aux malheureux quelques compensations. Elle chercha au fond de sa conscience la force de souffrir encore, et le juste orgueil d'une vertu sans reproches releva son courage. Elle sortit de sa chambre, calme, résignée, et tenant ses deux enfants par la main. Son aspect avait ainsi quelque chose de frappant; elle n'était pourtant ni belle, ni brillante; mais la sérénité triste de son regard, l'exquise distinction de ses manières commandaient le respect et l'affection. Ses deux belles petites filles marchaient timidement à son côté, en serrant sur ses mains leurs visages roses.

Les demoiselles d'Effanges étaient déjà dans le salon, fort occupées à préparer le repas d'une demi-douzaine de chats qui entouraient la table. Mamour était sur les genoux de mademoiselle Ursule, et elle le dorlotait comme un enfant malade.

— Ma cousine, asseyez-vous, dit-elle.

— Asseyez-vous, ma cousine, répéta mademoiselle Marianne.

— Nous allons déjeuner avec une goutte de

café ; ça n'est pas substantiel, mais c'est suffisant pour attendre le dîner : nous dînons à midi, invariablement.

Et nous goûtons à quatre heures, ajouta mademoiselle Ursule.

— C'est plus qu'il ne faut, dit madame d'Effanges en souriant, et nous ne sommes guère habituées à un tel régime.

— Oui, pour être à la mode, il faut renoncer aux quatre repas d'autrefois; nous sommes dans les vieilles habitudes, nous le savons, ma cousine.

— Les vieilles habitudes sont fort bonnes et fort respectables, répondit doucement Louise.

— Tout le monde n'a pas comme vous le bon sens d'en convenir, dit mademoiselle Ursule d'un ton radouci; vous faites bien de ne pas donner dans les idées du jour, ma cousine; et si votre mari avait fait comme vous, vous ne seriez pas où vous en êtes.

— Il a été malheureux, imprudent peut-être, répondit Louise d'une voix altérée ; mais je vous en supplie, mes bonnes cousines, ne le blâmez pas devant moi, devant ses enfants. S'il a des torts je dois les pardonner, les oublier ; vous êtes pieuses, mes cousines, vous craignez Dieu ; n'est-ce pas là ce qu'il commande ?

— Sans doute, et nous n'avons jamais mal

parlé du prochain sans nécessité ; ce que nous en disons maintenant est dans votre intérêt, répliqua sèchement mademoiselle Marianne.

Madame d'Effanges était douce et bonne jusqu'à la faiblesse ; mais elle avait cependant une certaine fermeté de caractère qui ne reculait pas devant des explications nécessaires. Elle avait résolu d'établir nettement sa position chez ses parentes ; elle voulait leur devoir le moins possible, et elle exposa ses intentions avec l'humble dignité qui convenait à son sort.

— Mes chères cousines, dit-elle, vous m'avez offert un asile chez vous, et je l'ai accepté avec reconnaissance ; mais je ne dois pas abuser de votre générosité ; je veux être bonne à quelque chose dans votre maison ; je veux travailler pour vous...

— Travailler ! interrompit mademoiselle Ursule avec un dédaigneux étonnement ; eh ! de quoi cela aurait-il l'air ? que dirait le monde ? il y a bien assez de nos deux servantes pour faire l'ouvrage de la maison, vous nous tiendrez compagnie, voilà tout.

— Il faut vivre selon son rang, ajouta Marianne, c'est pour cela que nous vous avons fait venir près de nous. Selon la tournure que prendront les choses, on verra de mettre les petites au couvent pour leur éducation.

— Je désire ne jamais me séparer de mes enfants, dit vivement Louise, je puis moi-même leur donner l'éducation qui convient à leur fortune.

— On peut, en ce cas, les garder ici, dit Ursule en touchant de sa longue main jaune la tête des petites filles que cette marque d'amitié fit tressaillir; elles sont fort tranquilles, en vérité, et si cela dure ainsi, elles ne nous importuneront pas du tout.

A ce compliment si sec, madame d'Effanges sentit les larmes lui venir aux yeux. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait la confondait; elle n'avait jamais été aux prises avec des êtres d'une nature aussi roide et aussi mesquine. Elle eût mieux aimé avoir à lutter contre de mauvaises passions que contre leurs manies bizarres.

La maison semblait encore plus sombre et plus triste au grand jour, que le soir à la lueur douteuse des lumignons qui servaient de lampe. Louise visita l'une après l'autre ces vastes chambres, dont les meubles n'avaient pas été renouvelés depuis près d'un siècle. Mariette, la grosse servante, lui ouvrait les portes et la mettait au fait des habitudes du logis.

— Mademoiselle Marianne et mademoiselle

Ursule couchent là, dit-elle en montrant une porte qui s'ouvrait sur le palier, en face de celle du salon; c'est Marthe qui fait leur chambre. La maison est réglée comme un papier de musique : ces demoiselles vont tous les matins, comme aujourd'hui, à la messe d'onze heures; après le dîner elles jouent aux cartes jusqu'au souper, et elles ne sortent jamais le soir. Il ne vient jamais personne; mais il y a tant de bêtes ici! cela leur tient compagnie.

— Mes cousines sont bonnes, dit madame d'Effanges, et je vois qu'il n'y a pas trop de peine à les servir.

— Elles, non, répliqua Mariette avec un mouvement d'épaules; mais tous ces damnés animaux qu'elles nourrissent!... Tenez, madame, vous avez l'air d'une personne raisonnable, je vous le demande, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux donner aux pauvres tout ce que dévorent ces maudits chats? ils ruinent la maison !

Madame d'Effanges ne put s'empêcher de sourire.

— Je sais ce que je dis, reprit Mariette en s'animant, on économise un bout de chandelle, là-bas, à la cuisine, et tous les jours il faut acheter des biscuits pour Mamour. Nous sommes toute l'année au bouillon maigre, tandis que les chats

ont de bons morceaux. A table, ils sont servis les premiers. Ils sont gras, ils ont le poil luisant; mais aussi gare !... Je sais plus d'un mitron qui a l'œil sur Mamour, pour s'en faire une casquette.

Cette première journée sembla mortellement longue à Louise; elle éprouvait une gêne, un ennui, dont elle essayait vainement de se distraire, en s'occupant de ses enfants. Tout, dans cette maison, lui était un sujet de peine et d'étonnement. Elle s'aperçut, tout d'abord, que les demoiselles d'Effanges vivaient avec une parcimonie sordide, et elle ne pouvait expliquer ces habitudes autrement que par une extrême avarice; car elle savait que l'oncle de M. d'Effanges avait laissé une belle fortune à ses cousines. Le soir même, mademoiselle Marianne jugea convenable de lui donner à ce sujet quelques explications.

— Ma cousine, lui dit-elle, nous ne sommes pas riches, quoique bien des gens se figurent que nous avons de l'argent, que nous faisons des économies : Sainte Vierge! c'est à peine si nous pouvons joindre les deux bouts. Cet héritage dont on a tant parlé dans le pays s'est réduit à rien; les dettes et les frais de la succession ont tout absorbé.

— On a cru que nous étions millionnaires,

ajouta mademoiselle Ursule, et nous avons eu des partis ; mais ma sœur et moi nous étions décidées depuis l'âge de vingt ans, à ne pas nous marier : c'est un si grand embarras dans une maison qu'un mari et des enfants !

— Hélas, dit Louise, chaque état a ses peines, et l'isolement est la plus cruelle de toutes. Mais est-il possible que cet héritage ait été si peu de chose? Mon mari était persuadé que son oncle avait une belle fortune.

— Oui, une de ces fortunes commerciales qui tombent à rien quand on a réglé les comptes. Ce n'est pas comme quand on a de belles maisons, de bonnes terres, quand on est riche comme nous l'étions avant la révolution. Cette manie du négoce a achevé de ruiner notre famille. Les d'Effanges ont oublié qu'ils n'étaient pas nés pour travailler, et c'est ce qui les a perdus.

XI

Madame d'Effanges avait pu voir, dès le premier jour, quel serait son sort dans cette maison; il ne fut ni meilleur ni pire qu'elle ne l'attendait. Sa douceur, son inaltérable patience, ne gagnèrent point le cœur de ses parentes; au contraire, par un étrange sentiment de justice, elles éprouvaient d'autant moins de sympathie pour elle qu'elles la trouvaient plus parfaite. Aucune intimité, aucune affection ne put naître de leurs rapports; ce fut toujours d'un côté le même égoïsme, la même froideur; de l'autre la même résignation.

Cela dura ainsi pendant deux ans, deux ans d'une vie étroite, dépendante, pleine de sombres

dégoûts. Madame d'Effanges souffrait surtout dans ses enfants. Les pauvres petites avaient perdu l'insouciante gaieté de leur âge; l'immobilité de tout ce qui les environnait les avait gagnées; leurs charmants visages avaient une expression de tristesse et de langueur. Elles ne sortaient guère que le dimanche, pour aller à l'église; leurs plus grandes fêtes étaient les jours de promenade, quand elles passaient quelques heures, seules avec leur mère, sous les beaux ombrages qui bordent le Rhône.

Il y a sur la rive droite du fleuve, à Villeneuve-lez-Avignon, un vaste enclos dépendant de l'ancien couvent des Chartreux, dont la nature seule a fait un jardin pittoresque, un séjour tranquille et comme inaccessible aux bruits du monde. Les mouvements du terrain favorisent diverses végétations; il y a de petites prairies, des bouquets d'arbres, des pentes incultes semées de marjolaine et de lavande, des rochers stériles, au pied desquels croissent de belles et délicates fleurs. Du point culminant de cette enceinte, on découvre un paysage admirable; l'œil suit les longs détours du fleuve au milieu des belles plaines du Comtat-Venaissin; sur la rive opposée s'élève la ville d'Avignon avec ses remparts dentelés, ses vieilles églises et son palais

entouré de sombres murailles. Vers le couchant, se déroulent, jusques à l'immense horizon, les belles campagnes du Languedoc. La vigne et l'olivier forment, sur cette terre fertile, de longs sillons d'une verdure opposée, et quelques villages, bâtis sur les hauteurs, apparaissent au loin, couronnés par les fortifications ruinées de leur château seigneurial.

Madame d'Effanges se plaisait dans ces lieux; la solitude de sa promenade était rarement troublée; à peine si quelque voyageur traversait de temps en temps le Rhône pour visiter l'ancienne Chartreuse et admirer l'un des plus beaux paysages de notre France. Louise y passa les meilleurs moments de son séjour à Avignon. Ses enfants redevenaient joyeuses pendant ces heures de liberté; elles semblaient revivre au grand air, loin de ces visages mornes et sévères dont la présence les tenait dans une crainte muette.

Un jour que madame d'Effanges revenait de sa promenade, elle se trouva face à face, en passant le pont, avec une personne qu'elle avait vue à Paris quelques années auparavant. C'était un négociant de Marseille, que des relations d'affaires avaient lié assez intimement avec M. d'Effanges. Il la reconnut aussi, et, s'approchant vivement, il lui témoigna la joie que lui causait cette rencontre.

Le Marseillais était un homme bon et d'une brusque franchise, peu façonné à dire les choses discrètement et convenablement; mais son intention était si évidente qu'on excusait volontiers ce que ses paroles avaient de trop cru.

— J'ai appris vos malheurs avec une véritable affliction, dit-il à madame d'Effanges; vous vous êtes comportée comme une personne d'honneur; vous n'avez pas regardé à vous mettre sur la paille pour sauver la banqueroute : c'est bien, cela !

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit-elle avec simplicité.

— C'est vrai; mais on ne voit pourtant pas tous les jours de pareils traits; une femme qui sacrifie toute sa fortune pour payer les créanciers de son mari. Heureusement la chose a bien tourné, et voilà ce pauvre d'Effanges revenu sur l'eau. Il est en train de faire encore une bonne maison...

— Mon mari ! interrompit madame d'Effanges, devenue pâle, vous avez donc des nouvelles de mon mari, monsieur ?

— De très-bonnes nouvelles, répondit le négociant avec quelque surprise; il a de l'argent et du crédit là-bas, il fait de grosses affaires. Mais vous devez savoir cela mieux que moi ?

— Je ne sais rien, mon cher monsieur Germon,

absolument rien. Sans doute les lettres se sont égarées, perdues; depuis trois ans, je n'ai reçu aucune nouvelle de mon mari.

— Est-il possible! s'écria le bon M. Germon, avec une explosion d'étonnement et de satisfaction. Je vais vous dire tout cela. Quel bonheur que nous nous soyons rencontrés! Prenez mon bras. Vous êtes toute tremblante.

— Ah! j'étais si loin de m'attendre... Parlez, parlez, monsieur! dites-moi où est mon mari!

— Il est à la Vera-Cruz. C'est un bon pays, où il y a gros à gagner. Malheureusement le climat ne vaut rien. M. d'Effanges a entrepris le commerce avec quelques villages de l'intérieur. Il travaille dans les vanilles et dans les cuirs. Il a dernièrement expédié quelques caisses à Marseille par *le Jeune Adolphe*, un navire à moi, qui fait les voyages de la Vera-Cruz. C'est mon aîné qui le commande; un petit jeune homme vif, bon enfant, un vrai marin. Vous vous le rappelez peut-être. Il a commandé en second un navire du Havre; et, en passant à Paris, il eut l'honneur de dîner chez vous.

— Oui, oui, je m'en souviens. Eh! bien! il a rencontré M. d'Effanges à la Vera-Cruz? Ils se sont vus?

— Et reconnus, et embrassés. M. d'Effanges

lui a raconté sa position, et Louiset a pris la liberté de lui demander si vous l'aviez suivi là-bas; alors il il a répondu que non; mais que certainement vous viendriez le trouver.

— Il a paru le désirer?...

— Certainement. Le voilà établi à la Vera-Cruz pour longtemps; il l'a dit à Louiset, il a raison de ne pas songer à revenir en France avant d'avoir arrondi sa fortune. On ne réalise pas fort aisément ses bénéfices dans un commerce comme celui-là, et quand on veut, en partant, ramasser toutes ses coquilles, il faut y songer plusieurs années d'avance. Je vous conseille d'aller trouver votre mari, chère dame; cela ne nuira pas à la prospérité de ses affaires, et quelque jour, vous reviendrez marier ici ces belles petites.

— Oui, monsieur; ceci est peut-être un bon conseil, répondit Louise, avec une grande émotion; mais j'ai besoin de réfléchir, de savoir... Mon Dieu! un si grand voyage! exposer mes enfants sur la mer!... Monsieur, je voudrais voir, interroger votre fils, je ferai le voyage de Marseille, s'il le faut...

— Certainement, non; je ne veux pas que vous vous dérangiez; Louiset prendra la diligence un soir, et le lendemain il est ici. Vous lui parlerez, et il vous donnera tous les détails. Si quelque

jour vous vous décidiez... Je pense que vous feriez avec lui une bonne traversée. Le *Jeune Adolphe* est le plus fin voilier du port de Marseille; il a des emménagements très-commodes; vous seriez là aussi en sûreté que sur terre, et puis, pour les soins, les égards.....

— Merci, monsieur, mille fois merci, répondit Louise, le cœur plein de trouble, d'inquiétude et de vagues résolutions; oui, peut-être je partirai. Mon avenir, le sort de mes enfants, toute notre existence va dépendre de ce que dira M. votre fils. Si M. d'Effanges me désire, s'il a besoin de moi, si ma présence peut contribuer à la prospérité de sa fortune, à son bonheur; oui, oui, je partirai.

XII

En rentrant, madame d'Effanges fit part à ses cousines de la rencontre qu'elle venait de faire, et de ce que lui avait dit M. Germon. La pauvre femme était embarrassée pour annoncer qu'elle recevrait une visite le lendemain ; depuis deux ans qu'elle demeurait chez ses cousines, âme qui vive n'était venue la voir, et elle craignait que cette infraction à ses habitudes amenât quelque observation fâcheuse. Mais bien au contraire, mademoiselle Marianne, après avoir écouté avec de grandes exclamations le récit de madame d'Effanges, dit vivement : Ma sœur et moi nous serons charmées de voir ce M. Germon ; qu'il vienne :

certainement c'est un homme de bon sens et de bon conseil. Il vous a parlé en ami, ma cousine.

— Le négoce a ruiné votre mari, le négoce peut le relever, ajouta mademoiselle Ursule; il vaut mieux qu'il travaille là-bas qu'ici.

— Le pays est bon, et je ne doute pas que les nouveaux renseignements que vous attendez ne vous donnent beaucoup de satisfaction.

— Vraiment, ce serait une joie pour nous de vous savoir dans la prospérité; et nous sommes charmées de ces bonnes nouvelles.

Louise eût été fort touchée de ces marques d'intérêt, si elle n'en eût vu clairement le secret motif, si elle n'eût compris sur-le-champ que ses cousines ne prenaient une si vive part à cette apparence de changement dans son sort que parce qu'elles entrevoyaient un moyen de lui faire quitter leur maison. Dès ce moment, elle sentit qu'elle leur était à charge, et que ces deux femmes, dont elle avait sollicité l'amitié par tant d'abnégation, de douceur et de patience, n'en étaient plus même à l'indifférence; qu'une sourde aversion couvait, depuis longtemps, peut-être, au fond de leur cœur. Ce fut pour elle une amère douleur, une déception aussi cruelle que si les procédés de ses parentes ne l'y eussent dès longtemps préparée. Elle ne se révolta pas contre cette injustice; elle

n'éprouva ni indignation ni colère; elle souffrit et se soumit en silence. Mais dès ce moment sa résolution fut prise.

M. Germon revint le lendemain, et les demoiselles d'Effanges l'invitèrent à dîner avec des politesses fort empressées. A ce trait, Louise comprit qu'on était décidé à se débarrasser d'elle. En effet, on s'occupa de ce qui la regardait; on la conseilla, on l'encouragea avec une vivacité, des paroles d'intérêt auxquelles elle n'était pas habituée. Mais à chacune de ces marques de bienveillance qu'elle eût reçues naguère avec tant de reconnaissance, son cœur se serrait, il lui semblait qu'on lui disait: Va-t'en! Et elle avait raison.

Cette situation était intolérable. Madame d'Effanges n'attendit pas que le capitaine Germon vînt confirmer les renseignements qu'avait donnés son père. Un matin, elle laissa ses enfants dans sa chambre, et descendit seule au salon. Les vieilles filles sourirent en la voyant; toutes deux se doutèrent de ce qu'elle venait leur annoncer.

— Mes chères cousines, dit Louise, j'ai bien réfléchi sur ma position, sur tout ce que m'a appris M. Germon, et j'ai résolu d'aller trouver mon mari en Amérique.

— Il y a le pour et le contre dans ce parti, observa hypocritement mademoiselle Ursule.

— Comme dans toutes les actions de la vie humaine, répondit Louise; ma place est près de M. d'Effanges; je dois lui mener ses enfants. Quand on est, comme lui, parvenu à l'âge mur, c'est une triste chose de rompre ses relations, ses habitudes, de vivre en pays étranger; c'est alors qu'on doit sentir le bonheur d'avoir une famille. M. d'Effanges sera heureux d'embrasser ses filles.

— Sans doute, ce sera pour lui une grande consolation, dit mademoiselle Ursule en tâchant de prendre un air touché. Ma sœur et moi nous approuvons votre dessein; cependant nous ne voulons pas vous renvoyer; notre maison est toujours à vous; et en vérité, nous ne vous en aurions pas laissée sortir, si vous ne donniez des raisons si puissantes.

— Certainement, nous ne vous laisserions pas sortir de chez nous, si vous n'alliez chez votre mari, ajouta Marianne.

Madame d'Effanges remercia d'un signe et en baissant la vue. Cette fausseté lui faisait honte.

— Mais puisque c'est votre idée, il faut la suivre, reprit Ursule; il y aura quelques préparatifs à faire pour un si long voyage. Quand comptez-vous partir?

— Tout de suite. Jamais une occasion plus favorable ne se présentera. Le capitaine Germon

repart pour la Vera-Cruz vers la fin du mois. Je vais écrire à son père. Mes préparatifs ne seront pas longs; j'emporte si peu! Dans quinze jours donc je serai en mer avec mes enfants.

— Ma cousine, dit mademoiselle Marianne avec une espèce de grimace à la fois fière et piteuse, nous ne sommes pas riches; mais nous ne souffrirons jamais que vous ayez obligation à des étrangers : s'il vous faut quelques louis pour payer votre passage, nous les avons.

— Je vous remercie, ma cousine, répondit Louise avec une dignité triste; je vous dois déjà beaucoup, j'ai vécu chez vous pendant deux ans avec mes enfants; c'est assez de bienfaits de votre part; je n'en accepterai pas davantage. Il me reste environ mille francs, cela suffira, je pense, pour mon passage. Si ce n'était pas assez, je devrais le surplus au capitaine Germon; et à mon arrivée, M. d'Effanges acquitterait cette dette.

— Mille francs! cela doit suffire, dit mademoiselle Ursule, surtout le capitaine Germon s'intéressant à vous; cela vous épargnera de la dépense; il ne voudra pas gagner sur vous, et il mettra votre passage au plus juste prix. Cependant, je vous le répète, ma cousine, si vous avez besoin de quelques louis, nous sommes à votre service.

Dix jours plus tard, madame d'Effanges descendit pour la dernière fois dans ce salon où elle avait passé tant de sombres et pénibles heures. Au moment de se séparer pour toujours de ces femmes, qui avaient été pour elle d'une inflexibilité si dure et si constante, elle ne se souvint que du peu de bien que, par orgueil, elles lui avaient fait, et elle leur dit, le cœur ému, les yeux pleins de larmes : Adieu, mes cousines, vivez heureuses; je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, pour mes pauvres enfants; j'espère vous revoir quelque jour, si je reviens...

— Certainement, nous nous reverrons, répondirent-elles, les yeux secs, la bouche pincée; Dieu vous donne un bon voyage, ma cousine. Nous ferons dire une messe à votre intention. Écrivez-nous de là-bas. Dites à mon cousin que nous lui faisons bien des compliments. Il nous en veut peut-être par rapport à l'héritage; il aurait tort. Vous pouvez l'assurer que nous ne sommes pas riches, n'ayant pas eu grand'chose de notre oncle, pour mieux dire rien, rien du tout.

— Oserai-je vous demander une grâce? dit madame d'Effanges glacée par ces recommandations sèches et mesquines; et comme les deux sœurs la regardaient d'un air effaré, pensant qu'il s'agissait d'argent, elle se hâta d'ajouter : Mes

enfants ont pris en affection quelque chose qui vous appartient; ce pauvre Pouf; si vous vouliez le leur donner?

— Sans doute, sans doute, qu'ils le prennent! s'écria Marianne; ma sœur et moi, nous ne l'avons plus regardé depuis qu'il a voulu étrangler Mamour : emportez-le.

— Ce sera un grand embarras, observa mademoiselle Ursule; sans compter qu'on ne le prendra peut-être pas pour rien sur le vaisseau.

— Hélas! répondit madame d'Effanges, il nous est attaché; le pauvre animal vous serait à charge peut-être après notre départ; vous vous en débarrasseriez, et il souffrirait.

— Allons, emportez-le, répondit sèchement Marianne.

On s'embrassa pour la dernière fois; puis au moment du départ, tandis que mademoiselle Ursule descendait la première avec les enfants, Marianne arrêta madame d'Effanges, et roulant ses yeux louches comme pour s'assurer que personne n'écoutait, elle lui dit mystérieusement : Ma cousine, il faut que je vous donne un dernier avis. Vous savez que votre mari n'est pas parti seul?

Madame d'Effanges tressaillit et fit un signe affirmatif.

— Eh bien ! reprit Marianne, il se pourrait que cette malheureuse fût là-bas, avec lui, qu'elle voulût vous renvoyer; vous êtes une personne douce, faible même...

— Il est vrai, interrompit Louise avec un regard et un son de voix indicibles, je suis faible, le malheur m'a brisée; mais j'ai là, dans mon cœur, la conscience de mes droits et de mes devoirs; ma place est près de M. d'Effanges, je vais la reprendre, j'y resterai. J'aurai donné à mon mari la preuve de mon dévouement, j'aurai rétabli mes enfants dans la maison de leur père : pour ce qui me touche, pour ce qui est de mon propre bonheur, à la grâce de Dieu !

XIII

Environ trois mois plus tard, *le Jeune Adolphe* entrait au port de la Vera-Cruz, et l'équipage, réuni sur le pont, saluait la terre avec une joie impatiente. Madame d'Effanges, debout, et appuyée contre les bastingages, serrait dans ses mains les mains réunies de ses enfants, et son regard, troublé, errait sur ce pays étranger, dont le premier aspect la frappait douloureusement. Ce paysage est pourtant l'un des plus beaux de la Nouvelle-Espagne. Vera-Cruz, la ville forte, le riche entrepôt des deux mondes, dont un climat meurtrier diminue chaque année la population, se déploie le long du rivage comme un vautour,

aux ailes grises, sur son nid. Une plaine de sables mouvants l'enserre de tous côtés ; et ce terrain mobile, bouleversé sans cesse par les ouragans, est borné par de vastes marais sur lesquels flottent des mangliers. L'on dirait une de ces cités maudites où Dieu fit tomber la pluie de cendre et de feu. Mais au delà de cette fatale plaine apparaît le versant des Cordillières, couvert de sombres forêts, de magnifiques cultures, et plus loin encore, au-dessus de ces cimes verdoyantes, le pic d'Oroziva élève jusque dans les nuages sa tête chauve.

La grandeur mélancolique de cette scène impressionna tristement madame d'Effanges ; l'aspect de cette nature étrangère lui rappela l'énorme distance qui la séparait du pays où elle était née, où elle avait été longtemps heureuse, et à ce souvenir, son cœur se brisa. Mais ce retour ne dura qu'un moment ; elle détourna la vue, et serrant ses enfants contre sa poitrine, elle sentit que sa patrie était où elle les emmenait.

Le capitaine Germon était un bon jeune homme, assez court d'esprit, comme son père, et qui n'entendait guère que ce qu'on lui disait fort clairement. Madame d'Effanges n'avait pas osé le questionner sur un point qui l'intéressait vivement ; par fierté, par délicatesse, elle n'avait pas

voulu lui demander des renseignements sur les habitudes, sur la maison de son mari. Il lui avait semblé d'ailleurs que le capitaine ignorait ces détails; dans leurs entretiens, il n'y avait jamais fait la moindre allusion, et la pauvre Louise était restée dans un doute cruel.

Le navire, venant de France, avait ses patentes nettes. Les passagers débarquèrent dès que *le Jeune Adolphe* eut jeté l'ancre dans la rade, en avant du fort de San-Juan d'Ulloa. Le capitaine était fort affairé, pourtant il songea à madame d'Effanges. Elle était arrêtée sur le môle, ne sachant de quel côté marcher, ni comment demander son chemin, dans ce pays dont elle n'entendait pas la langue.

—Venez, lui dit le capitaine; je vais vous conduire moi-même à la porte de votre mari; la maison est à deux pas d'ici, venez. Vous voilà toute pâle; c'est la joie, l'émotion... Je suis comme cela en entrant au port de Marseille. Allons, ma chère dame, calmez-vous. Voulez-vous prendre mon bras?

—Merci, merci, monsieur, répondit-elle d'une voix à peine articulée; pardon, je suis sans force, il est vrai; je ne puis maîtriser cette émotion... Monsieur! j'ai peur maintenant d'aborder M. d'Effanges sans l'avoir prévenu...

— Voulez-vous que j'aille d'abord lui annoncer votre arrivée? interrompit le bon jeune homme.

— Oui, oui, monsieur, vous me rendrez un grand service.

— Mais où resterez-vous en attendant?

— Ici, monsieur, ici avec mes enfants; vous reviendrez bientôt?

— Dans un quart d'heure, je vous amène votre mari; quelle bonne nouvelle je vais lui porter! quelle joie! quel bonheur!

Madame d'Effanges s'assit sur la jetée avec ses enfants. Chacun regardait, en passant, cette femme dont le costume étranger fixait l'attention; mais elle n'y prenait pas garde; les mains jointes, la tête inclinée sur ses enfants, elle leur disait avec une profonde émotion : Vous allez embrasser votre père... chères petites, dites-lui bien que vous l'aimez et que vous êtes contentes de le revoir; votre père va venir au-devant de nous, mes enfants!

Louise oublia en ce moment l'indifférence cruelle de M. d'Effanges, l'abandon où il l'avait laissée, tout ce qu'elle avait souffert; depuis longtemps, elle avait tout pardonné, et son cœur tendre et miséricordieux était rempli d'affection et d'une craintive joie; il lui semblait que son

mari serait touché de tant de dévouement, qu'ils allaient être plus heureux, mieux unis que dans un autre temps, quand le malheur ne les avait pas éprouvés, quand aucune faute n'avait nécessité un généreux pardon.

— Voici M. le capitaine! il est tout seul, dit l'une des petites filles, après une demi-heure d'attente.

Louise se leva; le capitaine Germon accourait, sa physionomie consternée fit frémir la pauvre femme.

— Monsieur, s'écria-t-elle, avez-vous vu mon mari? hélas! que vous a-t-il dit?

— Seigneur mon Dieu! vous me voyez dans la désolation, répondit-il, chère dame, ne vous effrayez pas...

— Mon mari est mort! interrompit-elle avec un gémissement.

— Non; mais il a quitté Vera-Cruz, il est allé s'établir dans un gros village appelé Acayucan; il expédie des marchandises ici, et l'on a de ses nouvelles. Vous irez le trouver; si l'argent vous manque, soyez tranquille, je vous en fournirai; allons, du courage, vous êtes venue de si loin! qu'importe que le voyage dure quelques jours de plus?

Madame d'Effanges fut un moment anéantie,

puis se soumettant à ce nouveau malheur, elle dit avec résignation : Oui, monsieur, nous allons poursuivre notre voyage. Hélas ! votre protection nous manquera maintenant.

— J'ai pensé à tout cela, répondit-il, je vous recommanderai bien aux muletiers qui font le voyage d'Acayucan, la route n'est pas des plus mauvaises, à ce qu'on m'a dit : c'est l'affaire d'une douzaine de jours à passer peu commodément. Je vous donnerai mon manteau en caoutchouc, ma couverture de laine, mon grand parasol chinois, tout. Venez ; à présent, je vais vous mener à la *fonda ;* voici qu'il est presque nuit, et il ne fait pas bon rester au serein dans ces parages-ci.

XIV

Madame d'Effanges ne passa que huit jours à la Vera-Cruz, et dans ce court espace de temps, elle fut frappée d'un nouveau malheur. Le capitaine Germon avait accompli ses offres généreuses; il avait tout préparé pour le voyage de Louise; elle s'était trouvée heureuse dans sa détresse de rencontrer un homme si bienveillant, si bon et si délicat dans tous ses procédés. Mais la veille du départ de la triste voyageuse, il fut atteint du terrible *vomito negro* qui, sur cette plage meurtrière, a dévoré tant d'Européens, et après quelques heures de souffrances, il en mourut. Louise le pleura avec de profonds regrets :

elle avait rencontré, depuis ses malheurs, des cœurs d'une indifférence si dure que sa reconnaissance pour ceux qui lui faisaient quelque bien était ardente. Elle partit malade, souffrante de corps et d'âme, et soutenue seulement par les nécessités terribles de sa position. Il fallait qu'elle allât retrouver son mari; qu'aurait-elle fait, que serait-elle devenue dans ce pays étranger, privée de tout secours? la mort venait de lui enlever, comme par un coup de foudre, le seul être qui l'eût aidée dans sa détresse; elle était seule maintenant avec ses enfants, et une terreur secrète la saisissait quand elle considérait son isolement. Il lui sembla qu'en arrivant près de son mari elle serait sauvée, et cet espoir la soutint pendant le pénible voyage de Vera-Cruz à Acayucan.

Dans nos pays civilisés, on franchit presque sans fatigue d'énormes distances; mais un court voyage à travers les provinces de la Nouvelle-Espagne ne se fait pas aussi commodément. Il n'y a guère d'autre moyen de transport que les bêtes de somme; il faut vivre avec les provisions qu'on porte, et le plus souvent, on dort à la belle étoile.

Madame d'Effanges partit avec une de ces caravanes d'*arrieros* qui font le trafic entre Vera-

Cruz et l'intérieur du pays. Quelques hommes à cheval conduisaient une trentaine de mules; c'étaient de sombres figures chez lesquelles le type espagnol existait encore, confondu avec celui de la race indienne. Leur équipement était presque militaire; ils portaient à leur côté la redoutable *macheta* et l'escopette à l'arçon de la selle.

Madame d'Effanges allait sur un petit cheval moins ardent et moins beau que ceux des *arrieros;* ses filles étaient montées toutes deux sur une mule, que le *mozo*, espèce de valet attaché à la caravane, menait par la bride. Leur mère les suivait d'un regard plein de sollicitude, tandis qu'elles s'enlaçaient étroitement l'une à l'autre, tournant de son côté leurs visages craintifs et souriants, et serrant entre leurs bras le compagnon fidèle qui les avait suivies dans ce long voyage, le pauvre *Pouf*, leur meilleur ami.

Les chemins étaient à peu près comme il y a trois cents ans, lorsque les conquérants du nouveau monde les frayèrent dans leur course victorieuse. Le cri des oiseaux, le bruit du vent dans le feuillage sonore des arbres résineux, troublaient seuls le silence de ces campagnes désertes. A de longues distances, une colonne de fumée bleuâtre annonçait le voisinage de quelque *ran-*

cho ou ferme indienne, dont le toit était caché par une plantation de bananiers. Tantôt la route traversait une forêt et formait comme une allée tortueuse, profonde, et où le soleil jetait à peine d'obliques rayons; tantôt des savanes semées çà et là d'arbres rabougris se déroulaient jusqu'à l'horizon. Des troupeaux de bœufs, de chevaux sauvages, erraient dans ces prairies immenses. Les mules se lançaient sur ce chemin uni; excitées par les cris de leurs conducteurs, elles secouaient fièrement leurs colliers ornés de lourdes clochettes, et leur galop rapide battait le sol avec un bruit semblable à celui d'une décharge lointaine d'artillerie. Parfois elles perdaient la file, comme emportées par un instinct de liberté; alors les *arrieros*, debout sur leurs larges étriers, les appelaient chacune par son nom avec des malédictions effroyables, et la troupe indocile revenait aussitôt. Souvent les chevaux sauvages s'arrêtaient comme pour voir passer la caravane; les poulains, plus hardis que le reste du troupeau, venaient en bondissant sur le chemin et s'enfuyaient bientôt avec des hennissements prolongés.

Madame d'Effanges éprouvait un sentiment d'admiration mêlé de terreur, en traversant ces sauvages et magnifiques contrées. Elle se trouvait

comme perdue dans un monde nouveau, loin de toutes les habitudes premières de sa vie, ses yeux ni sa pensée ne pouvaient s'y accoutumer; elle ne reconnaissait ni ces plantes, ni ces arbres, ni ce ciel étranger; et elle pleurait en les regardant avec une triste curiosité.

La situation de cette pauvre femme toucha les *arrieros*. Ils eurent soin d'elle pendant ce pénible voyage, et ils lui en épargnèrent les plus dures fatigues. On faisait halte pour la laisser reposer, et la nuit, on arrangeait toujours quelque abri pour elle et pour ses enfants. Sa reconnaissance envers ces hommes était vive; mais elle ne pouvait guère la témoigner que par signes, car elle n'entendait pas leur langue, et elle ne les remerciait que par son sourire à la fois si bon et si triste. Ses filles réussissaient mieux à prononcer quelques mots d'espagnol, et quand on faisait quelque chose pour elles, jamais elles ne manquaient de dire, en inclinant gravement leurs jolies têtes, ce qu'elles avaient entendu répéter avec le même air et le même geste par les gens de la *fonda*, à la Vera-Cruz : *Viva vuestra merced mil años!* Alors les *arrieros* battaient des mains et leur répondaient en riant; *Vivan las Francesitas! eh! vivan!...*

Mais la protection de ces bonnes gens ne devait

pas les accompagner jusqu'au terme de leur voyage; la caravane s'arrêta, le dixième jour, dans un petit hameau indien nommé Cueroviejo, à une journée d'Acayucan. Ce lieu était comme un entrepôt où on laissait en passant les marchandises et les voyageurs qui ne traversaient pas la Cordillière; d'autres *arrieros* se chargeaient de les conduire à leur destination. Madame d'Effanges fut ainsi séparée de ceux qui la connaissaient déjà et pouvaient lui être de quelque secours; mais elle se rassura en songeant qu'elle n'avait plus maintenant que quelques lieues à faire pour trouver un asile, un protecteur; et, quel que fût l'accueil qu'allait lui faire M. d'Effanges, elle se trouvait bien heureuse d'arriver enfin.

Pendant cette dernière journée de marche, madame d'Effanges essaya d'interroger ses nouveaux guides et de leur demander des nouvelles du Français récemment établi à Acayucan; mais, soit qu'ils ne connussent pas M. d'Effanges, soit que la prononciation défigurât pour eux ce nom étranger, ils parurent ne pas comprendre ces questions.

Une épaisse forêt jetait son ombre sur la route tortueuse et resserrée entre les arbres dont les branches vigoureuses s'entrelaçaient et formaient

d'impénétrables fourrés. La vue se fatiguait à chercher une issue entre ces remparts de verdure; un air lourd et chargé de parfums s'élevait de ces mystérieuses retraites où, de temps en temps, la tourterelle du Mexique faisait entendre son cri plaintif. Il semblait qu'on n'avançait pas sur ce chemin monotone. De temps en temps, le *mozo* excitait, par ses cris, le trot uniforme des mules; les *arrieros*, courbés sur leurs chevaux, sommeillaient les yeux ouverts.

Enfin, vers le soir, le *mozo* courut en avant, et montrant le chemin au bout duquel on n'apercevait que les touffes serrées des liquidambars, il dit à madame d'Effanges : Acayucan! Acayucan!

En effet, on était à la lisière des bois qui cachent sous leur ombre éternelle l'antique ville indienne à laquelle les conquérants espagnols n'ont laissé que son nom.

C'est aujourd'hui un gros village, un amas de maisons jetées sans ordre sur une plaine inégale, et au milieu desquelles fleurissent çà et là de riants bouquets d'orangers, et de sapotilliers. A cet aspect, madame d'Effanges leva les yeux au ciel avec une expression indicible de joie, de crainte et de prière. On arrivait.

Le convoi s'arrêta sur la grande esplanade,

devant l'église; et aussitôt les gens du village accoururent pour voir cette femme, ces deux enfants, dont le costume annonçait des étrangers. Cette foule de toutes nuances était à peine vêtue et n'avait cependant pas l'air misérable. Madame d'Effanges était tremblante; pourtant on ne lui disait rien, et tous ces visages curieux et bienveillants, réunis en cercle autour d'elle, lui souriaient. Bientôt elle entendit plusieurs voix répéter : *Francesa! Francesa!*

Alors elle fit signe que oui; et, répétant les mêmes paroles, elle tâcha de faire entendre à ces bonnes gens qu'elle venait trouver son mari, un Français établi parmi eux. On la comprit sur-le-champ, et une vieille femme, se détachant du cercle, vint à elle, et, allongeant la main vers le couchant, répéta plusieurs fois : *Acapulco, Acapulco.* Puis elle expliqua fort clairement, par signes, que l'étranger, le Français, avait quitté Acayucan depuis quelque temps, pour aller loin, bien loin de là, et qu'il avait emmené avec lui sa jeune femme.

A cette nouvelle, madame d'Effanges resta comme frappée de la foudre; la possibilité d'un si grand malheur ne s'était pas présentée à son esprit.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle avec

désespoir et en étreignant ses enfants contre son sein, qu'allons-nous devenir !...

La douleur a un accent qui est le même dans toutes les langues. Chacun comprit que cette femme était pauvre, abandonnée, comme perdue dans ce pays étranger. Tous faisaient silence; on la regardait avec compassion. Elle baissait la tête dans un morne accablement; ses enfants pleuraient à ses côtés. Alors la vieille femme lui tendit la main et lui fit signe de venir avec elle, et chacun voulut l'aider à transporter son bagage. L'une des petites filles pris Pouf dans son tablier, l'autre se chargea du parapluie chinois et du manteau de sa mère, et toutes trois se laissèrent emmener à la case de la vieille bonne femme; c'était peut-être la plus pauvre du village.

XV

Il n'y avait que deux chambres dans cette pauvre habitation, recouverte en feuilles de lataniers, et presque cachée sous l'épais feuillage de deux orangers qui croissaient devant la porte. La vieille hôtesse de madame d'Effanges s'appelait Mariana : c'était une Indienne pur sang, au visage cuivré, à l'air doux et mélancolique. Elle poussa la porte, à laquelle il n'y avait ni loquet, ni serrure et l'assujettit avec une grosse pierre; puis elle alluma sa lampe de terre.

Louise s'était assise; elle restait là comme affaissée sous le coup qui venait de la frapper, et regardait ses enfants avec une douleur muette.

Mariana lui offrit quelques fruits et des *tortillas* de maïs, mais elle ne put manger. L'Indienne fit souper les petites filles; puis elle arrangea son hamac de *pita* pour les y coucher avec leur mère.

Madame d'Effanges, touchée de tant de bonté, prit les mains de son hôtesse et les serra dans les siennes avec reconnaissance. En ce moment elle se souvint de l'accueil qu'elle avait reçu chez ses cousines trois ans auparavant, et cette comparaison lui rendit quelque courage.

— Allons, dit-elle avec une pieuse résignation, une sainte confiance, prions Dieu, mes enfants, prions Dieu qui vient à notre secours. Il y a de bonnes gens partout; ils nous aideront. Je suis toujours là pour travailler, pour avoir soin de vous, pauvres petites! Il y a des enfants encore plus malheureux que vous, des enfants qui n'ont point de mère.

Elle s'était mise à genoux en parlant ainsi, et ses filles joignirent leurs petites mains pour prier avec elle.

Louise ne voulut pas déposséder sa vieille hôtesse du hamac; elle avait étendu son manteau par terre pour y coucher comme pendant le voyage; mais Mariana la conduisit dans la seconde chambre où il y avait un tas de feuilles de maïs, et elle se hâta de lui en faire un lit.

Il était tard le lendemain lorsque les enfants s'éveillèrent, leur mère dormait encore; toutes deux se levèrent doucement et allèrent dans la première chambre, où la vieille Indienne, assise par terre, préparait le déjeuner. Les deux petites filles la regardaient d'un air timide, et elle tâchait de les encourager par des paroles dont elles ne comprenaient que l'accent et par un sourire plein de douceur. Peu à peu, les enfants se familiarisèrent avec ce visage basané, et elles s'enhardirent jusqu'à vouloir aider leur hôtesse; elles se sentirent plus contentes, plus à l'aise, après une seule nuit de séjour chez cette femme étrangère, que dans la maison où elles avaient passé deux années entières sans pouvoir s'accoutumer au regard louche, à la physionomie roide des demoiselles d'Effanges. La cabane de l'Indienne annonçait pourtant une étroite pauvreté; une table basse en bois d'acajou en était le meuble le plus apparent; il n'y avait d'autres siéges que des bottes de cannes de maïs dont on avait coupé les blonds épis, et quelques pierres entouraient le foyer, qui lançait jusques aux crevasses de la toiture ses longs tourbillons de fumée.

L'Indienne fit prendre aux enfants deux tasses d'un chocolat clair et mousseux, qui est comme la soupe des pauvres dans ces contrées, ensuite

elle sortit pour aller aux champs chercher le repas de la journée. Les petites filles allèrent plusieurs fois écouter à la porte de la seconde chambre; leur mère dormait toujours, elles n'osèrent pas l'éveiller. Toutes deux s'assirent au seuil de la cabane, avec le pauvre Pouf, qui avait mal déjeuné, sur leurs genoux, et elles attendirent. Deux ou trois fois, le chien se leva avec un hurlement plaintif, et tournant la tête vers la chambre du fond; alors, les petites filles le faisaient taire, craignant qu'il n'éveillât leur mère. Tandis qu'elles étaient là, les enfants du village accouraient pour les voir; et, réunis à quelques pas de la porte, ils les regardaient d'un air curieux et craintif.

XVI

La chaleur du jour fit rentrer l'Indienne avant midi... Elle jeta sur la table des pommes d'acajou et des noix de coco qu'elle venait de cueillir dans la forêt, et entra doucement dans la chambre où dormait madame d'Effanges. Mais elle en ressortit aussitôt avec une grande exclamation et en faisant des signes de croix. Les enfants coururent aussitôt vers leur mère, et s'arrêtèrent devant le lit pâles, épouvantées; elles ne la reconnaissaient plus.

Louise était étendue, et la tête renversée en arrière; ses traits étaient défigurés; un sang noir et écumeux baignait ses lèvres entr'ouvertes, son

teint était d'une pâleur terreuse; elle semblait plongée dans une lourde somnolence, et sans le mouvement inégal de sa poitrine, on aurait douté si elle vivait encore. Ses enfants se précipitèrent vers elle en l'appelant; mais elle ne se réveilla pas d'abord, et remua seulement les mains avec un long soupir. Puis, elle se leva tout à coup sur son séant : Embrassez-moi, dit-elle d'une voix éteinte, je souffre, je suis malade... C'est la fatigue, une horrible fatigue... Ne pleurez pas, mes enfants! demain je serai guérie... Tenez-vous là, près de moi... parlez-moi...

Elle retomba épuisée; une prostration complète succédait à cet effort; elle était immobile et froide comme une morte.

A ces terribles syptômes, Mariana reconnut que l'étrangère était attaquée du *vomito negro*, et elle courut aux cases voisines demander du secours. Quelques Indiennes charitables apportèrent du jus d'ananas sucré, du vin, des eaux distillées; mais la malade ne put rien prendre, rien ne put la tirer de l'assoupissement où elle était retombée. Ce mal semblait l'avoir frappée comme la foudre; pourtant, elle en portait depuis plusieurs jours le germe funeste; c'était sur la plage meurtrière de Vera-Cruz qu'elle l'avait pris; les fatigues de la route, la situation affreuse

où elle s'était trouvée en arrivant, l'avaient rendu mortel.

C'était une lugubre et douloureuse scène : quelques femmes consternées se tenaient à l'écart; la vieille Mariana avait mis son rosaire sur la poitrine de la mourante et priait Dieu de la recevoir; car elle voyait bien que nul secours humain ne pouvait la sauver. Les enfants, à genoux près de leur mère, le visage caché, appuyé sur ses mains qu'elles essayaient de réchauffer, jetaient des cris de douleur. Les facultés morales de Louise s'étaient éteintes; dans ces terribles et derniers moments, elle ne voyait pas l'horreur de son sort, elle ne se sentait pas mourir; elle ne savait pas qu'elle allait quitter ses enfants.

La journée entière s'écoula ainsi, puis une partie de la nuit. Mariana et une autre femme indienne s'étaient assises au seuil de la chambre et sommeillaient, la tête appuyée sur leurs mains; une lampe, accrochée au mur, jetait sa lueur tremblante sur cette misérable couche où expirait la malheureuse Louise. Ses enfants lui tenaient les mains; l'une s'était assoupie au milieu de ses sanglots, l'autre veillait, les yeux attachés sur sa mère. Tout à coup, madame d'Effanges se ranima, son regard était redevenu vivant et lucide, sa mémoire, son jugement, la conscience

de sa situation lui revenaient, c'était le dernier effort de la vie.

Elle se souleva et considéra avec un affreux désespoir ses filles qu'elle allait laisser, si belles, si jeunes, si abandonnées; puis elle étendit ses mains roidies et réunit toutes ses forces pour chercher un petit portefeuille caché sous la paille qui lui servait d'oreiller; il contenait ses papiers de famille, l'acte de naissance de ses enfants. Ce mouvement avait épuisé ce qui lui restait de vie; elle retomba comme un corps mort; mais ses yeux éteints étaient fixés sur ses filles, elle les voyait encore ; l'une dormait toujours, l'autre s'était levée avec de sourds gémissements et lui tendait les bras comme pour la retenir; la pauvre enfant comprenait instinctivement que sa mère allait mourir. Alors Louise lui dit d'une voix basse, faible comme le dernier souffle qu'elle était près d'exhaler : Le portefeuille!... garde bien le portefeuille... Adieu, mes enfants.... adieu... je n'ai plus le temps de vous parler... souvenez-vous... je m'en vais... vous ne me verrez plus, je ne serai plus là... mais de là-haut, toujours je vous regarderai... toujours... toujours... m'entends-tu, Mézélie!... adieu!...

LIVRE TROISIÈME.

LA MAISON DU CURÉ.

XVII

Quelques années plus tard, deux belles jeunes filles, que dans le pays on avait surnommées *las Francesitas*, habitaient la maison du vieux curé d'Acayucan. C'était chez lui que la vieille Mariana avait conduit les pauvres petites abandonnées, et dona Pepa, sa sœur, en avait fait ses demoiselles de compagnie. Le curé était un bon prêtre, sachant tout juste lire son bréviaire, et d'une piété fort accommodante quoique sincère. Il n'y avait pas ombre d'hypocrisie dans sa foi; mais il y avait d'étranges inconséquences dans la manière dont il pratiquait les devoirs de son état. Il aimait la vie calme et sensuelle, les plaisirs permis, il

voulait bien faire son salut, mais à condition qu'il ne lui coûterait pas trop cher. Une fois sa messe dite, il ne retournait plus à l'église, sauf dans de rares occasions, pour quelque grand mariage, pour quelque beau baptême ; le reste du temps, c'était son vicaire qui faisait toutes les cérémonies du culte.

Pour rien au monde on ne l'eût fait assister à un enterrement, et il ne visitait pas volontiers les malades, parce que cela l'attristait; mais il avait toujours la main ouverte pour les pauvres, et sa maison était la plus hospitalière du village. Il avait d'assez bons revenus, et ses paroissiens, qui l'aimaient, entretenaient l'abondance chez lui, par des présents continuels. Si les Indiens trouvaient dans la forêt quelque oiseau rare, si une belle fleur, un beau fruit venaient dans le jardin des riches créoles, tout cela était pour lui. Sa vie s'écoulait ainsi fort doucement au milieu de cette population dont il était réellement le père spirituel, et qui aimait son autorité et la respectait par-dessus tout. Il n'y avait point de bonne fête sans lui, et au bal, assis à la place d'honneur, il regardait danser souvent jusqu'au matin, en marquant la mesure avec son bâton d'ébène.

Sa sœur, dona Pepa, était une fille d'environ quarante ans, grande, fluette, mélancolique, et

qui avait dû être fort belle. Elle avait plus d'élévation dans l'esprit que le padre Cyrillo, et surtout plus de passion et d'activité; son abord avait quelque chose d'austère, elle parlait peu, mais elle avait au fond une grande bonté d'âme et une inépuisable générosité envers les malheureux.

Sa dévotion, plus scrupuleuse que celle du curé, n'était peut-être qu'un prétexte pour mener la vie retirée qui lui convenait; jamais elle n'était d'aucune fête, et on la voyait à l'église plus souvent et plus longtemps que son frère.

Le curé habitait la plus belle case du village, il y avait chez lui un luxe dont ses paroissiens n'étaient pas peu fiers; on y voyait des tables, des chaises, plusieurs estampes coloriées, un buste en plâtre du pape Pie VII, un Napoléon à cheval et une pendule dorée qui ne marchait plus depuis longues années. Le service intérieur était assorti à la condition des maîtres; il n'y avait pas moins d'une douzaine de domestiques dans la maison, et dona Pepa ne sortait jamais sans avoir derrière elle deux ou trois femmes.

Les enfants de madame d'Effanges avaient trouvé dans cette maison une hospitalité d'abord indifférente, mais qui devint meilleure à mesure qu'elles grandirent. Dona Pepa, qui d'abord les

avait considérées comme de petites servantes, les prit en affection, et entreprit de les bien élever; mais elle s'aperçut bientôt, avec un grand étonnement, que ces enfants avaient déjà un degré d'instruction fort supérieur au sien. Elles savaient lire aussi bien et mieux que le padre Cyrillo, elles étaient musiciennes, et dès qu'elles purent se faire entendre elles surprirent tout le monde, tant elles racontaient d'étranges et merveilleuses choses du pays où elles étaient nées!

La population créole de la Nouvelle-Espagne, surtout celle qui habite l'intérieur des terres, est arriérée de plusieurs siècles; dans les grandes villes comme Mexico, Vera-Cruz, Acapulco, la civilisation est plus avancée; mais elle ne rayonne pas au delà de certaines limites assez rapprochées; les bons habitants d'Acayucan, à peu près séparés de tout commerce avec le reste du monde, avaient l'ignorance, la simplicité curieuse et la paresse intellectuelle des Indiens, dont la plupart descendaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait hors de leur village. Le bruit des grands événements dont l'Europe retentit depuis cinquante ans était à peine arrivé jusqu'à eux. Ils savaient pourtant le nom de Napoléon; il était pour eux comme un de ces héros fabuleux, de ces mythes qu'adorait l'antiquité païenne.

Le padre Cyrillo lui-même restait confondu quand les *Francesitas* racontaient tout ce qu'elles avaient vu dans leur pays. Ces enfants devaient à une bonne éducation des idées justes, et l'habitude d'observer. Elles se souvenaient de tout ce qui les avait frappées dans un âge si tendre, au milieu des vicissitudes de leur fortune, et elles en faisaient le récit avec une vivacité, une originalité d'expressions, qui émerveillaient tous ceux qui les entendaient.

Bientôt elles parlèrent l'espagnol comme leur propre langue; elles se conformèrent aux habitudes qui les environnaient, et ce n'était guère qu'à la blancheur fraîche et veloutée de leur teint qu'on s'apercevait de leur origine étrangère. Dona Pepa les avait toujours à ses côtés; elles partageaient sa vie retirée et monotone, et elles l'aimaient comme leur seconde mère. Quand elles furent devenues deux belles jeunes filles, le padre Cyrillo et sa sœur commencèrent à s'inquiéter de leur avenir.

— Je veux marier ces enfants avant de mourir, disait le curé; mais que Notre-Dame de Guadalupe me soit en aide! la chose est difficile; elles sont trop pauvres pour épouser un *caballero*, et trop blanches pour un métis.

— Certainement, mon frère, répondait dona

Pepa avec un triste sourire, elles sont de pure race comme vous et moi, et les gens de sang mêlé n'oseraient songer à elles; malgré leur pauvreté elles ne s'allieront pas à leurs inférieurs : noblesse passe richesse.

— De tout temps on a pensé ainsi dans notre famille, répondait le curé en hochant la tête d'un certain air.

Il y avait dans ces réflexions une allusion vague: dona Pepa et son frère se souvenaient qu'un homme moins basané peut-être que beaucoup de créoles, mais dont l'origine n'était pas claire, avait prétendu à l'honneur d'entrer dans leur famille. Il était riche, jeune et beau, on disait qu'il était aimé de dona Pepa, et pourtant elle ne l'épousa pas. Depuis longtemps il avait quitté Acayucan, et l'on croyait généralement que la noble demoiselle regrettait toujours cette mésalliance à laquelle son frère l'avait forcée de renoncer. Lorsque quelque parole indirecte rappelait ainsi ce fait, le padre Cyrillo y voyait comme un reproche dont son orgueil s'indignait; son sang espagnol se révoltait; alors seulement il sortait de sa quiétude habituelle.

— Ma sœur, répétait-il souvent, il vaut mieux cent fois vivre et mourir fille, que de mettre au monde des enfants d'une autre couleur que la

sienne. Nous sommes de vieille souche, nous descendons en ligne directe du grand Pizarre, il n'y a pas une goutte de sang indien dans nos veines, et puisque cette origine sans tache est à peu près le seul héritage que nous ayons reçu de nos parents, c'est bien le moins que nous le gardions, et qu'il meure avec nous. Mais laissons ce propos, je vous dis que je voudrais marier ces enfants. Elles ont une couleur de peau et des sentiments qui prouvent bien qu'elles sont de bonne race; pourtant s'il se présentait quelqu'un qui s'appelât Juan tout court au lieu de don Juan, et que cela leur convînt, je crois que je ne m'opposerais à rien, car enfin elles ne sont pas de notre famille.

— Elles nous appartiennent cependant, puisqu'elles n'ont que nous au monde; leur père ne reviendra jamais, il ignore le sort de ses enfants, et qui sait où il faudrait aller pour le lui apprendre? Leur pauvre mère est morte en venant de si loin le chercher ici. Jésus! c'est une étrange histoire que tout cela!

— Fort étrange, répétait le bon curé, c'est la providence divine qui a pris ces orphelines par la main comme pour nous les amener. Vous avez raison, Pepa, elles sont à nous, et il faut les traiter comme si elles étaient du même sang et du même nom.

XVIII

Les deux sœurs étaient également belles et charmantes, mais elles ne se ressemblaient point. Elles étaient entrées dans la vie se tenant pour ainsi dire par la main; il semblait qu'elles devaient marcher ensemble jusqu'à la fin de leur voyage ici-bas; mais il était aisé de prévoir que, bien qu'elles s'aimassent tendrement, elles seraient séparées un jour par la différence de leurs inclinations. Une même éducation n'avait pu leur donner les mêmes goûts, les mêmes idées, pas davantage que des vêtements toujours pareils ne pouvaient faire qu'elles se ressemblassent.

Mézélie, celle que leur mère appelait l'aînée,

avait une de ces âmes tendres et profondes dont les sentiments ne font jamais explosion, mais qui aiment sans ces retours auxquels les affections humaines sont sujettes. Elle tenait de sa mère la fierté, la résignation, une tendre bienveillance et une parfaite égalité d'humeur, mais il y avait en elle le germe des passions que ne connut jamais Louise, et une secrète mélancolie qui naissait peut-être de ses souvenirs d'enfance.

Sa beauté reflétait son âme; ses yeux noirs et doux avaient une indicible expression; quand ils s'arrêtaient sur ceux qu'elle aimait, leur regard disait davantage que les plus tendres paroles. Son esprit était fin, étendu, naïf et sérieux.

Valentine, l'autre sœur, était divinement belle, mais d'une beauté qui parlait moins au cœur et à l'imagination que celle de Mézélie. Toutes les perfections qui peuvent frapper et ravir les sens étaient réunies en elle. Elle était blonde, et ses yeux bleus couronnés de longs sourcils noirs jetaient comme une flamme mourante. Elle avait, avec la gaieté capricieuse d'un enfant, la coquetterie glorieuse et satisfaite d'une jeune fille qui sait qu'elle est belle entre toutes. Son caractère était plein de ces contrastes qui rendent certaines femmes si charmantes; il y avait en elle, tout à la fois, de la vivacité, une

gracieuse noblesse, une adorable bonté, des volontés soudaines et tenaces. Sa physionomie avait une ravissante expression de langueur et de tendresse; la fierté naïve, la chaste ignorance de son cœur se révélaient encore dans la sérénité de son regard; mais déjà de vagues et fugitives impressions avaient remué cette âme encore endormie : c'était un ange près de devenir une femme.

Elle se souvenait moins que Mézélie de leur première enfance, et pour elle, dona Pepa avait presque remplacé la mère qu'elle avait perdue.

Souvent, vers le déclin du jour, les deux sœurs allaient prier dans le cimetière, sous le bouquet de cocotiers qui ombrageait la sépulture de leur mère. L'église était au milieu de cette enceinte où l'on ne voyait pas, comme dans nos villes d'Europe, des tombeaux de pierre et de marbre, des croix noires semées de larmes blanches. Aucun symbole de deuil n'annonçait qu'on foulait la terre où reposent les morts; chaque sépulture était marquée par une croix de roseaux sous un bouquet d'arbres, par une touffe d'arbustes dont les fruits et les fleurs embaumaient l'air. Les enfants et les pauvres du village faisaient la récolte de ce champ, où la piété des riches habitants ne revendiquait d'autre droit de propriété que celui de s'y faire enterrer.

Dona Pepa entrait seule à l'église, les pieuses jeunes filles s'arrêtaient sur la tombe de leur mère, et s'agenouillaient en se tenant par la main.

Des souvenirs tristes et doux se mêlaient toujours à leurs prières; elles se rappelaient leur enfance, et ce visage de femme pâle et souffrant qui se penchait vers elles avec amour. Elles se souvenaient de ce regard qui si souvent se tournait sur elles plein de larmes, et bientôt leur souriait consolé. Elles entendaient encore dans leur cœur cette voix qui se taisait depuis si longtemps, et baignées de larmes, elles baisaient la terre sous laquelle reposait leur pauvre mère.

Quand elles avaient été au cimetière, le reste du jour s'écoulait dans un triste recueillement, et le padre Cyrillo, ne les entendant pas bourdonner gaiement autour de lui, disait avec une pieuse conviction : Pepa, ces enfants ne sont pas sûres du salut de leur mère : la pauvre femme est morte si promptement! sans confession! Demain je dirai la messe pour les âmes du purgatoire, si toutefois nous n'avons ni mariage, ni relevailles : il faut que les vivants passent avant les morts.

Dona Pepa avait les habitudes paresseuses des dames créoles : elle ne sortait guère que pour aller à l'église; parfois, cependant, elle consen-

tait à faire une promenade jusqu'à la lisière des bois qui entourent Acayucan comme une verte ceinture. Ordinairement les deux sœurs la laissaient assise à l'ombre d'un liquidambar, sur les coussins qu'avaient apportés les suivantes qui se couchaient nonchalamment par terre autour de leur maîtresse.

Mézélie et sa sœur bondissaient alors comme des biches dans la forêt et couraient çà et là, cherchant des fleurs et des fruits sauvages. D'autres fois elles s'asseyaient dans une clairière, et pensives elles écoutaient le chant des oiseaux, le murmure du vent à travers les feuilles sonores; la majesté, le calme profond de ces solitudes les jetaient dans un ravissement mélancolique. Appuyées l'une sur l'autre et leurs mains unies, elles rêvaient à l'avenir avec de vagues espérances, les espérances d'un cœur de seize ans. En les voyant ainsi l'on eût été tenté de les comparer à deux roses du Bengale sur la même tige; l'une, fraîche, brillante et s'ouvrant aux premiers rayons du jour; l'autre, d'un incarnat plus doux et laissant retomber vers la terre son calice plein de rosée.

Des milliers de voix gazouillaient dans la forêt, les lianes qui nouaient leurs rameaux au tronc robuste des liquidambars formaient de

longs festons semés de fleurs; des parfums ravissants s'exhalaient des endroits touffus et sombres, où le vanillier se plaît à étendre ses tiges grêles et chargées de bouquets d'un jaune verdâtre. C'était la végétation des tropiques avec son luxe puissant et toujours jeune. Mézélie soupirait à l'aspect de cette verdure éternelle.

— Ma sœur, disait-elle, te souviens-tu, en France, il fait froid pendant l'hiver, et les arbres semblent morts? Que je voudrais revoir ces campagnes dépouillées et toutes blanches de neige?

Une fois les deux sœurs s'enfoncèrent assez avant dans la forêt, et elles arrivèrent en un lieu couvert de roches stériles. Ces masses, d'un gris ardoisé, ne nourrissaient aucune plante; seulement, dans une fissure où les vents avaient apporté un peu de terre végétale, croissait un maigre arbuste dont le feuillage vert était semé de grappes rouges.

A l'aspect de ce chétif arbrisseau les deux sœurs s'arrêtèrent et fondirent en larmes; c'était une espèce de groseillier sauvage, semblable à celui d'Europe.

— Il y en avait à la Chartreuse, s'écria Mézélie, notre pauvre mère cueillait de ses fruits et nous les mangions assises sur ses genoux. Oh!

combien ce petit arbuste me rappelle de choses!

— Oui, oui, dit Valentine, moi aussi, je me souviens de la Chartreuse. Il me semble voir encore cette allée de pommiers où nous aimions tant à courir, tandis que notre mère lisait, assise sur le banc de pierre, à l'ombre d'une vigne dont il nous était bien défendu de toucher les raisins. Pouvons-nous jamais oublier tout cela! Mézélie, quelque jour nous retournerons en France.

— Seules, hélas!

— Si notre père vivait encore!

— Oui, il vit, je l'espère, je le crois; mais le retrouverons-nous jamais? Mon Dieu! où l'aller chercher!

— En France, en France, répéta Valentine.

— C'est impossible! dit Mézélie avec un triste sourire. Que sommes-nous, ma sœur? deux pauvres enfants abandonnées, et nourries par la charité du padre Cyrillo et de dona Pepa. Que deviendrions-nous privées de leur protection? Je me trouve ingrate quand je considère leurs bontés. Que regrettons-nous près d'eux? où trouverions-nous une telle amitié? Il faut oublier que nous avons un autre pays, une autre famille. Je ne veux plus revenir ici; la vue de cet arbrisseau me ferait toujours pleurer.

Elles s'éloignèrent tristement. Valentine cueil-

lit, en chemin, un bouquet de magnolia et le mit dans les cheveux de sa sœur. Ces belles fleurs, d'un jaune pâle, répandaient un parfum de citron et d'ambre. Mézélie respira un moment ces suaves émanations, puis elle dit avec mélancolie :

—Autrefois, nous allions cueillir, dans l'herbe des prés, d'autres fleurs moins belles. Notre mère nous faisait des couronnes avec de petites reines marguerites, et nous étions bien joyeuses quand nous pouvions lui apporter des violettes qui fleurissaient sous les buissons. C'était après l'hiver, quand les champs reverdissent dans notre pays.

— Dans notre pays que nous ne reverrons jamais! dit Valentine, en effeuillant les magnolias.

Dona Pepa était toujours à la même place, et disait machinalement son chapelet en respirant la fraîcheur embaumée qui s'exhalait de la forêt. Les suivantes sommeillaient accroupies sur le gazon; les deux sœurs vinrent s'asseoir aux pieds de dona Pepa qui caressa leurs longs cheveux, et passa son mouchoir sur leur front moite en disant avec sollicitude :

— Vous êtes fatiguées. Allons, mes chers agneaux, il faut rentrer au bercail. Vous avez été

loin dans la forêt, peut-être pour courir après quelque oiseau.

— Non, *mama*, répondirent-elles ; mais nous avons trouvé des fruits comme nous n'en avions pas vu depuis bien longtemps, des fruits de notre pays.

Alors elles racontèrent ingénument leur surprise, leur joie mêlée de larmes, et tous les souvenirs qui s'étaient ravivés dans leur cœur.

— Vous étiez retournées pour un moment en France, dit dona Pepa, en s'arrêtant sur elles son regard doux et mélancolique, vous m'aviez oubliée ; sans cela, vous m'auriez apporté une branche de cet arbrisseau...

— Ah ! *mama*, interrompit Valentine, nous avons parlé de vous au contraire, et alors nous avons oublié tout le reste.

XIX

Dès le lendemain les deux sœurs demandèrent instamment à recommencer leur promenade de la veille: elles avaient à cœur de réparer l'espèce d'oubli que leur avait doucement reproché dona Pepa. Elles voulaient lui rapporter une branche de cet arbrisseau rare, qu'elle semblait curieuse de connaître. Ordinairement elles revenaient ainsi lui montrer, avec une joie d'enfant, les fleurs, les fruits sauvages qu'elles trouvaient dans la forêt.

Comme la veille, dona Pepa s'assit à l'ombre et les jeunes filles se mirent à courir à travers la forêt en se tenant par la main. Le terrain était

inégal, et les eaux pluviales avaient tracé en s'écoulant de capricieux sentiers pleins d'un sable jaune. Dans certains endroits il y avait de vastes clairières où l'on trouvait quelques traces de culture; de pauvres Indiens y semaient des patates et d'autres racines; cette récolte étant sous terre ne pouvait être dévorée par les oiseaux qui peuplent ces solitudes. A l'entour de ces jardins rustiques la forêt s'étendait sombre, impénétrable, et le chemin étroit qui s'égarait entre les arbres, était souvent coupé par les longues lianes dont les rameaux rampaient d'une branche à l'autre.

Les deux jeunes filles marchèrent une heure dans ce labyrinthe, sans aboutir au lieu où elles étaient arrivées la veille. Le soleil baissait, et elles voulurent revenir sur leurs pas; alors elles virent qu'elles s'étaient tout à fait égarées.

— Seigneur mon Dieu! dit Valentine, en s'arrêtant haletante, ceci n'est plus le même chemin: où sommes-nous? qu'il fait sombre déjà!

— Viens, viens, appuie-toi sur moi! s'écria Mézélie; il faut marcher vite du côté où le soleil se couche... Sainte Vierge, secourez-nous! N'aie pas peur, Valentine, il n'y a point de bêtes sauvages ici, ni personne qui puisse nous faire du mal. Peut-être rencontrerons-nous quelque Indien qui nous indiquera le chemin.

Elles se remirent à marcher vite et serrées l'une contre l'autre. De moments en moments l'ombre devenait plus profonde ; déjà les nuances variées du feuillage se confondaient dans une teinte obscure et uniforme. Les deux jeunes filles ne parlaient plus ; elles couraient le long d'une ravine sur le sable de laquelle il leur semblait avoir reconnu çà et là les traces de pas humains. Enfin, elles sortirent de dessous les arbres et elles s'aperçurent avec un étonnement mêlé d'effroi qu'elles se trouvaient bien loin de l'endroit où elles avaient laissé dona Pepa.

Elles étaient insensiblement arrivées au sommet d'une colline dont le versant formait comme un immense gradin couvert de riches cultures. En haut croissaient les caféiers et les cannes à sucre, plus bas les cacaoyers élevaient leurs têtes rondes et couvertes de bouquets d'un rose violet, et les derniers degrés de ce vaste amphithéâtre se perdaient dans une vallée profonde. A leurs pieds elles voyaient comme un gouffre immense tapissé de verdure, et au fond duquel roulait un torrent. Le bruit sourd des eaux dominait les doux gazouillements d'une multitude d'oiseaux qui voletaient à la cime des arbres, en cherchant leur abri pour la nuit. Au sommet de la colline, les murailles de terre d'un *rancho*

paraissaient au milieu d'un bouquet de sapotilliers et une longue colonne de fumée s'élevait au-dessus de son toit de paille. Tout à l'entour il y avait de vastes jardins et des savanes où paissaient les troupeaux. Ce tableau riant et paisible était éclairé par un dernier rayon de soleil; l'on entendait au loin la voix des Indiens qui revenaient au *rancho* en chantant leurs chansons monotones.

Les deux sœurs n'éprouvèrent aucune crainte en se trouvant seules au milieu de ces gens inconnus, si tard et si loin peut-être de leur demeure. Elles connaissaient les mœurs douces et timides de la population indienne, et elles savaient bien que des femmes de leur couleur n'avaient rien à craindre de la part de ces hommes qui se regardaient comme fort inférieurs à elles.

Au lieu d'aller au-devant des Indiens qui arrivaient, elles s'approchèrent du *rancho*, et, arrêtées sur le seuil, elles demandèrent leur chemin à une femme indienne, assise sur ses talons en face de la porte. Les chiens au poil ras et terreux, race dégénérée qui n'a ni la force ni la beauté de celle d'Europe, aboyèrent de loin contre ces étrangères; l'Indienne tourna vers elles son visage couleur de bistre et les regarda

d'un air flegmatique et surpris : puis elle se leva lentement pour venir leur parler; mais avant qu'elle eût répondu à leurs questions, deux hommes parurent au fond de la longue salle qui servait à la fois de vestibule et de cuisine au *rancho :* à l'aspect des jeunes filles ils s'arrêtèrent avec un geste de surprise et d'admiration.

Elles s'appuyaient l'une sur l'autre d'un air de molle fatigue ; la légère chaussure de leurs petits pieds annonçait évidemment qu'elles venaient de faire une longue course. Leurs mantes de coton à franges, rejetées sur les épaules, laissaient deviner la frêle élégance de leur taille. Les cheveux dorés de Valentine, soulevés par le vent, formaient comme une auréole autour de son visage doux et enfantin.

Mézélie appuyait une main sur l'épaule de sa sœur. Ses traits pâles et réguliers rappelaient les beaux types antiques ; la Diane au front divin n'a pas plus de grandeur, chaste et ingénue. Elle avait roulé autour de sa tête son mouchoir de soie, et ses longues nattes noires s'échappaient de cette simple coiffure. Les deux sœurs étaient merveilleusement belles ainsi, et ceux qui venaient de les apercevoir à la porte du *rancho* s'avancèrent avec une curiosité empressée. Elles furent surprises à leur tour et saisies d'une sorte

de crainte à l'aspect de ces étrangers; l'un d'eux prit la parole et leur demanda, en fort bon espagnol, si elles voulaient se reposer un moment chez lui.

— Mille grâces, señor, répondit Mézélie, il faut que nous retournions sur l'heure à Acayucan. Voulez-vous avoir la bonté de nous dire quel est le chemin?

— Mais vous êtes à deux grandes heures de marche d'Acayucan, à ce que je crois, répondit celui qui n'avait pas encore parlé.

Il avait un accent étranger qui fit tressaillir Mézélie; elle se prit à regarder cet homme, il était grand, d'un beau visage; ses cheveux d'un blond pâle se dressaient en épi sur son front; son regard terne avait une expression fine et profonde. Mézélie se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme; une idée bizarre, folle, passa dans son esprit, elle pensa que peut-être cet homme, c'était son père; elle le regarda un moment ainsi, tâchant de le reconnaître; puis elle comprit que c'était impossible; son père ne s'était pas marié jeune, il devait avoir près de cinquante ans, et cet étranger ne paraissait guère âgé que de trente-cinq à quarante ans. D'ailleurs ce n'étaient point là les traits que Mézélie se rappelait vaguement; elle vit qu'elle s'était trompée et elle revint de son émo-

tion. L'étranger remarqua qu'elle était pâle et tremblante; il lui dit vivement :

—Vous avez peur! mais, ma belle demoiselle, vous n'êtes pas ici chez des anthropophages.

— Je le sais bien, monsieur, répondit-elle en français...

— Ah! s'écria-t-il avec un singulier étonnement, je ne m'attendais pas à rencontrer ici des compatriotes; vous êtes Française, mademoiselle?

—Oui, oui, nous sommes Françaises! répondit Valentine, joyeuse et troublée en entendant parler cette langue qu'elle et sa sœur n'avaient point oubliée. Quel bonheur de vous avoir rencontré, monsieur!

— Mais qui êtes-vous? comment êtes-vous arrivées ici? demanda l'étranger.

Alors Mézélie raconta en peu de paroles la mort de leur mère et leur situation depuis huit ans. Son cœur battait, elle avait l'espoir que ce Français connaîtrait son père, qu'il allait lui apprendre son sort; mais il répondit après avoir attentivement écouté ce récit :

—Je ne connais personne du nom de d'Effanges, mais il me serait aisé d'avoir des renseignements à la Vera-Cruz, et même en France. Je suis Français comme vous, je m'appelle Paul de Gran-

ville, et je serai fort heureux, mesdemoiselles, de vous être bon à quelque chose; en attendant, veuillez accepter un abri dans le *rancho* pour cette nuit. Vous êtes ici chez don Antonio de Bibar. Monsieur le comte, ajouta-t-il en espagnol et en se tournant vers son ami avec le ton d'une obséquieuse politesse, mes belles compatriotes nous feront l'honneur de souper avec nous...

— Non, non, monsieur, interrompirent-elles tout interdites de ces façons aisées, il faut que nous allions sur-le-champ retrouver dona Pepa et le padre Cyrillo. Jésus! on doit être en peine de notre absence! on nous cherche dans la forêt sans doute...

— Puisque vous ne voulez pas accepter l'offre de mon ami, dit alors l'Espagnol, vous nous permettrez du moins de vous ramener à Acayucan. Nous allons tous monter à cheval...

— Nous irons à pied, s'il vous plaît, señor, répondit Valentine tout effrayée; nous ne pourrions pas suivre à cheval un cavalier qui trotte et galope.

— Sur mon âme, vous ne risqueriez rien, nous irons au pas. Souffrez que je vous serve d'écuyer.

— Sainte Vierge, qu'il est tard déjà! dit

Mézélie avec inquiétude. Oui, nous irons à cheval, pour arriver le plus tôt possible. Partons, partons, señor, je vous en supplie...

— On va amener les chevaux, veuillez entrer un moment dans le *rancho*, dit M. de Granville.

— Je ne suis ici qu'en passant, pour deux ou trois jours, dit don Antonio, en conduisant les deux jeunes filles dans une salle qui s'ouvrait au fond de la cuisine.

Quelques domestiques noirs dressaient le couvert. Le maître leur donna des ordres qu'ils coururent exécuter.

La salle était encombrée de tout le bagage que peuvent traîner après eux de riches voyageurs. Des peaux de buffle tendues sur quatre piquets servaient de lits; un riche nécessaire était ouvert sur le rebord de la fenêtre, devant laquelle était étendu un rideau, luxe inouï pour les habitants ordinaires du *rancho*. Un attirail de chasse complet tapissait la muraille, et la table était couverte d'argenterie et de beau linge.

Don Antonio s'empressa de faire les honneurs de chez lui; mais sa politesse avait quelque chose de hautain qui ne mettait pas à l'aise; il était de cette noble race espagnole, acclimatée au Mexique depuis plusieurs générations. Ses traits étaient grands et réguliers; il avait la taille haute et

droite, l'œil fier, et la physionomie grave de ses ancêtres castillans. Il était vêtu, ainsi que son ami, à la mode d'Europe, et portait un chapeau de feutre à forme haute, un pantalon blanc et une courte redingote. Les deux sœurs reconnurent ce costume qu'elles n'avaient vu à personne depuis leur départ de France, et Mézélie dit tout bas avec un douloureux attendrissement :

— Je me souviens que mon père était ainsi habillé; j'ai oublié sa figure, mais je vois encore sa taille et sa démarche un peu saccadée; je le vois debout, contre la cheminée, tandis que nous jouions sur le tapis. Ah ! si Dieu eût voulu que ce fût lui que nous eussions rencontré ici!

Don Antonio de Bibar fit signe à un domestique d'apporter le braserito d'argent et des cigarettes, qu'il présenta gravement aux deux jeunes filles.

— Mon cher ami, s'écria M. de Granville, ceci n'est point la mode en France, et mes belles compatriotes n'aiment pas sans doute la fumée de tabac; cachez bien vite vos cigarettes.

On servit des fruits, du chocolat et des confitures. M. de Granville fit les honneurs de la collation; don Antonio, assis en face des deux sœurs, les regardait avec une secrète admiration. Déjà son cœur faisait une distinction entre elles. Mézélie lui semblait belle; mais il avait parfois

rencontré d'aussi longs cheveux noirs, des traits pâles, doux et réguliers comme les siens. Valentine, au contraire, était pour lui un type nouveau, une beauté idéale, sans pareille. Il avait bien vu, dans ses voyages, quelques blondes Anglaises; mais ces belles fleurs du Nord étaient déjà flétries par le climat ardent des tropiques, et leur fade blancheur lui avait déplu : il n'avait jamais rencontré aucune femme belle comme Valentine, avec cette suave fraîcheur, ces yeux d'un bleu sombre, cette chevelure qui semblait couverte d'une poussière d'or. La jeune fille s'aperçut de l'admiration qu'elle inspirait, et, pour la première fois, elle éprouva l'orgueil, la joie d'être belle. Les instincts encore confus de son cœur s'éveillèrent; elle se sentit contente, heureuse de cette rencontre; elle ne pensait plus guère à l'inquiétude de dona Pepa, et au souci que se donnait sans doute le padre Cyrillo pour les faire chercher. Mézélie, au contraire, éprouvait une douloureuse impatience, une vague frayeur.

— Monsieur, dit-elle avec instance, partirons-nous bientôt?

— Sur-le-champ, répondit M. de Granville en s'asseyant. Ne goûterez-vous pas à ce vin d'Espagne?

Mézélie porta avec distraction le verre à ses

lèvres, et le posa encore plein sur la table. M. de Granville restait devant elle, plongé dans une contemplation muette. Il la trouvait belle aussi, et il analysait avec une secrète convoitise cette rare perfection de formes, ces charmes si juvéniles qu'ils avaient encore la grâce débile de l'enfance. La jeune fille rougit sous ce regard; mais dans sa sainte ignorance elle ne comprit rien de ce qu'il exprimait.

Enfin, on vint annoncer que les chevaux étaient prêts, et la petite cavalcade prit le chemin d'Acayucan, précédée par des Indiens qui portaient des flambeaux. En approchant du village, on entendit les cloches sonner à toute volée comme pour un incendie.

De temps en temps on tirait des coups de fusil dans la forêt Il y avait une foule de gens devant la maison curiale, tous offraient d'aller à la recherche des deux jeunes filles. Le padre Cyrillo allait et venait, donnant à chaque instant de nouveaux ordres; dona Pepa priait Dieu agenouillée devant une fenêtre, et les yeux fixés sur l'esplanade.

— Nous voici! nous voici! crièrent de loin les deux sœurs. Et sautant légèrement à terre elles se mirent à courir vers la maison, sans songer seulement à remercier leurs guides. Des cris de joie avaient déjà annoncé leur arrivée; elles se

jetèrent tout éplorées dans les bras de dona Pepa en disant :

— Vous étiez bien en peine de nous, mama ! grâce à Dieu il ne nous est rien arrivé de mal ! nous nous étions perdues dans la forêt...

— Oui, certainement, j'étais bien inquiète ! dit dona Pepa avec un doux reproche dans le regard et dans la voix; vous êtes des enfants qu'on ne peut perdre de vue un moment.

Le bon curé fit entrer les deux sœurs dans la maison et appela les servantes pour qu'on leur servît bien vite à souper.

— Toute la paroisse est en l'air, dit-il, depuis le coucher du soleil on vous cherche ; Jésus ! vos pauvres pieds doivent être comme ceux du bienheureux missionnaire saint François Xavier, quand il marcha quinze jours sans se reposer, parmi les Indiens idolâtres. Il faudra les frotter avec de l'eau-de-vie de canne... Vous ne pouviez donc plus retrouver votre chemin à travers la forêt ? Allons, allons, rassurez-vous, vous êtes en sûreté maintenant...

— Je craignais qu'il fût arrivé quelque grand malheur, dit dona Pepa ; Jésus, quelle soirée !

— Ma sœur se figurait que vous étiez mortes !...

— Mortes ! s'écria Mézélie; mais il y a donc des bêtes féroces dans la forêt ?

— Il y a des serpents venimeux qui fuient quand on approche; mais si, par malheur, on les trouve endormis et qu'on marche dessus par mégarde, ils dressent la tête et vous piquent de leur long crochet plein de poison; c'est une blessure mortelle si l'on n'est promptement secouru. Vous pouviez aussi manger imprudemment quelque fruit inconnu; il y a des lianes qui portent une espèce de pomme belle à la vue et dont le suc fait mourir. Bénis soient Dieu et Notre-Dame qui vous ont préservées de tous ces dangers! Vous n'avez eu d'autre mal que la peur et la fatigue... Mais comment avez-vous pu retrouver enfin votre route après le soleil couché?

A cette question, les deux sœurs devinrent toutes rouges, car elles se souvinrent qu'elles venaient de laisser là leurs guides sans seulement les remercier. Mézélie se hâta de raconter ce qui s'était passé et Valentine courut à la fenêtre; mais déjà les cavaliers et leur suite avaient disparu.

— Vous avez été ramenées ici par le seigneur don Antonio de Bibar? s'écria le curé; oui certes, j'ai entendu parler de lui et de sa famille. C'est le plus riche propriétaire de l'État de Vera-Cruz. Depuis une dizaine d'années, il avait quitté le pays, on disait qu'il s'était établi à la Havane.

— Il n'est ici qu'en passant, dit Valentine, et

il demeure là-bas, dans un *rancho*, au milieu des Indiens.

— C'est sans doute une de ses possessions. Il y a longtemps que je n'ai visité ce canton; pourtant il dépend de ma paroisse et je crois que c'est de là que nous sont venus ces gros ananas que m'apporta, pour les fêtes de Noël, un vieil Indien appelé Tovalito : vous en souvenez-vous, Pepa ? J'irai un de ces jours voir ces bonnes gens et faire ma visite au comte don Antonio de Bibar : à tout seigneur, tout honneur.

Quand les deux sœurs furent remontées dans la chambrette qu'elles occupaient à côté de celle de dona Pepa, Mézélie s'assit tranquillement pour arranger quelques gousses de vanille, cueillies dans la forêt, tandis que sa sœur, debout, devant un miroir grand comme la main, se souriait à elle-même avec une joie rêveuse. Le coq, perché sur le toit, venait de chanter, il était minuit, tout faisait silence; le vent qui soufflait faiblement à travers le rideau baissé devant la fenêtre apportait dans la chambre les parfums des bois; c'était l'heure où les jeunes filles aiment à veiller en se racontant les préoccupations de leur cœur.

— Ma sœur, demanda tout à coup Valentine, que te disait donc ce Français, M. de Granville,

tandis que vous marchiez l'un à côté de l'autre dans la forêt?

— En vérité, je ne m'en souviens pas, répondit Mézélie avec simplicité; j'étais si inquiète, si préoccupée, j'avais une si grande peur que mon cheval me jetât par terre, que je n'écoutais guère ce bon monsieur.

— Moi, je me souviens de ce que me disait son ami! s'écria Valentine, avec une explosion de contentement et de vanité naïve, il me disait que je suis belle, toute charmante; il te trouve bien belle aussi.

— Eh bien! est-ce que nous ne savions pas cela? dit Mézélie en souriant.

— Oui, répliqua-t-elle ingénument; mais il m'a dit encore qu'il m'aimait, oui, qu'il m'aimait d'amour.

— Ah! mon Dieu! je ne le crois pas, s'écria Mézélie, en hochant la tête, d'un air surpris et presque effrayé; il a osé te parler ainsi! Valentine, tu sais ce que mama nous a dit souvent: Les hommes qui tiennent des propos d'amour aux jeunes filles commencent par les faire rire et finissent par les faire pleurer. Que te veut don Antonio? il est marié peut-être, et s'il ne l'est pas, Dieu sait s'il pense à faire de toi sa femme! un grand seigneur comme lui! non, non; il a

voulu s'amuser et c'est mal. Nous étions sous sa protection : il devait te respecter !...

— Il n'est pas marié, il me l'a dit, interrompit vivement Valentine; il m'a parlé de son amour avec une voix, des regards! va, j'ai bien vu qu'il ne mentait pas. Pourquoi penses-tu qu'il ait voulu me tromper? Est-il donc impossible qu'il m'ait aimée comme cela, tout à coup? Non, non, je ne lui en veux pas de me l'avoir dit, et je serais bien contente de le revoir.

— Tais-toi, folle! dit Mézélie en attirant doucement sa sœur près d'elle; peut-être sera-t-il parti demain pour ne plus revenir. Faisons nos prières et dormons sans plus songer à tout cela.

XX

Le lendemain, vers le soir, la famille était réunie à l'ombre des orangers devant la maison curiale; les derniers rayons du soleil enflammaient l'horizon, et quelques pâles étoiles se levaient comme pour saluer sa splendeur mourante; la journée avait été brûlante et la nature entière semblait se réveiller sous la fraîche haleine du soir; les colibris étincelants bourdonnaient autour des orangers, et la tourterelle du Mexique, cachée dans un arbre voisin, faisait entendre son cri semblable à un long soupir. La maison s'élevait isolée au milieu de l'esplanade; d'un côté l'on apercevait, à travers les bouquets de cocotiers,

le toit de l'église, modeste monument auquel un kiosque en bois servait de clocher; de l'autre, les maisons du village s'étageaient, sans ordre, sur une pente douce et couverte d'un épais gazon. Ces habitations, éparses sur une assez vaste étendue, étaient toutes ombragées de beaux arbres dont la verdure éternelle formait un immense dôme, semé en toutes saisons de fruits et de fleurs.

Les deux jeunes filles, assises l'une près de l'autre, regardaient, rêveuses, le coucher du soleil. Le padre Cyrillo, enfoncé dans son fauteuil de bois de cèdre, achevait sa tasse de chocolat avec une sensualité paresseuse. Dona Pepa, retirée un peu à l'écart, agitait lentement son éventail et semblait recueillie encore plus que d'habitude dans sa gravité mélancolique.

Dans ce doux climat, la vie s'écoule ainsi en plein air; on tient salon devant sa porte, c'est là qu'on se réunit dès que la chaleur du jour est tombée; on y prend le chocolat; on y reçoit ses visites et parfois l'on y danse au clair de lune. L'habitation la plus élégante et la plus commode semblerait une prison à celui qui peut vivre sous ces ombrages, dans cette atmosphère tiède et parfumée, au milieu de cette nature toujours jeune et riante. Là, les tristes hivers ne dépouil-

lent jamais la terre, jamais le pauvre n'a froid, jamais il ne sent les dures privations de la misère, il n'a qu'à étendre la main pour trouver sa nourriture et son vêtement. Sa case est ouverte à tous les vents; mais elle est un abri suffisant contre les ardeurs du jour, et la fraîche rosée des nuits.

Le padre Cyrillo était certainement très-fier de son origine; mais il n'avait pas la morgue hautaine et susceptible de la noblesse créole; il parlait volontiers à tout le monde, et les gens de la nuance la plus foncée s'arrêtaient aussi bien devant sa porte que l'aristocratie blanche du pays. Parfois l'assemblée était nombreuse; alors on écoutait quelqu'une de ces histoires qui se sont conservées par tradition chez les familles espagnoles établies dans le pays depuis la conquête, ou bien un de ces longs récits rimés que se sont transmis de père en fils les hommes de race indienne. Souvent on veillait ainsi passé minuit; le curé serait resté là volontiers jusques au jour quand les deux sœurs chantaient, en s'accompagnant de la guitare, quelqu'un de ces curieux poëmes qui racontent la vie d'un peuple mort.

Ce soir-là le cercle s'agrandit peu à peu; quelques habitants de couleur mélangée vinrent baiser la main du père Cyrillo et prirent ensuite place sur le gazon, à une distance respectueuse;

un peu plus tard l'alcade arriva et on lui apporta un siége à côté du curé. Les servantes de la maison, rangées derrière leur maîtresse, filaient du coton, et les fuseaux rapides tournaient en cadence au bruit de la conversation. C'était comme une scène de la Bible renouvelée dans les solitudes du nouveau monde.

— Seigneur don Manuel, dit le padre Cyrille à l'alcade, savez-vous que le comte de Bibar est depuis deux jours dans ces environs?

— Je le sais, quoiqu'il n'ait pas daigné me faire sa visite, ni à Votre Révérence non plus, répondit l'alcade en hochant la tête.

— Vous pensez qu'il nous devait cela? l'usage est pourtant que nous prévenions les gens de sa qualité...

— L'usage n'existe plus depuis que nous avons cessé d'être sujets du roi d'Espagne, interrompit le magistrat; padre Cyrillo, nous ne devons rien à ces gens qui veulent absolument être Espagnols et non pas Mexicains. Vous ne savez pas ce qu'est le comte de Bibar, vous qui ne connaissez que la ville de Campèche où vous êtes né et votre paroisse d'Acayucan; mais moi qui ai fait quelques voyages à la Vera-Cruz, moi qui ai quelque peu trempé dans les affaires politiques, je sais ce qu'il est, et je m'étonne de le revoir ici.

Le curé n'était pas, comme l'alcade, un partisan exalté de l'indépendance mexicaine ; il avait traversé tout doucement la révolution qui venait d'enlever à la couronne d'Espagne les conquêtes de Fernand Cortez, et il répondait à ceux qui lui reprochaient de ne pas prendre part à la chose publique, que sa place était dans son église et non à la *casa de ayuntamento*. Mais au fond de son âme il avait conservé certaines tendances, un certain amour pour la mère patrie et les anciennes institutions ; la haine politique de l'alcade fut donc près de lui une recommandation en faveur du comte de Bibar.

— Seigneur don Manuel, dit-il avec son bon et joyeux sourire, nous avons proclamé la liberté, il la faut à tout le monde, même au comte de Bibar, s'il lui plaît de rester le fidèle sujet de Sa Majesté le roi d'Espagne.

— C'est pour cela qu'il est allé s'établir à la Havane, et sur mon âme ! il aurait bien fait d'y rester. Le gouvernement pourrait trouver mauvais son voyage ici ; c'est un homme hardi, turbulent, un véritable Bibar : son sang ne peut mentir.

— Les Bibar sont de la première noblesse ; feu mon père disait qu'il y avait eu alliance entre nous par les femmes ; une dona Léonor de Bibar

épousa mon trisaïeul, don Cristobal Pizarro y Pariedès...

— Elle fut sans doute plus heureuse qu'une autre dona Léonor, la mère du comte don Antonio de Bibar, interrompit l'alcade; celle-ci mourut assassinée...

— Assassinée! s'écrièrent toutes les femmes, et par qui?

— Par son mari.

— Virgen santissima! le père de don Antonio?

— Oui, son père. C'est un mauvais sang que celui des Bibar, ils ont tous l'âme dure, l'esprit borné, la parole haute et la main prompte. Le feu comte, il y a de cela près de vingt ans, avait épousé une de ses parentes, la plus riche héritière de la province d'Oaxaca. C'était une femme de dix-huit ans, belle comme le jour. J'étais alors à Mexico, et je la voyais passer en carrosse tous les matins quand elle allait à la messe au couvent des franciscains. C'est là que commencèrent ses malheurs. Il y a de mauvais moines, padre Cyrillo...

— Je le sais, répondit-il avec simplicité; mais où ne trouve-t-on pas les méchants mêlés avec les bons? notre Seigneur avait bien un Judas parmi ses douze apôtres.

— Un des pères franciscains allait souvent

dans la maison du comte de Bibar, reprit l'alcade, et il couvait une grande haine contre la comtesse...

— Une grande haine ! c'est étrange, interrompit dona Pepa.

— Peut-être cela avait-il commencé autrement, continua l'alcade ; le franciscain jeta mille soupçons dans l'esprit du comte, qui était fort jaloux. La pauvre dame fut alors très-malheureuse; tout faisait ombrage à son mari ; mais elle menait une vie si innocente que toutes les épreuves qu'il fit subir à sa vertu tournaient à la confusion du moine qui les lui suscitait. Un jour enfin, conseillé par le diable, le franciscain s'avisa d'une abominable ruse. Il dit au comte de feindre une absence et que le soir même il aurait la preuve de son déshonneur. Celui-ci, qui se fiait au moine entièrement, partit un matin sous prétexte de certaines affaires qui devaient le retenir deux ou trois jours; mais vers la tombée de la nuit il rentra secrètement chez lui.

L'hôtel de Bibar est situé dans la grande rue de Tacuba et la façade intérieure donne sur un jardin. Le comte se cacha derrière une haie de citronniers, en face des fenêtres de la comtesse et il attendit. Avant de le mettre ainsi en embuscade, le moine lui avait fait promettre, sur le

salut de son âme, qu'il ne dirait rien et qu'il ne bougerait pas quoi qu'il vît.

Le comte resta là jusques vers minuit, tout le monde paraissait couché, on n'entendait plus aucun bruit dans la maison, lorsqu'une fenêtre du premier étage s'ouvrit doucement et qu'un homme s'avança sur le balcon. Alors le comte prit un des pistolets qu'il avait à la ceinture et ajustant cet homme il l'étendit roide mort. Aussitôt tous les gens de la maison furent sur pied; les portes du rez-de-chaussée qui donnaient sur le jardin s'ouvrirent, et la comtesse elle-même parut suivie de ses femmes qui jetaient les hauts cris. Elle commanda aux domestiques qui avaient pris des fusils d'aller visiter le jardin. Le comte la vit faire un geste de la main comme pour les encourager; alors il tira sur elle son second coup de pistolet et elle tomba aussi, blessée à mort. Les domestiques se précipitèrent du côté où était parti le coup: ils restèrent comme des statues en voyant le comte se lever de derrière les citronniers. Selon son serment il n'avait pas encore bougé et il n'avait rien dit. C'est que, voyez-vous, il avait été élevé chez les révérends pères jésuites, et il avait trouvé aisément le moyen de tromper un franciscain.

La comtesse était étendue par terre et elle

priait Dieu en demandant son mari et son confesseur avec des plaintes lamentables. Elle fit comme un mouvement de surprise et de joie en apercevant le comte: elle l'appela par son nom, ne sachant pas que c'était lui qui l'avait assassinée; mais il lui répondit d'une voix terrible: — Ce n'est pas moi, madame, c'est votre confesseur qu'il faut appeler pour qu'il vous donne l'absolution, car la mort va vous saisir et vous serez damnée... Votre amant est damné... il est mort sans confession, sans absolution... — Qui est mort? murmura-t-elle d'une voix éteinte; un amant. Seigneur mon Dieu, devant qui je vais paraître, vous savez si je suis innocente!... — Cet homme était enfermé dans votre appartement avec vous, interrompit le comte, il est encore là haut, sur votre balcon... — Un homme là haut! s'écrièrent les femmes qui pleuraient autour de leur maîtresse, madame la comtesse ne l'a point vu; elle n'était pas remontée dans sa chambre; elle a veillé dans la grande salle jusqu'à présent! Les domestiques coururent au balcon; ils relevèrent le corps; alors, le comte, qui regardait d'en bas, reconnut, à la lueur des flambeaux, le visage du moine.

C'était lui!! s'écrièrent les femmes, attentives au récit de l'alcade.

— Oui, c'était lui déguisé en cavalier avec les propres habits du comte, dans l'appartement duquel il s'était tenu caché pour accomplir cette abominable tromperie. Il avait déjà rendu l'âme, la comtesse ne mourut que le lendemain, son mari avait fait vœu de fonder un couvent de capucins si elle réchappait par un miracle. Je vis passer l'enterrement. Il y avait toutes les paroisses, toutes les œuvres-pies, tous les couvents et deux cents pauvres habillés de neuf, avec des cierges de deux livres à la main. C'était beau!

— Jésus Maria! fit dona Pepa avec un long soupir, voilà une histoire fort triste. Je ne me coucherai pas ce soir sans avoir dit un *pater* et un *ave* pour les âmes du purgatoire.

Les jeunes filles se serraient la main sans rien dire; la fin de ce récit leur avait fait venir les larmes aux yeux. Le padre Cyrillo, qui ne s'attristait pas volontiers, alluma son cigarrito et dit avec une espèce de soupir :

— Ne parlons plus des Bibar ; cette histoire lamentable m'a presque fait pleurer.

Puis, il ajouta en se tournant vers les petites gens qui se tenaient un peu hors du cercle :

— Allons, mon vieux Pacomo, n'as-tu pas apporté ta guitare? Et toi, Nitta, ma fille, ne veux-tu pas chanter la chanson de Cancoh, le beau

chasseur? Laissons dormir les morts! Voulez-vous danser, mes enfants? Allons, Valentine, allons, Mézélie, tra la la! viva! eh! viva! voilà le bal en train.

Le vieil Indien s'adossa contre un arbre et joua un gai bolero; les deux jeunes filles bondirent en riant sur le gazon; mais dès les premiers pas, Valentine s'arrêta tout interdite et revint à sa place près de dona Pepa; puis elle dit, en rougissant et les yeux tournés vers le chemin :

— N'entendez-vous pas le galop des chevaux? voici du monde...

En effet, deux cavaliers, suivis de quelques domestiques noirs, à cheval, arrivaient sur l'esplanade; ils s'arrêtèrent à distance, mirent pied à terre et s'avancèrent vers le cercle réuni devant la maison curiale.

— Don Antonio de Bibar! murmura l'alcade, je ne m'attendais pas à voir arriver Sa Seigneurie. Je me retire avec la permission de Votre Révérence.

Le padre Cyrillo laissa aller l'alcade; il n'était pas fâché de recevoir le comte de Bibar sans aucun témoin qui pût contrarier leurs sympathies politiques. Il se leva avec empressement, et saluant d'une main le magistrat, il leva l'autre pour donner sa bénédiction pastorale aux deux cavaliers. Don Antonio s'inclina profondément

pour répondre à cette pieuse politesse, et M. de Granville imita son ami avec un certain sourire.

— Soyez le bienvenu, seigneur comte, dit le curé; je comptais aller demain vous visiter et vous rendre grâce moi-même pour le service que vous avez rendu à deux petites folles qui, une fois hors de peine, ont oublié de vous remercier.

Le comte salua dona Pepa et les deux jeunes filles d'un air de grand seigneur, aisé, grave, un peu fier.

— Mesdemoiselles, dit en français M. de Granville, hier nous nous sommes hâtés de nous retirer par discrétion, et nous attendions ce soir avec impatience pour venir nous informer de votre santé.

Cette phrase banale fit tressaillir Mézélie; elle n'attachait pas grand intérêt à ce que lui disait M. de Granville; mais la langue qu'il lui parlait avait un écho dans son âme; elle oublia de lui répondre, et dit tout bas à sa sœur avec une naïve émotion :

— Mon Dieu! cette voix me fait battre le cœur!

Valentine avait pressenti cette visite, et elle s'était parée avec une secrète intention; elle ne disait rien, elle ne tournait pas les yeux vers le comte; mais elle savait bien qu'il la regardait, et

elle lui souriait dans la joie et l'orgueil de sa beauté. L'innocence de son cœur était encore entière, mais elle devinait l'amour qu'elle inspirait, et il y avait en elle quelque chose qui tressaillait à ce mot. Un instinct de coquetterie, un vague besoin d'émotion commençaient à la tourmenter; elle était arrivée à ce point où l'âme d'une jeune fille est comme une fleur près de s'épanouir : si elle trouve un jour serein, un clair rayon de soleil, elle déplisse lentement ses feuilles et vit un jour fraîche et radieuse; si le temps est sombre, si un vent d'orage souffle sur elle et brise sa tige, elle éclôt fanée et tombe avant le soir.

Le padre Cyrillo s'était emparé du comte pour lui demander ce qui se passait au delà des forêts d'Acayucan. Le vieux prêtre entendait volontiers parler de la mère patrie, il était encore Espagnol dans l'âme, et il lui arrivait de dire : Le roi notre seigneur. Mais don Antonio écoutait toutes ces confidences politiques avec une profonde distraction, son regard ne quittait pas la belle Valentine; il était absorbé dans le plus vif sentiment d'admiration qu'il eût éprouvé de sa vie. M. de Granville soutenait une conversation insignifiante avec dona Pepa, et de temps en temps il s'interrompait pour dire quelques mots en français à Mézélie.

Le padre Cyrillo s'aperçut bientôt que le comte de Bibar ne s'intéressait guère en ce moment aux affaires du pays, et il s'arrêta dans sa profession de foi politique.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit-il en allumant un cigarrito, je prendrai les événements en patience tant que rien ne sera changé dans mon église. Pepa, faites servir quelques bouteilles de notre vieux vin d'Espagne et des confitures. Seigneur don Antonio, vous excuserez un pauvre curé qui ne peut faire mieux.

On apporta la collation, et la veillée se prolongea jusque vers minuit devant la maison curiale.

XXI

Les deux cavaliers revinrent plusieurs fois visiter le curé qui les recevait toujours avec de grands égards. Mais la prudence de dona Pepa s'alarma bientôt de leur présence, et, sous divers prétextes, elle savait éloigner les jeunes filles dès qu'ils arrivaient. Cette conduite irrita la passion du comte. Un soir, il s'en retournait au *rancho* après avoir passé inutilement quatre heures en la compagnie du padre Cyrillo, et cette contrariété l'avait jeté dans des résolutions extrêmes.

— Paul, dit-il tout à coup en se rapprochant

de M. de Granville, j'aime une de ces deux filles, j'aime Valentine!

— Je le sais bien! fit le confident, avec un mouvement de tête.

— Cela me tourmente, cela me rend fou.

— Mais, je ne vois pas pourquoi. Si cette enfant vous plaît, eh bien! vous contenterez cette fantaisie...

— Que voulez-vous dire? interrompit froidement le comte.

— Je veux dire, mon cher Antonio, que vous en ferez votre maîtresse. Elle est pauvre, sans famille; ce vieux curé a gardé les deux sœurs par charité dans sa maison, et si elles veulent s'en aller il ne pourra les retenir. Sous prétexte de chercher leur père, elles peuvent venir à la Vera-Cruz; et puis... ces choses-là ne sont pas éternelles; Votre Seigneurie l'a déjà éprouvé. Elle sait aussi comment on se fait écouter des femmes; des serments, des promesses, des présents; elles se laissent tenter par tout cela, surtout quand elles sont si jeunettes...

— J'ai eu des maîtresses, interrompit brusquement don Antonio; j'en ai eu beaucoup : toutes m'ont trompé.

— C'est vrai.

— Mais aussi où les avais-je prises! Des

femmes déjà soupçonnées et convaincues ! la plus sage avait eu au moins un amant avant de se donner à moi, et c'est pour cela que je ne pouvais les aimer, que je me sentais plein de dégoût et de rage quand elles me prodiguaient ces paroles, ces caresses que d'autres avaient eues avant moi. Voilà pourquoi je les abandonnais, je les chassais. Celles que j'aimais le mieux étaient celles que je maltraitais le plus ; car c'étaient celles dont j'étais le plus jaloux.

— Je le sais bien. Vous aviez une espèce de passion pour la Mariquita, et vous l'auriez infailliblement tuée si je ne fusse arrivé à temps un certain soir...

— La malheureuse me trahissait !

— Je vous en avais averti vingt fois.

— Paul, vous n'êtes peut-être pas jaloux, vous ! non, vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie. C'est un doute qui ronge l'âme, même dans les meilleurs moments ; c'est une curiosité farouche qui fouille le passé comme le présent ; c'est une sourde et continuelle colère contre ce qu'on aime ; c'est une rage, un besoin de vengeance contre tout ce qui fait ombrage.

— Je le sais ! dit sourdement M. de Granville.

— En voyant cette jeune fille, reprit don An-

tonio, il m'a semblé qu'elle était environnée comme d'une auréole d'innocence et de chasteté; elle m'a représenté la Vierge sans tache. Croyez-vous que je voudrais faire ma maîtresse d'une créature si pure et si belle? Non, non, ce n'est pas ainsi que je la veux : elle sera ma femme...

— Votre femme! s'écria M. de Granville stupéfait.

— Oui, car je l'aime et je crois que je suis le premier homme qui ait jeté sur elle un regard d'amour.

Il y eut un silence. M. de Granville réfléchissait, surpris et effrayé de cette déclaration inattendue. Depuis deux ans qu'il vivait dans la maison du comte de Bibar sur le pied d'ami intime et nécessaire, il l'avait détourné de toute idée de mariage. La crainte de perdre une partie de son influence sur l'esprit de don Antonio, et plusieurs autres motifs également puissants lui faisaient redouter l'ascendant d'une jeune femme et les nouvelles habitudes qui en résulteraient; dans le premier moment, il fut d'autant plus épouvanté de la détermination du comte qu'il l'avait gardée quelques jours sans la lui communiquer, ce qui, dans leurs rapports, était d'une réserve inouïe.

Mais M. de Granville était un de ces hommes

qui, en toutes choses, prennent promptement leur parti. Il comprit que, cette fois, toute manœuvre était inutile pour rompre la volonté du comte, et qu'à tout prendre, ce mariage n'avait pas les mêmes inconvénients qu'un autre. Il calcula rapidement que cette jeune femme craintive, sans appui et devant tout à son mari, ne se mêlerait pas trop de ce qui se passerait chez elle. Au milieu de ces réflexions, il lui vint une idée, un trait de lumière, il entrevit dans un événement la possibilité de prendre dans la maison du comte une position sûre et définitive.

— Antonio, dit-il d'une voix pénétrée, voilà le seul mariage que mon amitié pût vous conseiller; vous serez heureux avec cette enfant qui vous devra tout; vous la gouvernerez à votre gré... Il n'y aura autour d'elle ni famille, ni amis pour contrarier vos actions.

— Oui, dit le comte avec effusion, elle sera à moi seul. Je ne souffrirai personne autour d'elle, aucune de ces amies officieuses qui empoisonnent les jeunes femmes de leurs mauvais conseils. Elle ne verra que ma sœur. Vous savez ce qu'est dona Ana; elle ne lui donnera que de bons exemples...

— Sans doute, interrompit M. de Granville en souriant; mais si elle les imitait, vous devien-

driez jaloux de notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Dona Ana est une de ces âmes dévotes qui placent les affections de la terre en seconde ligne et qui n'aiment qu'au ciel.

— Si j'étais son mari, murmura don Antonio, je l'empêcherais bien de passer ainsi sa vie aux pieds d'un moine!

Il y eut encore un silence, M. de Granville réfléchissait. Ce que venait de lui dire don Antonio changeait tous ses plans. Il avait formé pour son propre compte un projet de séduction dont la réalisation devenait dangereuse, impossible; mais un autre dessein remuait dans sa tête et il se décida à l'expliquer sur-le-champ.

— Mon ami, dit-il, votre exemple réveille en moi des idées que j'avais perdues depuis longtemps. Vous m'avez vu un fougueux ennemi du mariage, je craignais les ennuis, les déceptions, les malheurs qui le suivent; mais je sens qu'une jeune fille m'a aussi converti, et si j'osais, dans ma position...

— Eh bien! interrompit don Antonio fort surpris à son tour, vous voulez vous marier, mon ami?

— La belle Mézélie est un ange comme sa sœur; mais je n'ai pas un titre, une fortune immense comme vous; je n'ai pas même une certaine

aisance à lui offrir; vous le savez, et sans votre généreuse amitié...

—Mon cher Paul, j'assurerai une dot à la sœur de ma femme, interrompit vivement don Antonio; vous serez dans une position heureuse; nous vivrons tous ensemble. Point de remercîments. Est-ce que je peux me passer de vous?

Ce mot peignait le caractère et la situation du comte de Bibar vis-à-vis de M. de Granville. Depuis deux ans ce dernier était arrivé à la Havane dans une espèce de dénûment. Le navire qui l'amenait avait naufragé, et ce malheureux événement expliquait la détresse où se trouvait plongé un homme dont l'éducation et les manières annonçaient qu'il avait eu une meilleure fortune. Admis chez le comte de Bibar, il était devenu, en peu de temps, son inséparable ami. Il avait un caractère souple, rusé, persévérant, une conscience large, une âme sans élévation, des passions brutales et contenues, à la satisfaction desquelles il avait depuis longtemps sacrifié dans son for intérieur tout sentiment de délicatesse et de dignité. Avec cette nature et ces habitudes, il ne lui fut pas difficile de se plier à une position dans laquelle un homme honorable n'aurait pu vivre.

Don Antonio de Bibar était au contraire un véritable gentilhomme espagnol, fier et plein de

loyauté, incapable de dissimulation et de bassesse; il ne soupçonnait pas ces vices chez autrui, et il disait toujours hautement et franchement sa pensée; c'était là le seul bon côté de son caractère.

Une éducation incomplète n'avait rien ajouté à ses facultés; il était crédule, opiniâtre et court d'intelligence; ses passions s'étaient assouvies par l'excès de toutes les débauches; avant trente ans il était vieux, à bout de toutes les jouissances. Mais cet allanguissement, cette atonie des facultés physiques avaient ravivé en lui d'autres facultés; il était plus capable de tendresse, d'attachement que dans sa première jeunesse, et à l'aspect de Valentine, son cœur s'était réveillé avec l'ardeur et les illusions d'un premier amour.

Ce sentiment ne pouvait cependant modifier ce qu'il y avait de mauvais en lui; rien ne devait jamais assouplir ces habitudes hautaines et despotiques, ce caractère emporté, ombrageux, cette âme égoïste et jalouse jusqu'à la frénésie. L'amour d'un tel homme était plus à craindre que sa haine; mais il fallait l'avoir éprouvé pour le savoir.

XXII

Le lendemain, à l'heure de la sieste, les deux jeunes filles étaient comme de coutume dans la chambre de dona Pepa. La chaleur était ardente, tout faisait silence au dehors comme pendant la nuit, tout était immobile, endormi dans cette lourde atmosphère. Dona Pepa se balançait lentement dans son hamac, Mézélie et sa sœur, couchées par terre sur de fraîches nattes, rêvaient les yeux ouverts; de temps en temps Valentine se soulevait avec une inquiétude impatiente et elle écoutait si nulle voix ne se faisait entendre dans la maison. Alors Mézélie secouait la tête en souriant et forçait sa sœur à se recoucher.

L'appartement de dona Pepa formait une aile séparée du reste de la maison, jamais aucun étranger n'y était admis, c'était un lieu de retraite, de repos et de méditation, dont l'ameublement rappelait toutes les habitudes de la vie religieuse. La chambre à coucher, qui ressemblait à une cellule, était précédée d'une grande pièce où travaillaient les servantes; au fond, il y avait la chambre des deux sœurs, ornée avec le même goût pieux. Les murs étaient tapissés d'une collection d'images détestables sous le rapport de l'art, mais où la foi naïve de ces femmes voyait le portrait de la Vierge et de tous les saints du Paradis.

Dona Pepa avait fini par s'endormir, alors Valentine se leva doucement et soulevant le châssis recouvert d'une double toile qui fermait la fenêtre, elle regarda dehors; puis se retirant vivement, elle vint reprendre sa place, et dit tout bas à sa sœur :

— Je savais bien que don Antonio était ici!... ses domestiques noirs gardent les chevaux là-bas sous les orangers.

— Jésus Maria ! et que vient-il faire chez nous à cette heure ?

— Sans doute il y passera toute la journée.

En ce moment la voix de don Antonio se fit

entendre ; il appelait ses domestiques. Un peu après, le trot des chevaux résonna sourdement sur le gazon de l'esplanade.

— Il s'en va ! dit Valentine étonnée.

Presque au même instant le père Cyrillo entra dans la chambre. Cela était tellement contre les habitudes de la maison que les deux jeunes filles se levèrent effrayées, et que dona Pepa s'écria :

— C'est vous, mon frère ! Jésus Maria ! qu'est-il donc arrivé ?

Le curé était rayonnant ; il ôta sa calotte noire, et s'inclinant devant Valentine, il dit avec une gravité cérémonieuse où sa joie débordait :

— Madame la comtesse de Bibar, je vous salue !

Puis se tournant vers Mézélie stupéfaite, il ajouta avec le même geste :

— Madame de Granville, recevez aussi mon compliment.

Puis, tout hors de lui, il leur prit les mains en s'écriant :

— Mes chères filles, remerciez Dieu ! vous voilà changées en statues comme la femme de Loth quand elle eut tourné la tête ! Vous ne comprenez pas ce que je vous dis, c'est pourtant fort clair : quel honneur ! quel bonheur pour vous, mes enfants ! vous allez vous marier comme je ne l'avais

jamais espéré, avec des gens de votre couleur, des hommes nobles comme le roi d'Espagne!

Les deux sœurs étaient devenues pâles, un moment elles se regardèrent interdites, puis Valentine fondit en larmes et se jeta au cou de dona Pepa en s'écriant :

— C'est un bonheur, un grand bonheur! mais il faudra vous quitter, mama! Don Antonio! mon Dieu! c'est comme un rêve! mais qu'est-ce qu'il a donc dit à Votre Révérence? comment tout cela est-il arrivé, padre Cyrillo? Ma sœur! oh! ma sœur! toi aussi tu es toute tremblante.

En effet, Mézélie était interdite, troublée jusqu'au fond de l'âme; elle s'assit sans rien dire et prit une main de Valentine, qu'elle retint serrée dans les siennes.

— Le comte de Bibar est venu, reprit le padre Cyrillo, et il m'a formellement exposé son intention; ensuite, M. de Granville a pris la parole; c'est un fort honnête homme, il n'a pas la fortune du comte, mais Sa Seigneurie donne une dot à Mézélie. C'est une grande générosité de sa part. Voilà un beau sort, mes chères filles, mais vous le méritez. Que Dieu et sa sainte mère vous protégent toujours!

— Voilà certainement une grande faveur de la Providence, dit dona Pepa avec une satisfac-

tion mêlée de tristesse, et elle se détourna pour qu'on ne vît pas les larmes qu'elle avait dans les yeux.

— Le comte et M. de Granville reviendront demain, reprit le père Cyrillo ; ce sera vous, ma sœur, qui répondrez à leur demande, et nous fixerons ensuite le jour de ce double mariage.

— Ce ne sera pas tout de suite, dit Valentine, en cachant son front sur l'épaule de dona Pepa.

— Le comte veut repartir dans huit jours, observa le padre Cyrillo ; des affaires qu'il ne peut pas différer le rappellent à la Vera-Cruz.

— Et de là, il s'en retournera à la Havane? dit dona Pepa d'une voix altérée; jamais peut-être, il ne ramènera ici ces enfants; nous ne les reverrons plus!

— Mama, dit Mézélie, en se mettant à genoux près d'elle, le bonheur qui nous arrive nous fait tous pleurer! Je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais je ne sens aucune joie, j'ai peur!... Il faut réfléchir sur cette proposition ; Sa Révérence n'a pas dit oui pour nous; mama, nous pouvons refuser!

— Refuser! s'écria Valentine, avec un geste qui achevait sa pensée.

— Refuser! répéta le padre Cyrillo en haussant les épaules, cela n'est pas possible. Virgen

santissima ! ce serait refuser sa place en Paradis !

— Valentine, attends à demain, dit Mézélie en allant vers sa sœur et en l'embrassant avec une sorte d'effroi ; attends, ne promets rien... Mais ne sens-tu pas que toute ta vie dépend de cette parole ? Mon Dieu ! protégez-nous ! inspirez-nous ce qu'il faut faire ! Sainte Vierge, priez pour nous ! ma mère, de là haut regardez vos enfants !

LIVRE QUATRIÈME.

UN MARIAGE.

XXIII

Il y avait, à quelques centaines de pas de la maison curiale, un bouquet d'arbres isolé et au milieu duquel jaillissait une source. Les eaux, qu'on voyait sourdre d'un sable jaune, étaient contenues par l'élévation factice du terrain, qui formait un petit bassin circulaire et couvert d'un épais ombrage. Une fraîcheur humide s'exhalait de ces pentes gazonnées, même pendant la grande chaleur du jour; un saule musqué trempait ses longues branches dans la fontaine, et le moindre souffle de vent portait au loin le parfum de ses petites fleurs jaunes.

Les deux sœurs venaient souvent s'asseoir au

bord de la fontaine; elles aimaient le silence et la solitude de ce lieu, où dona Pepa les laissait aller seules. Ce soir-là, elles s'assirent toutes deux au pied du saule; c'était le premier moment depuis le matin qu'elles pouvaient se parler librement.

— Hélas! dit Mézélie avec un long soupir, je crois que nous n'avons passé de notre vie une journée aussi triste et aussi agitée que celle-ci; je n'ai jamais tant pleuré depuis la mort de notre pauvre mère. Valentine, ta résolution est donc prise?

— Oui, ma bonne sœur, oui; je consens à épouser le comte de Bibar.

— Et tu le lui diras demain?

Elle fit, en souriant, un signe affirmatif.

Mézélie se tut un moment, puis elle reprit plus bas :

— Tu l'aimes donc?

Valentine se recueillit, puis elle répondit :

— Je ne sais pas; je crois que non.

— Eh bien! alors pourquoi veux-tu te donner à lui, le suivre si loin, te séparer pour toujours de ceux que tu aimes et qui ont pris soin de nous? Ne sommes-nous pas heureuses ici? Non, je n'imagine pas que, dans le reste du monde, il y ait un endroit où nous puissions être mieux. Est-

ce que tu n'aimes pas comme moi tout ce qui nous entoure? est-ce que tu n'es pas attachée à cette maison où l'on nous a nourries? Et mama et le bon padre Cyrillo, pourras-tu t'accoutumer à ne plus les voir? ces étrangers remplaceront-ils ceux qui, depuis tant d'années, nous regardent comme leurs enfants? Dans ce pays où ils nous emmèneront, qu'allons-nous trouver? des visages inconnus, des cœurs indifférents pour nous. Crois-moi, Valentine, restons ici; nous y passerons doucement notre vie ensemble, et quand nous mourrons on nous enterrera près de notre mère.

Valentine se taisait, elle avait des larmes dans les yeux.

— J'aime bien dona Pepa et Sa Révérence, dit-elle enfin, je serais bien fâchée de les quitter; mais n'est-ce pas ce qu'ils nous conseillent pour notre bonheur? Nous serons riches, nous aurons un titre, car M. de Granville est noble aussi.

— Eh! mon Dieu! savons-nous ce que c'est que la fortune, les honneurs? te figures-tu seulement le bonheur que tout cela donne? Ici, nous sommes pauvres, il est vrai; mais qu'est-ce que cela fait puisque nous ne désirons rien, que nous n'avons besoin de rien? La fortune ne rend pas heureux.

Vois-tu, j'ai comme un souvenir que nous avons été riches. Je me rappelle que, dans notre première enfancé, nous habitions une grande maison; je me rappelle cette chambre tapissée de soie bleue où venait notre père, où il y avait une cheminée toute couverte de dorures; je me rappelle que nous avions beaucoup de domestiques pour nous servir et que nous sortions dans une belle voiture. Eh bien! ma mère a été malheureuse; nous l'avons vue pleurer souvent... nous ne pouvions pas comprendre ses peines alors... Oh! je crois qu'elles ont été affreuses! Pauvre femme! quelle destinée! Et puis mourir ici, nous laisser seules! Jamais, jamais je n'oublierai ce terrible et dernier moment! son dernier adieu! Tu ne l'as pas entendu, Valentine!

Les deux sœurs, baignées de larmes, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent longtemps serrées, ne se parlant plus que par des soupirs et de tendres caresses; puis, quand cette émotion fut calmée, Valentine dit doucement:

— Mais nous ne pouvons pas être malheureuses tant que nous serons ensemble. Tu vois que le padre Cyrillo est très-fier de me marier au comte de Bibar; refuser c'est lui désobéir: et puis, nous ne nous en irons pas pour toujours;

nous reviendrons dans un an ou deux ; nous apporterons à dona Pepa mille belles choses qui lui feront plaisir, et de beaux ornements d'église pour Sa Révérence.

— Hélas! dit Mézélie en secouant la tête, je n'espère pas tout cela de la complaisance de don Antonio ; c'est un homme entier dans ses volontés; il a un regard si fier, si sombre. Tiens, on ne peut pas être bon avec ces yeux-là. S'il allait te traiter durement, te rendre malheureuse!

—Va, il m'aime et je ne crains pas les défauts de son caractère; je les dompterai.

— Tu le crois!

Valentine releva la tête avec un petit air de coquetterie orgueilleuse, et ses doigts effilés firent le geste de soumettre au frein un cheval indocile.

— Ah! tu crois le mener ainsi? dit Mézélie en secouant la tête.

— Oui, oui, et nous serons tous heureux.

— Allons, dit Mézélie après un silence, puisque c'est ta volonté, puisque tu espères trouver là le bonheur, je n'ai plus rien à dire. Demain matin, quand on te demandera ta résolution, tu répondras oui.

— Et toi, Mézélie?

— Moi, je répondrai non.

— Comment ! s'écria Valentine, qui dans sa pensée n'avait pas séparé son mariage de celui de sa sœur, tu refuses ! Eh ! pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas M. de Granville, parce qu'il y a en lui quelque chose qui m'inspire presque de l'aversion.

— Il est cependant aimable, poli, plein d'égards pour tout le monde.

— Oui, mais il a un regard froid et perçant que je ne puis soutenir. Don Antonio a montré ses défauts ; on les voit tout d'abord dans sa conversation, dans son air. M. de Granville se manifeste moins et c'est ce qui m'effraye. Nous sommes de pauvres jeunes filles ignorantes, nous ne pouvons guère juger les autres. Mais, vois-tu, il y a en nous, à défaut d'expérience, un instinct auquel je me fie. Non, je n'épouserai pas M. de Granville ; mais je ne te quitterai pas pour cela, ma sœur, je te suivrai. Est-ce que nous pouvons nous séparer ! Don Antonio souffrira que je reste dans sa maison ; je tâcherai qu'il ait de l'amitié pour moi. Je sens que je l'aimerai, moi, s'il te rend heureuse !

— Oh ! oui, oui, ma bonne sœur ! toujours ensemble. Crois-tu que je ne renoncerais pas à épouser don Antonio s'il fallait te quitter ? Jamais je n'hésiterai entre vous ; toi d'abord, lui après.

A toi la première place dans mon affection.

— Cependant, quand il sera ton mari?...

— Mon mari! mais pendant seize ans j'aurai pu me passer de son amour, j'aurai vécu heureuse sans lui; et toi n'as-tu pas toujours été ma sœur, ma sœur avec laquelle j'ai tout partagé!

XXIV

Le lendemain, au moment de monter à cheval pour aller passer la soirée chez le curé, don Antonio dit à son ami :

— Mon cher Paul, est-ce que vous venez avec moi?

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas? répondit M. de Granville avec un froid sourire, parce que la belle Mézélie m'a refusé? mais il n'y a pas là de quoi s'étonner, ni se désespérer. Caprice de femme! cela ne m'empêchera pas de retourner chez Sa Révérence; tandis que vous ferez votre cour, heureux amant, moi je me tiendrai dans mon rôle de confident, je m'occuperai

de dona Pepa, du curé; je tâcherai d'être aimable pour tout le monde, même pour cette farouche beauté qui m'a si nettement déclaré son inexorable détermination.

—Par Notre-Dame de Guadalupe! vous êtes le meilleur caractère d'homme que j'aie connu, s'écria don Antonio. A votre place, je serais irrité, furieux; je détesterais cette jeune fille, je ne voudrais plus la revoir.

— C'est que vous avez un mauvais caractère, dit tranquillement M. de Granville; moi je ne me passionne pas ainsi. Allons, mon ami, allons, Valentine vous attend : qu'elle est belle, et que vous êtes heureux!

— Ce refus est une espèce d'affront que j'ai ressenti pour vous, dit le comte en s'animant d'autant plus que M. de Granville avait l'air de se résigner avec plus de tranquillité d'âme et de générosité; je ne pardonne pas à ma future belle-sœur d'avoir méconnu un homme comme vous, mon meilleur ami; cela dérange tous mes projets, toutes mes intentions pour elle. Tenez, Paul, je veux qu'elle se repente de ce refus, je veux qu'elle vous regrette; elle ne nous suivra pas...

— Y pensez-vous? interrompit M. de Granville, la séparer de sa sœur, et ce serait par rap-

port à moi! non, non! sa place est dans votre maison...

— Vous l'y verrez donc sans peine?

— Sans aucune peine. Je vous le répète, son refus m'a causé quelque étonnement, j'avoue que je ne m'y attendais pas; mais je suis sans colère contre elle, je n'ai pas au cœur de ressentiment. D'ailleurs, si j'éprouve quelque regret, quelque tristesse, votre bonheur, mon ami, me consolera.

M. de Granville prononça ces derniers mots avec un soupir hypocrite; mais il sourit en dedans lorsque don Antonio lui répondit d'un air convaincu :

—Mon ami, vous avez une âme supérieure aux faiblesses humaines; vous êtes le seul homme au monde qui me paraisse digne d'estime et de confiance. Jusqu'ici, j'avais eu des compagnons de plaisirs, jamais d'ami. J'ai porté une secrète défiance dans toutes mes autres relations. Ces gens-là étaient pleins de mauvaises passions; je leur cachais mes affaires et mes maîtresses, mais je vous confierais à vous la garde de ma fortune et de ma femme.

Le visage de M. de Granville était un masque immobile, où ne se reflétait aucune des impressions de son âme. Ses yeux, d'un bleu terne, ne

s'animaient jamais, sa bouche avait toujours le même sourire, fin et froid; il était parvenu à faire taire sa physionomie comme sa bouche; il n'y avait qu'une seule chose dont il n'était pas maître, c'étaient ces brusques mouvements du cœur qui renvoient au visage une rougeur fugitive, une pâleur soudaine; dans ses moments de passion il changeait de couleur.

Le sentiment qu'il éprouvait pour Mézélie était le plus vif qu'une femme lui eût jamais inspiré. Son âme sèche et blasée avait tressailli, elle s'était un moment élevée au-dessus de ses passions immondes, pour admirer dans une sorte de ravissement cette belle jeune fille. Il s'était, en quelque sorte, prosterné involontairement devant sa pureté, sa grâce fière et naïve. Puis une ardente convoitise lui était venue, il avait mis au-dessus de tout la possession d'une telle créature.

Sa proposition de mariage avait été tout à la fois un calcul et une démarche pleine d'entraînement. Sur le refus de Mézélie, il ne sut plus si ce qu'il avait au cœur était de l'amour ou de la haine. Mais il dissimula le coup qu'il avait reçu et la sourde rage qui le possédait; il dissimula le vague espoir qui se mêlait à ses projets de vengeance. Il n'était pas sûr de ce qu'il tenterait, de ce qu'il ferait, seulement il voulait ne plus quitter

Mézélie, il voulait avoir une influence quelconque sur son avenir, et compter pour quelque chose dans sa vie.

Il se consolait en songeant à la position où elle allait se trouver vis-à-vis de lui, dans cette maison qu'ils habiteraient ensemble, où ils se rencontreraient à toute heure dans une sorte de liberté. Il comptait sur cette situation, sur sa persévérance et son habileté pour arriver à la satisfaction de ce sentiment qui était tout ensemble une sorte de désir de vengeance, une convoitise effrénée, et un farouche besoin d'émotions nouvelles.

XXV

Huit jours plus tard, le comte de Bibar épousa Valentine. Ce fut une grande solennité; tous les habitants indiens et créoles s'étaient mis en habit de fête pour y assister. Cette population bigarrée se pressait à la porte de l'église, trop petite pour la contenir. Chacun voulait voir la mariée, et lorsqu'après la cérémonie elle traversa l'esplanade, appuyée au bras du comte, elle était si ravissante sous ses habits de noce que l'on cria *viva* sur son passage. Elle ne portait cependant qu'une simple robe de mousseline des Indes, c'était la plus belle parure qu'on eût pu trouver à Acayucan; elle n'avait ni dentelles, ni bijoux

à son cou et à ses bras; mais sur la double natte que formait sa riche chevelure brillait un diamant aussi beau que ceux de la couronne des reines d'Espagne. Don Antonio avait toujours porté à son doigt ce magnifique joyau de famille, et la veille de son mariage il l'avait donné à sa fiancée.

La journée s'écoula dans le tumulte et les joies de la noce. Le padre Cyrillo avait convié toute la belle société du pays, et le reste de ses paroissiens dansait sur l'esplanade comme les jours de réjouissance publique. Le seigneur alcade était aussi de la fête; il semblait avoir oublié en faveur de ce mariage ses inimitiés politiques et ses préventions contre les Bibar.

La belle mariée avait ouvert le bal avec son époux : il ne s'était pas éloigné d'elle un moment depuis qu'il l'avait ramenée de l'église; on eût dit qu'il lui avait déjà fait comprendre qu'elle était à lui, à lui seul maintenant, et qu'il souffrait impatiemment que d'autres regards que les siens s'arrêtassent sur elle. La jeune femme n'osait plus aller s'asseoir comme la veille entre sa sœur et dona Pepa; elle leur souriait doucement et tournait sans cesse vers elles ses regards pleins d'une vague émotion.

Le padre Cyrillo était radieux; son gros visage épanoui et souriant paraissait mieux dans un bal

qu'aux solennités de l'église. Il promenait, avec un singulier contentement, sa soutane noire au milieu de ces habits mexicains, à peu près semblables à celui du galant barbier Figaro.

M. de Granville, assis derrière les mariés, assistait à cette fête avec une contenance impassible ; on eût dit qu'il n'était point là pour son propre compte, et qu'il accomplissait un simple devoir de politesse et d'amitié en assistant aux noces de don Antonio : pourtant un sentiment profond d'envie, de regret et de rage lui remuait le cœur ; ses yeux suivaient la belle Mézélie avec une âpre jalousie ; il aurait donné la moitié de sa vie pour satisfaire tout ensemble son ressentiment et les désirs furieux de sa passion.

La nuit vint ; alors une multitude de torches s'allumèrent à la fois et jetèrent leurs lueurs rougeâtres jusqu'à l'extrémité de l'esplanade. L'orchestre joua *rinforzando*, les belles danseuses se penchèrent plus mollement au bras de leurs cavaliers, et la gaieté du bal, un moment ralentie, se ranima plus vive et plus bruyante.

Le vent tiède et suave frémissait dans les branches fleuries des orangers et secouait leurs bouquets blancs sur la chevelure des danseuses ; la tremblante lumière des torches resplendissait jusqu'au fond de ces dômes de feuillage, et les

oiseaux trompés se réveillaient pour saluer le jour.

Au milieu de toute cette joie, il y avait pourtant deux personnes dont le cœur était triste jusqu'à la mort: c'étaient dona Pepa et Mézélie. Elles suivaient Valentine d'un regard inquiet et n'osaient se communiquer les pensées qui les préoccupaient.

Mézélie profita d'un moment de tumulte pour sortir de ce cercle où tourbillonnaient les danseurs. Il faisait sombre, tout était muet, endormi hors de cette enceinte. La jeune fille traversa la maison dont toutes les portes étaient ouvertes, et elle alla s'asseoir au fond du petit jardin qui était sous les fenêtres de dona Pepa. De cet endroit on entendait encore le bruit de la fête, et l'on apercevait au delà du toit la cime illuminée des arbres; mais tout était sombre et silencieux autour de Mézélie, elle était là, seule, avec le vieux Pouf qui l'avait suivie et s'était couché à ses pieds.

Depuis quelques heures elle sentait avec un horrible serrement de cœur que sa destinée venait de se séparer de celle de Valentine. Leur étroite union, leur intimité de tous les moments se trouvait tout à coup brisée, un étranger s'était placé entre elles; Mézélie restait seule maintenant.

Elle éprouvait déjà le vide, les profonds regrets, le douloureux ennui que cause une affection dont les habitudes sont subitement rompues.

Mézélie était là depuis un moment perdue dans ses tristes pensées, lorsqu'elle vit entrer dans la maison sa sœur appuyée au bras de don Antonio. Tous deux fuyaient aussi le bruit du bal; ils s'accoudèrent au balcon d'une salle basse qui donnait dans le jardin, et don Antonio dit après un silence :

— Vous êtes triste, Valentine.

—Hélas! mon Dieu, répondit la jeune femme, vous voulez partir demain... j'avais espéré que nous resterions encore quelques jours ici.

— C'est donc avec regret que vous allez me suivre? interrompit le comte avec quelque amertume; j'avais compté sur d'autres sentiments de votre part.

Il y eut encore un silence, puis Valentine dit d'une voix timide :

— Seigneur, ne retournons-nous pas au bal?

— Non, répondit-il en l'entourant de son bras, je vais t'emmener au *rancho*.

— Oh! ciel, s'écria-t-elle tremblante, éperdue, je vous en supplie, seigneur, laissez-moi aller un moment près de ma sœur et de dona Pepa, un seul moment!...

Il ne lui répondit pas et l'entraîna avec une sorte de violence, et elle le suivit en répétant d'une voix étouffée :

— Ma sœur! vous ne voulez donc pas que j'embrasse ce soir ma sœur? C'est la première fois que nous nous quittons depuis que nous sommes au monde!.. hélas! ma sœur, ma sœur!

Mézélie s'était levée; mais un sentiment instinctif de crainte et de pudeur l'avait retenue. Elle écoutait, pâle et tremblante, cette voix, ces prières, les paroles de don Antonio, et elle se rappelait l'histoire de la dernière comtesse de Bibar.

XXVI

La même nuit Mézélie veillait dans la chambre de dona Pepa. Don Antonio était monté à cheval, et prenant sa femme en croupe, il l'avait emmenée au *rancho* sans suite et sans escorte. Cette espèce d'enlèvement avait fait finir le bal à minuit.

Mézélie était agenouillée à côté de dona Pepa, devant une image de Notre-Dame de Guadalupe, et au lieu de prier elle pleurait avec une profonde amertume ; son âme était frappée de funestes pressentiments; elle songeait avec effroi au monde qui s'ouvrait devant elle, à cette maison étrangère où elle allait suivre sa sœur, à

cet homme duquel elles dépendaient maintenant toutes deux. La protection qu'il lui promettait la remplissait de crainte, et elle murmurait en tournant ses grands yeux tristes vers dona Pepa :

— Oh ! mama, nous allons vous quitter; est-ce possible? mon Dieu !

Dona Pepa avait une de ces âmes fières et silencieuses dont les douleurs ne se manifestent pas. L'expression mélancolique de son visage révélait seule quelles peines avaient dévoré sa vie; jamais elle n'avait parlé à personne de ses longues souffrances; quand elle sentait son cœur trop plein, elle allait à l'église et pleurait devant Dieu. Cependant, elle ne put contenir sa douleur en voyant celle de Mézélie; les larmes la gagnèrent.

— Chère, chère enfant, dit-elle en retenant dans ses bras la jeune fille éplorée, ceci est la dernière épreuve que Dieu me gardait. Il faut donc nous quitter ! don Antonio veut partir demain.

— Ah ! mama, il nous laissera peut-être encore un jour, un seul jour ensemble. Je ne sais ce que j'éprouve, mais ce que tout le monde appelle le bonheur de Valentine, me cause un grand chagrin; hier, avant-hier, tous les jours de notre vie nous avons été ensemble sans jamais

nous quitter, et ce soir, hélas!... ma sœur! ma sœur!

— Demain tu la retrouveras, dit dona Pepa d'un accent doux et mélancolique, son mariage ne te sépare pas d'elle entièrement, tu t'habitueras à voir don Antonio entre vous deux...

— Ah! non, non, mama; je sens bien que tout notre bonheur est fini, le mien, au moins. Comme notre vie a changé en quelques jours! que de peines! Ah! si Valentine avait voulu me croire, nous serions restées ici, près de vous...

— Elle a agi sagement selon les idées du monde; elle est riche, elle porte un beau nom à présent, et toi, Mézélie, tu feras aussi sans doute quelque grand mariage.

— Un mariage comme celui de ma sœur? jamais, jamais, mama! je serais bien malheureuse à la place de Valentine.

— Enfant! dit dona Pepa en la regardant fixement, ton cœur a donc une bien grande ambition de bonheur? tu veux donc aimer d'amour celui que tu épouseras?

— Oui, répondit-elle naïvement.

— Mais te figures-tu seulement ce que c'est que l'amour?

— Je ne sais; mais il me semble que si un honnête homme venait à m'aimer, qu'il fût bon

pour moi, qu'il s'attirât ma confiance par ses procédés, alors moi aussi je pourrais l'aimer, après l'avoir vu longtemps et m'être habituée à lui...

— L'aimer comme tu m'aimes, comme tu aimes ta sœur?

— Oh! non, jamais autant, mama!

Dona Pepa secoua la tête avec un sourire.

— Enfant, dit-elle, tu t'abuses étrangement; que Dieu garde ta sainte innocence! qu'il te préserve des passions que tu ne comprends pas encore!

Écoute, reprit-elle après un silence, peut-être as-tu mal fait de refuser M. de Granville; ce mariage aurait assuré tout ton avenir; tu te serais habituée à ton mari, et, j'en suis sûre, bien que tu n'eusses point d'amour pour lui, tu aurais été une honnête femme; ton attachement à tes devoirs t'aurait préservée.

—Mama, je ne vous comprends pas, dit Mézélie, en levant sur elle ses yeux limpides et doux, que craignez-vous pour moi?

— Je crains ton inexpérience et les penchants de ton cœur; tu vas entrer dans le monde sans autre guide qu'une enfant comme toi. Tu es belle; il y aura des hommes qui chercheront à se faire aimer de toi sans autre but peut-être que la satis-

faction de leurs détestables passions. Ils essayeront de te tenter ; ils feront l'office du démon qui nous attaque avec nos propres faiblesses et nous flatte pour perdre notre âme ; mais tu crains Dieu, Mézélie, et tu te souviens des dernières paroles de ta mère !

— Oui, je m'en souviens, dit la jeune fille en élevant vers le ciel un regard fervent ; ma mère me voit et me protége. C'est elle qui n'a pas voulu que j'épousasse M. de Granville. Je me suis mise en prière pour qu'elle inspirât ma résolution, et une voix secrète a dit non au fond de mon cœur ; je lui ai obéi.

— Ici, tu étais libre, ma fille ; mais seras-tu toujours maîtresse de toi dans l'espèce de dépendance où tu vas vivre ? Que ferais-tu, Mézélie, si ton beau-frère se croyait un jour le droit de te marier à son gré, s'il voulait te donner à M. de Granville ?

Mézélie releva la tête, et dit avec une fermeté triste :

— Je n'obéirais pas, non, je n'obéirais pas ; je sais pourtant quelles obligations je vais avoir au comte de Bibar. Ah ! mama, qu'il m'en coûte d'accepter d'autres bienfaits que les vôtres ! c'est à présent que je sens ma pauvreté. Ici je ne songeais pas à tout cela ; nous avons vécu sous vos

yeux comme vos enfants avec des cœurs pleins d'amour et de reconnaissance; nous vous devions tout, et cette dépendance ne nous a jamais humiliées; mais à présent le pain de cet étranger va me sembler une aumône : il est le mari de ma sœur: mais il ne me doit rien à moi.

— Tu es fière, Mézélie, dit dona Pepa avec une satisfaction grave, c'est bien; je le savais. C'est cette dignité de sentiments qui nous soutient, nous autres pauvres femmes, contre l'orgueil et le despotisme des hommes, et qui nous donne la force de cacher les blessures de notre cœur. Ne t'humilie jamais devant personne, ni devant toi-même; que ceci soit la règle de ta conduite. C'est ainsi que j'ai agi, et je ne m'en repens pas, quoique ma vie ait été malheureuse.

— Vous avez donc éprouvé de grandes peines, vous aussi, mama ?

— Oui, j'ai beaucoup souffert et Dieu seul m'a consolée, répondit dona Pepa d'une voix sourde.

Et, après un silence, elle reprit en arrêtant sur la jeune fille ses yeux pleins de douleur : J'ai été jeune aussi, mon enfant; et alors, je voulais comme toi épouser qui j'aimerais; j'eusse refusé la main du roi d'Espagne si mon cœur ne m'eût rien dit pour lui; pendant longtemps personne

ne sut me plaire; mais enfin, un jour j'aimai, sans le vouloir, sans le savoir, un homme au-dessous de moi...

— Un métis! s'écria Mézélie.

— Oui, mon enfant, un métis; il était jeune, il était beau, il était riche, il avait tout, hors la noblesse; je dus sacrifier mon amour à l'orgueil de mon sang; je l'ai fait. Celui que j'aimais est parti, il m'a oubliée; mois je suis restée ici avec tous ces souvenirs et je n'ai jamais pleuré devant personne; voilà quelle a été ma vie.

— Et quelle a été la récompense d'un si grand sacrifice? demanda la jeune fille.

— Je la trouverai là-haut, répondit dona Pepa en montrant le ciel, et ici-bas j'aurai vécu honorée, sinon heureuse.

Mézélie baissa la tête et serra silencieusement les mains de dona Pepa; cette résignation, cette longue douleur qui n'avait d'autre consolation que l'orgueil et les espérances de l'autre vie, lui causaient une compassion profonde. Puis revenant à ses propres peines, elle se reprit à pleurer amèrement.

Dona Pepa s'était levée pour prendre, dans une petite armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur, un coffret de bois de cèdre curieusement ouvragé.

Tiens, dit-elle en le mettant sur les genoux de Mézélie, voici ce que je voulais partager un jour entre toi et ta sœur. Ce sont des bijoux de famille que je n'ai jamais portés. Valentine est riche à présent, elle n'en a que faire, garde-les pour t'en parer en souvenir de moi le jour de ton mariage; ou bien si quelque jour ton beau-frère te faisait comprendre que tu lui es à charge, vends-les, et avec l'argent que tu en retireras tâche de te créer un moyen d'existence. Ce ne serait pas assez pour te donner une position aisée, il te faudrait travailler, mais il n'y a point de honte à gagner sa vie; que Dieu t'aide, mon enfant; qu'il te ramène vers nous si tu es malheureuse!

Mézélie jeta ses deux bras au cou de dona Pepa et ne put lui répondre que par de muets sanglots. Elles restèrent ainsi longtemps ne se parlant plus et plongées dans une morne affliction. Cependant une faible lueur blanchissait l'horizon, et le coq perché sur le toit de paille d'une case voisine chanta deux fois.

— Hélas! voici le jour, le jour de notre séparation, dit dona Pepa en tournant la tête du côté de la fenêtre entr'ouverte.

Mézélie se releva et prit sa mante. Dona Pepa comprit où la jeune fille voulait aller, seule, dire un dernier adieu, et elle descendit pour lui ouvrir

la porte de la maison. Le sol était jonché de fleurs flétries, les torches renversées fumaient encore, et les guirlandes de feuillage détachées par le vent du matin se balançaient au-dessus de l'orchestre muet. Mézélie détourna la vue de ces débris, et avant de traverser l'esplanade, elle jeta un long regard sur le chemin du *rancho*.

En ce moment, il lui sembla qu'une ombre se levait contre les murs blancs de la maison : Pouf qui la suivait gronda sourdement ; elle hésita une minute, puis rassurée par la clarté naissante du jour, elle prit le sentier qui menait au cimetière.

XXVII

Mézélie s'agenouilla sur l'humide gazon qui couvrait les restes d'une sainte; jamais elle n'avait approché de cette tombe sans une émotion pleine de tristesse et de recueillement. En ce moment où elle y venait pour la dernière fois, elle aurait voulu prier, mais elle ne le pouvait, et un long cri de douleur s'élevait seul de son cœur désolé. Pâle, anéantie, elle arrêta ses yeux noyés de larmes sur la croix de roseaux qui marquait la place où reposait Louise d'Effanges, et elle étendit les bras en appelant sa mère avec de longs gémissements.

Le bruit du vent dans le feuillage sonore des

cocotiers semblait une voix plaintive qui s'unissait à la voix de Mézélie, et lui répondait d'en haut. L'heure, le silence de ce funèbre lieu, l'aspect de cette tombe agirent violemment sur l'imagination de la jeune fille. Ses sens fatigués ne transmettaient plus à son esprit aucune perception nette; elle tomba dans une sorte de défaillance, les objets extérieurs s'effacèrent peu à peu devant ses yeux entr'ouverts; elle cessa de voir et d'entendre; son âme seule veillait comme une lampe cachée dans un tombeau.

Alors elle eut un rêve, une vision. Il lui sembla que la terre se mouvait sous elle, et qu'à travers les couches profondes de ce sol funèbre elle voyait sa mère ensevelie dans son linceul. Elle reconnut ce pâle visage qui lui avait tant de fois souri, ces mains frêles qui la caressaient, et ces longs cheveux qui tombaient sur elle comme un voile quand sa mère se penchait pour l'embrasser à son réveil. Ce fantôme, d'abord immobile, ouvrit les yeux, ses bras se soulevèrent et ses lèvres blanches murmurèrent ces mots : Mézélie! Mézélie! adieu! personne ne viendra plus sur cette tombe délaissée; je reste seule ici!...

Mais cette voix était faible comme le souffle éloigné du vent, elle s'éteignit dans de profonds soupirs et il sembla que la terre se refermait.

Mézélie était tombée évanouie sur le gazon.

Quand la jeune fille reprit ses sens, Pouf aboyait avec fureur à ses côtés, et M. de Granville était debout devant elle. Une faible rougeur remonta à ses joues; elle se souleva en portant les deux mains à son front comme quelqu'un qui s'éveille brusquement au milieu d'un songe pénible, et elle dit d'un accent plaintif:

— Mon Dieu! je suis vivante!

Puis toutes ses facultés revinrent à la fois; elle revit le ciel resplendissant des premiers rayons du jour, la croix funèbre, les hauts cocotiers dont le feuillage frémissait sur sa tête, elle reconnut M. de Granville. La présence de cet étranger en un pareil lieu et en un pareil moment lui causa une impression indéfinissable d'étonnement et de crainte. Elle baissa la vue devant lui, car les douleurs vraies et profondes ont une sorte de pudeur qui les fait se taire en présence des indifférents. Mézélie fit sur elle-même un effort violent, elle se releva morne, silencieuse; elle ne pleurait plus, elle priait mentalement les yeux fixés sur la croix; puis elle cueillit une branche des jasmins roses qui grimpaient au trone des cocotiers et s'éloigna lentement sans regarder M. de Granville.

— Mademoiselle, dit-il, en la rejoignant avec

un mouvement emporté qui démentait le calme de sa physionomie et de ses paroles, mademoiselle, vous pouvez à peine vous soutenir; n'accepterez-vous pas mon bras?

Elle refusa du geste. Ils étaient en ce moment à l'entrée du cimetière.

— Reposez-vous du moins un moment ici, reprit M. de Granville, vous n'êtes pas bien. Quelle imprudence de sortir seule ainsi pour venir dans un si triste lieu : mais je veillais de loin sur vous.

— Je voulais remplir ce dernier devoir sans témoins, répondit-elle en pressant le pas, d'ailleurs je n'avais rien à craindre.

— Vous croyez! repliqua M. de Granville avec un geste ironique, en ce cas j'ai été indiscret, importun; cependant, seule à cette heure dans un endroit écarté, vous pouviez être rencontrée, insultée, on pouvait vous faire peur.

— Eh! qui donc? Seigneur, mon Dieu! dit-elle étonnée; je connais tout le monde ici, et je puis aller partout la nuit comme le jour, sans que personne veuille me faire aucun mal.

— Vous avez été effrayée pourtant en me voyant devant vous, observa froidement M. de Granville; en effet, je suis un étranger, un homme que vous craignez, que vous haïssez peut-être...

— Moi, monsieur, interrompit-elle, quel reproche ! je ne sais ce que c'est que la haine, et vous n'avez rien fait pour m'inspirer un tel sentiment; pourquoi me parlez-vous ainsi?

— Vous me craignez, au moins.

Elle secoua faiblement la tête.

— Oh! je ne me méprends pas à ce que je vous inspire, reprit-il en s'animant; j'ai vu jusqu'au fond de votre cœur; j'ai vu votre aversion, votre dédain pour moi... Eh! ne les avez-vous pas assez manifestés par votre refus?..

— Monsieur, interrompit Mézélie effrayée, Dieu me garde d'avoir rien dit, rien fait, qui pût vous offenser. Ne me supposez pas des intentions que je n'ai jamais eues.

M. de Granville s'arrêta, et la retenant d'un geste presque impérieux, il lui dit en la regardant fixement et en appuyant sur les mots :

— Tant mieux pour tous deux si cette assurance est franche. Il faut pourtant que je vous parle encore librement, sans témoin, et peut-être de longtemps ne le pourrai-je plus : asseyez-vous ici un moment.

Il y avait dans l'air et les paroles de cet homme une sorte d'autorité que subissait généralement son entourage, c'était celle d'un esprit hardi, rusé, d'un caractère sans faiblesse et d'une âme

violente. Mézélie avait trop d'inexpérience pour le comprendre, mais elle le craignait d'instinct.

— Monsieur, dit-elle, en essayant de poursuivre son chemin quoiqu'elle sentît ses jambes fléchir et sa vue se troubler, je ne puis vous parler à présent... je ne sais ce que j'ai... je vous entends à peine... mon Dieu ! que je souffre !

En effet, elle pâlissait et avançait instinctivement les mains comme pour chercher un appui. Elle fit encore quelques pas; puis d'elle-même et vaincue par un horrible malaise, elle s'assit au bord du sentier et resta là le front appuyé sur ses deux mains.

Les facultés de son esprit, un moment ranimées, étaient épuisées comme ses forces physiques. Elle ne savait plus si elle veillait, ou si elle était sous l'influence d'un rêve douloureux. Son imagination troublée lui retraçait toutes les hallucinations qu'elle avait eues pendant son évanouissement; elle n'avait plus la conscience des faits réels ni du temps écoulé; sa mémoire et sa raison ne la servaient qu'imparfaitement, et les paroles de M. de Granville ne frappaient plus son oreille que comme un sourd bourdonnement. Peu à peu cependant elle revint de cette défaillance, et elle repoussa avec une faible exclamation la main que M. de Granville avançait vers elle.

Alors il s'assit à ses côtés et dit amèrement :

— Voilà les femmes, pourtant! elles se plaignent de notre égoïsme, de nos mauvaises passions, et elles font tout ce qu'il faut pour les exciter. Sans autre motif que leur caprice, elles nous attirent ou nous repoussent, et elles prétendent nous faire impunément subir toutes les inconséquences de leur cœur. Vous refusez de m'écouter, mademoiselle; vous vous détournez pour éviter jusqu'à mes regards, et pourtant j'ai d'abord pu croire que vous m'aviez accordé quelque préférence. M'entendez-vous, Mézélie?

Elle releva la tête d'un air étonné.

— Oui, reprit M. de Granville, il n'y a pas si longtemps de ceci, il y a quelques jours à peine, vous ne pouvez pas feindre de l'avoir oublié. Quand je vous parlais vous m'écoutiez avec une émotion attentive, nos entretiens vous plaisaient, et vous étiez mécontente quand dona Pepa venait les interrompre.

— C'est que je vous écoutais parler français, répondit-elle ingénument.

— Ah! je comprends, c'était un souvenir, une réminiscence, et je suis un maladroit de m'y être trompé. C'est un malheur pour tous deux, Mézélie.

— Ah! monsieur, que dites-vous! s'écria-t-elle effrayée, vous me menacez!...

— Non, mais je veux vous faire comprendre votre position vis-à-vis de moi, répondit-il froidement. Je vous aime encore, mademoiselle, après votre refus; ce n'est peut-être ni votre faute ni la mienne: vous avez, sans le vouloir, allumé cette passion, et mille raisons que j'avais pour la combattre ont été impuissantes contre elle; cela se passe presque toujours ainsi. Parce que je ne me suis pas plaint, parce que je n'ai témoigné ni dépit ni tristesse, vous avez cru que tout était fini et que nous pourrions vivre sur le pied d'une politesse indifférente, comme s'il n'eût jamais été question de rien entre nous: vous vous êtes trompée. Nous, indifférents l'un à l'autre, jamais! il faudra que votre cœur prenne un parti, qu'il m'aime ou me haïsse; comprenez-vous cela?

— Non, monsieur, répondit-elle avec accablement; non, je ne vous comprends pas!

M. de Granville la considéra un moment avec des yeux ardents et sombres. Il y avait en lui quelque chose du réprouvé qui élève ses yeux vers le ciel et envie la sainte innocence des anges; puis il dit avec une sourde passion : — Que cette nuit a été affreuse, Mézélie! vous ne pouvez comprendre quelles pensées me dévoraient et ce que j'ai souffert. Je suis resté sous

votre fenêtre; j'avais vu l'heureux don Antonio emmener votre sœur, et je pensais que moi aussi j'aurais pu vous emporter ainsi à travers la forêt comme la plus belle proie qui ait jamais été livrée à l'amour d'un homme! J'ai rôdé jusqu'à l'aube autour de la maison, je ne pouvais m'éloigner de vous. Vous veilliez, Mézélie, vous parliez avec dona Pepa; je voyais votre fenêtre. J'étais là, derrière vous, quand vous êtes sortie, et je vous ai suivie de loin; je suis entré dans le cimetière avec vous; je vous ai vue tomber pâle, sans mouvement, comme morte sur le gazon...

Il s'interrompit et regarda avec une expression indéfinissable le vieux Pouf qui reposait aux pieds de sa maîtresse; puis il reprit : Vous avez là un fidèle gardien; il vous laisserait mourir sans permettre qu'on approchât pour vous porter secours!....

Mézélie frissonna et serra dans ses mains la tête du chien qui s'appuyait sur ses genoux. Elle ne se rendait pas compte de ses impressions; mais ces paroles d'amour l'irritaient davantage que des paroles de haine et de menace.

— Monsieur, je n'aurais pas dû entendre tout ceci, dit-elle d'une voix faible, mais avec un regard où il était aisé de démêler un énergique reproche; vous m'y avez contrainte! Quels droits

avez-vous donc sur moi? aucun. Je ne veux plus que vous me parliez ainsi; à cette condition j'oublierai ce que vous venez de me dire. Ne me suivez pas, monsieur; je n'ai pas besoin de votre secours, je suis bien, je puis m'en aller seule.

Elle se leva, et lui fit encore signe de la main avec une sorte d'autorité; puis elle s'éloigna lentement. Dona Pepa venait au-devant d'elle, toutes deux entrèrent dans l'église.

M. de Granville était resté à la même place, il suivait Mézélie d'un regard fixe, et murmurait avec un sourire amer : Va! tu peux être fière et dédaigneuse! tu peux me parler comme à un sot capable de tenir compte des reproches et de la résistance d'une femme; mais vienne l'occasion, et tu me retrouveras!

XXVIII

Deux heures plus tard, une nombreuse cavalcade, à la tête de laquelle était le curé, arriva au *rancho*. M. de Granville y était déjà. Ce fut lui qui reçut cérémonieusement tout ce monde, tandis que les mariés ne paraissaient pas encore.

Don Antonio fit prier dona Pepa et sa belle-sœur d'entrer dans sa chambre où sa femme les attendait. Valentine était bien différente de la jeune fille qui, la veille, était si resplendissante d'orgueil et de bonheur. Elle baissait la vue, et sa bouche pâlie ne souriait plus; on eût dit que cette blonde tête pliait sous un joug déjà trop lourd.

Mézélie, le cœur palpitant d'une joie craintive, se jeta dans les bras de sa sœur, sans oser la regarder, et dit d'une voix émue :

— Enfin, nous voilà encore ensemble ! Il me semble que cette séparation a duré un an et non pas une nuit. Valentine ! ma chère Valentine !

La jeune femme serra les mains de sa sœur dans ses mains froides et tremblantes, et se penchant vers elle pour l'embrasser, elle lui dit tout bas :

— Ne te marie pas, Mézélie !

— Qu'est-ce donc, mon âme ? dit don Antonio en les séparant : vous avez les larmes aux yeux; prenez garde, je vais croire que vous éprouvez des regrets.

— Oh ! non, non ! répondit-elle en essayant de sourire; mais elle ne put se contraindre, et fondit en larmes.

— Voilà comment vous m'aimez ! s'écria don Antonio avec une sourde colère; sur mon âme, je vous remercie de me le faire connaître ! Ceci est du moins de la franchise.

— Seigneur don Antonio, s'écria dona Pepa consternée, que s'est-il donc passé ?

— Je ne dois compte à personne des caprices de ma femme, répondit-il sèchement.

— Mama, dit alors Valentine en retenant ses

larmes, c'est qu'il faut vous quitter aujourd'hui. Je me suis mise à genoux pour obtenir un délai... c'est si affreux de vous quitter!

— Puisqu'il le faut, ma fille! dit dona Pepa en regardant don Antonio d'un air de reproche et de résignation.

Mézélie s'était rapprochée de son beau-frère, elle allait lui parler, mais un sentiment de fierté craintive la retint; elle redoutait de demander une grâce à cet homme dont la protection lui pesait déjà.

— Il est temps que ceci finisse, dit impérieusement don Antonio; Valentine, vous allez faire vos adieux à tout ce monde qui vous attend; nous partirons dans une heure.

Valentine se releva brusquement; comme toutes les femmes d'une nature faible et emportée, elle avait des moments de résistance aveugle, de volonté opiniâtre.

— Don Antonio, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas généreux, vous n'êtes pas juste, vous abusez de votre droit! Croyez-vous donc vous faire aimer en me traitant ainsi? Ah! vous m'avez déjà trop fait sentir que vous êtes mon maître. Quoi! je ne dois plus avoir d'autres volontés que les vôtres, je ne dois plus voir que vous seul en ce monde! Vous êtes jaloux de tous ceux que j'aime! Vous

me faites pleurer par vos reproches et vos emportements! Quel amour que le vôtre! grand Dieu! Je ne le comprends que depuis quelques heures, et j'ai regret, oui, sachez-le bien, j'ai regret d'être votre femme!

—Tais-toi, Valentine, tais-toi! s'écria dona Pepa effrayée; ce que tu dis là, tu ne le penses pas...

— Elle le pense, interrompit don Antonio avec une froide colère; seulement, elle n'avait pas osé me le dire cette nuit. Sortez, je veux être seul avec elle.

Dona Pepa entraîna Mézélie dans le petit jardin qui s'étendait derrière le *rancho*.

— Eh bien! dit Mézélie avec une profonde douleur, mes pressentiments ne me trompaient pas. Déjà Valentine se repent. Voyez à quoi elle a sacrifié sa liberté, notre bonheur à tous! et nous allons partir!

— Veille sur ta sœur, sois sa providence visible, dit dona Pepa, Dieu lui a préparé peut-être de grandes épreuves. Seigneur, protégez ces enfants que vous m'aviez données!

On préparait tout pour le départ; déjà les mules étaient chargées du bagage des voyageurs, et l'on sellait les chevaux.

— Le moment de notre séparation est venu,

dit dona Pepa avec une fermeté que démentaient les larmes qui roulaient dans ses yeux ; je sais que tu ne m'oublieras pas, Mézélie, et je te recommande à Dieu.

—Priez-le pour nous, mama! murmura la jeune fille étouffée par ses sanglots, et quelquefois allez au cimetière. Je vous laisse le pauvre Pouf... c'est comme un ami! Quand il mourra, faites qu'on l'enterre aux pieds de notre mère...

Elles ne se dirent plus rien; leurs regards et la pression de leurs mains unies exprimaient mieux que les paroles la douleur de ces derniers adieux.

Au bout d'une heure tout était prêt : don Antonio, debout à la porte du *rancho*, tenait sa femme par la main, et recevait les adieux et les compliments de tous ceux qui, la veille, avaient dansé à ses noces. Le padre Cyrillo donnait sa bénédiction à tout le monde d'un air attendri, et avait l'air de regretter qu'une si joyeuse fête eût un tel lendemain.

Dona Pepa s'approcha la dernière, elle serra la triste mariée dans ses bras, et lui dit à voix basse :

— Valentine, ton devoir est d'aimer don Antonio et de lui obéir... Veille sur toi; crains sa jalousie ; évite jusqu'à l'apparence d'une faute...

Valentine, souviens-toi de la dernière comtesse de Bibar!

M. de Granville fit avancer lui-même le cheval que devait monter Mézélie, et lui présentant l'étrier, il dit à demi-voix :

— Allons! pendant cette longue route, c'est moi qui vais être votre écuyer, comme le jour de notre première rencontre, quand nous avons traversé la forêt; voyez où ce hasard vous a conduite.

— A la perte de ma tranquillité, de tout mon bonheur, pensa la jeune fille en jetant derrière elle un regard désolé, allons!

XXIX

Environ deux mois plus tard *la Santa Maria del Carmen*, où les voyageurs s'étaient embarqués à la Vera-Cruz, mouillait au port de la Havane. C'était le matin, au soleil levant; l'artillerie des forts répondait au salut d'un bâtiment de guerre qui entrait en rade, les cloches carillonnaient à toutes les églises pour annoncer la première messe, et la multitude affairée commençait à se répandre le long des quais où étaient amarrés des vaisseaux venus de toutes les parties du monde.

Au delà de ce centre de mouvement et d'activité, la ville semblait encore endormie; per-

sonne ne passait dans les rues bordées de maisons basses dont les toits en terrasse ressemblaient à de petits parterres couverts de fleurs. Un nuage de fumée bleuâtre flottait au-dessus de ces jardins aériens; c'était le souffle de la cité, l'haleine de cette grande agglomération de créatures vivantes.

Les deux sœurs, debout et immobiles sur le pont, regardaient avec une curiosité pleine d'étonnement ces lieux où elles allaient vivre; c'était un monde nouveau qui s'ouvrait devant elles, et au milieu duquel elles arrivaient déjà inquiètes de l'avenir et frappées de tristes pressentiments.

Valentine n'était plus cette enfant vive et rieuse qui avait une si grande confiance en son bonheur; elle ne s'avançait plus, comme naguère, le regard fier et joyeux, la bouche souriante; sa contenance était comme accablée; elle s'appuyait craintive au bras de son mari, du maître qu'elle s'était donné, et l'on sentait peser sur cette jeune tête un joug si lourd qu'elle restait dessous immobile et courbée jusqu'à terre.

Mézélie se tenait à l'écart, les yeux fixés au rivage; de temps en temps, elle se tournait vers sa sœur et lui souriait silencieusement; c'était le seul témoignage qu'elles osassent maintenant se permettre: le comte était jaloux, jaloux de cette

amitié profonde, enracinée, forte comme la vie que les deux sœurs reçurent ensemble. Il sentait, avec un affreux dépit, qu'il n'était pas le premier dans le cœur de Valentine, il s'indignait de cette préférence qui se révélait dans chaque circonstance de la vie intime, et il mettait un soin inquiet et continuel à séparer la jeune femme de la jeune fille ; elles ne s'étaient point quittées, et pourtant elles n'étaient plus ensemble depuis le jour que Valentine était devenue la comtesse de Bibar.

L'amour défiant, jaloux, despotique de son mari, veillait nuit et jour sur la jeune femme, et Mézélie vivait seule et navrée de chagrin, en face de cette union. Elle se trouvait ainsi naturellement placée dans une sorte de tête-à-tête perpétuel avec M. de Granville ; mais pendant ce long voyage, il n'avait pas profité de cette position autant que la jeune fille aurait pu le craindre ; il n'était jamais seul avec elle ; une jeune métisse, que dona Pepa avait donnée à Mézélie le jour du départ, était continuellement entre eux. Il aurait pu cependant dire devant elle tout ce qu'il aurait voulu en français, car Frasquita n'entendait que l'espagnol ; mais il ne semblait pas se soucier de cette demi-liberté. Il passait des journées entières sans adresser la

parole à Mézélie, il ne cherchait pas à se rapprocher d'elle; son regard seul la suivait avec une expression indéfinissable de sollicitude et de sourde irritation.

Frasquita était comme l'ombre de sa maîtresse; le jour elle se tenait derrière elle, silencieuse et attentive au moindre signe; la nuit, elle dormait à ses pieds.

Dès que *la Santa Maria del Carmen* eut jeté l'ancre, les canots l'abordèrent pour venir prendre les voyageurs. Le comte de Bibar ne voulut pas descendre à terre avant d'avoir envoyé ses ordres aux gens de sa maison.

Une heure après, la jeune comtesse traversait la ville dans une voiture élégante, et le cœur palpitant, le regard timide, mais ranimée par une orgueilleuse joie, elle entrait dans le magnifique hôtel du comte de Bibar.

— Ah! s'écria-t-elle éblouie, c'est un palais!

— C'est une prison! pensa Mézélie.

En effet, il y avait des grillages à toutes les fenêtres qui donnaient sur la rue, et la porte était cloutée en fer comme celle d'une citadelle. Tout cela ne ressemblait guère à la maison du curé d'Acayucan où il n'y avait, ni serrures, ni volets, et qu'un loquet de bois fermait la nuit comme le jour.

Le corps de logis principal avait l'aspect d'un monastère, ses quatre ailes formaient un carré long autour d'un jardin silencieux et sombre comme le préau d'un couvent; il n'y avait qu'un étage appuyé sur de larges arcades qui formaient une galerie couverte dans laquelle s'ouvraient les appartements du rez-de-chaussée. L'architecture de cette espèce de cloître était mesquine, mais la nature y avait ajouté une élégante ornementation, de belles plantes grimpantes s'enroulaient autour des piliers et formaient au sommet de gracieux chapiteaux; leurs légères guirlandes décoraient le cintre et jetaient un bouquet sur chaque pierre. Une douce fraîcheur régnait sous ces voûtes où jamais ne dardait un rayon de soleil; tout y était calme, embaumé, plein d'une molle lumière comme dans les palais arabes de l'Alhambra et du Généralif.

Don Antonio conduisit sa femme à travers une double haie d'esclaves et de domestiques, jusque dans une grande salle au fond de la galerie; tout y était d'un luxe éblouissant : au delà il y avait une seconde pièce plus petite et assez semblable à une chapelle; les fenêtres en étaient très-élevées, et le jour qui venait d'en haut éclairait quelques bons tableaux de l'école espagnole; une lampe d'argent était suspendue à la voûte; la

toilette, couverte de pièces d'orfévrerie, avait assez l'air du trésor de quelque madone; mais à la place de l'autel, il y avait un lit autour duquel retombait une légère gaze.

— Voici notre chambre, madame, dit don Antonio, en faisant asseoir sa femme, la trouvez-vous bien ornée et de votre goût?

— Oh! oui, seigneur, répondit-elle avec un soupir, que de richesses!

Elle jeta un coup d'œil sur les miroirs, sur les cadres dorés, sur les rideaux de soie qui retombaient devant les fenêtres; puis elle ajouta :

— Mais il fait un peu sombre ici, et puis ces grandes figures qui semblent prêtes à sortir des tableaux me feront peur le soir.

— Peur! dit don Antonio en souriant; mais je serai toujours là, je ne vous laisserai jamais seule, mon âme.

Quatre mulâtresses parurent en ce moment et s'arrêtèrent à la porte, droites et immobiles comme des figures de cire; elles avaient la physionomie morte de l'esclave qui n'a ni âme, ni volonté devant son maître; le regard seul était vivant sur ces visages tristes et impassibles. Don Antonio reprit en les montrant: Voici vos femmes, elles sont à vous, elles ne serviront que vous, jour et nuit elles seront à vos ordres; je les ai

choisies dociles et adroites à toute sorte de petits ouvrages. Vous ne ferez plus rien; les personnes de votre rang ne travaillent jamais.

— Ah! mon Dieu! que deviendrai-je alors du matin au soir! s'écria-t-elle en soupirant, je mourrai d'ennui, seigneur don Antonio!

— Je vous ferai compagnie, madame, dit-il amèrement; à la vérité ma présence n'est peut-être pas pour vous une grande distraction.

— Certainement, tant que vous serez là je serai heureuse et contente, balbutia-t-elle les larmes aux yeux.

Méodélie, assise dans la première salle, promenait autour d'elle un regard ébloui et fatigué; tout ce luxe lui serrait le cœur, elle regrettait, dans ce salon doré, l'esplanade tapissée de gazon que reverdissait la pluie, et les orangers qui faisaient un si bel ombrage devant la maison du curé; elle se leva en voyant revenir don Antonio.

— Ma sœur, lui dit-il avec cette politesse grave dont il ne se départait jamais avec elle, votre appartement est au bout de la galerie; j'ai donné des ordres pour qu'il fût arrangé selon votre goût, et j'espère que vous vous y trouverez bien. La Frasquita vous servira; vous pouvez aussi commander à tous mes domestiques, et je vous prie de vous regarder ici comme chez vous.

Mézélie essaya de remercier son beau-frère ; mais elle ne trouvait aucune de ces vives expressions de reconnaissance que, dans l'effusion de son cœur, elle adressait aubon curé et à dona Pepa. Les bienfaits de don Antonio lui pesaient, elle comprenait qu'il agissait généreusement envers elle pour remplir une espèce d'engagement d'honneur et non par un sentiment d'affection ou de bienveillance.

Le comte la conduisit cérémonieusement à la porte de son appartement et la laissa après l'avoir poliment saluée. La jeune fille tomba sur un siége en disant d'une voix étouffée par ses sanglots : Non, non, cette maison n'est pas la mienne !... je suis seule ici... je n'ai plus de sœur... personne au monde... que vais-je devenir... Mon Dieu ! quelle horrible solitude ! et Valentine, à quoi lui sert d'être une grande dame, d'être riche à millions !... Pauvre sœur ! comme elle est triste ! comme elle tremble devant don Antonio ! Ah ! l'on ne craint pas ainsi ceux qu'on aime !

Frasquita, la métisse, s'était assise par terre contre la porte ; elle pleurait aussi.

— Maîtresse, dit-elle, ici ce n'est pas comme à Acayucan ; le jour vous n'irez pas vous promener, et le soir vous ne prendrez pas le frais devant la porte, ni moi non plus ; dans ce pays,

on s'enferme au fond des maisons comme si c'était toujours temps de pluie. Sainte Vierge! nous sommes comme en prison et madame la comtesse aussi!...

— Tais-toi, tais-toi, interrompit Mézélie, il ne faut pas parler ainsi! Dieu nous garde, si don Antonio venait à le savoir! Allons, sèche tes yeux et mets-toi là, près de moi.

La métisse obéit et vint s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse.

— Écoute, reprit Mézélie, si tu ne peux pas t'accoutumer à vivre dans cette maison, si tu pleures comme cela tous les jours parce que tu ne vois plus les cases du village, ni l'esplanade, ni les bois, parce que tu ne peux plus aller dehors et travailler au grand air, eh bien! je te renverrai à Acayucan.

Frasquita releva la tête et sourit avec l'expression de joie mélancolique particulière à la race indienne.

— Et vous aussi, maîtresse, vous vous en irez, dit-elle en baissant la voix; depuis que vous vous êtes mise en chemin pour venir ici, vous avez pleuré tous les jours; mais nous nous en irons! *Virgen santissima!* que je suis contente! nous retournerons ensemble à Acayucan, n'est-ce pas, maîtresse?

— Non, non, c'est impossible, répondit Mézélie avec un long soupir.

La métisse ouvrit de grands yeux et réfléchit un moment; son esprit simple et borné n'entrevoyait aucune impossibilité matérielle à ce voyage, et elle trouvait tout naturel que, quand on était mal quelque part et qu'on était libre de s'en aller, on s'en allât.

— Mais, reprit-elle, si vous vouliez partir, personne ne pourrait vous dire : Je ne le veux pas.

— C'est vrai, mais ma sœur? moi je puis aller où je veux; mais elle? tu vois bien que je ne puis pas m'en aller.

Frasquita hocha la tête d'un air convaincu.

— Mais toi, tu peux partir, reprit Mézélie les larmes aux yeux; je ne te garderai pas ici; je sais trop bien ce que l'on souffre en quittant les lieux où l'on a passé les belles années de son enfance, les gens qu'on aime, pour venir dans un pays étranger, vivre avec des inconnus. Va, Frasquita, je te le promets, tu retourneras à Acayucan, dans la maison de Sa Révérence, tu serviras encore la bonne dona Pepa.

— Non, maîtresse, répondit Frasquita en levant sur la jeune fille ses yeux mélancoliques avec une indicible expression d'attendrissement et de prière, gardez-moi.

Mézélie passa la main sur les cheveux noirs et lisses de la métisse.

— Va, Frasquita, lui dit-elle d'une voix émue, je t'aime, moi aussi!

Elles restèrent là encore un moment, l'une pensive et triste, l'autre paresseusement agenouillée en attendant les ordres de sa maîtresse; peu à peu cette première impression d'abattement et de chagrin se dissipa. Mézélie se leva pour visiter son appartement et en prendre possession; il était composé de trois pièces sombres et fraîches dont les fenêtres donnaient sur la galerie. Tout y était simple et magnifique; il y avait peu de meubles, mais ils étaient de bois précieux et d'un beau travail; de fines nattes servaient de tapis et de grands vases de porcelaine chinoise, remplis de fleurs, ornaient les encoignures; la table de toilette était couverte de ces riches babioles que l'on met chez nous sur les cheminées, et une belle pendule, représentant l'Amour et Psyché, figurait dans une espèce de niche où elle avait peut-être remplacé quelque image de saint.

Mézélie et sa suivante examinèrent tout cela avec la curiosité naïve de deux enfants élevées dans un pays à demi sauvage. Tout ce luxe leur causait une admiration pleine de surprise; elles

ne trouvaient aucun terme de comparaison pour apprécier ces superfluités; mais un instinct secret fit aimer sur-le-champ à Mézélie ces choses élégantes.

Tandis que la métisse comparait avec les rideaux de soie son jupon rayé qu'elle trouvait plus beau, la jeune fille s'était assise devant la toilette; il lui semblait reconnaître ce luxe dont elle avait été entourée dans sa première enfance. Elle se regarda dans la glace encadrée de feuillages dorés et une pensée de vanité ingénue la fit à la fois soupirer et sourir : elle se trouvait belle et il lui semblait maintenant que la beauté était un don du ciel, un bonheur. Un vague espoir la ranima; la confiance, les belles illusions d'un cœur de seize ans lui revinrent, comme naguère, lorsque sans prévisions, sans soins, heureuse de vivre, elle s'asseyait avec sa sœur sous les saules de la fontaine et qu'elle y rêvait doucement bercée par le murmure du feuillage et des eaux.

— Toutes ces peines finiront, pensa-t-elle; l'avenir est si long!... nous sommes si jeunes!... Valentine sera plus heureuse un jour. Elle fléchira par sa douceur, par son amour, l'humeur sombre et jalouse de son mari. Dieu fasse, hélas! qu'elle l'aime... Et moi? je serai heureuse aussi. Ma sœur!... ses peines sont les miennes, son bon-

heur sera le mien!... Je resterai toujours près d'elle... Toujours enfermée ici!... ajouta-t-elle avec un soupir.

XXX

Dès cette époque, l'existence des deux sœurs fut bien différente de ce qu'elle avait été jusqu'alors. C'en était fait de l'heureuse liberté, des douces habitudes dans lesquelles dona Pepa les avait élevées. Elles eurent, dans leur nouvelle position, les jouissances matérielles, les satisfactions futiles que donne une immense fortune, et les ennuis, les sombres dégoûts d'une vie sans mouvement et sans indépendance.

La comtesse de Bibar était servie comme une reine et surveillée comme une esclave. Pendant les premiers jours de son arrivée à la Havane, sa maison avait été ouverte à toute la noblesse du pays qui était venue la complimenter sur son ma-

riage ; elle avait reçu tout ce monde, assise dans le grand salon de l'hôtel, et dans une resplendissante parure. A la voir ainsi droite, immobile et rayonnante de diamants, on l'eût prise volontiers pour une de ces belles madones que la dévotion des peuples a couvertes de riches offrandes. Ensuite elle était allée, selon l'étiquette, rendre toutes ces visites en pompeux équipage et conduite par son mari. Cette cérémonie achevée, la porte de l'hôtel de Bibar s'était refermée et personne n'y avait plus paru. On eût dit un de ces harems peuplés d'esclaves, où tout est soumis à un geste du maître ; tristes retraites, souvent plus sombres et plus désolées que les couvents.

Le comte ne quittait jamais sa femme ; il s'était emparé d'elle ; il l'avait isolée comme dans un cercle invisible et personne ne l'approchait qu'à distance. Valentine vivait à quelques pas de sa sœur sans pouvoir l'embrasser, lui serrer la main, lui dire un seul mot librement. Elle ne sortait de son appartement que pour paraître à table ; c'était le seul moment où elle pût voir Mézélie, et toujours don Antonio et dix domestiques étaient là, graves, silencieux et attentifs au moindre signe.

M. de Granville et Mézelie étaient l'un près de l'autre, vis-à-vis du comte et de Valentine. Pendant tout le repas, ces quatre personnes échangeaient

à peine quelques paroles insignifiantes et contraintes. Puis don Antonio se levait et donnait cérémonieusement la main à sa femme pour la ramener dans son appartement où Mézélie n'osait pas la suivre.

Ce lieu était une espèce de sanctuaire dont les femmes de la comtesse gardaient le seuil ; nuit et jour elles étaient accroupies sur des nattes dans la chambre qui précédait la grande salle. Elles dormaient ou elles disaient quelques dizains de leur chapelet en attendant qu'il plût à leur maîtresse de les appeler; mais souvent la journée entière s'écoulait sans que la sonnette d'argent posée à côté de la jeune femme les eût réveillées. Si parfois l'une d'elles s'approchait, curieuse, du rideau de satin baissé devant la porte et prêtait l'oreille en retenant son haleine, elle n'entendait jamais rien que le murmure du petit jet d'eau qui jaillissait au milieu d'un bassin de porcelaine et retombait en pluie sur des fleurs. Si elle se hasardait à jeter un regard à la fente des rideaux, elle apercevait, à travers un nuage de fumée odorante, la figure immobile de la comtesse qui semblait dormir les yeux ouverts, et devant elle don Antonio fumant sa cigarette.

L'amour d'un homme d'esprit et d'imagination aurait promptement péri dans ce perpétuel tête-à-

tête; mais la passion du comte trouvait au contraire un aliment dans ce bonheur monotone. Les satisfactions du cœur et de l'intelligence n'étaient guère à sa portée; il ne comprenait que les jouissances matérielles, les plaisirs faciles d'une vie toute sensuelle. Il n'était pas à genoux devant son idole, mais il la contemplait avec la joie sordide d'un avare assis en face de son trésor; il aimait à la voir belle et parée pour lui seul, et chaque jour la pauvre Valentine faisait une magnifique toilette pour rester dans cette grande salle où ne pénétrait âme qui vive. La triste jeune femme se mourait de langueur et d'ennui; mais don Antonio n'y prenait pas garde; elle était douce, soumise à ses volontés, et dans l'égoïsme profond de son amour il ne demandait pas davantage.

Tandis que Valentine menait une vie si pleine de misère et de grandeur, Mézélie se tenait à l'écart, n'osant franchir les portes ouvertes qui la séparaient de sa sœur. Souvent elle se promenait seule dans les vastes galeries et elle allait jusque sur le seuil de cet appartement dont aucune défense formelle ne lui avait interdit l'entrée; mais une insurmontable crainte l'empêchait de pénétrer jusqu'à Valentine; elle voyait toujours entre elle et sa sœur la figure sombre et inquiète de don Antonio de Bibar.

La jeune fille essaya de s'habituer à son isolement et de jouir de ces nouveaux biens que la Providence mettait à sa portée. Don Antonio avait la générosité facile des gens riches; il mettait une sorte d'ostentation à combler Mézélie de ses dons : elle avait plus d'argent qu'il n'en fallait pour satisfaire ses fantaisies, et tous les gens de l'hôtel étaient à ses ordres. Du reste, personne ne s'occupait d'elle; pourvu qu'elle n'eût point la fantaisie de sortir, elle était libre, maîtresse de son temps et de ses actions.

Dès les premiers jours elle avait vu, avec une surprise pleine de satisfaction, que M. de Granville passait à peu près sa vie hors de l'hôtel. Le comte lui témoignait toujours une amitié vive et une grande confiance, et il ne semblait ni étonné ni fâché de cette manière d'être. Souvent, quand M. de Granville reparaissait après deux ou trois jours d'absence, le comte lui disait :

— Eh bien! Pablo, vous avez mené joyeuse vie? Comment vont nos amis? La partie était-elle belle? C'est fini pour moi; maintenant, me voilà marié, rangé à tout jamais, je ne retournerai plus parmi vous; mais je me souviens volontiers de nos folies. Sur mon âme! j'ai été le pire de vous tous et me voilà le premier converti.

— Nous vous imiterons l'un après l'autre,

répondait M. de Granville avec son froid sourire; il faudra faire une bonne fin tôt ou tard.

— J'ai donné l'exemple.

— Madame la comtesse vous a converti ; mais nous, pauvres pécheurs, qui nous tendra la main pour nous tirer de l'abîme?

— Faites comme moi, mariez-vous.

— J'y songe, répondait M. de Granville en regardant Mézélie.

Les deux sœurs écoutaient, distraites, et ne comprenaient qu'à moitié ces paroles. Elles n'avaient aucune idée de cette vie dissolue, de ces passions immondes qui avaient usé don Antonio corps et âme, et auxquelles l'organisation plus puissante de M. de Granville suffisait encore. Leurs chastes regards tombaient sans s'émouvoir sur ces tristes personnifications du vice; elles ne voyaient pas toutes ces souillures, et, dans leur sainte innocence, elles n'éprouvaient ni crainte, ni indignation. Un secret instinct les avertissait pourtant; l'une demeurait froide et insensible à l'amour de l'homme aux bras duquel elle était tombée, l'autre s'éloignait de celui qu'elle avait repoussé par un premier mouvement d'aversion et de défiance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

Pages.

Une femme heureuse 1

LIVRE DEUXIÈME.

Deux vieilles filles 65

LIVRE TROISIÈME.

La maison du curé 137

LIVRE QUATRIÈME

Un mariage 203

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MÉZÉLIE.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

MÉZÉLIE.

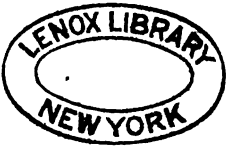
PAR H. ARNAUD

(Mme CH. REYBAUD).

Tome Second.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Ce.

1839


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LIVRE CINQUIÈME.

AU RETIRO.

XXXI

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi. Mézélie commençait à éprouver les influences de cette vie molle et inactive; elle s'était habituée à sa solitude, elle y avait trouvé des jouissances ignorées, des plaisirs à la fois vifs et tranquilles; car elle avait découvert tout un monde inconnu en ouvrant la bibliothèque de don Antonio. Cette collection se composait d'une centaine de volumes entassés au fond d'une salle basse. Un amateur de beaux livres n'en aurait pas donné vingt francs, un savant n'y aurait pas jeté les yeux; mais quel trésor pour une jeune fille avide d'éducation et de savoir! Il y avait là quelques historiens espa-

XXXI

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi. Mézélie commençait à éprouver les influences de cette vie molle et inactive; elle s'était habituée à sa solitude, elle y avait trouvé des jouissances ignorées, des plaisirs à la fois vifs et tranquilles; car elle avait découvert tout un monde inconnu en ouvrant la bibliothèque de don Antonio. Cette collection se composait d'une centaine de volumes entassés au fond d'une salle basse. Un amateur de beaux livres n'en aurait pas donné vingt francs, un savant n'y aurait pas jeté les yeux; mais quel trésor pour une jeune fille avide d'éducation et de savoir! Il y avait là quelques historiens espa-

gnols et plusieurs poëtes. Mézélie passait sa vie à lire ces grands récits, ces beaux vers qui parlaient si bien de guerre et d'amour. Son cœur battait à ces nobles images, son imagination ranimait les cendres mortes de ceux qui avaient écrit tant d'immortelles pages; elle n'était plus seule, ils avaient peuplé sa solitude; elle les aimait comme des amis absents.

Souvent, assise sous les arceaux de la galerie, elle lisait les divines poésies de Garcilaso de la Vega ou les odes sacrées de Fray Luis de Léon; puis elle fermait les yeux et rêvait de ce monde d'autrefois, de ces générations éteintes qui lui parlaient encore du fond de leur tombeau.

A la voir dans ce lieu plein d'ombre et de silence, à travers ces arcades couronnées de feuillage et devant lesquelles des citronniers touffus étendaient leurs branches, on l'eût prise pour une de ces pâles sultanes des contes arabes qui dorment dans des jardins enchantés. Elle avait encore la fierté timide, la grâce un peu sauvage d'une jeune fille élevée dans l'ignorance et les simples habitudes d'une société à demi civilisée; mais un reflet des facultés qui venaient de s'éveiller dans son esprit et dans son âme illuminait sa beauté. Elle n'éprouvait plus l'abattement, l'ennui profond dont elle avait été saisie en entrant

dans l'hôtel de Bibar; ce séjour plein de solitude et de grandeur lui plaisait maintenant.

Mézélie s'était habituée à vivre sans sa sœur, et il lui semblait que Valentine n'était pas malheureuse. Chaque jour elle la voyait. La jeune femme était calme, toujours belle. Don Antonio lui donnait de magnifiques parures, il la comblait de soins attentifs et continuels, il s'occupait d'elle seule. Elle acceptait tous ces témoignages d'un air de tranquille reconnaissance; sa physionomie, naguère si mobile, n'exprimait plus qu'une sorte de langueur; toutes ses paroles étaient lentes et accompagnées d'un vague sourire.

Une fois les deux sœurs restèrent seules un moment, elles eurent le temps de se jeter dans les bras l'une de l'autre, Mézélie dit tout bas à Valentine : — Eh bien! es-tu heureuse?

Mais don Antonio rentra, et la jeune femme n'osa répondre.

Pendant quelque temps Mézélie vécut ainsi sans trouble, sans ennui, satisfaite par les plaisirs de l'imagination et de l'intelligence; mais elle finit par éprouver ce vide, ce vague besoin d'émotions qui tourmente les organisations puissantes. Elle subit l'influence de cette vie molle, luxueuse, exempte de soucis matériels. Il fallait un aliment à ses facultés nouvelles, quelqu'un

qui comprit ses pensées, qui répondit à ses paroles, et elle ne trouvait jamais devant elle que le visage souriant, épanoui et un peu niais de Frasquita.

La métisse s'était habituée aussi à cette espèce de reclusion qui d'abord lui avait fait peur. Elle végétait paresseusement dans son oisiveté, et parfois elle disait à sa maîtresse avec un long soupir de satisfaction :

— Quel paradis! sainte Vierge! c'est ici comme dans la maison du bon Dieu, où tout est d'or et d'argent, avec de beaux jardins où se promènent les anges! Madame la comtesse a tous les jours de nouvelles robes, et des mantilles, et des joyaux comme une reine n'en a pas de pareils, et vous aussi, maîtresse, quel dommage de ne pouvoir pas aller promener un peu tout cela dehors!

M. de Granville passait sa vie hors de l'hôtel; son attitude auprès de Mézélie était celle d'un froid respect; il semblait avoir oublié ses premiers sentiments, ses projets, et jamais la moindre allusion de sa part ne rappela ce qui s'était passé à Acayucan. Alors la jeune fille éprouva moins d'embarras et de contrainte en sa présence; elle cessa de le craindre et de fuir les occasions de se trouver seule avec lui.

XXXII

Un soir Mézélie veillait dans le jardin ; il faisait sombre ; les lampes suspendues dans la galerie jetaient des lueurs tremblantes à travers le feuillage. Déjà les lumières étaient éteintes dans l'appartement de la comtesse, et ses femmes avaient fermé les doubles jalousies qui s'abaissaient devant les fenêtres. Il n'y avait personne dans la galerie ; les domestiques s'étaient déjà retirés, le silence profond de la nuit régnait partout ; à peine si l'on entendait, au delà des hautes murailles, le bourdonnement sourd et confus de de la ville encore éveillée.

Tout à coup une ombre passa le long des

arcades, et quelqu'un entra dans le jardin.

Mézélie poussa vivement le bras de Frasquita, et elle s'écria :

— Qui vient ici ?

— Pardon, je vous ai fait peur, mademoiselle ? dit M. de Granville en s'approchant.

— C'est vous, monsieur ! dit-elle avec plus de surprise que de frayeur.

— Je suis rentré de bonne heure et je ne sens nulle envie de dormir. On étouffe là dedans ; je suis venu ici respirer la fraîcheur de cette belle nuit. Si ma présence vous importune, cependant, je me retirerai.

— J'allais rentrer, répondit Mézélie avec quelque embarras.

— Pourtant vous veillez, chaque jour, jusqu'à passé minuit. Souvent je vous ai aperçue des fenêtres d'en haut, assise à cette même place. En vérité, vos vêtements blancs, votre attitude immobile vous faisaient ressembler de loin à une belle statue. Ne voulez-vous pas rester encore un moment, mademoiselle ?

Elle se rassit sans rien dire, et attirant Frasquita à ses genoux, elle s'appuya des deux mains sur l'épaule de la métisse.

— Vous ennuyez-vous beaucoup ici ? reprit M. de Granville en français.

— Moi, monsieur? point du tout; je lis, je travaille, et les heures passent tout doucement.

— J'avais pensé que ce nouveau genre de vie, l'espèce de solitude où vous êtes devaient vous donner des moments d'ennui : il faut une âme bien apathique ou bien ardente pour supporter l'isolement.

— Mais je ne suis pas absolument seule.

— Oui, vous avez votre métisse, et une fois par jour vous voyez votre sœur, dit M. de Granville avec une sorte d'ironie; certainement vous n'êtes jamais seule. Tenez, mademoiselle, je ne vous comprends pas, je ne vous crois pas. Est-il possible que vous supportiez sans impatience et sans ennui cette espèce de clôture! Mais vous devez désirer le monde, la liberté, une autre existence plus active, plus animée?

— Non, monsieur, répondit-elle tranquillement, je ne songe pas à changer cette façon de vivre, puisque c'est impossible.

— Impossible! répéta M. de Granville en secouant la tête; pourquoi? Il dépend de vous seule de changer entièrement votre sort.

Elle le comprit et ne répondit pas.

— Mais la monotonie de vos habitudes va être forcément rompue, reprit M. de Granville, vous allez changer de séjour...

— Comment ! interrompit-elle effrayée, où dois-je donc aller? Et ma sœur ?

— Le comte vous emmène toutes deux à son habitation du Retiro....

— Quel endroit est celui-là ?

— C'est un magnifique domaine que don Antonio possède dans le district de San-Marco.

— Nous allons vivre à la campagne ! s'écria Mézélie; quel bonheur ! Je sortirai, j'irai me promener dans les bois comme à Acayucan. Oh ! Frasquita, Frasquita, que nous allons être heureuses ! Et quand partons-nous, monsieur?

— Demain.

— Demain ! mais don Antonio n'a rien annoncé, rien dit.

— C'est qu'il ne s'est décidé que ce soir. Vous savez que dona Ana, sa sœur, habite le Retiro ?

— Oui, monsieur; elle est là, avec sa famille?

— Elle n'a d'autre famille que son mari, le marquis de Villasanta.

— Valentine sera d'abord un peu embarrassée d'appeler sa sœur une si grande dame. On dit qu'elle est bien belle, bien imposante, dona Ana.

— C'est une béate sèche, ennuyeuse et toute confite en bonnes œuvres, murmura M. de Granville; la pire espèce de femmes, selon moi.

— Et c'est demain, demain?

— Oui, nous partirons le soir...

— Vous! vous aussi, monsieur? interrompit Mézélie avec quelque étonnement.

— Oui, mademoiselle; cela vous surprend? pourquoi donc avez-vous pensé que je resterais ici?

— C'est que... c'est qu'il me semble que vous vous ennuierez là-bas.

— Ah! vous croyez que je ne saurais renoncer à cette vie pleine d'activité, de plaisirs bruyants? Mais moi aussi j'aime la paix des champs, cela me repose. J'ai besoin de me retremper dans des habitudes calmes, régulières. L'aspect de la nature, le chant des oiseaux, la verdure, les fleurs; mais c'est très-joli tout cela!

M. de Granville avait, en parlant ainsi, l'accent triste et ironique d'une gaieté forcée; on devinait, à travers ces affectations de contentement, une sourde agitation, une sorte de rage. En ce moment la lune montra son blanc visage à travers les arbres, et un de ses rayons argentés éclaira la figure de M. de Granville. Il était pâle, amaigri, et ses yeux sombres semblaient cachés plus profondément sous leur orbite. Mézélie ne put se défendre d'une espèce de compassion, il lui semblait qu'il fallait que M. de Granville eût

beaucoup souffert pour reparaître, après si peu de temps, avec une telle physionomie. Elle ne comprenait pas les ravages que font les mauvaises passions, et elle dit doucement :

— Mon Dieu ! monsieur, vous avez été malade?

— Non répondit-il : mais j'ai passé quatre jours d'une vie d'enfer; j'ai joué !

Mézélie fit un mouvement. M. de Granville reprit d'une voix brève :

— Que voulez-vous ! il faut des émotions à certaines âmes; on ne vit que quand on sent son cœur battre dans sa poitrine. La plupart des hommes attendent les chances que leur envoie le hasard; mais le joueur se prend corps à corps avec la fortune; vingt fois en un jour elle le relève et l'écrase; souvent une heure de sa vie résume les ardentes espérances, les douleurs, les joies furieuses qui se trouvent dispersées dans le cours des existences ordinaires. Il faut des facultés puissantes pour suffire à de telles émotions; il faut une âme courageuse, un esprit froid, une tête de fer. C'est une lutte incessante, acharnée, où, quels que soient les revers, il faut rester ferme et debout.

Mézélie regardait M. de Granville avec étonnement : elle ne le comprenait pas.

— Et c'est ainsi que vous avez toujours vécu? demanda-t-elle.

— Oui, toujours, répondit-il froidement; mais tout s'épuise ici-bas, même cette source puissante d'émotion; il faut un temps de repos pour raviver l'âme et le corps après ces terribles fatigues.

Il laissa retomber ses mains sur ses genoux d'un air de lassitude profonde, et après un silence il ajouta :

— D'ailleurs, il faut que je quitte la Havane pour quelque temps; j'ai fait une perte considérable.

Mézélie ignorait quels étaient les moyens d'existence de M. de Granville. Elle lui dit simplement :

— Mais cette vie que vous vantez a de terribles résultats, ce me semble; elle compromet votre fortune.

— La fortune! l'argent! interrompit M. de Granville avec un sourd ricanement; eh! bon Dieu, c'est comme le flux de la mer qui monte et se retire; hier l'or roulait à poignées devant moi, aujourd'hui cela s'est écoulé, demain cela reviendrait peut-être; mais demain je ne jouerai pas!

Mézélie ne comprit qu'à demi l'espèce de con-

fidence que venait de lui faire M. de Granville. Elle ne vit pas qu'il était sous le coup d'un de ces terribles revers auxquels l'existence des joueurs est sujette. Elle ne tint guère compte non plus des aveux qu'il avait laissés échapper : son candide regard ne pouvait voir dans les abîmes de cette âme dévastée par les mauvaises passions. Cet homme lui sembla seulement extravagant et fou : elle en eut pitié.

— Ce sera peut-être un bonheur pour vous de ne plus pouvoir jouer, dit-elle ; je n'ai point d'expérience, je ne sais pas encore exactement ce qui est bien et ce qui est mal dans le monde : mais il me semble, d'après ce que vous venez de me dire, qu'un joueur renonce à sa volonté, à son jugement, pour aller où un hasard aveugle le pousse ; et qui sait où l'on peut arriver ainsi ! Si vous reveniez sur toute votre vie, peut-être vous apercevriez-vous que le jeu vous a fait faire de grandes fautes.

A ces mots M. de Granville tressaillit intérieurement, et il détourna la vue comme s'il eût craint que quelque chose du passé fût écrit dans son regard. Mézélie se leva.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle ; voici qu'il se fait tard, il faut rentrer.

— Que votre sommeil soit paisible. faites de

beaux rêves, dit M. de Granville avec son froid sourire. Moi je ne pourrai pas dormir; et cette nuit va me paraître longue.

La jeune fille le salua du geste et s'éloigna d'un pas léger, une main appuyée sur l'épaule de Frasquita.

— Elle est belle! murmura M. de Granville en la suivant du regard, elle m'appartiendra; et peut-être alors quitterai-je cette vie de damné!

XXXIII

— Nous arrivons, voilà le Retiro, dit M. de Granville, en montrant à Mézélie une maison dont les murailles blanches paraissaient à l'extrémité d'une longue avenue de palmiers et de tamarins.

Les chevaux, lancés au galop, parcoururent en une minute le chemin sablé; la voiture où le comte était seul avec Valentine s'arrêta au perron; Mézélie, M. de Granville et toute la suite arrivèrent presque en même temps. La jeune femme, appuyée au bras de son mari, jeta autour d'elle un regard plein de langueur, et dit en respirant profondément, comme si elle se sentait revivre au grand air :

— Ah! que ces ombrages sont beaux! qu'on doit être bien ici!

En ce moment, dona Ana et le marquis de Villasanta parurent sur le perron. Don Antonio s'approcha en tenant Valentine par la main.

— Mon frère, ma sœur, dit-il, voici la comtesse de Bibar; elle vous connaît déjà sur ce que je lui ai dit de vous. Je vous demande pour elle la bonne amitié que vous avez pour moi.

Les deux femmes s'embrassèrent. M. de Villasanta baisa la main de sa belle sœur; puis, don Antonio présenta aussi Mézélie à la marquise et à son mari. La jeune fille leva timidement les yeux sur ces étrangers, dans la famille desquels elle était entrée presque malgré elle et probablement malgré eux. Dona Ana la salua cérémonieusement, et le marquis lui dit en très-bon français.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle; don Antonio nous avait prévenus qu'il amenait avec sa femme une charmante sœur.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle ingénument; vous avez été en France, cela se voit à votre accent et à vos manières.

— Certainement, M. le marquis est presque aussi Français que vous et moi, dit monsieur de Granville.

Don Antonio avait déjà emmené sa femme, sous prétexte qu'elle avait besoin de repos ; Mézélie suivit la marquise dans le salon; elle était toute joyeuse de ne plus être seule enfin, et disposée à aimer ses nouvelles connaissances. Mais dona Ana n'avait rien de ce qui forme promptement des relations intimes; c'était une femme de vingt ans environ, régulièrement belle, mais d'une physionomie sévère et triste. Sa toilette était fort simple; elle était comme ensevelie dans les plis d'une longue robe noire, sur le devant de laquelle pendait une petite croix, et ses cheveux, relevés et noués derrière la tête, laissaient entièrement à découvert un front de dévote, pâle, soucieux, toujours baissé.

— Mon Dieu! pensa Mézélie interdite, quel sombre visage! Et elle se tourna lentement vers le marquis. Don Fernando de Villasanta était jeune encore, et il avait une de ces têtes espagnoles où les belles lignes du type arabe se sont conservées dans toute leur pureté. Ses yeux étaient d'une indicible beauté; leurs prunelles noires semblaient se dilater dans un émail azuré et jeter une flamme sous ses cils longs et soyeux. Il avait la taille haute et cambrée, la chevelure abondante et noire; son air était grave et fier, son sourire plein de bonté. Comme Mézélie sem-

blait tout interdite de l'accueil de dona Ana, il se rapprocha d'elle et lui dit en français :

— Excusez la préoccupation de la marquise, mademoiselle; c'est une personne sérieuse, peu expansive, mais elle a pour vous les meilleurs sentiments, soyez-en sûre.

Après cette espèce d'explication, il se tourna vers sa femme et lui dit en espagnol :

— Eh bien! dona Ana, ne voulez-vous pas venir faire un tour dans la maison et dans les jardins, avec mademoiselle ?

La marquise se leva silencieusement et prit la main de Mézélie, comme si elle voulait réparer par cette politesse un peu familière ce qu'il y avait eu de froid dans l'accueil qu'elle venait de lui faire.

La jeune fille fut touchée de cette espèce de retour ; elle serra timidement la main qui tenait la sienne et dit à demi-voix :

—Oh! madame, que je désire gagner votre bienveillance et votre amitié! Je serais si heureuse de retrouver ici des amis, une famille, tout ce que j'ai perdu!

La marquise ne comprit pas cet élan d'un cœur jeune, avide d'affections et qui attendait quelque retour de tout ce qu'il ressentait de sympathie pour autrui ; elle dit après réflexion et sans lever sur Mézélie ses grands yeux tristes :

— Je remercie Dieu qui vous a amenée parmi nous, mademoiselle ; on dit que vous êtes une personne sage et pieuse ; j'espère que vous serez un exemple continuel d'édification pour notre maison.

— Oui, madame, je tâcherai de bien faire, répondit la jeune fille étonnée. J'ai été élevée par une personne vertueuse, une sainte ; je tâcherai de me souvenir sans cesse de ce que son exemple m'a enseigné.

— C'est bien ; Dieu vous fasse la grâce de persévérer ! dit gravement la marquise ; je vais d'abord vous mener à la chapelle.

La maison n'avait qu'un seul étage couvert en terrasse. Autour de ce vaste corps de logis se groupaient des constructions irrégulières, destinées aux usages domestiques et où logeaient les esclaves attachés au service intérieur ; de grands arbres couvraient de leur ombre éternelle cette retraite qui offrait au milieu d'une contrée déserte toutes les magnificences de la civilisation. Le comte de Bibar unissait à ses inclinations toutes sensuelles un instinct d'élégance et de grandeur qui le dirigeait dans l'emploi de son immense fortune. Il avait le goût des belles choses comme les grands seigneurs du seizième siècle qui se passionnaient pour les peintures de Raphaël,

pour toutes les merveilles des beaux-arts, et qui savaient à peine lire.

La façade du Retiro était entièrement découverte du côté du nord, et sous les fenêtres, fermées par des jalousies vertes, s'étendait un jardin qui eût fait rêver le paradis terrestre à des âmes moins dévotes que celle de dona Ana. Ces fruits parfumés comme des fleurs, que notre pâle soleil ne saurait mûrir, ces fleurs brillantes dont les larges pétales exhalent de si chauds parfums, toute cette végétation puissante que fait éclore le climat ardent des tropiques, parait ce coin de terre environné de sombres forêts, et au-dessus duquel rayonnait le ciel d'un bleu limpide : l'air qu'on y respirait était enivrant; il portait à l'âme une langueur ineffable, une molle volupté.

Des voix mystérieuses semblaient murmurer de plaisir et d'amour sous les épaisses feuillées, dans l'eau qui fuyait en baisant les fleurs, dans le souffle du vent tiède et plein de suaves émanations. On eût dit un de ces jardins enchantés où l'antiquité païenne plaçait ses idoles, ou bien une de ces impénétrables retraites où les sultans cachent leurs odalisques.

Mais au milieu de ces riants bosquets s'élevait une croix; et ce symbole de pénitence et de douleur semblait placé là pour rappeler le néant et

la vanité des jouissances terrestres. Les murs blancs de la chapelle étaient à demi cachés sous un massif de magnolias, et sur la porte en bois de cèdre on lisait une inscription latine tirée des Psaumes. Cette croix, ces lugubres paroles qui rappelaient la mort et l'éternité avaient plus de sens au milieu des jouissances qui rendent la vie si facile et si belle; elles glaçaient l'âme enivrée des parfums et des harmonies de ce séjour.

— Nous avons tous les matins la messe, dit dona Ana, en ouvrant la chapelle, et pour les grandes fêtes l'exposition du saint sacrement et le salut.

En achevant ces mots, elle entra et présenta l'eau bénite à Mézélie; toutes deux s'agenouillèrent pour faire une courte prière; le marquis était resté dehors.

D'abord la jeune fille fut saisie d'une vague frayeur; cette sombre chapelle ressemblait à un caveau funéraire. Le soleil à son coucher ne jetait plus qu'un faible rayon à travers les magnolias qui étendaient leurs branches devant les fenêtres; un triste silence régnait sous cette grande voûte, où la lumière tremblante d'une lampe suspendue devant l'autel remplaçait déjà la clarté du jour. L'or éclatait sur tous ses lambris, et au milieu des larges cadres qui ornaient les murs se

dressaient d'austères figures de moines : c'étaient les saints du calendrier espagnol, les apôtres et les martyrs de la religion dans les deux Indes.

Mais la jeune fille entendait hors de la chapelle le faible gazouillement des oiseaux et le doux bruit du vent qui faisait frémir les feuilles des magnolias; la fraîcheur embaumée du soir arrivait encore jusqu'à elle, et bientôt son âme, un moment contristée, se ranima sous ces influences. Elle éprouvait depuis qu'elle parcourait ces lieux une vague émotion, une plénitude d'existence qu'elle n'avait jamais connue; son cœur battait plus vite, la vie lui souriait sous tous ses aspects, et, dans sa reconnaissance, elle remerciait Dieu qui tout à coup la rendait heureuse. Elle priait, le regard attaché au ciel, les lèvres souriantes, et dans l'attitude d'une rêveuse contemplation. Près d'elle dona Ana était prosternée à deux genoux, le front baissé et les yeux fixés sur la terre. En ce moment la physionomie de l'une exprimait la tendre dévotion, les belles espérances d'une âme encore vierge, et celle de l'autre la ferveur ascétique, le mystique recueillement d'un cœur détaché des affections terrestres. Toutes deux étaient ainsi d'une beauté frappante; et le dernier rayon du soleil qui pas-

sait à travers les magnolias semblait les environner d'une auréole.

Le marquis arrêté sur le seuil regardait ce groupe avec une admiration silencieuse: du point de vue où il s'était placé, l'intérieur de la chapelle semblait un magnifique tableau d'intérieur dont la porte ouverte formait le cadre.

La marquise acheva ses oraisons, et faisant signe du regard à Mézélie, elle se leva et ressortit en silence de la chapelle; sa scrupuleuse dévotion l'avait empêchée de parler dans ce lieu consacré, mais une fois dehors, elle dit d'un air de satisfaction où perçait quelque orgueil:

— Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, que nous avons une jolie église?

— Oui, madame, elle est d'une grande magnificence; Jésus! que de richesses!

— Vous n'avez encore rien vu; demain je vous montrerai la sacristie, où sont les châsses et les ornements. C'est une petite salle voûtée dont la porte est derrière le maître-autel; nous avons de précieuses reliques.

— Depuis des années dona Ana travaille à l'embellissement de cette chapelle, dit le marquis avec un sourire qui, cependant, n'avait rien de railleur ou d'ironique; elle s'est dépouillée, pour l'orner, de tous ses bijoux; son collier de perles

est au cou de la sainte Vierge, ses bagues, ses bracelets parent l'enfant Jésus, et ses plus belles robes de soie ont servi à faire des ornements d'autel.

— N'est-il pas juste que la maison de Dieu soit plus belle que celle de ses créatures? dit humblement dona Ana ; ne me faites pas un mérite d'avoir accompli mon devoir. D'ailleurs, pourquoi aurais-je gardé toutes ces parures, puisque je n'irai jamais dans le monde?

— Vous avez presque toujours vécu ici, madame? demanda Mézélie avec intérêt.

— Oui, j'y ai passé mon enfance, et après mon mariage, pendant que M. le marquis était en France, j'y suis restée cinq ans sans voir d'autre visage blanc que celui de mon confesseur.

— M. le marquis a demeuré en France cinq ans et vous ne l'avez pas suivi! dit Mézélie avec simplicité ; ah! madame, que vous avez dû vous ennuyer toute seule ici!

— On ne s'ennuie jamais à faire de bonnes œuvres et à prier Dieu, répondit gravement dona Ana.

— Oui, madame, quand on est comme vous une sainte, dit Mézélie avec douceur ; mais pour des personnes moins parfaites, la solitude est affreuse. Il faut avoir une âme bien pieuse pour

se séparer ainsi sans murmure des affections terrestres, pour ne pas sentir le vide affreux que laisse l'absence de ceux qu'on aime.

— Il y a des femmes qui n'aiment que Dieu, dit le marquis d'un accent qui ne donnait à cette réflexion aucun air de raillerie ou de reproche.

— Et c'est ici que je veux passer désormais le reste de ma vie, reprit dona Ana, je veux y être enterrée sous les dalles de la chapelle, aux pieds de mon père et de ma mère.

— Ils sont là? murmura Mézélie en tressaillant; et l'histoire que l'alcade avait racontée devant elle revint à sa mémoire.

— Oui, dit dona Ana avec une sourde exaltation, ils sont morts tous deux à Mexico, avant ces désastreuses révolutions qui nous en ont chassés; mais nous n'avons pas voulu laisser derrière nous les cercueils de nos parents: j'ai obtenu que leurs dépouilles mortelles fussent transportées ici. Ce malheureux pays, rebelle à son souverain, reniera peut-être quelque jour sa religion. Déjà la sainte inquisition n'existe plus, le clergé perd son influence; le temps pourrait venir où, comme en France, on vendrait le bien des couvents, des églises, on violerait les sépultures! Jésus, mon Dieu! cela fait horreur d'y songer.....

— Le padre Marco vous trouble l'imagination

avec ses prédictions sinistres, interrompit le marquis d'un air calme ; je vous supplie, madame, ne vous tourmentez pas des ces malheurs qui n'arriveront jamais, s'il plaît à Dieu.

Dona Ana soupira profondément et garda le silence. Mézélie l'avait écoutée avec étonnement ; elle commençait à comprendre que toutes les âmes dévotes n'étaient pas comme celle de dona Pepa ; elle entrevoyait chez la marquise une piété farouche, intolérante, et une austérité qui lui causait encore plus de crainte que de vénération.

— Hélas ! pensa-t-elle, frappée des rapports de caractère qu'il y avait entre le frère et la sœur, dona Ana aime Dieu comme don Antonio aime sa femme !

En ce moment une cloche sonna dans la maison.

— C'est le souper, dit le marquis ; vous y assisterez, dona Ana ?

— Oui, pour faire collation ; c'est aujourd'hui Quatre-Temps.

En entrant dans la salle à manger, Mézélie vit l'aumônier debout devant la table, et prêt à dire le *Benedicite*. Ce n'était pas un de ces gros moines, à la face débonnaire et fleurie, comme on en rencontre de toutes couleurs dans les rues de la Havane, mais un vieillard d'une figure hâve,

triste et austère comme celle d'un saint Jérôme.

— Voilà un saint homme ! dit tout bas M. de Granville en passant près de Mézélie, et le sourire d'ironique dédain qui plissa sa bouche acheva sa pensée.

XXXIV

Le comte vivait au Retiro comme à la Havane; il ne quittait pas Valentine et ne paraissait, avec elle, que pour les repas. Parfois il l'emmenait faire à cheval quelque promenade aux environs; mais alors ils n'étaient suivis que par des domestiques.

Dona Ana passait sa vie dans les pratiques puériles d'une dévotion exaltée, et dans l'accomplissement de quelques bonnes œuvres qu'elle regardait comme ses devoirs secondaires. C'était une femme d'une nature ardente, passionnée, et qui, heureusement pour elle, avait tourné vers Dieu toutes ses facultés. Elle s'était fait une

existence dure et misérable au milieu de toutes les splendeurs du luxe, et elle foulait aux pieds avec une orgueilleuse humilité toutes les grandeurs de son rang. Sa chambre était une cellule, elle couchait sur un lit de roseaux et jeûnait comme une carmélite. Ses vêtements étaient toujours d'une extrême simplicité, et elle portait souvent sous sa robe un rude cilice.

Mézélie ne tarda pas à éprouver une sorte d'éloignement pour la marquise; cette sombre dévotion, ces tristes habitudes, loin d'éveiller en elle aucune sympathie, glaçaient sa piété. Elle ne suivait guère dona Ana à la chapelle, et la laissait seule dans ses entretiens mystiques avec le padre Marco.

Celui-ci était un vieux trinitaire espagnol que les révolutions de la Péninsule avaient forcé de s'expatrier. Il avait fait la guerre contre les Français et contre la constitution. Plus d'une balle avait traversé son froc, et il lui était arrivé maintes fois de confesser les mourants sur un champ de bataille. Pendant la première invasion, il avait reculé pied à pied devant l'ennemi, et il était de ceux qui combattaient derrière les murs de Cadix, dernier boulevard de l'indépendance espagnole. Au retour de Ferdinand VII, il était rentré dans son couvent, et il croyait y passer en paix le reste

de sa vie; mais le règne de la constitution l'en avait une seconde fois chassé. Il n'était pas homme à renier son ancienne vie, il se battit avec les partisans du roi absolu contre le nouveau pouvoir. On le prit les armes à la main; sans sa tonsure on l'aurait fusillé; mais comme il était prêtre, on ne le condamna qu'à la déportation. Cependant, après la défaite de ses ennemis, il ne fut pas de ceux que les Français ramenèrent en Espagne; il avait en haine profonde l'intervention de ces étrangers, et il ne voulut rien leur devoir. C'est alors qu'il vint à la Havane et qu'il fut accueilli chez la marquise de Villasanta. Elle le fit son directeur, son aumônier, et bientôt il la gouverna entièrement.

Le padre Marco était, du reste, un homme de conscience et de bonne foi; sa conduite ne démentait pas ses doctrines; il était inflexible pour lui-même encore plus que pour autrui, et il donnait l'exemple de la vie pénitente qu'il prêchait. Cependant son zèle ne dépassait pas toutes les bornes; soit que l'expérience l'eût éclairé sur l'inutilité de certaines tentatives, soit qu'il dédaignât de venir au secours des âmes tièdes ou rebelles, il ne manifestait aucun esprit de prosélytisme. Il laissait le frère et le mari de dona Ana se damner à leur aise, et jamais l'impiété avérée

de M. de Granville n'excitait de sa part aucune parole de reproche et d'indignation. Il n'opposait qu'un froid silence aux discours qui attaquaient ses croyances; et quels que fussent les désordres d'autrui, il n'en témoignait qu'une désapprobation tacite.

Mézélie comprit, dès les premiers jours, qu'il n'y avait aucune intimité possible entre les membres de cette famille, ni parmi les personnes qu'elle avait admises dans son intérieur. C'était beaucoup que des êtres si différents d'opinions et de caractère vécussent en paix; cette bonne harmonie venait tout naturellement de ce que chacun se tenait à part. D'un côté don Antonio gardait sa femme, de l'autre dona Ana priait Dieu avec son confesseur.

M. de Granville, ne sachant que faire des heures que le jeu n'absorbait plus, passait son temps dans un triste désœuvrement. Chez lui une sorte d'anéantissement moral succédait ordinairement aux terribles émotions de cette passion fatale; puis, après un temps de repos, il se relevait plus ardent, plus téméraire, plus capable de recommencer cette vie maudite. Quelquefois, poussé par un besoin de mouvement, il s'élançait à cheval et parcourait sans but les environs, n'espérant de ses longues promenades qu'une lourde fatigue

et quelques heures de sommeil. Le plus souvent, il restait dans sa chambre, couché tout le jour dans un hamac où son nègre le berçait. Du reste, sa position dans cette maison était toujours la même; don Antonio lui donnait des marques d'une amitié fort généreuse et d'une grande confiance, car il le laissait approcher de sa femme; le padre Marco et dona Ana le voyaient d'un œil indifférent.

Le marquis de Villasanta traitait M. de Granville avec une froide politesse; mais à travers les relations de ces deux hommes, il était aisé de voir de la part du premier un souverain mépris, et de celle de l'autre une secrète aversion. Le marquis menait une vie fort active; il s'occupait de l'exploitation de ce vaste domaine qu'il possédait indivis avec son beau-frère, et il ne paraissait guère au milieu de sa famille que pour le repas du soir.

Mézélie ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était aussi seule au Retiro qu'à la Havane; mais cet isolement ne la jeta pas dans l'ennui, dans l'abattement profond qu'elle avait éprouvé naguère dans les tristes et somptueux appartements de l'hôtel de Bibar. Elle reprit les légers travaux que lui avait enseignés dona Pepa; elle se mit à broder, pour la chapelle, un devant d'autel; elle

essayait d'imiter sur le satin les pâles tulipes du magnolia, et la fleur éclatante du rosier de Perse; et, tout en travaillant, elle chantait à demi-voix, comme si elle eût craint d'éveiller les échos de cette vaste chambre où elle dormait, la nuit, sous de longs rideaux de gaze.

Quand le soleil baissait, elle sortait avec Frasquita pour faire une promenade dans le jardin, ou bien elle allait à l'endroit qu'on appelait le village. C'était comme une longue rue formée par les cases à nègres, et au bout de laquelle s'élevaient les bâtiments de la sucrerie. On travaillait nuit et jour dans cette immense usine, et le chant monotone des esclaves accompagnait en cadence le bruit incessant des machines.

Mézélie s'asseyait au milieu des négrillons, qui accouraient avec une mine empressée et craintive; elle leur distribuait toujours quelques bagatelles, dont la vue leur faisait pousser de joyeux éclats de rire, et elle parlait avec les négresses, qui, en la voyant venir, sortaient vite de leurs cases. Les esclaves n'étaient pas malheureux sur cette habitation, et on n'y entendait jamais ces cris, ces plaintes affreuses que les victimes jettent sous la main de leurs bourreaux. Chaque fois que Mézélie visitait les cases, elle entendait

dire autour d'elle que le marquis de Villasanta était un bon maître ; tous les esclaves l'aimaient.

— La marquise aussi est une personne pieuse et charitable, leur disait-elle alors ; elle vous fait du bien aussi.

Mais les esclaves avaient l'air de ne pas la comprendre. Ils n'éprouvaient nulle reconnaissance pour dona Ana ; ses bonnes œuvres ne les touchaient pas, parce qu'elle ne savait pas y mettre la grâce et l'onction d'une véritable charité. Une parole bienveillante, un regard de compassion jeté sur leur misère, inspiraient plus de gratitude à ces êtres irréfléchis et simples comme des enfants, que les libéralités distribuées par la marquise, avec un visage si austère et de si longues exhortations.

Quand Mézélie leur parlait du comte de Bibar, ils gardaient aussi le silence ; ils ne le connaissaient pas : depuis dix ans, peut-être, il n'était descendu ni à la sucrerie ni aux cases, qui n'étaient pourtant qu'à un quart de lieue de l'habitation.

Au milieu de cette vie à la fois active et paisible, Mézélie avait cependant des moments d'affreuse tristesse. Elle jetait autour d'elle un regard abattu, et elle murmurait dans la douleur que lui causait son isolement :

— Seule, mon Dieu ! toujours seule !

Souvent le découragement l'atteignait ; elle ne voyait aucun but à ses occupations, puisque personne ne semblait s'y intéresser. Il y avait pourtant quelqu'un dont l'approbation l'eût vivement touchée, et qui l'eût comblée de joie par quelque marque d'intérêt : c'était le marquis de Villasanta.

Elle n'avait jamais songé à se rendre compte de ce qu'elle éprouvait pour cet homme, et dans la sécurité de son âme elle se livrait à ce sentiment, qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait déjà ressenti. C'était une sorte de tendresse, d'intérêt profond pour tout ce qui venait de lui ou s'y rapportait. La présence de don Fernando lui causait cette joie secrète qui rayonne dans l'âme et illumine subitement toutes ses facultés. Elle l'observait avec une singulière attention ; elle cherchait à comprendre son âme, son caractère, ses idées, tout ce qu'il manifestait si peu dans ses relations de famille.

Pourtant, au bout de deux mois, elle ne lui avait pas adressé vingt fois la parole. Il était à son égard d'une politesse bienveillante, mais si réservée, que la plupart du temps il ne s'approchait d'elle que pour la saluer. Cette complète indifférence ne réprimait pas l'instinct aveugle

qui parlait déjà au cœur de la jeune fille ; elle s'y abandonnait dans toute la sécurité de son innocence, et elle pensait aimer don Fernando comme elle aimait sa sœur et dona Pepa, d'une tendre amitié.

XXXV

Un matin, en revenant des cases, Méazélie s'assit fatiguée au bord du chemin, sous un immense ceiva, dont le feuillage formait au-dessus de sa tête un abri impénétrable aux rayons du soleil. Le sentier tournait entre deux haies de citronniers, dont les branches touffues et armées de piquants servaient de clôture à un champ de cannes. La vue était bornée de tous côtés par ces vastes murailles de verdure au-dessus desquelles la canne à sucre élevait ses légers panaches. Il régnait dans ces lieux tant de fraîcheur et de silence, qu'en fermant les yeux on aurait pu se croire au milieu d'une de ces belles nuits des tro-

piques, qui raniment la création énervée par les ardeurs brûlantes du jour.

Frasquita s'était endormie sur l'herbe, et Mézélie, plongée dans une vague rêverie, effeuillait avec distraction un bouquet de géraniums roses posé sur ses genoux. Pas un souffle de vent n'agitait le feuillage sonore du ceiva ; le calme des airs était si profond, que les plumets argentés de la canne à sucre retombaient immobiles entre les longues feuilles satinées. Le chant des oiseaux, le faible bourdonnement des insectes avaient cessé; le soleil montait à l'horizon et secouait dans l'espace des flammes invisibles ; le ciel était d'un bleu sombre ; mais, dans les régions inférieures de l'atmosphère, rayonnait une lumière ardente et comme cuivrée, qui semblait incendier la terre de ses reflets embrasés.

La jeune fille appuya sa tête alourdie au tronc du ceiva, ses yeux se fermèrent, et elle tomba dans un assoupissement profond.

Au bout d'une heure, le trot d'un cheval qui frappait sourdement le sable du chemin réveilla brusquement Mézélie; elle entr'ouvrit ses yeux encore chargés de sommeil, et aperçut à dix pas devant elle le marquis de Villasanta.

— Mon Dieu ! mademoiselle, s'écria-t-il, vous ici à cette heure ! c'est une imprudence de marcher

par le temps qu'il fait; la chaleur est horrible aujourd'hui ; l'air qu'on respire au soleil est comme du feu.

— Je me suis arrêtée à l'ombre il y a une heure peut-être, répondit-elle en rougissant un peu, et je n'ai pas songé qu'il faudrait traverser la savane en plein midi. Mais vous, monsieur, vous marchez à travers cette fournaise comme une salamandre.

— Pas tout à fait, répliqua-t-il en souriant, j'avais comme un vertige au soleil, et en entrant sous ces ombrages j'ai été comme une âme qui passe du purgatoire en paradis.

A ces mots, il jeta la bride de son cheval aux mains du nègre qui le suivait, et mit pied à terre.

— Comme il fait bon ici! reprit-il en ôtant son large chapeau de paille, et en s'asseyant près de la jeune fille; me permettez-vous de vous tenir un moment compagnie?

Et comme elle se rangeait pour lui faire place, il ajouta en la regardant :

— Mon Dieu! je suis content de vous rencontrer ici, depuis longtemps j'ai le désir de vous parler, de vous interroger sur des choses qui vous intéressent.

Et comme elle le regardait interdite et surprise, il ajouta :

— Cela m'est permis, mademoiselle ; nous sommes parents, parents par alliance.

— Hélas! répondit-elle avec une profonde émotion, voici la première fois que j'entends de telles paroles; jusqu'à présent personne ici ne m'avait dit que j'étais de la famille, et je me considérais comme une étrangère.

— Je m'en suis aperçu; j'ai compris que vous meniez parmi nous une vie triste, isolée, malheureuse peut-être...

— Non, non, monsieur, interrompit-elle vivement ; je ne me plains pas de mon sort, je sens qu'il pourrait être pire. Ma sœur est heureuse, je le crois du moins; cela suffit à mon propre bonheur.

Don Fernando la regarda d'un air de doute.

— Oui, reprit-elle un peu confuse, c'est vrai, monsieur, ce que je vous dis là; pourquoi ne le croyez-vous pas?

— Parce que je comprends votre situation mieux que vous-même, peut-être, répondit-il doucement ; parce que je sais que l'isolement où vous vivez est une affreuse chose. N'est-ce pas que vous vous ennuyez souvent?

Mézélie secoua vivement la tête.

— Non monsieur, dit-elle; je ne m'ennuie plus, mais je suis triste.

Il y eut un silence, puis don Fernando reprit :

— Je voudrais bien vous inspirer de la confiance, car je crois que je pourrais vous donner quelques bons conseils. Cela peut paraître étrange, ce que je vous dis là ; mais rien ici ne se passe comme partout ailleurs ; vous et moi nous vivons avec des gens qui ne sont pas comme tout le monde, vous devez vous en être aperçue.

Mézélie sourit faiblement et fit un signe affirmatif.

— Personne ici, excepté moi, ne vous comprend, reprit don Fernando ; et, il faut bien vous le dire, personne ne songe à votre position, à votre avenir. Votre sœur vous aime sans doute ; mais que peut-elle pour votre bonheur ? rien.

— Je ne m'en plains pas, répondit Mézélie d'une voix altérée.

— Non, vous avez du courage, de la résignation ; vous tâchez de vous contenter de la mauvaise place que le sort vous a faite ; c'est bien. Mais ne me dites pas que vous êtes heureuse, je ne pourrais vous croire, car je sais ce qu'on souffre quand on vit seul.

Ces mots vibrèrent jusqu'au fond du cœur de Mézélie. Tout à coup elle cessa de penser à sa propre situation et elle considéra celle de don Fernando. Sans savoir pourquoi, sans se rendre

compte de cette impression, elle appuya son visage sur ses mains et fondit en larmes.

— Pardonnez, pardonnez-moi, s'écria le marquis; je vous afflige, je vous blesse peut-être... Je n'ai pas su vous dire tout cela; mais ne voyez-vous pas ma bonne intention?

Elle releva la tête et lui sourit doucement.

— Je ne vous ai parlé de votre position que dans l'espoir de vous servir, de vous être utile, reprit-il avec plus de calme. Pour cela il faudrait me la faire connaître tout entière, me raconter toute votre vie. Don Antonio m'a dit que vous êtes venue bien jeune en Amérique et que vous avez été élevée dans la maison du curé d'Acayucan; mais en France n'avez-vous pas une famille?

— Je n'en sais rien, répondit-elle avec abattement. Mon père vit encore peut-être; mais comment le chercher? où le trouver? Don Antonio aurait pu tenter quelques démarches; Valentine l'en a supplié, mais il n'a rien fait sans doute.

— Non, certainement, il n'aura rien fait. Et ce Français, son ami, M. de Granville, ne vous êtes-vous jamais adressée à lui?

Mézélie secoua vivement la tête.

— Jamais, répondit-elle; je serais fâchée de lui avoir cette obligation.

— C'est bien, dit le marquis avec vivacité,

comme si cette parole l'eût rassuré. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Don-Antonio songe à vous faire épouser M. de Granville.

— Mais je ne le veux pas! s'écria-t-elle effrayée; mon Dieu! qui vous a dit cela?

—Personne; je l'ai compris à quelques paroles échappées au comte; mais ceci ne doit pas vous inquiéter, vous ne dépendez que de votre propre volonté, et je crois que vous connaissez M. de Granville...

—Je n'oserais le juger, répondit-elle; mais ce que je sais bien, c'est que je ne l'aime pas; et vous, monsieur?

— Moi! je le méprise, répondit-il simplement.

— Oh! non, non, je ne l'épouserai jamais! murmura Mézélie avec résolution.

— N'avez-vous point quelques papiers qui pourraient donner des renseignements sur votre famille? reprit le marquis.

— Oui, oui, monsieur; j'ai d'abord notre acte de naissance où est écrit le nom de mon père, le lieu de sa résidence; c'était à Paris. Il y avait encore avec ces papiers quelques lignes écrites par ma pauvre mère, l'adresse d'un négociant de Marseille, celle d'un autre négociant de la Vera-Cruz. Tout cela était enfermé dans un petit

portefeuille que ma mère me donna sur son lit de mort.

— Je verrai ces papiers. Mais dites-moi, comment vous êtes-vous ainsi trouvée seule et perdue avec votre sœur, dans un pays étranger, au bout du monde?

Alors Mézélie raconta les souvenirs frappants et terribles qui lui restaient de son enfance. Elle raconta ces traits épars dans sa mémoire comme les lignes indécises d'un tableau effacé. Elle se rappela cette chambre tendue en soie bleue où elle dormait près de sa mère, ce vieillard dont elle avait oublié le nom et qui la prenait sur ses genoux. Puis la maison des demoiselles d'Effanges, le jardin encaissé entre quatre murailles et où il ne croissait que des mauves; les promenades à la Chartreuse; puis encore un long voyage sur la mer et un autre voyage à travers les bois et les savanes; leur arrivée à Acayucan, et enfin le terrible dénoûment de ce drame confus : la mort de cette mère courageuse qui avait traversé tant de souffrances et de périls en portant ses deux enfants entre ses bras.

Mézélie pleurait en retraçant ses souvenirs, en parlant de sa mère; mais à travers ses larmes elle regardait le ciel avec une expression ineffable de douleur et d'espoir.

—Nous demeurâmes ainsi abandonnées, seules au monde, dit-elle en finissant; mais ma mère veillait sur nous, elle nous gardait encore, elle nous garde toujours. Quand j'éprouve cet abattement, ces tristesses où l'âme tombe parfois, je la prie, et mon chagrin s'apaise, le courage me revient.

Le marquis avait écouté ce récit avec une silencieuse émotion. D'abord ses regards étaient fixés sur Mézélie; puis il avait détourné la vue pour dissimuler l'espèce de trouble qui s'élevait dans son cœur lorsque les yeux limpides de la jeune fille s'arrêtaient sur les siens. Ce qu'il éprouvait ne lui faisait point peur cependant; c'était un secret attendrissement, une sympathie profonde pour cette enfant qui avait subi si jeune les peines de toute une vie, c'était une sorte d'exaltation de cœur qu'il n'avait jamais connue. Quand Mézélie cessa de parler il lui dit simplement :

— J'avais bien vu que vous aviez déjà éprouvé de grandes peines, je vous avais bien comprise. Maintenant vous êtes sûre du moins d'avoir un ami. Ayez confiance en moi, souffrez que je vous donne quelques conseils. J'ai trente ans et vous en avez dix-sept à peine; mon avenir est borné, le vôtre s'ouvre; je finis et vous commencez...

— Vous! dit-elle, étonnée; mais vous êtes jeune...

— Oh! non, dit-il avec un mélancolique sourire, j'ai beaucoup vécu déjà, et maintenant... Dieu vous garde d'une vie comme la mienne!

Mézélie le regarda comme si elle eût attendu la fin de cette espèce de confidence avec anxiété.

— J'ai l'air d'un homme heureux pourtant! reprit-il avec amertume; je possède tous les avantages qu'on envie, une fortune immense, un beau nom, de la considération dans le monde. J'ai une âme faite pour comprendre tout ce qui donne du prix à la vie, et cependant le découragement et le désespoir s'empareraient de moi, si je regardais un moment en moi-même, si je n'usais l'activité de mon âme et de mon corps dans des occupations matérielles et continuelles, qui ne me laissent le temps ni de penser ni de sentir. J'ai dû réduire mon existence aux plus étroites proportions possibles: j'ai dû renoncer à vivre et tâcher de végéter seulement. Vous ne me comprenez guère, n'est-ce pas?

Mézélie baissa la tête et soupira profondément.

— Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler, reprit don Fernando d'une voix plus calme, c'est de vous. Pour ne pas périr ici de

langueur et d'ennui, il faut vous créer des occupations. Je vous donnerai la clef de ma bibliothèque, il y a là beaucoup de livres que j'ai apportés de France.

— Des livres écrits en français ! interrompit Mézélie avec joie, je n'en ai plus vu depuis mon enfance ; à peine si je reconnaîtrai ainsi ma propre langue.

— Oui, peut-être ne la lirez-vous pas d'abord fort couramment ; n'importe, vous aurez tout le loisir de l'étudier ; personne ne viendra vous interrompre, personne n'entrera dans la bibliothèque quand vous y serez.

—Pas même vous? demanda-t-elle ingénument.

— Pas même moi. Mais ces études n'emploieront pas tout votre temps, il faudra essayer encore quelque autre travail. Peut-être auriez-vous du goût pour le dessin ?

— Autrefois ma mère nous en avait donné des leçons ; mais je les ai oubliées.

— Vous pourriez apprendre toute seule à peindre des fleurs, des paysages, c'est un facile talent ; il vous délasserait de vos études. Ne croyez-vous pas que vos journées ainsi remplies ne vous paraîtront pas trop longues ?

— Oh ! oui, je travaillerai avec courage, avec joie, s'écria-t-elle déjà animée d'une vive ému-

lation. Les heures sont bien tristes et bien vides quand on ne fait rien, quand on ne pense à rien ; et si l'on s'éveille au milieu de cette apathie, on ressent comme une sourde inquiétude, un besoin douloureux d'agitation...

— Vous avez déjà éprouvé cela ? interrompit le marquis.

— Oui ; mais à présent c'est fini, je ne végéterai plus ainsi. Il me semble que mes journées ne suffiront pas à tout ce que je veux entreprendre. Vous verrez que je ferai des progrès. J'y mettrai tant de bonne volonté, je serai si contente quand vous me direz que c'est bien, que j'ai réussi !

Don Fernando sourit doucement, et elle reprit d'une voix émue :

— Tenez, monsieur, vous êtes la seule personne ici qui m'ait inspiré tout d'abord de la confiance ; cependant je ne vous connaissais guère avant ce matin. Depuis plus d'un mois que nous habitons la même maison, vous ne m'avez pas adressé quatre fois la parole ; mais je comprenais bien tout ce que vous disiez aux autres devant moi et même votre silence.

Don Fernando fit un geste de doute, et dit sourdement :

— Pour deviner ce qui se passe parfois en moi, il faudrait avoir bien souffert.

— Oui, reprit plus vivement Mézélie, ce que vous éprouvez c'est un sombre ennui, une effroyable contrainte. Vous ne partagez ni les idées ni les sentiments de ceux qui vous entourent, et pourtant jamais aucune discussion ne s'élève entre vous. Souvent on vous choque, on vous blesse, involontairement sans doute : vous gardez le silence; mais vous changez de couleur, et vos yeux deviennent fixes. Ah! si j'avais osé, dans ces moments-là je vous aurais parlé.

— Et que m'auriez-vous dit? demanda-t-il presque à voix basse.

— Je ne sais : j'éprouvais aussi une secrète impatience, et quelque chose en moi se révoltait contre les discours du padre Marco. Quelle inexorable piété que la sienne! quelle sévère doctrine! Si je croyais tout ce qu'il dit, j'aurais l'âme remplie de scrupules et de frayeurs, je douterais de mon salut! Non, non, jamais je ne pourrais gagner le ciel à son exemple, jamais je ne pourrais vivre comme une sainte, comme dona Ana!

— Non, jamais! dit le marquis avec une émotion contenue, vous n'êtes pas faite pour cette existence sombre et mesquine; vous avez de trop belles facultés, des sentiments trop vrais, une âme trop aimante pour vivre dans cet orgueilleux isolement, dans cette abnégation complète des

affections humaines, pour être ce que vous appelez une sainte !

Il y eut un silence; puis Mézélie dit avec un peu d'hésitation :

— Est-ce que dona Ana a toujours été dévote ?

— Je n'en sais rien, répondit le marquis.

— Est-il possible ! murmura la jeune fille; et la remarque qu'elle allait faire resta sur ses lèvres.

— C'est étrange ce que je vous dis là, continua le marquis, c'est vrai pourtant; lorsque j'épousai dona Ana, je l'avais vue deux fois. Huit jours après notre mariage, je partis. Mon père était mort en France, et des affaires importantes rendaient ce voyage nécessaire...

— Et vous n'avez pas emmené votre femme?

— Elle ne voulut pas venir.

— Oh ! oui, elle était déjà dévote puisqu'elle put ainsi se séparer de vous, dit naïvement Mézélie; et votre absence dura cinq ans? mais alors vous ne songiez donc pas... vous n'éprouviez pas de chagrin d'une si longue séparation ?

— Je n'aimais pas dona Ana, répondit froidement le marquis; non je n'avais point d'amour pour elle, et cependant je revins ici avec des illusions, des projets, l'espoir d'un heureux ave-

nir. Je ne me rappelais rien de dona Ana, si ce n'est sa beauté; je ne pouvais juger son esprit ni son cœur sur ses lettres si rares, si courtes : les femmes élevées comme elle ne savent rien écrire. Je croyais voir se réaliser je ne sais quel rêve de bonheur auquel je m'étais attaché. Après des années d'une vie libre, dissipée, je croyais que quelque chose de mieux m'attendait; je venais chercher mon intérieur, ma famille, ma femme... j'ai trouvé le padre Marco et une sainte!

A ces mots prononcés avec une sourde colère, un amer dédain, Mézélie fit un mouvement comme pour retenir don Fernando qui s'était levé, et elle lui dit timidement :

— Mais n'avez-vous rien à vous reprocher, vous, monsieur? n'êtes-vous pas resté loin de votre femme, trop longtemps, peut-être?

— Oui, c'est ce que je me suis dit, ceci fut un tort : je l'expie. Il fallait me souvenir que j'étais marié; il fallait renoncer plus tôt à ce pays que j'aurais si volontiers adopté, mais où ma femme ne voulait pas me venir trouver. Vous voyez que je suis juste. Mon parti est pris; je souffre l'influence de ce moine; j'ai une parfaite tolérance pour la dévotion de dona Ana, et je me suis fait une vie tout à part de la sienne. Heureusement elle n'a jamais eu l'idée de me convertir, et elle

s'est habituée à considérer notre séparation comme définitive en ce monde et dans l'autre.

Il passa la main sur son front comme pour chasser une idée pénible, et reprit tristement :

— Mais pourquoi vous entretenir de tout cela? c'est de vous seule que je voulais vous parler.

En ce moment le tintement d'une clochette se mêla au bruit du vent qui commençait à agiter le feuillage.

— Entendez-vous! dit Mézélie étonnée.

— C'est la sonnette du viatique; elle vient de ce côté, s'écria don Fernando en se levant vivement, il y a donc quelque malade aux environs?

— A une demi-lieue d'ici, dans une case bâtie au pied de la montagne, il y a une vieille négresse libre qui va mourir; le padre Marco doit lui porter ce soir les sacrements.

— Eh bien! le voici, il est tard, voyez, le soleil va disparaître...

— Déjà! s'écria Mézélie en se levant.

— Je vous quitte, continua rapidement le marquis; les papiers dont vous m'avez parlé, ce soir vous les mettrez sur la table, dans le salon qui précède ma bibliothèque; je les prendrai. Adieu.

Il s'élança sur son cheval et partit au galop. Une minute après, la procession parut à l'autre

bout du chemin. Mézélie s'était machinalement agenouillée, le visage tourné du côté où venait de disparaître don Fernando.

Le padre Marco arrivait sous un dais porté par deux esclaves; il priait à haute voix, les yeux baissés sur le calice qu'il tenait dans ses mains. Derrière lui venait dona Ana, le front courbé, le regard attaché sur la terre; on distinguait à peine ses traits sous le long voile noir qui tombait jusqu'à ses genoux. Elle passait sans rien voir, semblable à une ombre qui traversait ce monde, ou bien à une de ces austères figures de saintes, peintes sur les murailles des couvents. Ses femmes la suivaient, en priant avec distraction, leur rosaire à la main. La marquise était ainsi d'une beauté sombre et sévère qui frappa vivement Mézélie.

— Hélas ! pensa la jeune fille avec une espèce de serrement de cœur, elle est la femme de don Fernando, et pourtant elle aime Dieu par-dessus tout !

XXXVI

Le lendemain, Mézélie apprit à son réveil que le marquis était parti pour la Havane.

— Comment! dès ce matin? dit-elle à Frasquita, qui venait de lui donner cette nouvelle.

— Oui, maîtresse, au lever du soleil.

— C'est étrange! pensa Mézélie avec un serrement de cœur, il ne m'avait pas parlé hier de ce voyage.

Elle se leva toute triste et pensive; le contentement qu'elle éprouvait depuis la veille venait de s'évanouir tout à coup; ces lieux où n'était plus don Fernando lui semblaient horriblement vides. Peu à peu, cependant, cette impression

pénible fit place au souvenir de ce qui s'était passé la veille, et Mézélie se sentit consolée; seulement, elle avait une grande impatience de revoir don Fernando.

Elle songea alors à profiter de l'offre qu'il lui avait faite. Le soir précédent, elle était allée déposer les papiers qu'il lui avait demandés dans la salle qui précédait la bibliothèque, et elle y retourna le cœur palpitant d'une vague inquiétude. Il lui semblait que, dans la précipitation de son départ, don Fernando aurait oublié ses offres et ses promesses; mais en entrant, elle ne vit plus ses papiers sur la table, et à la place il y avait une clef. Mézélie la prit et resta là le regard fixe et rêveur, le front appuyé sur sa main.

Son cœur était plein d'émotions confuses et douces dont elle était comme étonnée; elle le sentait tressaillir sans savoir pourquoi; toutes les paroles de don Fernando revenaient à sa mémoire, et elle se disait, avec une indicible joie, qu'elle avait trouvé un ami. Il lui semblait que c'était ainsi qu'elle aimait dona Pepa, avec reconnaissance, avec tendresse, avec dévouement. Sans doute, s'il n'eût pas été marié, elle aurait plus scrupuleusement regardé jusqu'au fond de son cœur; mais, dans la fierté de sa conscience, elle n'avait point peur des sentiments coupables; elle

était trop pure pour craindre d'aimer d'amour l'époux de dona Ana.

Mézélie se leva et fit le tour de la salle lentement, en s'arrêtant devant chaque meuble, en regardant avec un secret attendrissement tous ces objets qui lui rappelaient la présence de don Fernando ; puis elle ouvrit la bibliothèque. C'était une petite pièce simplement meublée, et tout autour de laquelle il y avait des rayons chargés de livres. Elle était éclairée par une fenêtre haute qui donnait sur le jardin, et devant laquelle un tamarin étendait ses branches. Le jour tombait affaibli à travers ce rideau naturel, et les brises parfumées du jardin soufflaient doucement contre les lambris. Tout y était sombre, frais et silencieux comme dans une chapelle, et Mézélie y aurait fait aussi volontiers ses oraisons que dans l'oratoire de dona Ana. Il n'y avait point d'autre issue que la porte qui s'ouvrait dans la première salle. Ces deux petites pièces ne faisaient point partie de l'appartement de don Fernando ; elles étaient, au contraire, situées à l'autre bout de la maison, et il fallait, pour y arriver, traverser une longue galerie parallèle à la grande salle où la famille se réunissait le soir.

Mézélie jeta un coup d'œil rapide autour d'elle, et la première chose qui frappa ses regards, ce

fut une feuille écrite, sur le pupitre ouvert devant la fenêtre. Elle la prit et lut avec émotion :

« Vous êtes ici chez vous ; on est averti dans « la maison que je vous ai laissé cette clef en « partant, et qu'à mon retour elle restera entre « vos mains. Depuis longtemps je ne venais plus « dans ce réduit, que j'avais pris plaisir à faire « arranger autrefois, et c'est un bonheur pour moi « de penser que peut-être vous vous y trouverez « bien. Vous serez seule, libre et maîtresse de « tout dans cette retraite : puisse-t-elle vous « plaire longtemps ! »

— Oh ! oui, je m'y plairai toujours, s'écria Mézélie.

Et tout de suite elle s'établit dans son domaine. Elle arrangea le pupitre, ouvrit la bibliothèque et feuilleta tous les livres. La journée s'écoula rapidement, comme si les heures eussent été des minutes ; et pourtant, quand le soir vint, la jeune fille n'avait rien fait, rien lu, que le billet de don Fernando.

Dona Ana ni le padre Marco ne parurent point au souper ; les fêtes de Pâques approchaient, et ils se préparaient à cette solennité par une retraite de plusieurs jours et de plus grandes austérités.

Le soir, Mézélie se trouva seule avec M. de Granville, dans la galerie qui servait de salle à manger.

— Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de votre séjour ici?

— Moi, monsieur? je m'y trouve fort heureuse, répondit-elle avec vivacité, plus heureuse qu'à la Havane.

— Ah! et comment avez-vous trouvé le secret d'employer votre temps, de ne pas périr d'ennui dans ce coin du monde?

— Je travaille, je me promène, et le temps s'écoule tout doucement. Aujourd'hui, les heures ont passé si vite que j'ai été tout étonnée en me trouvant à ce soir.

— Aujourd'hui qu'avez-vous donc fait?

— Ce que j'ai fait? répondit-elle pensive, eh! mais, rien du tout.

— Tout le monde n'est pas heureux à si bon marché, répliqua M. de Granville avec une railleuse amertume; voilà des satisfactions qui me paraissent fort négatives.

— Convenez, monsieur, qu'elles sont du moins à la portée de chacun, dit Mézélie en souriant.

— Oui, mais à votre place je craindrais, en vérité, de me pétrifier dans mon bonheur. Grand

Dieu! quelle vie! depuis un mois il me semble que je dors nuit et jour.

Il y eut un silence: puis M. de Granville reprit brusquement :

— Qui sait ce que don Fernando est allé faire à la Havane!

A ce nom jeté à l'improviste dans la conversation, Mézélie rougit légèrement, une secrète émotion fit palpiter son cœur, et elle balbutia :

— Quelque affaire imprévue, sans doute... il n'avait parlé à personne de ce voyage.

— Voilà encore un de ces personnages comme on n'en voit guère que dans les romans! reprit M. de Granville, avec le même ton de dédaigneuse raillerie, un homme qui possède deux ou trois millions, qui pourrait jouir largement de la vie, et qui s'est enterré ici entre une dévote et un moine! Je le connais depuis plus de deux ans, et je ne lui ai jamais entendu dire vingt paroles de suite; tout ce qu'il pense, tout ce qu'il éprouve, se traduit par une espèce de sourire ironique et poli, qui signifie simplement que tout ce qu'il entend lui déplaît et l'ennuie. C'est ainsi qu'il répond à sa femme, à son beau-frère et à moi-même. J'aimerais mieux une impertinence nettement articulée que ces airs-là...

— Monsieur, je n'ai rien vu de ce que vous dites là, interrompit Mézélie ; don Fernando est un homme grave, un peu triste, mais je lui crois un esprit élevé, une grande bonté d'âme.

— Pourquoi? parce ce qu'il passe sa vie dans les usines, dans les ateliers, avec la population noire de l'habitation, et qu'il s'est constitué le protecteur et le bienfaiteur de toute cette négraille; parce qu'il affecte les habitudes simples et laborieuses d'un cultivateur de l'Union, et qu'il regarde du haut de sa vertu les faiblesses humaines? Eh! bon Dieu! qui songe à lui tenir compte de tout cela? Tenez, je préfère encore à sa philosophie gourmée la dévotion rechignée de dona Ana et le fanatisme stupide du padre Marco; iis mènent pourtant aussi une vie bien absurde: quels tristes fous sont tous ces gens-là!

— Mais, selon vous, monsieur, en quoi consiste donc la sagesse? demanda Mézélie.

— A savoir être heureux, à jouir de tous les biens qui sont à notre portée autant que nos facultés peuvent y suffire.

Ainsi, vous avez su, vous, trouver partout le bonheur? votre vie a toujours été belle et heureuse? dit Mézélie d'un air de doute.

—Non, répondit-il froidement et en détournant la vue, comme si cette brusque question l'eût

déconcerté, Puis il reprit après une pause et avec cet accent qui faisait toujours douter s'il parlait sérieusement et avec conviction, ou s'il se raillait des autres et de lui-même :

— J'ai joui pleinement de la vie; j'ai passé à travers tout ce qu'elle offre de sensations puissantes, de joies désordonnées, d'inquiétudes affreuses, de succès, de revers inattendus, et, sur mon âme! je n'y ai pas de regret. Parfois! au milieu de toutes ces vicissitudes, je me suis senti un moment lassé, mais non à bout de moi-même comme la plupart des hommes chez lesquels toute jouissance amène la satieté. Je n'ai point vieilli ; je suis jeune, plein de force et de passions; je sais ce que vaut la vie, et je prends en pitié ceux qui la gaspillent si tristement.

— Pour le moment, vous me semblez aussi à plaindre qu'eux, dit Mézélie avec un demi-sourire; vous voyez bien qu'en fait de sagesse vous n'êtes pas aussi avancé que moi, puisque vous n'êtes pas si heureux.

A ces mots prononcés avec une charmante bonhomie, M. de Granville hocha la tête avec une sorte de défi et dit sourdement :

— Mais plus tard nous verrons!

Il resta accoudé sur la table, le front appuyé

sur sa main et les yeux fixés sur la jeune fille, assise en face de lui.

Alors elle se leva pour sortir.

— Écoutez, lui dit-il en la retenant avec instance, je voudrais vous parler encore.

— J'ai des choses importantes à vous dire; il s'agit de vous, de votre avenir; personne ici, mademoiselle, ne s'intéresse à vous, personne si ce n'est moi, vous le voyez bien.

Elle ne put retenir un sourire négatif, en se souvenant de sa conversation de la veille avec don Fernando. M. de Granville ne pouvait comprendre ceci; et il reprit avec conviction :

— Vous comptez sur l'amitié de votre sœur; mais que peut-elle faire pour vous? rien. Je connais don Antonio, il vous séparera de sa femme tant qu'il pourra.

— Pourvu qu'il la rende heureuse, je m'y résignerai, dit Mézélie en soupirant.

— Certainement elle est heureuse, fort heureuse; mais cela ne servira guère à votre propre bonheur, cela n'empêchera pas que votre position ici soit difficile, équivoque...

— Monsieur, que voulez-vous dire? interrompit-elle inquiète et blessée.

— Mon Dieu! rien de plus que ce que vous entendez, répondit-il tranquillement. Je voudrais

vous faire comprendre votre situation, vous éclairer sur vos intérêts; mais je crains que tout d'abord vous ne pensiez que je suis excité seulement par un motif personnel, et que vous ne conceviez des défiances qui nous feraient tort à tous deux.

— Monsieur, dit-elle froidement, je ne vous comprends plus du tout.

— Je vais m'expliquer plus clairement. N'avez-vous jamais pensé, mademoiselle, qu'il y avait entre nous une communauté d'intérêts?...

— Jamais, monsieur, répondit-elle avec une secrète indignation; car elle se souvint des paroles de don Fernando.

— C'est que vous n'avez pas réfléchi sur tout cela, reprit-il; c'est que vous ne comprenez pas les difficultés de votre position; il n'y aurait qu'un moyen de la rendre convenable et sûre; ne le voyez-vous pas?

Elle fit un geste négatif.

— Mais vous avez donc oublié ce qui s'est passé à Acayucan? dit M. de Granville d'une voix lente.

— Je comptais que vous l'aviez oublié aussi, dit la jeune fille en baissant la vue; monsieur, vous avez su alors ma détermination; elle n'est pas changée.

— Ah! c'est bien! dit froidement M. de Gran-

ville; et vous avez cru ingénument qu'après ce qui s'était passé nous pourrions vivre ainsi sur le pied d'une complète indifférence? En effet, ma conduite, depuis trois mois, a pu vous le faire supposer; je ne vous ai, certes, point fatiguée de mes instances; et parce que je ne vous ai plus parlé de mes sentiments ni de mes intentions, vous avez pensé que j'y renonçais: vous vous êtes trompée.

Mézélie avait changé de couleur, l'aversion instinctive qu'elle éprouvait pour M. de Granville, l'espèce de mépris qu'il lui inspirait, se réveillaient à mesure qu'il osait lui parler ainsi. Elle recula d'un pas, et dit avec une fermeté froide:

— Eh bien! monsieur, achevez, que voulez-vous?

— Je veux ce que je voulais, il y a trois mois, je veux vous épouser.

— Je ne me marierai jamais, répondit-elle, jamais, monsieur, j'ai pris devant Dieu cette résolution, qu'il me punisse si j'y manque!

— Ah! ah! s'écria M. de Granville avec étonnement; et depuis quand avez-vous fait cette espèce de vœu?

— Depuis que j'ai regardé autour de moi et réfléchi sur ma situation, répondit la jeune fille

d'une voix ferme et triste. Cette résolution est irrévocable. Pour tout le reste, je me fie à la Providence, elle disposera de moi; je me soumets d'avance à ce que Dieu voudra.

— Eh! eh! fit M. de Granville en se parlant à lui-même, c'est étrange!

Mézélie le salua avec une froide politesse et sortit de la salle sans qu'il essayât de la retenir. Quand elle eut disparu, il réfléchit un moment et murmura :

— Est-ce qu'elle aimerait quelqu'un!... Mais il n'y a personne ici.

Puis frappé d'un soupçon subit, il ajouta :

— Est-ce qu'elle aimerait don Fernando!...

LIVRE SIXIÈME.

UNE HEURE DE BONHEUR.

XXXVII

L'absence du marquis ne dura qu'une semaine; il arriva un soir sans avoir prévenu personne de son retour. C'était le jour de Pâques; toute la maison avait un air de fête; dona Ana elle-même semblait moins silencieuse et moins roide que de coutume. On avait servi le souper, tout le monde était debout autour de la table, et le padre Marco achevait de dire le *benedicite* lorsque don Fernando entra.

— J'arrive à franc étrier, je voulais être ici ce soir, dit-il, en saluant toute la famille d'un regard satisfait, et en jetant sa cravache et son chapeau à un domestique; puis il s'approcha de

sa femme, et tendit la main à don Antonio.

La physionomie de dona Ana s'était assombrie, et le padre Marco avait soupiré profondément; tous deux soupçonnaient, avec une douloureuse indignation, que le marquis n'avait pas entendu la messe le jour de Pâques, qu'il n'y avait peut-être pas même songé. Monsieur de Granville observait Mézélie.

La jeune fille était appuyée au dossier de sa chaise et baissait la vue. Son cœur avait tressailli à l'aspect de don Fernando; mais cette violente émotion, au lieu de faire monter le sang à ses joues, en avait éteint le doux incarnat. M. de Granville eût été éclairé par un mouvement involontaire, une rougeur subite; mais il ne comprit pas cette immobilité, cette pâleur, et il sourit en lui-même, pensant qu'il s'était trompé.

— Eh bien! Fernando, dit gaiement don Antonio, après cinq ans vous vous êtes donc décidé à rentrer dans la Babylone maudite! Vous y avez passé une semaine entière, vous auquel le séjour des villes était devenu si insupportable! Mais qu'est-ce que cela veut donc dire?

— Je n'avais pas fait le vœu de ne jamais retourner à la Havane, répondit don Fernando d'un air de bonne humeur. A la vérité, il ne me conviendrait guère de rester au milieu de cette

foule; la vie que nous menons ici m'a rendu sauvage; mais une affaire importante m'ayant ramené là-bas pour quelques jours, je n'ai pas été épouvanté de revoir ce que vous appelez notre Babylone.

— Avez-vous rencontré quelques-uns de nos amis? je veux dire des miens; car vous ne vous êtes guère mêlé de nos folies de jeunesse; vous avez toujours été un saint, vous!

Dona Ana et le padre Marco se regardèrent d'un air de résignation indignée, comme si ce mot eût été un blasphème, et don Fernando répondit en souriant :

— Non certainement, je ne suis pas un saint ni ne veux l'être. Quant à ceux que vous appelez vos amis, mon cher Antonio, ils mènent toujours une damnable vie.

— Il faut pourtant faire une fin; que ne se rangent-ils comme moi! Il n'y a rien de tel que le mariage pour enterrer toutes ces folies-là. Je le disais encore aujourd'hui à Granville, et il était tout à fait de mon avis.

M. de Granville fit un signe d'approbation. Don Fernando répondit froidement :

— Les mines du Pérou ne suffiraient pas pour mener longtemps une telle vie; de manière ou d'autre il faut qu'elle ait une fin.

— Je crois que si j'eusse eu réellement la passion du jeu, je serais venu à bout de me ruiner, dit tranquillement don Antonio.

— Je le crois aussi, répondit don Fernando en regardant M. de Granville : on joue énormément à la Havane, surtout depuis quelque temps; l'on a organisé de véritables coupe-gorges, des maisons où vont s'engloutir des fortunes considérables, les ressources de ceux qui ont besoin de tout leur avoir, et même le gain journalier de quelques malheureux. Que de gens ruinés par ces tristes folies!

De quoi se plaignent-ils? dit alors M. de Granville avec un sourire amer; ils ont volontairement risqué leur argent, ils l'ont perdu : eh! ne savaient-ils pas que le jeu n'a que deux chances, la perte ou le gain, et que, lorsque deux joueurs se trouvent face à face, le bonheur de l'un fait nécessairement le malheur de l'autre?

— Tout le monde n'a pas votre force d'âme et votre résignation, répondit le marquis d'un ton de politesse où perçait le plus froid mépris; sur mon âme, c'est héroïque de parler ainsi quand on vient d'éprouver si cruellement les chances dont vous parlez!

A cette brusque observation M. de Granville pâlit visiblement, ses yeux d'un bleu terne jeté-

rent un éclair; mais il se remit aussitôt et dit avec une sorte de nonchalance :

— C'est vrai, j'ai perdu beaucoup d'argent; la fortune m'a fait si mauvais visage que j'ai reculé jusqu'ici et que j'ai résolu de ne plus m'exposer à ses caprices. C'est fini, je ne veux plus jouer.

Mézélie ne put retenir un sourire d'incrédulité; elle se souvenait de ce que M. de Granville lui avait dit, à cette même place, quelques jours auparavant. Alors la physionomie du marquis s'éclaircit aussi; il semblait que cette manifestation muette échappée à la jeune fille le tirait de quelque inquiétude, et il se remit à discourir d'une façon animée sur tout ce qu'il venait de voir à la Havane.

Apparemment c'était chose peu ordinaire qu'il fût ainsi communicatif et conteur, car sa femme elle-même le remarqua.

— Voilà un voyage qui vous a fait grand bien, cher Fernando! dit en souriant don Antonio, quand retournez-vous à la ville?

Jamais, répondit-il d'un air sérieux, jamais, je crois; car je n'ai plus rien à y faire.

— Qu'est-ce qui l'a donc conduit là-bas? murmura M. de Granville de manière à ce que Mézélie seule l'entendît; ces façons de parler

signifient quelque chose quoiqu'elles ne disent rien du tout : je parierais volontiers que cet austère personnage a failli comme le plus grand pécheur, et qu'il revient déjà las d'avoir mené trop joyeuse vie.

Mézélie entendit à peine ces derniers mots, elle avait détourné la tête avec un mouvement de surprise et de dédain qui n'échappa point à M. de Granville ; mais cette fois encore il se trompa ; il crut que ses suppositions frappaient la jeune fille et qu'elle s'indignait de l'hypocrisie de don Fernando. Alors il fut satisfait et il ne poussa pas plus loin ses réflexions.

Cependant toutes ces paroles restèrent dans l'esprit de Mézélie, elle n'y crut point tant que don Fernando fut là, tant qu'elle vit son noble visage et qu'elle entendit l'accent à la fois doux et grave de sa voix ; mais quand elle fut seule, les suppositions de M. de Granville lui revinrent à la mémoire et elle se sentit saisie d'un doute pénible, d'une horrible tristesse.

Elle se demanda pourquoi don Fernando était parti, pourquoi il avait passé plusieurs jours sans donner de ses nouvelles, pourquoi il revenait avec une physionomie contente, animée, qui frappait tout le monde. Elle pensa qu'il était influencé par quelque secrète préoccupation,

par quelque sentiment caché pour tout le monde, et à son insu elle en éprouva une jalousie profonde.

Longtemps après minuit elle était encore assise devant la fenêtre de sa chambre, un peignoir de mousseline jeté sur ses épaules ; les cheveux denoués, le front appuyé sur ses mains.

— Non ! murmurait-elle dans l'amertume de son cœur ; non je ne veux pas de son amitié... Je n'ai plus confiance en lui... Il m'a à peine adressé la parole ce soir... On dirait qu'il ne me connaît plus... Qui sait pourquoi il m'a parlé ainsi l'autre jour !... Peut être il témoigne le même intérêt à toutes les femmes qu'il rencontre... Peut-être il en aime une comme don Antonio aime ma sœur... lui ! un homme marié !... Si M. de Granville disait vrai !... Mais, mon Dieu, je suis folle de pleurer et de songer encore à cela !...

Elle se mit à genoux pour faire ses prières ; mais cette idée fixe la poursuivait. Son innocence était encore si entière qu'elle ne voyait pas clair dans son cœur, et, bien qu'elle eût beaucoup de sagacité et de finesse d'esprit, elle ne soupçonna point que ce qu'elle éprouvait pour don Fernando c'était de l'amour, un amour inquiet, malheureux. Elle n'avait jamais lu de romans, elle n'avait jamais eu le spectacle d'une telle passion ;

son imagination était encore pure tandis que son âme était déjà troublée par de si vives et si douloureuses émotions.

Sa nuit fut triste et sans sommeil. Vers le matin, elle entendit dehors les domestiques qui amenaient les chevaux au perron; et un moment après, elle reconnut la voix de don Fernando; il allait partir comme de coutume pour visiter les ateliers.

Dès que le galop des chevaux battit le sable de l'avenue, Mézélie se leva doucement et vint regarder à travers les jalousies. Une minute après, le marquis avait disparu au fond de l'allée: alors elle s'habilla et descendit à la bibliothèque.

La clef de cette pièce où personne de la maison ne venait jamais, était toujours entre ses mains, aucun domestique n'y aurait pénétré sans son ordre, c'était elle qui, aidée de Frasquita, y arrangeait tout chaque jour avec ce soin minutieux qu'on apporte dans les occupations qui plaisent.

Mézélie y retourna ce jour-là le cœur triste et blessé, l'esprit plein de trouble et d'inquiétude, enfin comme elle n'y était jamais venue. La première chose qu'elle aperçut en entrant ce fut une lettre à son adresse, placée sur le pupitre où elle dessinait chaque jour. Elle comprit sur-le-champ que c'était don Fernando qui lui avait écrit, qu'il

était venu là cette nuit même, et tremblante elle regarda autour d'elle comme pour le chercher; puis elle lut cette lettre, la première qu'elle eût jamais reçue.

« Mademoiselle,

« Toutes les démarches qui peuvent vous mettre « sur la trace de M. votre père ont été faites et « j'en espère un bon succès. J'ai eu le bonheur « de trouver à la Havane un négociant qui, ayant « eu quelques relations d'affaires avec M. d'Ef- « fanges, il y a trois ans, s'est souvenu qu'il en « avait reçu des lettres datées de Vera-Cruz, et « dans lesquelles il annonçait son départ pour la « France. A cette même époque, M. votre père a « accepté plusieurs traites sur Paris.

« Guidé par ces renseignements, je me suis « adressé au consul de votre nation, et je lui ai « remis des lettres qu'il pourra faire parvenir à « M. d'Effanges, soit qu'il habite encore Aca- « pulco, soit qu'il ait repassé en France. D'ici à « trois mois, il peut être instruit de votre sort, « et une année ne s'écoulera pas, sans doute, « avant que vous ayez une lettre de lui, avant « qu'il vienne peut-être embrasser ses enfants.

« Je suis heureux d'avoir pu vous rapporter « cette espérance, et je suis mille fois payé du

« peu que j'ai fait par le bonheur de vous donner ces bonnes nouvelles. Maintenant me permettrez-vous un conseil? Je voudrais, pour la tranquillité de votre sœur, pour son bonheur peut-être, que vous gardassiez encore le silence sur tout ceci. Don Antonio est d'un caractère à s'irriter de l'impression que ces nouvelles feraient sur sa femme; il ne pourrait plus la voir, triste ou contente, sans croire qu'elle est préoccupée d'autre chose que de lui seul, et il en concevrait une extrême jalousie. Attendez que vos espérances soient près d'être réalisées pour les découvrir à Valentine et dire à son mari que vous avez retrouvé votre père. D'ailleurs, qui sait!... malgré tant de probabilités, malgré tous nos soins, votre espoir pourrait être deçu; et alors, ne vaudrait-il pas mieux l'avoir gardé pour vous seule?

« Je vous écris tout ceci, parce qu'il n'était pas possible de vous le dire librement. Je ne puis vous voir qu'en présence de gens qui ne sauraient comprendre ni les sentiments que vous m'inspirez, ni les témoignages d'une si pure affection, et devant lesquels je dois presque m'interdire de vous parler. Mais vous savez, Mézélie, si je suis votre ami, votre ami dévoué. Ne craignez pas de vous adresser à

« moi, de me demander mes conseils, mon ap-
« pui, quand vous aurez quelque souci, quelque
« chagrin ; un mot, un seul mot de vous, et je
« serai là, prêt à vous aider, à vous servir. »

Après avoir achevé cette lettre, Mézélie fondit en larmes ; pourtant elle n'avait jamais été si heureuse qu'en ce moment. L'espérance de revoir son père, de retrouver une famille, la preuve de dévouement et d'amitié que venait de lui donner don Fernando, la certitude qu'il était le meilleur et le plus digne des hommes, lui causaient une de ces indicibles joies réservées aux âmes jeunes et innocentes comme la sienne.

Elle relut lentement cette lettre qui avait si promptement changé la situation de son esprit ; puis elle songea longtemps à ce que lui disait don Fernando et au moyen qu'il avait employé pour lui apprendre ce qu'il venait de faire pour elle. Évidemment il avait une seconde clef de la bibliothèque, et il y était descendu pendant la nuit ; c'était là sans doute qu'il avait écrit sa lettre, et peut-être y viendra-t-il ainsi quelquefois, quand il serait sûr de n'y rencontrer personne. A cette pensée, Mézélie rougit, et regarda timidement autour d'elle ; il lui semblait qu'elle n'était plus seule.

Quand ce premier mouvement de trouble et de surprise fut passé, la jeune fille se mit au travail avec une singulière émulation ; depuis deux jours elle avait entrepris de peindre un de ces beaux cactus dont les fleurs, d'un rose vif, s'épanouissent à l'extrémité de longues feuilles hérissées de piquants. Le soir elle avait fini ce magnifique bouquet ; elle le laissa découvert sur la table, et, à tout hasard, elle mit auprès le billet suivant :

« Monsieur,

« J'ai le cœur si plein de reconnaissance, que « je ne sais comment vous remercier ; je ne puis « vous exprimer ce que j'ai ressenti de joie, de « bonheur en lisant votre lettre ; mais vous com- « prendrez bien ce que je ne sais pas vous « écrire. Je suivrai votre conseil ; vous êtes mon « guide, mon meilleur ami ; je le sens bien, et « jamais je ne l'oublierai. »

Quand Mézélie retourna le lendemain à la bibliothèque, ce billet n'était plus sur la table, et, sous le bouquet de cactus, la main bien connue de don Fernando avait écrit : « Travaillez, « travaillez encore, et bientôt vous aurez acquis « un charmant talent. »

XXXVIII

Dès cette époque, l'existence de Mézélie fut si pleine, si heureuse, qu'elle ne pensait pas qu'il y eût quelque chose au delà des jouissances paisibles que lui donnaient ses occupations et des satisfactions intimes et secrètes qu'elle trouvait dans son propre cœur. Elle était dominée, à son insu, par la plus puissante des influences, par l'amour, qui donnait un intérêt et un but à toutes les actions de sa vie. Cette impulsion développa rapidement les facultés de son esprit et agrandit son âme ; ses instincts se perfectionnèrent ; sa bonté, sa fierté candide, sa générosité, sa droiture de cœur, toutes les admirables

qualités dont elle était douée, augmentaient avec l'exaltation de ce sentiment par lequel elle vivait sans effroi ni remords, et qu'elle appelait toujours de l'amitié.

Au milieu de ce bonheur, de cette complète sécurité, elle songeait pourtant quelquefois à l'avenir, et alors une horrible tristesse lui serrait le cœur; il lui semblait qu'elle ne saurait vivre hors de ces lieux, sans les douces habitudes qu'elle y avait formées. Tout ce qui lui avait causé d'abord tant de répulsion et d'ennui ne l'impressionnait plus maintenant; elle s'était accoutumée à la figure austère du padre Marco, à l'indifférence, aux façons égoïstes et hautes de don Antonio, à la silencieuse tristesse de Valentine. Elle éprouvait toujours le même éloignement pour la dévotion étroite de dona Ana; mais aucun mouvement de jalousie ne s'élevait dans son cœur en présence de la femme de don Fernando; le spectacle de cette triste union ne lui causait qu'une amère pitié.

Rien ne décelait ce qui se passait dans le cœur de cette jeune fille. Ses journées se passaient dans des occupations uniformes; elle s'enfermait dans la bibliothèque pour lire et dessiner, ou bien elle allait dans le jardin, et restait des heures entières, assise sous ces frais ombrages, un livre

ouvert sur ses genoux, et les yeux tournés vers les lointains horizons, qui se déroulaient par-delà les cimes de la forêt.

Souvent elle sortait pour faire de longues promenades; peut-être était-elle guidée par un vague désir, par la pensée de rencontrer don Fernando; mais jamais il ne se trouva sur son passage. M. de Granville n'aurait osé l'accompagner ou la suivre; mais plus d'une fois il l'épia, et toujours il la vit seule avec Frasquita.

Don Fernando menait toujours la même vie qu'avant son voyage; il sortait à cheval dès le matin et ne rentrait que le soir à l'habitation. Cependant, il y avait un certain changement dans ses habitudes; après le souper, il prolongeait volontiers la veillée; souvent il empêchait don Antonio d'emmener Valentine, et l'on restait jusqu'à minuit sur la terrasse.

Dona Ana et le padre Marco se retiraient toujours de bonne heure, pour achever la journée dans les exercices de piété par lesquels ils l'avaient commencée. Dès que ces deux sombres figures avaient disparu, don Fernando prenait une physionomie plus sereine, il se laissait plus volontiers aller à la conversation intime du cercle de famille.

Mézélie venait s'asseoir près de sa sœur; don

Antonio se mettait entre elles deux, et paresseusement étendu dans son fauteuil, il fumait avec de lentes aspirations les cigarettes odorantes qu'il roulait à mesure dans d'élégants *papelitos* fabriqués en Espagne. La jeune femme inclinait son visage frais et pâle sur sa main, et restait plongée dans cette apathie rêveuse, qui avait si promptement remplacé sa vive gaieté de jeune fille. En la voyant ainsi, Mézélie concevait parfois une certaine inquiétude; elle se hasardait à l'interroger du regard; mais Valentine la rassurait toujours par un faible sourire, et l'avertissait d'un geste rapide que don Antonio les observait.

Souvent les deux sœurs chantaient quelqu'une de ces naïves chansons qu'elles avaient apprises des Indiens d'Acayucan, et don Fernando accompagnait, avec sa guitare, leurs voix légères. Il jouait de cet instrument national comme la plupart des Espagnols, avec une verve originale et facile; c'était chez lui, non un talent acquis, mais une sorte d'inspiration, qui ne connaissait ni les règles ni les ressources de l'art, et qui pourtant eût charmé les oreilles d'un *maestro*. Souvent, quand le chant des deux sœurs avait cessé, il s'abandonnait à de capricieuses improvisations, il se laissait aller à l'expression de ses propres sentiments; cette musique passionnée,

ces accents tendres et plaintifs, étaient comme un écho des voix qui s'élevaient dans son cœur.

Et les heures rapides, les plus belles heures de la vie s'écoulaient pour Mézélie; elle écoutait, dans un calme ravissement, ces mélodies qui semblaient traduire ses propres émotions. Puis, quand elle se retrouvait seule, elle y songeait encore, elle vivait avec ce souvenir et l'attente du lendemain.

Au milieu de cette continuelle préoccupation, de ce bonheur vif et caché, nul remords ne s'élevait encore dans son cœur; comme tous ceux dont les intentions sont loyales et pures, elle se croyait sans reproches, et n'avait aucune crainte. Un instinct naturel de réserve et de timidité retenait pourtant la manifestation de ses sentiments; à mesure qu'ils devenaient plus vifs, elle les renfermait plus profondément, et personne ne les devina; pas même celui qu'elle aimait, et qui l'aimait aussi d'un amour plein d'ivresse et de remords.

Don Fernando avait depuis longtemps compris son propre cœur; le malheureux aimait Mézélie, peut-être depuis le premier regard qu'il avait jeté sur elle. Il avait lutté avec courage, il s'était imposé mille sacrifices, immenses pour lui, inaperçus pour elle. Sa vie était pleine maintenant

de ces joies amères, de ces inquiétudes, de ces regrets, de ces craintes affreuses que donne un amour défendu. Il n'avait pas le courage de faire un effort violent, de s'éloigner pour longtemps de Mézélie; mais il était résolu à veiller sur lui, à s'interdire tout autre bonheur que celui de la voir. Chaque jour il se rassurait, en se disant qu'il était un honnête homme, et qu'il n'aurait jamais l'infamie et la lâcheté de déshonorer cette enfant. En effet, il se renfermait dans cette réserve que Mézélie avait prise d'abord pour une si complète indifférence; il fuyait dès qu'il la voyait seule, et n'osait lui parler que rarement.

M. de Granville avait tout d'abord soupçonné que Mézélie et don Fernando s'aimaient; il les observait avec une sourde jalousie; mais tout ce qu'il voyait confondait sa pénétration et mettait son expérience en défaut. Il avait tenté plus d'une épreuve pour arriver à la vérité; plus d'une fois, lorsque don Antonio s'était retiré avec Valentine, il avait essayé de fournir à don Fernando l'occasion d'un tête-à-tête; mais dès qu'il s'éloignait, le marquis l'accompagnait sans affectation, et Mézélie le voyait sortir sans manifester le moindre dépit.

Ces observations, plusieurs fois répétées, finirent par persuader à M. de Granville qu'il s'était

trompé. Rien de ce qui touche aux délicatesses du cœur, à la conscience du devoir, à l'honneur, n'était à son usage; il ne pouvait comprendre cet amour chaste et fervent, qui laissait Mézélie dans toute la sécurité de son innocence, ni le bonheur amer que don Fernando trouvait dans cette passion, qu'aucune manifestation ne révélait.

XXXIX

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi ; M. de Granville était allé deux fois à la Havane, et toujours on l'avait vu revenir avec cette physionomie sombre et apathique du joueur qui a épuisé ses dernières chances. Sans doute, ces tristes folies avaient eu de déplorables résultats, car il semblait décidé à se retirer du monde ; il ne parlait plus qu'avec un mépris amer de ceux qu'il y avait laissés, et il était si fatigué de lui-même, qu'il lui échappa de dire que, s'il croyait en Dieu, il se ferait moine.

Mézélie le voyait avec un sentiment de pitié pénible, et, dans l'exquise bonté de son âme, elle

le traitait avec moins de froideur. Il profita de ce changement pour la surveiller de plus près ; mais cette observation soutenue n'aboutit à rien. Cependant, il fut témoin de quelques faits qu'il ne savait comment expliquer : une fois Mézélie apporta, le soir, plusieurs dessins, qu'elle mit devant Valentine. La jeune femme tomba dans des admirations infinies, elle n'avait jamais rien vu de pareil ; c'étaient des fleurs admirablement peintes; des gouttelettes de rosée tremblaient au bord de leurs pétales ; et des papillons aux ailes diaprées semblaient voler à l'entour.

— Qui donc a fait ces beaux bouquets? s'écria don Antonio émerveillé.

— C'est moi, répondit Mézélie en rougissant, toute contente et glorieuse de ce petit succès.

— Vous, mademoiselle! interrompit M. de Granville; quel a donc été votre maître?

— Personne, monsieur; j'ai appris toute seule.

— Comment, vous avez travaillé sans aide, sans conseils?

— Oui, monsieur; j'avais une si grande volonté d'apprendre! D'abord, cela me semblait impossible, et je n'ai rien fait qui vaille; puis peu à peu, à force d'application et de peine, je suis venue à bout d'imiter quelques fleurs.

— Je comprends, dit don Antonio; c'est à ce travail que vous vous occupez dans la bibliothèque; vous avez trouvé là tout ce qu'il fallait pour peindre; Fernando s'occupait de peinture autrefois.

— Je n'y entends plus rien aujourd'hui, répondit le marquis; j'avais d'ailleurs un fort mince talent.

— Au contraire, monsieur, répliqua vivement Mézélie, vous êtes habile, plus habile que je ne le serai jamais. C'est vous qui avez peint ces belles roses de Perse qui sont dans la bibliothèque. Elles m'ont servi de modèle; je les ai bien étudiées, je les ai recopiées trois ou quatre fois, et vraiment vous pourriez dire que vous avez été mon maître. Oui, monsieur, continua-t-elle avec un sourire plein de grâce et de naïve intention, c'est à vous que je dois tous mes progrès, sans vous je n'aurais rien appris.

Le marquis s'inclina avec un geste de remercîment presque froid; mais son cœur avait tressailli d'une joie douloureuse.

— Mon cher Fernando, dit don Antonio, vous pourriez donner quelques leçons à Mézélie?

— Mademoiselle n'en a plus besoin, répondit-il vivement; si je m'occupais encore de pein-

ture, c'est moi, au contraire, qui lui demanderais des conseils.

Un moment après, il sortit et ne reparut pas de la soirée. M. de Granville, qui d'abord avait entrevu quelque mystère dans tout cela, ne sut plus que penser quand il s'aperçut que le marquis n'avait pas l'air de se soucier de devenir le maître de dessin de Mézélie, et qu'elle ne semblait point du tout piquée de cette espèce de refus.

Une autre fois, pendant une de ces cruelles insomnies auxquelles il était sujet, il descendit, au milieu de la nuit, dans le jardin. Il faisait sombre, pas une étoile ne brillait au ciel, pas une lumière ne se montrait le long de la façade blanche de la maison. Tout à coup une faible clarté parut derrière la dernière fenêtre du rez-de-chaussée, et une ombre sembla se mouvoir à travers le rideau de feuillage qui la cachait.

— Il y a quelqu'un dans la bibliothèque! pensa M. de Granville, et aussitôt il essaya de voir ce qui s'y passait. La chose n'était pas difficile ; il n'y avait qu'à regarder à travers les branches du tamarinier. Un vague soupçon, une farouche curiosité lui faisaient battre le cœur; il se hissa haletant jusqu'à la fenêtre, et il vit don Fernando seul dans la bibliothèque, accoudé sur

la table et le front dans ses mains; la porte était ouverte derrière lui. Que faisait-il là? c'est ce que ne put comprendre M. de Granville. Évidemment personne n'y était venu et il n'attendait personne. M. de Granville l'observa longtemps et le vit enfin prendre un livre, jeter un regard autour de lui et se retirer lentement, en emportant sa bougie.

— Qu'est-ce qu'il a donc? murmura M. de Granville en quittant le poste assez incommode où il était; il vient là pendant la nuit! serait-ce parce que, pendant le jour, il craindrait d'y rencontrer Mézélie? le fait serait curieux à vérifier. Mais qu'est-ce que tout cela veut donc dire?

M. de Granville ne s'en tint pas là; il continua d'épier don Fernando, et acquit la certitude qu'il venait quelquefois ainsi, la nuit et toujours seul, passer plusieurs heures dans la bibliothèque. Heureusement, M. de Granville ne regardait pas ce qu'il y faisait; car il l'aurait vu souvent baiser la place où Mézélie s'était appuyée, les fleurs qu'elle avait touchées; il l'aurait vu écrire des pages qu'il brûlait ensuite, et souvent rester là, immobile, la plume à la main, le regard fixe et plongé dans l'ombre, comme s'il y eût cherché quelque image absente.

XL

Cependant Mézélie finit par ressentir ce malaise douloureux qui accompagne toujours les désordres du cœur ; elle ne savait pas encore ce qui lui manquait, mais elle sentait que ce qui jusque-là avait rempli ses désirs ne lui suffisait plus. Sans éprouver aucun ennui, elle avait comme un besoin de mouvement, de sensations nouvelles ; elle ne trouvait plus à employer son activité dans le cercle habituel de ses occupations. Les beaux aspects de la nature, la solitude et le silence des forêts calmaient seuls son âme souffrante ; dans ces moments d'inquiétude et d'inexplicable malaise, elle fuyait, elle allait chercher, par des sentiers dé-

serts, quelques sites qu'elle affectionnait, et où elle était sûre de ne rencontrer personne. Le trouble de son âme s'apaisait en présence de cette nature grande et sauvage; il lui semblait qu'elle était encore dans les vastes forêts d'Acayucan, et elle revenait vers tous les souvenirs de son enfance avec un attendrissement indicible.

Quelquefois elle montait à cheval avec Frasquita, et, suivie d'un domestique, elle se hasardait à faire de longues promenades jusques aux limites de la possession. Il y avait dans cet exercice quelque chose qui lui plaisait; c'était l'émotion d'une course rapide, l'espèce de frisson qui la saisissait lorsque son cheval l'emportait, léger comme le vent, à travers les longues savanes.

Un jour elle avait ainsi poussé sa promenade jusqu'au pied des montagnes dont la croupe nue dominait les bois qui environnaient l'habitation. Une secrète impulsion l'avait amenée de ce côté; depuis quelque temps on avait entrepris des travaux de défrichement dans cette partie de la possession, et don Fernando y venait souvent.

Mézélie aperçut au loin les travailleurs; ils étaient rangés en file et fouillaient le sol en chantant un de ces refrains mélancoliques par lesquels les noirs s'excitent dans leurs fatigues. Un commandeur se tenait en serre-file sur le flanc de ce

pacifique bataillon, et gourmandait les paresseux sans jamais lever sur eux le fouet, insigne de ses fonctions.

La jeune fille chercha des yeux don Fernando, et, ne l'ayant pas aperçu, elle se mit à gravir lentement la montagne; mais bientôt la pente devint si escarpée qu'il fallut mettre pied à terre. Le nègre s'arrêta là pour garder les chevaux, et Mézélie, suivie de Frasquita, continua de monter le long d'un ravin qui sillonnait le versant de la montagne. Elle arriva ainsi jusqu'à une petite esplanade qui dominait toute la plaine.

Ces lieux étaient absolument incultes et déserts. Les crêtes arides de la montagne s'élevaient comme un rempart coupé par de larges brèches, et çà et là, sur sa croupe grisâtre, il y avait de petits bouquets d'arbres dont le feuillage noir était semé de fruits rougeâtres. Une espèce de liseron rampait sur le sol desséché, entre les crevasses profondes où les vents avaient apporté un peu de terre végétale.

Mézélie s'assit sur le rocher et demeura plongée dans une muette contemplation, les yeux fixés sur le magnifique paysage qui se déroulait à ses pieds. La verdure éternelle des tropiques parait de toutes ses nuances cette large vallée au milieu de laquelle s'élevaient les murailles blanches de

l'habitation. Le soleil, voilé de légers nuages, répandait une lumière nébuleuse et douce comme le crépuscule des climats du Nord. Le vent qui soufflait de l'est déchirait par moment ces pâles nuées et découvrait le sombre azur du ciel. Mézélie resta là longtemps, immobile, le regard calme et rêveur, les lèvres entr'ouvertes comme pour mieux respirer la brise humide qui soufflait sur son visage de faibles parfums. Elle ne pensait plus, elle ne souffrait plus, elle se sentait vivre sans effort et sans douleur.

Tout à coup son cœur bondit, et elle se leva toute tremblante. Un cavalier traversait la plaine et venait droit à elle, penché sur le cou de son cheval, qu'il excitait de l'éperon et poussait, à travers ce terrain inégal, avec une singulière hardiesse. Avant qu'elle pût distinguer ses traits, Mézélie avait reconnu don Fernando : c'était lui en effet. Il mit pied à terre à l'entrée du ravin et gravit en courant cette pente roide au sommet de laquelle il arriva pâle et haletant. La jeune fille, émue et tremblante, venait au devant de lui.

— Que faites-vous ici ? ne voyez-vous pas que vous êtes près des guaos ? s'écria-t-il en montrant les bouquets de bois épars autour de l'esplanade; ne savez-vous pas quel danger l'on court en s'approchant de ces arbres ?

— Non, je ne le savais pas! répondit-elle en reculant involontairement.

— Ici vous êtes en sûreté, reprit don Fernando; mais en vous apercevant de loin, assise sur cette pointe de rocher, j'ai tremblé que vous n'allassiez plus loin, sous ces arbres dangereux, dont l'ombre même peut être mortelle; je suis accouru...

Frasquita avait jeté vivement les liserons jaunes qu'elle venait de cueillir, et elle regardait avec effroi les arbres dont elle avait été tentée d'aller goûter les fruits.

— Jésus, mon Sauveur! s'écria-t-elle, cela fait mourir!...

— Les guaos ne croissent que dans cette partie de la possession, continua don Fernando; il est si dangereux d'en approcher que, pour les détruire, il faudrait y mettre le feu. Leur feuillage répand des émanations encore plus dangereuses que celles du mancenillier. Leur fruit est un de ces poisons redoutables où les Indiens trempaient autrefois leurs flèches; il donne sur-le-champ la mort. Et je vous voyais là, près d'un si grand danger, l'ignorant peut-être!... Oh! Mézélie, Mézélie, j'ai eu peur!...

Elle lui tendit la main; une indicible émotion retenait ses paroles; mais son regard plein de larmes répondit à don Fernando. Il osa serrer

cette main froide et douce, qui venait de tomber dans la sienne; puis, pâle, agité, l'âme pleine d'un bonheur qui l'épouvantait, il dit d'une voix troublée, et en détournant la vue :

— A présent, je suis sûr que vous ne courez plus aucun danger, et je vais vous quitter. Voyez, le soleil baisse; il ne faudra pas vous arrêter encore longtemps ici.

A ces mots, il s'éloigna, et Mézélie n'osa pas le retenir. Elle s'assit sur le rocher et le suivit des yeux; puis, quand il eut disparu, elle se prit à pleurer. Une profonde impression d'abattement et de tristesse avait succédé à l'émotion de joie qui s'était réveillée dans son âme pendant ce court entretien, lorsque don Fernando lui avait adressé des paroles si pleines d'émotion, lorsqu'il la regardait, lui aussi, avec des larmes dans les yeux. Il lui semblait qu'elle aurait voulu qu'il restât là encore un moment, et qu'elle eût été bien heureuse, s'ils se fussent ensuite en allés tous deux à travers la forêt silencieuse, sans se parler, sans se regarder peut-être, mais toujours l'un près de l'autre. Toutes ces pensées, tous ces désirs étaient confus dans son cœur, et elle continuait de pleurer sans savoir réellement pourquoi.

Frasquita s'était mise à ses genoux, et lui disait d'un air consterné :

—Maîtresse, qu'avez-vous donc? est-ce que vous vous sentez malade? il faut retourner à l'habitation. Jésus! le guao! le guao!

Et en parlant ainsi, elle tournait des regards effrayés vers ces arbres sinistres. Leurs feuilles minces et noirâtres, parsemées de fruits d'un rouge de corail, se dressaient immobiles, et jetaient sur le rocher de larges ombres; on eût dit de grands fantômes habillés de deuil, et couverts de gouttes de sang.

Il était tard déjà quand Mézélie reprit le chemin de l'habitation, et elle n'y arriva qu'à la nuit tombante. Ce n'était pas encore l'heure où la famille se réunissait, et Mézélie, au lieu de s'arrêter dans la salle, entra dans le jardin et se dirigea du côté de la chapelle. Dans ses moments d'abattement, d'invincible tristesse, elle essayait toujours de se tourner vers Dieu; il lui semblait qu'il la comprendrait et la consolerait.

Il faisait sombre sous les arbres; mais la lune venait de se lever, et ses pâles rayons traversaient çà et là le feuillage. A cette douteuse clarté, Mézélie voyait deux ombres marcher lentement à quelques pas devant elle, et il lui sembla reconnaître Valentine, appuyée au bras du comte de Bibar. Mais lorsqu'au bout de l'avenue la lune projeta tout à coup sur ce groupe ses

vives clartés, la jeune fille s'arrêta le regard fixe, éperdu, les genoux tremblants, comme si quelque objet épouvantable se fût offert à ses regards: pourtant il n'y avait rien d'étrange ou d'effrayant dans ce qu'elle venait d'apercevoir; c'était tout simplement don Fernando qui donnait le bras à sa femme.

Jamais Mézélie n'avait été témoin d'une telle marque d'intimité entre le marquis et dona Ana; elle s'était habituée à les regarder comme étrangers l'un à l'autre; en ce moment, elle comprit qu'ils s'appartenaient, et l'affreuse douleur qu'elle en ressentit lui révéla subitement son amour.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura-t-elle en mettant ses deux mains sur son cœur, comme pour y étouffer sa douleur, sa jalousie, toutes les passions coupables qu'elle venait d'y découvrir; puis elle ajouta en levant les yeux au ciel :

— Ah! je suis bien malheureuse!

Alors, saisie de remords et de frayeur, elle gagna la chapelle comme un lieu de refuge où elle pourrait se recueillir et prier sans témoins. Elle frissonna en y entrant: don Fernando était debout contre la porte; un peu plus loin, dona Ana priait assise en face de l'autel, devant lequel le padre Marco était agenouillé.

Le visage de la marquise était éclairé en plein par la lueur des cierges, et ses longs cils noirs, à demi fermés, jetaient sur ses joues amaigries une ombre qui les faisait paraître d'une pâleur inanimée. Elle murmurait des prières en roulant les grains de son rosaire entre ses doigts blancs et effilés comme ceux d'une jeune fille morte. Mézélie s'agenouilla à ses côtés sans rien dire; elle tâcha de prier aussi; mais un long cri de douleur s'élevait seul de son âme. Au bout de quelques moments, don Fernando s'approcha et dit doucement à sa femme :

—Ana, je vous en prie, venez, vous n'êtes pas bien.

— C'est aujourd'hui samedi; nous avons encore à dire les litanies de la sainte Vierge, répondit-elle sans tourner la tête.

Mézélie leva involontairement les yeux sur le marquis; il avait l'air profondément triste et inquiet. Quand les litanies furent dites, dona Ana fit encore une courte oraison, puis elle se leva péniblement; don Fernando s'était avancé pour la soutenir; il l'emmena, et Mézélie les suivit en silence. Elle voyait que dona Ana était souffrante, et elle n'osait plus s'en approcher; il lui semblait que sa honte et ses remords étaient écrits sur son front, et que chacun allait connaître ce qui se

passait dans son âme. Au moment où elle entra dans la salle, Valentine se leva à demi en s'écriant :

—Jésus! comme tu es pâle! qu'as-tu, Mézélie?

— Rien, répondit-elle en rougissant; j'ai fait une longue promenade, cela m'a fatiguée.

La marquise avait passé dans son appartement; un moment après, don Fernando entra.

— Dona Ana est malade, dit-il, la vie qu'elle mène la tue. Ce soir je l'ai trouvée allant à la chapelle; à peine si elle pouvait se soutenir; il a fallu qu'elle s'appuyât sur mon bras pour se traîner jusque-là. Elle pratique des mortifications au-dessus des forces humaines.

— Quelle démence! murmura M. de Granville.

— A votre place, Fernando, j'agirais autrement, dit tranquillement don Antonio; je ne lui permettrais d'aller à la chapelle que le dimanche; je lui ordonnerais de vivre comme tout le monde, et je prierais le révérend padre Marco de ne reparaître ici qu'une fois l'an, pour les fêtes de Pâques.

— Et vous croyez que l'on peut vaincre ainsi des convictions passionnées, un zèle aveugle? dit tristement don Fernando; comme vous vous trompez! Dona Ana me regarderait comme son

persécuteur, comme l'ennemi de son bonheur en ce monde et de son salut dans l'autre, si je lui interdisais ses pratiques de dévotion. Tout ce que je demande, c'est qu'elle les modère, c'est qu'elle ne meure pas martyre.

Mézélie éprouva une sorte de soulagement en entendant don Fernando parler ainsi; le mouvement d'âpre jalousie qui l'avait tout à coup éclairée s'apaisait maintenant; elle se sentit plus forte; elle forma des résolutions qui la réconcilièrent avec elle-même, et elle reprit courage en songeant que Dieu seul voyait cette plaie douloureuse et secrète de son cœur.

Cependant, le soir, quand elle fut couchée sous ses rideaux de mousseline blanche, quand elle ferma ses yeux fatigués de pleurs, elle s'endormit en murmurant :

— Le guao ! si Dieu l'eût voulu, je m'en serais approchée, je me serais assise sous son ombre, et sans le vouloir, sans le savoir... Quand don Fernando serait venu, il m'aurait trouvée morte!... mais Dieu ne prend avec lui que ceux qu'il aime; il m'a laissée !

XLI

Les passions ont une logique qui vient à bout des résolutions les plus fermes et des intentions les plus droites : Mézélie finit par se lasser d'une lutte inutile, et elle pactisa pour ainsi dire avec son propre cœur. Cet essai de ses forces n'avait servi qu'à lui prouver combien elle était faible contre son amour; elle s'y abandonna, et dès lors elle fut presque heureuse, car dans ces combats contre elle-même elle avait horriblement souffert. Sa situation devint semblable à celle de don Fernando, avec cette différence que les sacrifices qu'elle s'imposait lui coûtaient moins. La seule présence de celui qu'elle aimait suffisait à sa pas-

sion, et elle ne se reprochait point ce bonheur intime, et précieusement caché au fond de son cœur.

Souvent, le soir, assise à l'écart, la tête inclinée, les yeux rêveurs, elle écoutait dans un muet attendrissement cette voix qui ne s'adressait jamais à elle. Souvent, debout à sa fenêtre, avant le lever du jour, elle attendait, cachée derrière la jalousie, pour voir sortir don Fernando, pour le suivre des yeux dans l'avenue, jusqu'à ce qu'il eût disparu, emporté par le galop de son cheval.

Mais elle fuyait les occasions de se trouver seule avec lui, et elle s'interdisait avec d'inexorables scrupules jusqu'aux témoignages d'une simple amitié. Tout autre à la place de don Fernando eût été blessé de cette froideur; mais ce qui se passait dans son propre cœur l'éclaira. Alors ses résolutions commencèrent à faiblir; dans le désespoir et l'ivresse de son amour, il n'était pas toujours maître de lui-même, et plusieurs fois il chercha Mézélie, non pour lui parler de ce qu'il éprouvait, mais pour l'entendre et la regarder un moment sans contrainte, pour baiser à genoux cette main qu'elle lui avait une fois tendue.

M. de Granville s'aperçut de ce changement

dans la manière d'être de Mézélie ; il l'attribua à l'ennui, à la vie solitaire qu'elle menait, et il en espéra quelque chose. Le sentiment qu'elle lui inspirait était profond et acharné ; mais il en calculait sans passion toutes les chances, et il attendait patiemment que Mézélie, lasse de son isolement, inquiète de son avenir, comprît enfin qu'un mariage pouvait seul changer sa position. Comme il n'y avait là que lui, comme le comte de Bibar désirait cette union, il n'y voyait aucun obstacle. La situation de ses affaires était telle qu'il n'osait plus retourner à la Havane, où l'attendaient une nuée de créanciers ; il avait besoin de ce mariage pour payer ses dettes, et il compta que le sort lui gardait cette dernière et magnifique chance de recommencer la même vie.

Il y avait plus d'un an que Mézélie habitait le Retiro ; ce laps de temps s'était écoulé pour elle avec une singulière rapidité, et pourtant il lui semblait qu'elle avait plus vécu pendant cette année que pendant tout le reste de sa vie. Le comte de Bibar avait manifesté l'intention de s'établir pour toujours au Retiro, et Valentine semblait satisfaite de cet arrangement ; l'espèce d'esclavage où elle vivait était nécessairement moins triste à la campagne que dans les sombres appartements de l'hôtel de Bibar. Cependant une

circonstance imprévue vint contrarier tout à coup ces arrangements. Un soir, don Antonio entra dans la salle, avec ses lettres à la main.

— Mon cher Fernando, dit-il, voici une mauvaise nouvelle; le pauvre Francisco Lopez est mort subitement. Dieu fasse miséricorde à son âme! il faut que je parte pour la Havane.

— Comment, votre homme d'affaires, l'honnête Lopez est mort! dit froidement M. de Granville; monsieur le comte, je vous en fais mon compliment; c'est pour vous un bénéfice net de cent mille réaux chaque année.

— Il faut que tout le monde vive; d'ailleurs, je suis obligé de lui trouver un successeur, et Dieu sait s'il se contentera des mêmes profits! venez-vous avec moi, Paul?

M. de Granville fit presque un geste affirmatif; mais il se reprit aussitôt et répondit :

— Si votre absence devait durer longtemps, je vous accompagnerais; mais il ne vous faut que cinq ou six jours pour régler toutes ces affaires et donner votre procuration à quelque homme de bien, qui ne fera pas l'usure avec vos capitaux, comme le digne Francisco Lopez.

— Certainement, mon voyage ne durera pas plus de huit jours, dit le comte; je me plais davantage ici qu'à la Havane.

Valentine fit signe à sa sœur de venir près d'elle, et lui dit faiblement :

— Est-ce que tu voudrais venir avec nous, Mézélie?

— Comment, tu t'en vas aussi! s'écria la jeune fille, qui d'abord avait cru comprendre que don Antonio partait seul, et qui en avait ressenti une grande joie.

— Est-ce que je peux me passer de sa présence, dit le comte en appuyant sa main sur la tête blonde de la jeune femme; elle est mon amour, mon bien, je l'emporte partout avec moi.

— Oui, seigneur, je vous appartiens! dit la jeune femme avec une expression singulière de tristesse et de résignation.

Il la regarda surpris, mécontent, et comme s'il eût cherché un sens plus profond à ces paroles. Alors Valentine lui sourit et pressa sur son front, avec un geste soumis, la main que don Antonio étendait sur elle : cette scène muette n'avait pas duré une minute, et Mézélie ne s'en aperçut pas. La comtesse tourna languissamment la tête vers sa sœur, et reprit avec un léger tremblement dans la voix :

— Eh bien! quand partons-nous?

— Demain matin, répondit don Antonio.

— Est-ce que Mézélie vient avec nous? demanda-t-elle timidement.

— Mais ce n'était pas dans mes projets. Si cependant elle tient à faire ce voyage, elle est entièrement libre de nous accompagner.

Ceci fut dit d'un ton si cérémonieux et si sec, que la jeune fille, blessée, se hâta de répondre;

— Moi, monsieur! je ne veux que ce qui vous convient, que ce qui convient à tout le monde; et puisque vous pensez que je dois rester, je reste.

Au fond de son âme elle n'en était pas fâchée; la seule proposition de ce voyage lui avait causé une sorte d'effroi; comme tous ceux dont le cœur est préoccupé d'un sentiment exclusif, elle y rattachait toutes choses. La nécessité où elle se voyait de rester faisait taire ses scrupules, et, sans se l'avouer, elle était heureuse que don Antonio lui eût fourni ce prétexte.

— Je vous laisse avec dona Ana, lui dit le comte d'un ton radouci, et content de la soumission avec laquelle les deux sœurs consentaient à se séparer pour quelques jours; ma chère Mézélie, que voulez-vous que je vous apporte de la Havane?

— Ramenez-moi bientôt Valentine, c'est tout ce que je vous demande, répondit-elle en baisant sa sœur au front.

Cet arrangement consola M. de Granville du voyage de la Havane ; il ne fut pas fâché de rester, en songeant que chaque jour il allait se trouver à peu près seul avec Mézélie, et que l'occasion se présentait, peut-être, de prendre sur elle quelque empire.

XLII

L'espoir de M. de Granville fut déçu : soit que Mézélie craignît un entretien avec lui, soit qu'elle redoutât les occasions d'un tête-à-tête avec don Fernando, elle les fuyait tous deux. Le soir, elle se retirait toujours en même temps que dona Ana, et elle s'enfermait dans sa chambre jusqu'au lendemain. Le marquis imitait cette réserve ; il passait toutes ses journées hors de l'habitation, et ne se montrait qu'un moment à l'heure du souper.

Trois ou quatre jours plus tard, Mézélie, en descendant un matin à la bibliothèque, trouva sur le pupitre une lettre et un billet.

Le billet était de don Fernando, il ne contenait que ces mots :

« Les recherches que j'ai fait faire ont eu « un plein succès : voici une lettre de votre « père. »

Mézélie devint pâle comme la mort; cette nouvelle si inattendue lui causait une de ces joies subites et profondes, auxquelles les forces humaines peuvent à peine suffire; elle serra la lettre contre son cœur avec un élan de reconnaissance envers Dieu, envers don Fernando, à qui elle devait cet immense bonheur, et elle murmura :

— Mon père! mon père! est-il possible! Oh! mon Dieu! nous reverrons notre père!

Elle eut à peine la force de décacheter cette lettre, et d'abord ses yeux obscurcis de larmes n'en distinguèrent point les caractères; enfin, elle lut :

« MES CHÈRES FILLES,

« Je ne m'attendais pas, après tant d'années, « au bonheur de recevoir de vos nouvelles et « d'apprendre que vous êtes heureuses. D'après « ce qu'on m'écrit, ma petite Valentine a fait un « très-grand mariage, et vous êtes toutes deux

« dans la maison du comte de Bibar. C'est « une grande satisfaction pour moi de penser « que vous êtes dans une position meilleure que « celle dont vous auriez joui près de votre « famille.

« Après plusieurs années de séjour en Amé- « rique, je suis revenu à Paris pour y vivre avec « le peu de fortune que j'ai laborieusement « amassée; mais ma santé n'est pas bonne, et je « passe fort tristement la plupart de mes jour- « nées au coin du feu, sans autre distraction « que la société de ma femme. J'aurais certai- « nement une grande joie à vous revoir avant de « mourir; mais je n'ose l'espérer : vous res- « terez en Amérique, et moi je ne quitterai plus « la France; je suis trop vieux et trop malade « pour vous aller trouver. Adieu, mes chères en- « fants, donnez-moi de vos nouvelles, et recevez « la bénédiction de votre père qui vous em- « brasse.

« L. D'EFFANGES.

« *P. S.* J'habite une petite maison à Saint- « Mandé; c'est un village aux portes de Paris; « l'air y est bon et ma santé s'en trouve bien. « C'est là qu'il faut m'adresser vos lettres, rue « de Paris, n° ...

« Ce 20 janvier 18... »

Mézélie laissa tomber cette lettre, après en avoir lu jusqu'à la dernière ligne avec une pénible émotion, une douloureuse surprise ; elle était sous le coup d'une de ces déceptions cruelles qui brisent l'âme et la jettent dans un morne découragement. Elle s'était si souvent figuré le bonheur, la joie d'un père qui retrouve ses enfants, ses enfants perdus depuis tant d'années! Et toutes les paroles qu'elle venait de lire étaient si froidement affectueuses! Pas un regret, pas un souvenir pour sa mère! Elle cherchait à comprendre, à excuser cette lettre ; mais elle avait beau faire, elle sentait bien qu'elle n'aurait pas écrit ainsi. Puis elle songea à ce que son père lui disait de sa propre situation ; elle se représenta ce tableau d'intérieur, ce vieillard triste et malade, assis au coin du feu, vis-à-vis de cette femme qui s'appelait madame d'Effanges, ce ménage peut-être plein de soucis, et elle se dit avec une profonde amertume qu'elle ne pouvait rien pour rendre les derniers jours de son père plus heureux. Cette peine fut vive, d'autant plus vive qu'elle succédait à un premier mouvement d'espérance et de joie.

Le soir don Fernando ne parut pas à l'heure du souper ; il était parti le matin pour aller visiter une possession éloignée, et l'on présuma

qu'il ne serait de retour que le lendemain.

Comme de coutume, Mézélie quitta la table en même temps que la marquise. Dona Ana était souffrante, elle marchait lentement; au moment de sortir de la salle, elle s'appuya au bras de la jeune fille. Une telle marque de familiarité était si peu dans les habitudes de dona Ana, que Mézélie s'arrêta surprise et toute troublée, en sentant cette main froide et moite peser sur son bras avec une espèce de tremblement.

— Oh! mon Dieu! dit-elle, vous n'êtes pas bien, madame.

— Ce n'est rien qu'un peu de faiblesse, répondit la marquise; Dieu m'a fait bien des grâces, il me rendra des forces pour le servir.

Mézélie la conduisit en silence jusque dans son appartement. Il se composait de trois pièces où il n'y avait aucune trace du luxe qui régnait dans le reste de la maison. La première était à peu près nue; on n'y voyait que quelques chaises et une table autour de laquelle travaillaient les femmes de la marquise. Elle ne les occupait jamais ni à son service, ni à des ouvrages pour sa toilette; mais toute l'année elle leur faisait broder ces magnifiques ornements qui paraient la chapelle. Dans la seconde pièce il y avait une petite bibliothèque entièrement composée d'œu-

vres mystiques, et la muraille était tapissée d'images encadrées dans des baguettes noires. Du reste, on y aurait inutilement cherché quelque vestige de richesse ou d'élégance ; il n'y avait que la propreté toute nue du parloir d'un couvent.

La troisième pièce, plus petite que les deux autres, était la chambre à coucher de dona Ana ; on eût dit la cellule d'une carmélite. Le lit de paille recouvert d'une toile grise, était à côté du prie-Dieu ; le Christ était suspendu au chevet, et en face du bénitier il y avait une tête de mort. Mézélie était quelquefois venue chez la marquise, mais elle n'avait jamais pénétré dans ce triste réduit. A l'aspect de ces lugubres images, elle s'arrêta frappée d'une sorte de terreur, et dit en serrant le bras de la marquise :

— Oh ! madame ! vous pouvez dormir ici !

— Dieu m'a fait la grâce de m'accoutumer promptement à ces austérités qui vous font peur, répondit-elle en appuyant ses doigts pâles et frêles sur la tête de mort ; s'il vous appelle à lui quelque jour, vous comprendrez qu'il y a plus de douceur et de joie dans les mortifications de ma vie que dans les plaisirs de la vôtre.

Mézélie baissa la vue ; quelque chose en elle avait tressailli à ce mot, et elle murmura :

— Je ne suis pas heureuse!

— Il n'y a de bonheur qu'en Dieu, reprit la marquise ; donnez-vous à lui.

— Je ne puis pas, répondit simplement la jeune fille ; non, je ne le puis pas; ah! madame, comment avez-vous fait pour vous détacher ainsi de toutes les affections humaines, pour réprimer vos penchants, vos faiblesses, pour dompter votre cœur?

— J'ai fui la tentation, Dieu a fait le reste.

— Hélas! dit Mézélie avec abattement, il vous a accordé des grâces qu'il me refuse.

La marquise s'assit au pied de son lit et respira profondément, comme quelqu'un qui lutte contre une douleur physique ; son front blanc et poli était couvert d'une légère moiteur, et ses grands yeux sombres avaient une expression singulière d'exaltation et de souffrance: elle resta là un moment immobile, puis elle se rejeta en arrière avec un léger frisson.

— Vous souffrez, s'écria Mézélie, vous souffrez beaucoup, dona Ana, cela se voit; mon Dieu! ne me permettez-vous pas d'appeler vos femmes?

— Non, non, interrrompit-elle vivement, c'est fini ; je suis bien déjà... et il faut... que personne n'entre ici, quand même je tomberais

malade, personne que le padre Marco... Je veux qu'on me laisse mourir sur ce lit de paille...

— Mourir ! vous, mourir ! s'écria Mézélie; mais vous êtes jeune, dona Ana, vous devez vivre encore longtemps.

La marquise secoua la tête et murmura :

— Si c'est la volonté de Dieu !

— Dona Ana, reprit Mézélie, dussé-je vous scandaliser et vous déplaire, il faut que je vous le dise : vous vous tuez par des mortifications au-dessus de vos forces, et Dieu vous demandera compte de votre vie, si vous allez vers lui avant le temps.

— Dieu ne me prendra que quand il me voudra, et j'aime mieux pécher contre moi-même que contre lui, répondit la marquise avec la tranquillité opiniâtre d'une conviction profonde.

Elle se leva péniblement à ces mots et fit le tour de sa chambre, comme pour essayer ses forces et dompter ses souffrances; puis elle revint vers Mézélie, et dit en étendant la main vers la fenêtre avec une expression singulière d'orgueil, de dédain, de sombre exaltation :

— Voyez, je suis riche, tous les biens de ce monde sont à ma portée, je suis environnée de tout ce qui peut séduire et flatter les sens, de tout ce qui donne ce que les hommes appellent

le bonheur; eh bien! tout cela, je l'ai foulé aux pieds, j'ai préféré à tout cette cellule, ce lit de paille, cette tête de mort, et j'ai trouvé plus de douceurs dans ces mortifications que dans toutes les jouissances d'une vie mondaine.

En achevant ces mots, elle retomba épuisée au pied de son lit. Mézélie s'assit près d'elle en silence; elle était comme effrayée de ce qu'elle venait d'entendre. Sa foi était vive et sincère, mais elle avait été élevée dans l'exemple d'une piété tendre et facile, d'une douce ferveur, et toute son âme se révoltait contre la farouche dévotion de dona Ana. Ce triste et stérile dévouement, ce continuel sacrifice de soi-même l'épouvantaient, et les paroles lui manquaient pour manifester ses doutes et son éloignement: elle craignait de scandaliser la marquise, et elle se taisait, perdue dans de tristes réflexions.

Neuf heures sonnèrent en ce moment. Dona Ana se souleva avec effort et alla retourner le sablier qui était sur le prie-Dieu; puis elle congédia Mézélie en lui disant:

—Voici l'heure où la journée du chrétien finit; je vais faire ma prière et m'endormir jusqu'à l'aube. Bonsoir, que Dieu soit avec vous!

XLIII

La jeune fille se retira pensive et abattue ; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle éprouvait ; mais la bienveillance que dona Ana venait de lui témoigner pour la première fois lui avait fait mal. Elle ressentait une de ces tristesses qui n'ont point de larmes, et qui serrent douloureusement le cœur. Elle songeait aussi à cette lettre qu'elle avait relue tant de fois dans la journée, avec l'espoir d'y découvrir un sens plus étendu, des sentiments plus tendres, et elle se disait, dans l'amertume de son âme, qu'il n'y avait rien, rien que ce qu'elle y avait d'abord trouvé.

Alors elle se réfugia dans son amour comme

dans la seule consolation qu'elle eût trouvée au milieu de son isolement et de ses chagrins ; tous les sentiments froissés de son cœur se rattachèrent à don Fernando ; il lui sembla qu'une sympathie plus vive l'unissait à lui, et qu'il y avait entre eux comme une communauté de peines et de douleurs cachées.

La soirée n'était pas avancée ; pourtant tout était tranquille dans l'habitation ; il n'y avait plus personne, ni dans la salle, ni dans la vaste galerie qui régnait tout le long de la façade, et quelques lumières qui se montraient à des fenêtres éloignées annonçaient que les domestiques s'étaient déjà retirés.

Mézélie descendit dans le jardin. Il faisait une de ces nuits plus belles et plus sereines que les plus beaux jours de nos climats. La lune venait de se lever au delà des cimes dentelées de la montagne du Guao, et sa clarté jetait sur tout le paysage de vives oppositions d'ombre et de lumière. Une molle fraîcheur soufflait à travers les arbres, et des parfums ravissants s'exhalaient de cette moisson de fleurs, qui s'épanouissait lentement avant le premier rayon de soleil.

Tout se taisait dans les campagnes, tout dormait ; on n'entendait rien que le bruit du vent, et le murmure éloigné de quelque cascade cachée

au fond des bois. Bientôt les ombres s'effacèrent, une clarté plus limpide inonda le paysage, et la lune mira son blanc visage dans les eaux tranquilles qui baignaient les bosquets du Retiro.

Mézélie fit lentement le tour du parterre, et son regard rêveur s'arrêta longtemps à une place où don Fernando venait parfois s'asseoir : c'était à l'entrée du jardin, sous un frangipanier dont les branches tordues et chargées de suaves bouquets dominaient un berceau de grenadilles. La jeune fille cueillit une de ces fleurs dont la corolle, semblable à celle du lis, répand une odeur d'ambre et de vanille, et elle la pressa sur sa bouche et sur son cœur.

Le silence et le repos de cette belle nuit agissaient sur ses sens; elle éprouvait une sorte d'alanguissement, de bien-être ineffable, une joie intime et paisible; elle était heureuse, et pourtant ses larmes roulaient lentement sur la fleur dont elle respirait les parfums. Ces lieux étaient pleins de la présence de don Fernando; elle l'avait vu, la veille, sous ces sombres allées; elle l'avait suivi du regard, tandis qu'il marchait rêveur le long du parterre; et tous ces souvenirs l'accompagnaient pendant sa promenade solitaire.

Puis elle revint vers la maison, et, avant de rentrer elle s'arrêta encore. En ce moment il était

près de minuit. Mézélie tourna son visage à la brise fraîche et parfumée qui soulevait mollement les plis de sa robe blanche; elle respira profondément, et murmura en joignant les mains :

— Mon Dieu ! la belle nuit!

Un soupir sembla répondre à cette exclamation; Mézélie se tourna vivement : don Fernando était debout contre la porte; depuis une heure il regardait passer cette blanche figure à travers les allées sinueuses du jardin. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre; mais ils se comprirent, et ils n'eurent pas la force de se quitter : Mézélie resta accoudée à la balustrade de la terrasse, et don Fernando vint s'asseoir à quelques pas d'elle.

Ce moment fut peut-être le plus beau, le plus doux de toute leur vie; ils s'aimaient, ils étaient seuls, et leurs âmes venaient de se confondre dans une même émotion, dans un sentiment unique, exclusif, plus fort que la volonté, que la crainte, que le remords. Tout semblait fini pour eux : le passé, l'avenir et le reste du monde, ils avaient tout oublié. Mézélie était pâle, immobile, et comme recueillie dans cette profonde émotion. Don Fernando arrêtait sur elle un regard ardent; tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur était sur ses lèvres; mais il se taisait, comme affaissé sous la violence de ses sensations.

Tous deux se comprenaient maintenant; ils voyaient jusques au fond de leurs âmes; ils sentaient que la joie, les remords, les peines dévorantes, l'amour qui les rendait depuis un an si heureux et si à plaindre, tout avait été partagé. Alors il leur sembla que, n'eussent-ils que cet unique moment de bonheur, c'était assez pour toute une vie. Don Fernando se leva, il vint près de la jeune fille, et se mettant à ses genoux, il dit en élevant vers elle ses mains tremblantes :

— Mézélie, ma chère Mézélie!...

Elle se laissa aller dans les bras qui l'attiraient, et don Fernando reprit d'une voix brève :

— Tu m'aimes, Mézélie! tu m'aimes! oh! dis-le-moi!

— Oui, murmura-t-elle, je t'aime!...

Mais aussitôt ses bras retombèrent inertes, une sueur froide se répandit sur son visage, elle devint pâle et glacée comme si la lame d'un poignard l'eût touchée au cœur : en relevant la vue, elle venait d'apercevoir M. de Granville, debout à dix pas derrière don Fernando, dans l'ombre de la porte. Elle comprit qu'elle était perdue; que si elle disait un seul mot, si elle faisait un seul geste, l'un de ces deux hommes serait mort le lendemain; et elle resta immobile, muette, et comme frappée de la foudre entre les bras de don

Fernando. Cette terrible situation ne dura qu'une minute; M. de Granville se retira et disparut sans que le marquis se fût seulement douté de sa présence.

Alors Mézélie tourna un règard morne, éperdu, sur celui qu'elle aimait.

— Fernando, dit-elle avec un accent bref et profond qui le fit tressaillir, si vous ne voulez pas me voir mourir de douleur et d'effroi, laissez-moi maintenant...

Il recula d'un pas, et dit tristement :

— Vous me craignez!...

— Non, répondit-elle, non!... mais je vous en supplie à genoux, retirez-vous, Fernando!...

— Eh bien! oui, je vais t'obéir... Mais je veux emporter quelque chose de toi... Cette fleur humide de tes larmes, donne-la-moi, Mézélie!...

Elle la lui laissa prendre, et il ajouta en mettant une main sur son cœur.

— Mézélie, je sens là que je ne puis plus vivre sans toi... Ne me parle pas de remords, de devoirs...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! interrompit-elle en le suppliant du regard.

— Je te quitte, mais demain nous nous retrouverons, reprit-il avec l'accent d'une ardente prière; demain, je te parlerai encore!...

— Oui, dit-elle d'une voix mourante, et avec un geste de désespoir et de terreur; mais demain, demain matin, vous monterez à cheval... et vous ne reviendrez que le soir... Adieu, adieu, Fernando!...

Il s'éloigna, et Mézélie le suivit des yeux jusqu'au fond de la galerie; puis elle regarda autour d'elle avec une morne épouvante : M. de Granville n'était plus là.

La malheureuse jeune fille regagna lentement sa chambre, et tomba sur un siége, faible, anéantie, mourante.

Frasquita s'était endormie en attendant sa maîtresse; la lampe ne jetait plus qu'une douteuse clarté, et l'on n'entendait rien que le léger frôlement des rideaux, qui retombaient devant la fenêtre entr'ouverte.

Mézélie resta là immobile et froide; pendant cette longue nuit elle ne pleura pas, elle ne pria pas Dieu; une sorte de stupeur avait remplacé sa frayeur et son désespoir. Lorsque Frasquita s'éveilla, elle la vit encore tout habillée et assise devant une table où la lampe s'éteignait.

— Ah! maîtresse, s'écria-t-elle, vous ne vous êtes pas couchée!

Mézélie se leva en sursaut et mit les deux mains à son front.

— Vous vous étiez endormie là, maîtresse, reprit Frasquita avec son sourire calme et un peu niais, et moi je ne me suis pas éveillée; à présent je vais vous déshabiller, et vous vous coucherez...

— Non, non, interrompit-elle; j'ai assez dormi...

Puis elle réfléchit un moment, et ajouta d'une voix brève :

— J'ai tant à faire aujourd'hui!...

Le jour commençait à paraître. Au bout d'un moment, le pas des chevaux se fit entendre devant le perron. Mézélie tressaillit et s'approcha de la fenêtre : don Fernando était là. Elle appuya son front aux lames de la persienne et regarda dehors. Le marquis allait monter à cheval. Avant de partir, il leva les yeux sur le balcon; mais il ne vit personne. Une minute après, il avait disparu au fond de l'avenue. Alors Mézélie tomba à genoux devant la fenêtre, et dit en levant les yeux au ciel avec une sombre résignation :

— Maintenant, c'est fini! je ne le verrai plus, mon Dieu!

XLIV

Une heure après, Mézélie descendit dans la salle; elle y était depuis quelques moments lorsque M. de Granville entra. Il avait un maintien grave et calme; mais quelque chose d'inexprimable animait son regard; c'était à la fois une sourde irritation, une joie cruelle.

— Mademoiselle, dit-il, je vous cherchais.

— Et moi, monsieur, je vous attendais, répondit-elle avec cette sorte de courage que donne une situation extrême.

— Ah! fit-il un peu étonné, je ne l'espérais guère, et je suis fort touché de cette marque de confiance.

Mézélie ne répondit rien; elle semblait attendre avec une espèce d'anxiété que M. de Granville abordât cette pénible explication ; peut-être en ce moment craignait-elle encore plus ses protestations de dévouement que ses menaces.

— Mademoiselle, dit-il enfin, le hasard m'a mis dans votre confidence; j'ai découvert, sans le vouloir, quel est celui que vous m'avez préféré... C'est pour vous un malheur, une honte... mais je n'abuserai pas de votre position. Les sentiments que j'ai pour vous, et qui ont résisté à cette épreuve, vous répondent de ma discrétion; ce n'est certes pas moi qui déshonorerai la femme que j'aime, que je veux épouser...

— Merci de votre générosité, monsieur, interrompit Mézélie avec une secrète indignation, je n'en avais pas douté; mais je ne suis pas venue ici pour la réclamer. Ma situation est telle, monsieur, que je n'ai plus rien à craindre ni à espérer de personne. A quoi me servirait de vous expliquer ma conduite, d'essayer de la justifier? Je n'ai qu'un mot à vous dire: Je pars aujourd'hui pour la Havane, et jamais, jamais, je ne reverrai don Fernando...

— C'est ce que j'allais vous conseiller, interrompit vivement M. de Granville, et, si vous me le permettez, je vous accompagnerai.

— Non, monsieur, répondit-elle, je veux partir seule.

— Vous voulez que je reste ici après vous? s'écria-t-il avec une sourde ironie.

— Oui, monsieur; et je sais bien qu'en partant je vous laisse maître de mon secret, de ma réputation, du repos de toute une famille ; mais pourquoi parleriez-vous? pour vous venger? Eh ! de quoi? grand Dieu ! que vous ai-je fait? je ne vous ai pas aimé!

— Et vous en avez aimé un autre! murmura-t-il avec une sorte de rage; mais vous avez raison de vous fier à ma discrétion; non, non, je ne dirai rien; je n'élèverai pas une barrière de plus entre vous et moi : mais cet homme !...

Il s'arrêta comme pour maîtriser sa colère, et reprit d'une voix calme :

— Dites-moi, don Fernando sait-il que je vous ai vus ensemble hier soir ?

— S'il le savait, l'un de vous deux serait mort maintenant ! répondit Mézélie.

M. de Granville tressaillit intérieurement.

— Mademoiselle, je vous fais mes adieux, dit-il avec une espèce de sourire, nous nous retrouverons à la Havane.

Mézélie donna ses ordres pour son départ, avec le triste sang-froid d'un malheur sans con-

solation et sans espoir; ensuite elle se rendit chez la marquise.

Dona Ana était moins pâle et moins souffrante que la veille; assise devant la table et la tête baissée sur un volume ouvert, elle avait l'air d'être absorbée dans quelque pieuse lecture. A l'aspect de la femme de don Fernando, un remords plus vif, un regret plus poignant, une plus amère douleur s'éleva dans le cœur de Mézélie.

— Madame, dit-elle d'une voix basse et tremblante, je viens vous faire mes adieux.

— Jésus! dit la marquise étonnée, vous partez!

— Oui, madame, je vais à la Havane retrouver ma sœur; ensuite je ferai peut-être un autre voyage plus long...

Dona Ana comprit que cette résolution subite avait quelque motif secret; mais comme elle poussait la dévotion jusqu'à se faire un scrupule des paroles inutiles, elle ne manifesta aucune curiosité, elle ne fit aucune question, et elle se contenta de dire à Mézélie :

— Le monde est plein de mauvais exemples; songez à votre salut, mon enfant; que la crainte de Dieu vous soit toujours présente. Quand vous voudrez retourner ici, vous y serez toujours la bienvenue.

— Hélas! répondit-elle le cœur brisé, jamais,

jamais je ne reviendrai !... Dona Ana, reprit-elle en joignant les mains, depuis plus d'une année nous vivons sous le même toit, et... sans le vouloir... sans le savoir... je vous ai peut-être offensée... me le pardonnez-vous?...

— Oui, mon enfant, répondit la marquise, touchée de ce scrupule de conscience dont elle était loin de soupçonner le secret motif, et qui, dans ses idées, était tout simplement une formule d'humilité chrétienne; oui, et à mon tour je vous demande pardon de mes offenses involontaires...

— Oh! madame, interrompit Mézélie, ne me parlez pas ainsi!... Non, non, vous ne m'avez jamais rien fait... et si j'ai tant souffert, ce n'est pas vous...

Elle s'arrêta effrayée au milieu de cette espèce d'aveu, et reprit d'une voix plus calme, en serrant la main que lui tendait la marquise :

— Dona Ana, souvenez-vous de moi dans vos prières !...

XLV

Mézélie entra dans la bibliothèque avec une douloureuse émotion; elle venait faire aussi ses adieux à cette retraite, où elle avait passé tant de douces heures, ou elle avait si souvent pleuré. Mais là une terrible et dernière épreuve l'attendait : elle trouva à la même place où, la veille, elle avait trouvé la lettre de son père, une lettre de don Fernando. A la vue de ce papier, elle frissonna comme si don Fernando lui-même eût tout à coup paru devant elle; ses genoux fléchirent; elle s'appuya, défaillante, sur le pupitre, et elle lut à travers ses larmes :

« Mézélie, il faut mourir ou vivre l'un pour

« l'autre maintenant ! A quoi nous servirait de « lutter contre notre propre cœur? N'avons-nous « pas assez combattu, assez souffert? Folle et « inutile résistance qui nous a brisés sans vaincre « notre amour! A présent, Mézélie, je ne sens « plus en moi ni frayeur, ni crainte, ni remords: « tu m'aimes ! Mes facultés peuvent à peine suf- « fire au bonheur que me donne cette seule « pensée !... Mais au milieu de cette ivresse « d'âme que je n'avais jamais connue, je vois, je « juge notre position, je calcule notre avenir.

« Notre avenir, Mézélie! est ce que tout ton « cœur ne tressaille pas à ce mot? est-ce que tu « ne sens pas que le moment est venu de pren- « dre une résolution qui nous délivre enfin de « tant de frayeurs, de contrainte, de mortelles « angoisses? Sais-tu ce que je veux, Mézélie? je « veux t'emmener; je veux aller vivre avec toi, pour « toi seule, dans un pays si éloigné que jamais nous « n'entendrons plus parler de ce que nous aurons « laissé derrière nous. Ne m'oppose aucune raison, « aucun scrupule: qu'est-ce qui pourrait t'arrêter? « n'es-tu pas libre? et moi, quels devoirs me « retiennent ici? Suis-je responsable de l'avenir « d'une famille, du bonheur d'une femme? Mais « de famille, je n'en ai point, et je ne compte « pour rien dans la vie de dona Ana.

« Non, non, je ne mourrai pas rivé à cette « chaîne, je veux être libre, je veux être heu- « reux ! Ne t'effraye pas des obstacles : si tu « savais combien il sera aisé de les vaincre ! J'ai « tout calculé, tout prévu. Il y a, sur les côtes « de la mer Pacifique, dans le plus beau pays « de la terre, un village indien, où ma famille « avait fondé autrefois de grands établissements ; « j'y suis allé moi-même il y a dix ans, et un « moment j'eus la pensée de m'arrêter pour tou- « jours dans ce coin ignoré du monde. Combien « de fois, depuis, j'ai regretté cette tranquille « vallée de San-José ! et maintenant, c'est là que « nous pourrions vivre cachés, heureux ensemble « pour toujours ! Qui viendrait nous chercher « dans ce paradis ? qui saurait que tu l'habites « avec moi ? crois-tu qu'il ne nous serait pas aisé « de partir sans que notre départ eût l'air d'une « fuite ? crois-tu qu'il ne serait pas possible de ca- « cher ce que nous serions devenus ? Va, Mézélie, « j'ai bien calculé le parti que je te propose, et « je te le jure, l'honneur même serait sauvé : nous « serions morts pour tous ceux que nous aurions « laissés derrière nous... Eh bien ! pauvre enfant, « ton amour osera-t-il tout ce que le mien te « demande ? Serons-nous libres, heureux ? ou « bien veux-tu pour tous deux une existence

« troublée, misérable, pleine d'angoisses, de « regrets, d'inutiles combats? Songe à ce que « nous avons souffert! songe à l'horrible contrainte « où nous vivons! et décide de notre sort...

« Je viens de redescendre au jardin; je n'ai « plus de sommeil, plus de repos... je suis heu- « reux, inquiet, j'espère et je tremble! J'ai vu « de la lumière à ta fenêtre; tu veilles, Mézélie, « tu veilles en songeant à moi, et demain, de- « main je te reverrai! Il y a tant de bonheur dans « ce seul espoir, que je serais un insensé de me « plaindre de la longueur des heures qui nous « séparent! Ah! voici le jour, le jour après « lequel je dois te retrouver!...

« Adieu, mon amie; à ce soir. »

La jeune fille serra cette lettre contre son cœur avec un geste convulsif; son premier mouvement fut une joie, un espoir profond, indicible, un élan de confiance et d'amour; puis tout à coup elle frémit; une pensée soudaine la glaça; elle se souvint des dernières paroles de sa mère, et se jetant à genoux, elle s'écria les yeux levés au ciel :

— Ma mère! d'en haut vous me regardez... sauvez-moi!...

Une heure après, le visage mélancolique de

Frasquita se montra à la porte de la bibliothèque.

— Maîtresse, dit-elle, les bagages sont attachés; la *volante* est attelée.

— Eh bien ! répondit Mézélie en se relevant brusquement, je suis prête ; allons !

Elle alla machinalement jusqu'à la voiture; tous les gens de la maison et M. de Granville l'attendaient au perron pour lui faire leurs adieux. Elle était calme, ou plutôt elle était déjà tombée dans cette morne stupeur qui succède aux grandes douleurs de l'âme. M. de Granville s'approcha, et son visage impassible semblait encore plus pâle que de coutume.

— Mademoiselle, dit-il avec un accent qui achevait la signification de ses paroles, vous savez si je vous suis dévoué; vous pouvez partir tranquille. Sous peu, j'aurai l'honneur de vous revoir à la Havane.

Elle s'était jetée au fond de la voiture, et se couvrait le visage de son mouchoir, comme pour se dérober à la clarté du jour, au supplice de ce cruel moment, comme si elle eût redouté de tourner un dernier regard sur ces lieux qu'elle allait quitter pour toujours.

— Partons ! dit-elle avec une sombre impatience.

La légère voiture s'ébranla, les chevaux par-

tirent au grand trot, et M. de Granville demeura seul, et appuyé à la balustrade du perron.

— Don Fernando peut revenir! murmura-t-il avec une sourde joie, il n'y a plus personne ici maintenant!...

Le soir, don Fernando était assis dans la bibliothèque, le front appuyé sur ses mains, le regard fixe et plongé dans l'ombre que les branchages projetaient devant la fenêtre. Ses traits étaient immobiles; mais sa pâleur, son attitude exprimaient énergiquement son désespoir. De temps en temps, il regardait, sans le relire, un billet ouvert sur la table, et qui ne contenait que ces mots :

« C'est à genoux que je vous dis adieu... que « je vous supplie de ne pas me suivre... il faut « nous quitter. Il n'y a point de bonheur pos- « sible pour nous en ce monde : résignons-nous « à notre sort... je vais partir, et nous ne nous « reverrons jamais... Dieu m'est témoin que le « sacrifice de ma vie m'eût été moins affreux!... « Adieu, pour la dernière fois, adieu, Fer- « nando!... »

XLVI

Le surlendemain, vers le soir, Mézélie arriva à l'hôtel de Bibar. Don Antonio et sa femme étaient chez eux, dans leur éternel tête-à-tête.

— Ma sœur! voici ma sœur! s'écria Valentine, en reconnaissant la voix de Mézélie.

Don Antonio se leva vivement, rejeta sa cigarette, et dit en fronçant le sourcil :

— Votre sœur! mais vous avez donc trouvé moyen de lui faire savoir que nous ne retournerions pas encore au Retiro ?...

— Hélas! par qui, comment le lui aurais-je appris? répondit la jeune femme; est-ce que je fais quelque chose à votre insu ?

En ce moment Mézélie entra; elle tenait à la main la lettre de son père.

— Valentine, dit-elle en se précipitant dans les bras de sa sœur, je t'apporte des nouvelles, des nouvelles de France... J'ai reçu une lettre... la voici...

La comtesse la prit d'une main tremblante, et la remit à son mari.

— Tenez, dit-elle, c'est à vous de lire...

Don Antonio avait fait un geste de surprise, sa physionomie s'était assombrie; mais cet acte de soumission le calma sur-le-champ. Il se rapprocha de Valentine, la baisa au front; puis il lut tout haut la lettre de M. d'Effanges.

— C'est bien! dit-il en finissant; je suis content que vous ayez reçu des nouvelles de votre père.

Les deux sœurs se regardèrent les larmes aux yeux, et Valentine dit tristement :

— Il s'est remarié! nous ne le reverrons jamais!... Je ne sais pas pourquoi; mais cette lettre, au lieu de me donner de la joie, me serre le cœur.

Mézélie s'assit à côté de sa sœur et lui prit les mains.

— Écoute, dit-elle d'une voix altérée, moi aussi j'ai éprouvé une grande peine en lisant cette

lettre, en apprenant qu'une étrangère avait remplacé notre pauvre mère : pourtant notre devoir est d'aimer notre père, de le soigner sur ses vieux jours; toi, tu ne le peux pas, tu es mariée; mais moi je suis libre...

— Tu veux partir ! tu veux me quitter ! interrompit Valentine en pâlissant.

— Je veux aller trouver notre père, répondit la jeune fille avec effort; il est vieux, il est malade, il n'est pas heureux, je le vois bien... il a besoin de moi; il faut que je parte...

— Ma chère Mézélie, dit alors le comte, touché de ce dévouement, et peut-être content, au fond de l'âme, de cette séparation; ma chère Mézélie, avez-vous réfléchi sur cette résolution ? C'est un long et pénible voyage que celui-là...

— Ma mère eut le courage de l'entreprendre, seule avec nous...

— Hélas ! murmura Valentine, au bout qu'a-t-elle trouvé? la mort !

— Oui, s'écria Mézélie avec exaltation, mais elle avait fait son devoir ! Non, je ne renierai pas l'exemple qu'elle m'a laissé, et quoi qu'il m'en coûte, je ferai le mien !

— Vous êtes une sage et courageuse fille, dit le comte avec conviction; je ferai tout pour que l'accomplissement de cette résolution vous soit

moins pénible. Rien ne sera épargné pour que la traversée soit agréable; vous emmènerez qui il vous plaira...

— Frasquita m'accompagnera, elle y consent.

—Je veux aussi qu'en arrivant chez votre père, vous lui apportiez quelque bien-être; c'est Valentine qui lui enverra cela. Si vous vous mariez, vous savez mes intentions à votre égard; elles ne sont pas changées. J'aurais pourtant vu avec plaisir que vous épousassiez Granville...

— Je ne me marierai jamais, répondit-elle en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de sa détermination; merci pour tout le bien que vous voulez me faire, don Antonio, merci pour mon père et pour moi...

— Et quand voulez-vous partir, ma chère Mézélie? demanda le comte.

— Le plus tôt possible, répondit-elle.

Valentine s'était renfoncée dans le léger fauteuil de bambou où elle se balançait paresseusement; son visage avait repris l'air d'apathique mélancolie qui lui était habituel. Son premier mouvement de surprise et de chagrin passé, il semblait que le départ de Mézélie devenait pour elle un fait insignifiant, et qu'elle avait déjà pris son parti de cette séparation. Mézélie regardait sa

sœur avec un douloureux étonnement : cette indifférence la navrait.

— Hélas ! pensa-t-elle, lui seul ici me regrettera !

XLVII

Plusieurs navires étaient dans le port de la Havane, prêts à mettre à la voile pour venir en France; le comte de Bibar fit arrêter le passage de Mézélie sur *la Marie-Amélie*, du Havre. Pendant les dix jours qui précédèrent le départ de la jeune fille, il s'occupa avec beaucoup de sollicitude de tout ce qui pouvait alléger pour elle l'ennui et les privations de la traversée. Valentine voyait tous ces préparatifs avec une tranquillité dont le comte lui-même ne l'aurait pas crue capable; elle ne témoignait à sa sœur ni inquiétude ni regret; il semblait que cette séparation ne dût pas lui coûter une larme. Cette indifférence fut

comme le dernier coup qui devait briser le cœur de Mézélie; elle le subit avec une morne résignation.

Tout était prêt, et l'on n'attendait plus que le vent favorable. Une après-midi, le second de *la Marie-Amélie* vint lui-même annoncer que le navire allait mouiller le soir même en avant des forts, pour mettre à la voile le lendemain au point du jour.

Mézélie se rendit chez sa sœur; le moment de leurs adieux était venu; il fallait que le soir même les passagers allassent coucher à bord. Le comte remit à sa belle-sœur une traite considérable sur Paris, et il lui renouvela, en souriant, la promesse de lui donner une dot quand elle aurait choisi un mari.

—Car, lui dit-il, je ne crois guère au vœu que vous avez fait de ne jamais vous marier. Puis, se tournant vers Valentine, il ajouta :

— Eh bien! ma chère amie, n'avez-vous pas préparé un petit présent, un souvenir pour votre sœur?

— Oui, oui, répondit la jeune femme; mais je veux encore y ajouter quelque chose...

Alors le comte et Mézélie s'entretinrent un moment des derniers arrangements du départ : Valentine écoutait, appuyée des deux mains au

dossier de son siége, dans une attitude impassible. Enfin Mézélie se rapprocha d'elle et lui tendit les bras en pleurant. Valentine pâlit, et serrant la jeune fille contre sa poitrine, elle murmura :

— Adieu, Mézélie !... Va, ce n'est pas pour toujours !... ou bientôt... je serai morte !...

En achevant ces mots entrecoupés, que le comte n'entendit pas, elle laissa aller sa sœur et lui fit encore de la main un signe d'adieu, comme si elle avait hâte de voir finir les angoisses de cette séparation.

— Vous oubliez, mon amour, que vous avez quelque chose à donner à votre sœur? répéta don Antonio en lui montrant un coffre de laque posé sur la table.

— Non, répondit-elle; tout n'y est pas; je veux que Frasquita attende, elle portera cela...

— Mais, elle va suivre sa maîtresse à bord, dit don Antonio; j'enverrai quelqu'un...

— Non, interrompit Valentine; je veux que Frasquita attende...

— Quelle nécessité? répliqua le comte étonné de cette obstination; je peux envoyer Pepito ou un autre domestique...

Valentine ne répondit pas, et allant vers sa sœur avec un brusque mouvement, elle lui dit :

— Tu me laisseras Frasquita... elle ira te retrouver à bord... cette nuit... demain...

— Mais le navire mettra à la voile au point du jour, dit encore don Antonio; vous n'y pensez pas, ma chère âme!

— Frasquita attendra, elle viendra me rejoindre plus tard, dit alors Mézélie; je puis à présent me passer d'elle.

— Tous les domestiques de l'hôtel sont à votre disposition, dit don Antonio en se rasseyant près de sa femme; j'aurais voulu vous accompagner jusqu'au port; mais vous voyez, cette enfant a le cœur gros, elle pleurerait peut-être pendant mon absence; il faut que je la console.

A ces mots il passa son bras au cou de la jeune femme, qui ne répondit ni à ces paroles ni à ce geste. Alors Mézélie leur tendit la main à tous deux et leur dit d'une voix brisée :

— Eh bien! adieu!...

XLVIII

Le lendemain, au premier rayon du soleil, *la Marie-Amélie* se balançait faiblement sur ses ancres, à l'entrée de la rade. Tout l'équipage était sur le pont, chacun à son poste; le temps était magnifique, et la brise qui allait pousser rapidement le navire en pleine mer sifflait entre les mille cordages, le long desquels se hissaient les matelots.

Mézélie, appuyée sur les bastingages, attendait avec anxiété, les yeux tournés vers le port: on allait lever les ancres, et Frasquita n'était pas encore à bord. Enfin, une embarcation débouqua à l'entrée du port et s'avança rapidement,

poussée par deux vigoureux rameurs. Ces gens hélèrent le navire, et bientôt Mézélie fut rassurée en reconnaissant, au fond de la barque, la mante rayée qui couvrait la tête et les épaules de la métisse.

Alors, elle tourna encore une fois ses regards vers le beau pays qu'elle allait quitter pour toujours; elle chercha vers le sud les cimes lointaines qui se confondaient avec les pâles nuages, et sa bouche murmura un nom, un dernier adieu. En ce moment, il lui sembla que tout était fini pour elle ici-bas. Elle jeta les yeux vers l'avenir, et il lui parut solitaire, immense, effrayant, comme cette mer qui s'ouvrait devant elle et qu'elle allait traverser. Un mortel abattement succéda tout à coup aux déchirements de son âme, elle baissa la tête et se soumit : tout était accompli maintenant.

Don Antonio avait réellement tout fait pour éviter à Mézélie la plupart des inconvénients d'une longue traversée; sa petite chambre occupait la moitié de la dunette, et elle y retrouva la plupart des recherches somptueuses dont elle était environnée à l'hôtel de Bibar; des fleurs, que l'air salé de la mer allait bientôt flétrir, garnissaient l'étroite fenêtre, et une corbeille de pamplemousses et d'ananas, posée sur la table, répan-

pandait un parfum plus exquis que celui des fleurs.

Le vent avait fraîchi, la vague battait les flancs du navire; Mézélie commençait à éprouver cet affaissement physique et moral, cet horrible malaise que donne le mal de mer; elle se coucha sur le lit étroit et enfermé sous de petits rideaux verts, où elle venait de passer la nuit.

Un moment après, quelqu'un entra, et presque sans ouvrir les yeux Mézélie aperçut la mante rayée de bleu et de blanc dont s'enveloppait sa métisse.

— Eh bien, Frasquita, lui dit-elle d'une voix faible, te voici, pauvre enfant!

Elle vint s'asseoir, sans rien dire, à côté du lit, et appuya son visage contre l'oreiller.

— Tu pleures! reprit Mézélie avec un accent profond de résignation et de regrets, et pourtant tu ne laisses personne derrière toi!

Il y eut un silence. Le navire se balançait de l'arrière à l'avant; on venait de lever les ancres, de larguer les voiles, et *la Marie-Amélie*, poussée par un bon vent, voguait vers la pleine mer. Mézélie se souleva avec effort et avança la main pour chercher la main de la métisse qui restait immobile et le visage comme enseveli dans l'oreiller; mais aussitôt la jeune fille se rejeta en

arrière avec un mouvement de stupéfaction, presque de terreur, et elle s'écria :

— Valentine !...

— Oui, c'est moi, dit la jeune femme en tendant les bras à sa sœur ; c'est moi, Mézélie ! Elles restèrent un moment enlacées avec des paroles entrecoupées de sanglots; puis Mézélie dit avec effroi :

— Mais comment es-tu ici? Jésus mon Dieu !...

— Parce que je ne pouvais plus vivre là-bas, répondit Valentine ; parce que j'ai voulu m'échapper... Comment j'y suis parvenue... je n'en sais rien... c'est un miracle... Je me suis levée au milieu de la nuit... don Antonio dormait... Je suis allée trouver Frasquita dans ta chambre, et je l'ai décidée à me laisser partir à sa place... J'ai pris sa mante, je suis sortie de l'hôtel au point du jour, et je me suis perdue ; je ne trouvais plus le chemin du port... Seigneur mon Dieu ! quelles angoisses ! enfin j'y suis arrivée, je me suis jetée dans une embarcation... A chaque moment il me semblait entendre du monde après moi, la voix de don Antonio... mais à présent je suis ici ! je suis sauvée !

— Oh ! ma pauvre sœur, as-tu songé aux suites de tout ceci? Séparée de ton mari, ta position dans le monde à jamais perdue...

— Ma position était plus triste et plus misérable que celle du plus misérable esclave, interrompit Valentine; mais sais-tu ce que c'est que de vivre comme j'ai vécu pendant près de deux ans? Jamais seule! toujours vis-à-vis d'un homme qui ne laissait libres ni mes actions, ni mes paroles, ni mes regards. Je devais ne plus aimer, ne plus voir que lui au monde; il croyait avoir tout fait pour moi en me comblant des témoignages de son amour égoïste, brutal... et il ne s'apercevait seulement pas que je me consumais de langueur et d'ennui... Parce que je ne résistais pas, il croyait m'avoir soumise, soumise de corps et d'âme... Oh! jamais, jamais!... je ne pouvais plus vivre ainsi! Vois-tu, Mézélie, si cette nuit il s'était éveillé, si je n'avais pas réussi à m'échapper, je me serais tuée!

— Oh! mon Dieu, s'écria la jeune fille en levant les yeux au ciel, toutes deux si malheureuses!

— Je sais bien que toi, tu serais restée, reprit Valentine; tu as plus de courage, de résignation que moi; tu es plus sage...

— Oh! non, non, dit Mézélie en secouant tristement la tête; moi aussi je suis faible... et j'ai bien souffert!

— Crois-tu que je ne le voyais pas? toujours

seule et comme une étrangère dans cette maison... pas un moment de liberté où nous pussions nous voir, nous parler comme autrefois. Oh! comme j'ai souvent pleuré, la nuit, en me souvenant d'Acayucan, de la bonne dona Pepa! que nous étions heureuses alors!

— Oui, mais c'est fini à présent! dit Mézélie en levant un long regard vers le ciel.

— Pourquoi? s'écria impétueusement Valentine; je me sens, au contraire, le cœur plein d'espoir. Le monde me paraît si vaste, si beau. Je suis libre! nous vivrons à Paris; c'est une si grande ville, il est aisé de s'y cacher...

— Mais don Antonio, crois-tu qu'il ne viendra pas te chercher jusque-là? Crois-tu qu'il ne se présentera pas chez mon père pour te redemander?

— Mais je n'irai pas, non je n'irai pas! s'écria Valentine: je me cacherai, je lui échapperai!...

Elle s'interrompit en frissonnant; et murmura :

— Il me cherche à présent!

Puis elle se leva, alla regarder à travers les stores de la fenêtre: la mer était d'un bleu sombre, et le navire laissait derrière lui un sillage éblouissant; déjà la terre n'apparaissait plus que comme une ligne grisâtre, sur laquelle se détachaient çà et là quelques points noirs.

— C'est fini ! dit Valentine en levant les mains et les yeux au ciel, comme le captif dont les chaînes viennent de tomber ; on ne peut plus m'atteindre à présent ? Mézélie, regarde, la terre disparaît là-bas, et nous allons en France !

LIVRE SEPTIÈME.

LE DÉSERT.

XLIX

Par une nébuleuse matinée de novembre, les deux sœurs, qui n'étaient que depuis la veille à Paris, s'acheminèrent vers Saint-Mandé. En débarquant au Havre, elles avaient écrit à M. d'Effanges pour lui annoncer leur arrivée; et sans attendre sa réponse, elles accouraient près de lui. Leur situation les épouvantait; elles étaient seules maintenant, elles avaient besoin d'appui pour marcher au milieu de ce monde qui leur était si étranger, et pourtant un secret effroi s'emparait de leur cœur à mesure qu'elles approchaient du moment où elles allaient retrouver leur père. Valentine éprouvait l'embarras d'ex-

pliquer sa position, de raconter sa fuite; Mézélie songeait à cette femme qui s'appelait madame d'Effanges, et dont son père lui avait parlé avec tant de réserve.

La voiture s'arrêta devant une petite porte à claire voie, au delà de laquelle on apercevait une haie de rosiers dépouillés et un petit chemin sablé. Les deux sœurs entrèrent toutes tremblantes et le cœur palpitant. Une espèce de jardin précédait la maison; tandis qu'elles le traversaient, une femme vint au-devant d'elles d'un air d'empressement où perçait un certain embarras.

— Mesdemoiselles, dit-elle avec une physionomie qu'elle voulait rendre triste et qui n'était que contrainte, j'ai reçu votre lettre, et en vérité... c'est un grand malheur... vous ne m'aviez donné aucune adresse... je n'ai pas pu vous écrire...

— Madame, interrompit Mézélie frappée d'une idée terrible, qui êtes-vous donc?

La dame jeta un regard sur sa robe noire, et répondit d'une voix plus basse :

— Hélas! je suis la veuve de M. d'Effanges.

Les deux sœurs s'arrêtèrent avec une sourde exclamation.

— Venez, reprit la dame, en les emmenant vers la maison; j'aurais bien désiré vous éviter

cette visite et vous apprendre autrement la triste nouvelle... Mais, vous voyez, ce n'est pas ma faute... vous n'aviez donné aucun renseignement, aucune adresse où je pusse vous écrire... vous aller trouver...

En parlant ainsi, elle les faisait entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée, refermait les portes et ranimait le feu avec la même tranquillité que s'il se fût agi de la visite la plus insignifiante. Les deux sœurs s'assirent machinalement; elles pleuraient, le visage caché dans leurs mouchoirs.

La dame se mit à leur côté, et les considéra un moment en silence, comme pour laisser à cette première explosion de surprise et de douleur le temps de se calmer. Cette femme avait passé la fleur de sa jeunesse, pourtant elle était encore régulièrement belle; l'expression de sa physionomie était vive et mobile; mais il y avait quelque chose de dur et d'audacieux dans son regard, qui démentait le sourire fin et gracieux de sa bouche; d'abondants cheveux noirs retombaient autour de son visage d'une pâleur brune, mais que la plus légère émotion animait de ces chaudes carnations qui passent sur le front de certaines femmes comme les reflets d'un incendie.

En ce moment, elle était préoccupée de la

présence des deux sœurs; mais aucune expression d'intérêt ou de bienveillance ne se traduisait dans son regard attentif; on voyait qu'elle était occupée à calculer sa position vis-à-vis des filles de M. d'Effanges, et qu'elle n'était pas sans inquiétude sur les résultats de cette entrevue.

— Mes chères demoiselles, dit-elle enfin, je suis certainement heureuse de vous revoir.

A ce mot, les deux sœurs levèrent la vue sur elle avec un vif mouvement de surprise.

— Madame, dit Mézélie, mais je ne me rappelle pas... il me semble que je ne vous ai jamais vue...

— C'est que vous ne pouvez vous souvenir d'une époque si éloignée, répondit madame d'Effanges en changeant de couleur; vous étiez tout enfant...

— Alors, c'est ici, à Paris, interrompit Mézélie, respirant à peine; vous avez connu ma mère, madame, ma sainte et malheureuse mère!...

Madame d'Effanges fit un signe affirmatif; son front était subitement redevenu pâle, elle avait baissé la vue; mais reprenant aussitôt son sang-froid, elle répondit:

— Ne revenons pas sur ces souvenirs douloureux pour vous; il y a bien assez de motifs pour vous affliger dans la triste nouvelle que vous

venez d'apprendre... Quel malheur, mes chères demoiselles, que vous ayez eu l'idée de revenir en France! qu'y ferez-vous maintenant? Je voudrais de tout mon cœur vous aider, vous être utile; mais que puis-je? hélas! Quand vous saurez ma position, vous verrez que ce n'est pas la volonté qui me manque, c'est le moyen...

— Vous êtes bien bonne, madame, et nous vous remercions, répondit Mézélie d'une voix triste et avec quelque fierté; ce n'est que de mon père que nous aurions accepté...

—Vous pensez peut-être qu'il a laissé quelque fortune? interrompit vivement madame d'Effanges; il me sera aisé de vous prouver que non...

— Hélas! madame, répliqua Mézélie, blessée et contristée jusques au fond de l'âme de cette explication, nous ne vous demandons point de preuves, nous ne vous demandons rien : nous arrivions pour revoir, pour embrasser notre père, et non pour recueillir son héritage.

— Il nous avait écrit qu'il n'était pas riche, dit Valentine, et nous ne venions pas ici pour lui être à charge.

A cette déclaration, le visage de madame d'Effanges s'éclaircit, et elle reprit :

— Que je suis heureuse de vous trouver dans

ces dispositions ! il m'aurait été si pénible d'entrer en discussion avec vous sur de misérables questions d'intérêt ! Votre père ne m'a réellement rien laissé que ce qui était à moi, mes chères demoiselles ; depuis longtemps il était malade, et Dieu sait !... Allez, j'ai mené une triste vie !... deux ans enfermée ici sans voir âme qui vive !...

—Ah ! mon Dieu ! il exigeait que vous ne visiez que lui au monde ? s'écria Valentine frappée de ce rapport entre la destinée de sa belle-mère et la sienne propre ; il vous avait séparé de vos amis, de vos connaissances?

— Mon Dieu, non, répondit-elle ; il aurait été charmé, au contraire, que l'on vînt nous voir ; car il ne pouvait pas sortir ayant la goutte aux jambes, et cela l'aurait distrait d'avoir compagnie ; mais qui serait venu s'enfermer dans cette chambre de malade? D'ailleurs M. d'Effanges avait ses manies ; il était âpre, frondeur, d'une humeur terrible quand il souffrait. J'étais réduite à lui faire seule compagnie, et, pour passer son temps, il me faisait à tout propos des querelles ; allez ! c'était une insupportable vie !...

Mézélie sentit jusqu'au fond du cœur ces reproches adressés à la mémoire de son père : il lui semblait que, quels que fussent ses torts vis-à-vis de sa femme, la mort devait avoir éteint en

elle tout ressentiment de ce qu'elle avait souffert, et qu'elle ne devait pas parler ainsi de l'homme dont elle portait encore le nom. Mais madame d'Effanges, préoccupée de ce souvenir et peut-être emportée par le besoin d'expliquer certains faits, ne remarqua pas l'impression pénible que les deux sœurs ne manifestaient que par leur silence, et elle reprit :

— J'ai souffert tout cela jusqu'à la fin, et quand M. d'Effanges est mort je l'ai pleuré. Depuis longtemps je m'attendais à le perdre ; sa santé n'était pas bonne ; il avait une constitution ruinée, et d'ailleurs il avait une quinzaine d'années de plus que moi. Cette différence d'âge n'était rien quand il était plus jeune; mais en approchant de la cinquantaine, il paraissait déjà un vieillard ; il en avait les goûts, les idées, lui autrefois si plein d'activité, de passion... nous ne pouvions plus nous comprendre !

Il y avait un sens terrible et profond dans la manière dont ces derniers mots furent dits; c'était le dédain cruel, l'implacable égoïsme d'une passion rassasiée, la fatigue et le regret d'un trop long dévouement : ces mots révélaient toute l'âme de Léonide. Mais les deux sœurs ne la comprirent pas; elles ignoraient quelle funeste influence cette femme avait eue sur la destinée de leur

mère, et c'était seulement par instinct qu'elles se sentaient disposées à s'éloigner d'elle.

— Mais c'est assez vous parler de moi, mes chères demoiselles, continua madame d'Effanges en essayant de prendre un air de familiarité bienveillante; voyons, parlons un peu de vous : je n'ai pas du tout compris certains passages de votre lettre; madame de Bibar a quitté son mari?

— Oui, madame, répondit résolument Valentine! je n'étais pas heureuse, et j'ai suivi ma sœur : nous comptions vivre ici, sous la protection de notre père...

— Et M. le comte avait consenti à cet arrangement ? interrompit madame d'Effanges.

— Non, madame, répondit Valentine avec sincérité; je suis partie malgré lui, à son insu...

Le bruit de la porte qui s'ouvrait, coupa court à cette explication, et un jeune homme entra sans se faire annoncer.

— Madame, dit-il, en saluant Léonide avec une affectation de cérémonie qui contrastait fort avec sa manière de se présenter, madame, permettez-moi de m'excuser...

Elle s'était levée avec un brusque mouvement de surprise et de dépit ; mais elle se rassit aussitôt, en montrant de la main un siége au malencontreux visiteur. Le jeune homme n'eut pas l'air

de se fâcher le moins du monde d'un tel accueil, et perdant tout de suite sa gravité cérémonieuse, il se mit à l'aise dans son fauteuil et tâcha de nouer un entretien insignifiant, tout en regardant les deux sœurs avec une expression marquée de curiosité, d'intérêt et d'admiration.

Madame d'Effanges avait pris un air froid et distrait qui signifiait clairement que quelqu'un était de trop dans son salon ; mais le jeune homme continua imperturbablement la conversation. C'était un fort beau cavalier de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, brun, avec de petites moustaches, de longs cheveux bouclés, une redingote serrée, des éperons retentissants, une grande tournure enfin; mais son air, ses façons de parler avaient une grâce par trop aisée et qui touchait à la hardiesse.

Il continuait toujours l'entretien et le soutenait à lui tout seul; car les deux sœurs ne lui répondaient que par monosyllabes et madame d'Effanges par des paroles brèves et sèches qui trahissaient une sourde colère. Enfin le jeune homme, impatienté des airs glacés de la maîtresse de la maison, blessé dans l'âme qu'elle le traitât ainsi en présence de ces deux belles personnes qu'il admirait de tous ses yeux, se tourna vers elle et lui dit brusquement :

— Vous êtes aujourd'hui, madame, d'une humeur terrible et qui ne vous est pas ordinaire!

— Quel reproche! dit-elle, en essayant de sourire, bien qu'un regard rapide eût manifesté sa colère à celui qui parlait ainsi; quel reproche, monsieur Ernest! mais, je n'ai rien qu'un peu de préoccupation et l'étonnement de vous voir ici; je n'attendais pas votre visite.

— Je le sais bien! murmura-t-il d'un air presque railleur; vous m'aviez annoncé que vous deviez recevoir des gens d'affaires, des procureurs, que sais-je? et je ne pensais certainement pas à vous trouver en si aimable compagnie.

Il se tut un instant, et regarda les deux sœurs; puis il reprit en s'inclinant:

— Ce sont sans doute les demoiselles d'Effanges que j'ai l'honneur de voir en ce moment chez vous?

— Oui, monsieur, répondit tout court madame d'Effanges, qui éprouvait le supplice de voir l'homme qu'elle aimait uniquement occupé de deux femmes si belles, si jeunes, si charmantes, qu'elle se sentait écrasée par cette comparaison.

Alors le jeune homme se leva et dit d'un air empressé:

— Madame, voulez-vous me faire l'honneur

de me présenter à ces demoiselles ? j'aurai probablement le plaisir de les rencontrer quelquefois chez vous.

A ces mots, madame d'Effanges se redressa, et laissant tomber sur le jeune homme un regard inexprimable de colère, de reproche, de défi et de résolution, elle lui prit la main, et dit à haute voix :

— Mesdemoiselles, permettez que je vous présente M. Ernest Vattier, que je dois épouser à la fin de mon deuil.

— Ah ! fit le jeune homme stupéfait ; et il se rassit en murmurant : Je ne croyais pas la chose si avancée !...

Madame d'Effanges reprit sa place d'un air triomphant et railleur ; les deux sœurs se regardèrent étonnées et confondues.

Alors Mézélie se leva ; jamais elle n'avait ressenti tant d'embarras, de pénible confusion.

Valentine lui prit le bras et elles saluèrent leur belle-mère.

— Mes chères demoiselles, dit madame d'Effanges, avec un empressement maladroit, j'aurai, je l'espère, le plaisir de vous revoir souvent !

Elles ne répondirent que par un second salut affirmatif, et se retirèrent lentement.

M. Ernest Vattier s'était déjà élancé hors du

salon ; il les reconduisit jusqu'à leur voiture, et leur donna la main pour y monter. Quand il eut refermé la portière, Mézélie se tourna vers sa sœur, et lui dit avec une sorte d'indignation :

— N'est-ce pas, Valentine, que nous ne reviendrons jamais ici !

L

La mort de M. d'Effanges fut un triste événement dans la vie de ses filles ; cette nouvelle inattendue leur causa une grande affliction, mais non une de ces douleurs dont l'âme ne se relève pas de longtemps. Les liens de famille n'existaient pas entre le père et les enfants, ils ne se connaissaient plus, ils ne pouvaient pas s'aimer, et cette éternelle séparation ne rompit que des projets, d'incertaines espérances.

Cependant, lorsque les deux sœurs se trouvèrent ainsi, seules, et perdues dans cette ville immense, elles furent effrayées de leur isolement. En revenant de Saint-Mandé, toutes deux

gardaient un triste silence ; elles étaient comme étourdies sous le coup qui venait de les frapper. Valentine, tout entière à l'impression du moment, s'appuyait sur l'épaule de sa sœur, et jetait un regard morne et étonné sur la foule qui bourdonnait le long des boulevards, sous un pâle rayon de soleil, éteint par la brume.

Mézélie rêvait, soucieuse, désolée, et n'osant dire tout ce qu'elle ressentait, de crainte pour l'avenir. Elle prévoyait que peut-être don Antonio viendrait chercher sa femme jusqu'en France, et que Valentine allait mener une vie pleine de soucis et d'inquiétudes. Elle s'effrayait aussi des difficultés matérielles de leur position ; un sentiment de délicatesse, de probité, de prudence, lui avait fait prendre la résolution de ne point user de la traite que don Antonio lui avait remise sur un banquier de Paris ; elle ne possédait donc d'autres ressources que le peu d'argent qu'elle avait emporté de la Havane et les bijoux que lui avait donnés dona Pepa : c'était en tout une valeur d'environ dix mille francs. Il fallait donc travailler pour vivre.

En arrivant à l'hôtel, où elles étaient descendues la veille, rue Saint-Honoré, Valentine s'assit, toute transie, à côté du feu, et dit en jetant un triste regard autour de leur petite chambre :

— Mon Dieu, quel jour froid et nébuleux!.....

— C'est l'hiver, l'hiver de Paris, nous nous y habituerons, répondit Mézélie avec résignation; d'ailleurs, si tu souffres trop de ce climat, nous nous en irons plus loin, dans le Midi. A présent que notre pauvre père est mort, rien ne nous retient ici.

— Hélas! non; mais où aller?

— Au hasard, où la providence de Dieu voudra; personne ne nous attend nulle part.

Valentine se rapprocha de sa sœur et lui passa les bras au cou; leurs belles têtes restèrent appuyées l'une sur l'autre, et la jeune femme dit d'une voix émue :

— Nous ferons ce que tu voudras, ma bonne Mézélie, je te cause un grand souci; va, je sens bien tout ce que notre position a de fâcheux.

— Pourvu que tu aies du courage, répondit Mézélie en la baisant au front.

— Du courage! répéta-t-elle en frissonnant, tu crois donc que mon mari peut venir?

— Non, peut-être que non... Comment te trouverait-il d'ailleurs dans cette ville où il y a tant de monde? il faudrait un hasard, une rencontre; et il me semble qu'on peut l'éviter. Mais tu auras d'autres peines, Valentine! Ne t'aperçois-tu pas déjà qu'il te manque beaucoup de

choses. Tu étais riche; on te servait, on t'obéissait.

— Oh non, non! répondit-elle impétueusement, je ne regrette rien, je suis libre, je suis avec toi!

— Mais sais-tu que nous n'avons pas beaucoup d'argent et qu'il nous faudra travailler?

— Eh bien, nous travaillerons. Si tu savais comme je me suis ennuyée à ne rien faire! J'étais une grande dame alors, j'étais la comtesse de Bibar! A présent je suis encore Valentine, comme autrefois à Acayucan, lorsque nous étions si heureuses près de la bonne dona Pepa.

— Mon dieu! dit Mézélie avec un long soupir, c'est là qu'il fallait aller nous réfugier.

Dès le lendemain, les deux sœurs sortirent pour chercher quelque modeste appartement hors du centre de Paris. Le hasard les conduisit dans les rues solitaires qui avoisinent la nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paule. Là il y avait, au quatrième étage d'une maison d'assez bonne apparence, trois petites pièces dont les fenêtres donnaient sur des jardins.

— Je crois que nous serions bien ici, dit Mézélie en s'accoudant au balcon de fer sur lequel un pot de réséda et quelques rosiers du Bengale, oubliés par le précédent locataire, formaient une espèce de parterre.

Alors la portière, grosse femme à l'œil rond et noir, au sourire curieux et prévenant, ouvrit toutes les portes et toutes les fenêtres.

— Vous voyez, mesdames, dit-elle, tout cela est frais, bien décoré; des papiers qui n'ont pas trois mois; tout ce qu'il y a de mieux, c'est un locataire qui a fait cette dépense dont il n'a guère profité, étant parti subitement pour se marier. La maison est tranquille; nous avons au premier une vieille dame qui vit de ses rentes, et au second un médecin, un bien honnête homme, tout à fait poli, et rangé comme une belle fille; le troisième est occupé par un peintre qui fait des portraits dans le grand; ça est rangé aussi, ça n'est pas artiste du tout; nous en avons eu des artistes; mais, c'étaient des tapageurs, et on leur a donné congé. Vous serez ici on ne peut pas mieux, et je me recommande à vous, si vous avez besoin d'une femme de ménage.

Les deux sœurs ne comprirent pas grand chose à ce discours; tous ces petits détails de ménage leur étaient étrangers; elles ne connaissaient que l'aisance sans ostentation qui régnait dans la maison du curé d'Acayucan et le luxe splendide de l'hôtel de Bibar.

— Nous sommes étrangères, dit doucement Mézélie, et nous aurons besoin de conseil pour

tous nos petits arrangements ; si vous voulez nous aider un peu, pour tout cela, nous vous serons fort obligées.

— Tout à votre service, mesdames, dit la portière touchée et glorieuse de cette marque inattendue de confiance ; certainement vous pourrez vous fier à moi ; on n'est pas à Paris depuis vingt ans sans savoir comment on y vit bien et à bon marché... C'est un pays où il y a beaucoup de fripons, et cela fait tort aux honnêtes gens; mais vous verrez qu'on trouve souvent mieux en prenant au hasard qu'en cherchant beaucoup. Comptez-vous emménager bientôt, mesdames ?

— Le plus tôt possible ; dès que nous aurons acheté des meubles.

— C'est cela ! vous gagnerez ainsi le demi-terme.

Valentine passa son bras sous celui de sa sœur et fit lentement avec elle le tour de l'appartement ; puis elle lui dit à demi-voix : C'est bien petit, bien modeste ; eh bien ! je m'y plairai cent fois mieux que dans les belles salles du Retiro.

A ce mot Mézélie sentit comme une commotion dans son cœur, les larmes lui vinrent aux yeux et elle murmura : — Comme le ciel est

doux là-bas, comme le soleil y est beau! qu'on est bien dans ces beaux jardins, à l'ombre des ceivas!

Et son regard désolé plongea dans l'atmosphère froide et nébuleuse au fond de laquelle flottaient de pâles nuages; le soleil dépouillé de ses rayons, comme un roi de sa couronne, montait lentement à travers ce voile de brume et répandait un jour terne et glacé; la bise soufflait âpre et bruyante et les oiseaux effarouchés voletaient en rond, puis s'abattaient en hérissant leurs plumes; c'était l'hiver en deuil qui s'avançait de toutes parts. Mézélie appuya sa tête au balcon et murmura en mettant une main sur son cœur: — Que j'ai froid, mon Dieu!

LI

Quelques jours plus tard, les deux sœurs étaient installées dans leur petit appartement et elles commençaient cette vie obscure, tranquille, solitaire, la seule qui convînt à leur position. Pour couper court à toute question, Valentine avait dit qu'elle était veuve, qu'après un long séjour dans les colonies espagnoles, elle était revenue en France avec sa sœur qui n'était point mariée, et qu'elles avaient entrepris ce voyage pour revoir leur père dont elles venaient, en arrivant, d'apprendre la mort. Tout cela était à peu près la vérité, et la portière, madame Franchet, à qui elles avaient brièvement donné ces détails, les transmit à toute la maison.

Les deux sœurs étaient alors dans tout l'éclat de leur jeunesse, dans toute la splendeur de leur beauté; elles avaient près de dix-neuf ans, et, chez elles, une grâce plus noble, plus puissante, avait succédé au charme naïf de l'adolescence. La différence de leurs inclinations et de leurs caractères était encore plus tranchée qu'autrefois, et il n'y avait pas davantage d'analogie dans les facultés de leur esprit.

Une passion énergique, profonde, avait complétement développé les qualités intellectuelles de Mézélie, elle lui avait fait connaître la vie avec toutes ses joies, toutes ses déceptions, toutes ses souffrances, et son âme s'était, pour ainsi dire, agrandie dans son malheur. Elle avait appris à penser dans sa solitude; elle y avait perfectionné par l'étude les facultés d'une imagination rêveuse et tendre; elle comprenait les merveilles des arts, le langage divin de la poésie, elle vivait enfin par son cœur et l'intelligence. Valentine, au contraire, n'avait rien appris dans cette existence matérielle où elle végétait depuis deux ans; ses passions n'étaient encore que de vagues instincts, elle avait la confiance imprudente, les volontés mutines, les caprices, la légèreté d'un enfant.

Malgré ces contrastes, les deux sœurs s'ai-

maient tendrement; elles avaient l'une pour l'autre un dévouement sans bornes; mais il ne s'ensuivait pas une confiance entière et réciproque; la différence de leur position faisait qu'elles ne se seraient pas toujours comprises; car madame de Bibar ne pouvait pas tout dire à mademoiselle d'Effanges. La jeune femme faisait dans son esprit certaines réserves; il se trouvait bien des réticences dans ce qu'elle racontait à sa sœur; il n'y avait pas moyen de lui faire connaître cette vie intérieure, affreuse qu'elle avait menée seule à seul avec don Antonio. De son côté Mézélie taisait les douleurs profondes et secrètes qui la rongeaient; jamais un mot ne révéla cette préoccupation ardente et continuelle de son imagination; jamais ce nom, qu'elle répétait si souvent au fond de son cœur, n'alla jusqu'à ses lèvres.

Toutes deux s'étaient aisément pliées à leur nouvelle position; l'une, parce qu'elle était tombée dans la sombre apathie qui suit les grandes douleurs et que tout lui était devenu indifférent; l'autre, parce qu'elle avait encore les vives illusions, l'ardeur, la confiance en l'avenir d'une âme jeune et que les passions n'ont pas encore éprouvée.

Souvent elle appuyait son front rose et souriant contre le front pâle de Mézélie.

— Ma sœur, lui disait-elle, que je me trouve heureuse ici, avec toi ! Pourtant, je ne vois pas plus de monde qu'à la Havane ; âme qui vive, si ce n'est la bonne Franchet, ne paraît jamais à notre porte ; nous sommes aussi seules que dans un ermitage...

— Oui, tout à fait seules au milieu de cette grande foule, seules comme dans un désert.

Cependant, au bout de quelque temps, la jeune femme commença à s'apercevoir que cette vie était bien uniforme, bien triste. Peut-être aussi, sans qu'elle voulût l'avouer, sentait-elle la privation du luxe qui l'environnait naguère. Souvent le soir, assise devant le petit guéridon où veillait une seule lampe, elle laissait tomber son ouvrage sur ses genoux, et rêvait d'une autre existence plus animée, plus belle, pleine de toutes les satisfactions qu'elle avait déjà connues, et de celles qu'elle ignorait encore.

Un jour, Mézélie attendait avec quelque inquiétude, sa sœur, qui était sortie depuis deux heures pour quelques emplettes. La jeune femme faisait volontiers ces petites courses ; elle aimait à se montrer, parce qu'elle éprouvait une vive et secrète satisfaction de l'effet que produisait sa présence. Elle était si belle, si éblouissante, sous ce modeste chapeau noir, qui contenait à peine les

boucles abondantes de ses cheveux blonds, il y avait tant de grâce nonchalante dans sa tournure, tant de charme dans toute sa personne, que jeunes et vieux étaient frappés à son aspect de surprise et d'admiration; les femmes même la trouvaient divinement belle, et tout ce monde lui jetait, en passant, des regards qu'elle comprenait bien, et qui, en elle-même, la faisaient sourire. C'était miracle que quelqu'un de ces hommes ne l'eût pas suivie, et qu'elle n'eût pas allumé quelqu'une de ces passions qui s'expliquent par la voie de la petite poste.

Ce jour-là, Mézélie commençait à éprouver une vive inquiétude, lorsque Valentine rentra d'un air tout à la fois souriant et embarrassé.

— Tu m'attendais, dit-elle; c'est que j'ai été bien loin; et si tu savais qui j'ai rencontré!

— Ah! mon Dieu, tu as rencontré quelqu'un que tu connais! s'écria Mézélie en pâlissant; comme toutes les personnes qui sont sous l'empire d'une continuelle préoccupation, elle y rapportait tout; une folle idée s'était présentée à son esprit, elle avait cru que sa sœur venait de rencontrer don Fernando.

— C'est un hasard, reprit Valentine; en traversant le boulevard, j'ai rencontré ce M. Vattier que nous avions vu chez madame d'Effanges...

— Quel malheur! interrompit Mézélie.

— Un malheur, pourquoi?

— Parce qu'il racontera à madame d'Effanges qu'il t'a vue, et qu'il vaudrait mieux qu'elle n'entendît jamais plus parler de nous, puisque nous ne devons pas la revoir.

— Oh! non, non, il ne lui en dira rien; tu vas voir. Donc, en passant sur le boulevard, j'ai tout à coup reconnu M. Vattier, qui venait à moi en me saluant. Mademoiselle, m'a-t-il dit avec vivacité, que je suis heureux de vous rencontrer!... J'ai bien compris qu'il nous confondait l'une l'autre dans son esprit, mais je n'en ai pas fait la remarque; je lui ai laissé croire que tu étais madame de Bibar, ma pauvre Mézélie. Alors, il a ajouté qu'il s'était donné inutilement mille peines pour savoir où nous demeurions, qu'il avait des choses importantes à nous dire, et qu'il me demandait la permission de me reconduire jusqu'à ma porte.

— A ta place, je n'y aurais pas consenti.

— Pourquoi? M. Vattier est un homme honorable, il a de fort bonnes manières!...

— Tu trouves qu'il a de bonnes manières? il il me semble que non; qu'il a l'air hardi et même impertinent.

— Oui, avec madame d'Effanges; mais au-

jourd'hui, ce n'était plus cela, dit vivement Valentine; il m'a donc offert son bras...

— Il me semble que c'était hardi pourtant...

— Je t'assure que cela n'en avait pas l'air; M. Vattier me parlait d'un ton si respectueux! Nous marchions doucement; il me disait que c'était imprudent à moi, d'aller ainsi seule parmi tout ce monde qui me regarde... En effet, il a raison; on me regarde souvent. Pour couper court à ses remarques, je lui ai demandé à quelle époque se ferait son mariage avec madame d'Effanges. Alors il m'a répondu : Jamais, mademoiselle, jamais; c'était de la part de madame d'Effanges, une plaisanterie; je ne la vois plus. Voilà ce que je veux aller vous expliquer...

Je n'ai pas osé l'interroger davantage, et nous avons parlé d'autre chose. Va, tu l'avais mal jugé; il est aimable, poli, plein de franchise; jamais personne ne m'a inspiré, tout d'abord, tant de confiance; au bout d'un quart d'heure, il me semblait que je le connaissais déjà depuis longtemps.

— Ah! mon Dieu! dit Mézélie consternée...

— Il viendra nous voir, reprit Valentine; il nous racontera pourquoi madame d'Effanges lui a fait cette mauvaise plaisanterie. Mais sais-tu, Mézélie, que c'est affreux cela! Dans un moment

pareil, lorsqu'elle venait de nous apprendre une si triste nouvelle, et qu'elle nous voyait pleurer...

— Mon père a dû être bien malheureux! dit douloureusement Mézélie.

Il y eut un silence : la jeune fille s'était rapprochée de sa sœur, et lui avait pris les mains.

— Écoute, lui dit-elle doucement, tout ce que tu viens de me raconter m'inquiète; peut-être vaudrait-il mieux ne pas recevoir ce jeune homme...

— Quel inconvénient vois-tu à cela? interrompit Valentine.

— Notre position exige beaucoup de prudence et de réserve. Qui sait ce qu'on oserait dire !...

— Comment! eh! qui s'occupe de nous ici! Nous ne connaissons personne? Et d'ailleurs, pour une si frivole considération, tu veux vivre toujours ainsi enfermée, ne voyant âme qui vive ?

— J'ai encore une autre crainte, reprit Mézélie avec quelque hésitation; il pourrait arriver un grand malheur; ce jeune homme t'a plu tout d'abord; si tu venais à l'aimer plus tard?...

— Quelle idée ! s'écria Valentine en secouant la tête; est-ce que tu crois que l'on peut aimer quelqu'un sans le vouloir?...

— Est-ce que cela n'arrive pas presque toujours ainsi? dit Mézélie avec conviction.

La jeune femme se prit à rire.

— Va! dit-elle, tu es une enfant! Mais que peux-tu savoir de toutes ces choses-là, toi? Tu es sans aucune expérience, tu n'as jamais compris seulement ce que c'est que l'amour d'un homme... Moi, je suis mariée, et...

Elle hésita un moment, et reprit plus bas :

— Et je sais tout ce que tu ignores.

Mézélie baissa la tête et garda le silence : pour répondre, il aurait fallu lui dire tout ce que Valentine ignorait aussi; il aurait fallu lui apprendre que tous les hommes n'aimaient pas comme don Antonio.

— Va, je n'ai pas peur, reprit la jeune femme avec confiance; M. Vattier peut venir, il peut m'aimer si cela lui plaît, je resterai une femme sage, je le sais bien!

— Dieu le fasse! murmura Mézélie.

LII

M. Vattier vint dès le lendemain, et Mézélie fut frappée, au premier abord, du changement qui s'était opéré en lui : il avait une autre physionomie, un autre regard, un autre langage. Elle ne pouvait expliquer cette métamorphose, parce qu'elle ignorait que les hommes n'abordent pas toutes les femmes du même air; parce qu'elle ne savait pas non plus quelle distance il y avait entre elles deux et madame d'Effanges, dans l'opinion de M. Vattier.

— Madame, dit-il en s'adressant à Mézélie, depuis un mois je n'ai pas passé un seul jour sans désirer de vous revoir; je ne l'espérais plus,

lorsqu'hier j'ai rencontré mademoiselle votre sœur.

A ces mots, Valentine sourit et fit signe à la jeune fille de ne pas le désabuser; cette méprise l'amusait : peut-être un instinct de coquetterie lui fit-il désirer que M. Vattier la crût libre : elle avait encore assez de naïveté pour penser que les hommes comptent cela pour quelque chose, quand leur cœur est près de se tourner vers une femme.

— Je serais venu le soir même, si je n'avais craint de commettre une trop grande indiscrétion, reprit M. Vattier : c'est que j'ai à m'excuser, à vous expliquer ma conduite... Vous avez dû me juger bien sévèrement ?

— Non, monsieur, dit Mézélie avec douceur; si j'ai blâmé quelqu'un, ce n'est pas vous.

— J'ai été pourtant d'une inconséquence bien cruelle, d'une hardiesse bien inconvenante; mais j'ignorais tout ce qui venait de se passer. Madame d'Effanges m'avait parlé de vous vaguement : je ne pensais point vous rencontrer chez elle... Pardonnez-moi, car moi aussi je vous avais mal jugées.

A cette explication, Mézélie et sa sœur regardèrent M. Vattier d'un air étonné; elles ne le comprenaient pas entièrement.

— Le titre sous lequel madame d'Effanges m'a présenté à vous était une audacieuse et indigne plaisanterie, reprit-il; je vous l'expliquerais si cette femme n'avait pas l'honneur de porter le même nom que vous; mais il y a des choses que je ne peux vous dire. Quand je me suis retrouvé seul avec elle après votre visite, je l'ai interrogée, et c'est par elle que j'ai appris vos malheurs, votre position. A travers ses réticences et ses mensonges, j'ai tout deviné. Depuis ce jour, je ne l'ai pas revue, et je vous ai cherchées presque sans espoir. J'avais un remords, un mortel regret de ce qui s'était passé, et j'aurais donné la moitié de ma vie pour avoir une occasion de vous le dire.

Il y avait tant de vérité, tant d'émotion dans le geste et dans l'accent de M. Vattier, que Mézélie en fut tout à la fois touchée et épouvantée : elle entrevoyait que cet homme avait été frappé de la beauté de Valentine, qu'il s'était occupé d'elle, qu'il l'aimait peut-être, et qu'elle pourrait l'aimer aussi; car il était jeune, brillant, fait pour plaire. Ses traits, grands et mobiles, allaient bien avec sa haute taille; une âme ardente rayonnait dans ses yeux noirs abrités sous de longs sourcils. Il y avait de l'audace, de la puissance dans son front découvert; mais la douceur presque féminine de

son sourire atténuait la fierté de son air de tête et de son regard.

Valentine, d'abord interdite à son aspect, était venue s'asseoir, un peu à l'écart, derrière Mézélie, comme si elle n'eût pas voulu se mettre en tiers dans cet entretien; mais elle ne put se tenir longtemps dans cette réserve et ce silence : lorsque M. Vattier cessa de parler, elle se rapprocha et dit vivement :

— Mais, monsieur, vous vous êtes donc brouillé avec madame d'Effanges par rapport à nous?

— Oui, mademoiselle, répondit-il, un peu embarrassé de cette question directe.

— Et vous la connaissiez depuis longtemps?

— Depuis trois mois seulement.

— Je ne sais pourquoi elle m'a tout d'abord déplu, reprit Valentine après un silence; peut-être est-ce parce que notre vue produisait sur elle le même effet. Je me suis bien aperçue, malgré ses offres, ses protestations, que notre arrivée lui causait une certaine contrariété; mais alors il fallait agir franchement, ne pas nous recevoir du tout; en vérité, cela aurait mieux valu.

— En effet, plus j'y pense et moins je comprends ses ménagements, ajouta Mézélie; il eût été plus simple et plus naturel qu'elle nous fermât sa porte.

— Elle aurait craint de vous blesser, de s'attirer ainsi des embarras, des difficultés...

— Eh ! que peut-elle craindre de nous, monsieur? Quelle influence avons-nous sur sa position? aucune.

— Cependant votre générosité l'a mise fort à l'aise. M. d'Effanges lui a laissé quelque fortune, et elle pensait... elle craignait... Il était tout simple que vous réclamassiez vos droits, les droits dont votre père n'a pu vous priver...

— Ah ! interrompit Mézélie, frappée d'une idée subite, il nous avait donc déshéritées?

— Oui, mais ce testament qui laisse tout à sa veuve n'est point valable, et madame d'Effanges le sait bien.

— Elle ne nous en a pas parlé, dit Mézélie avec calme ; cependant elle n'avait rien à craindre : ce testament n'est pas valable selon la loi, mais la dernière volonté de notre père est sacrée pour nous, monsieur; nous n'aurions rien réclamé.

— C'est bien ! dit M. Vattier, avec une émotion contenue.

Un moment après, il se leva.

— Madame, dit-il, en s'inclinant devant Mézélie, oserai-je solliciter la permission de revenir encore?

Elle hésita avant de répondre franchement,

car elle sentait bien que c'était accorder une marque de confiance à cet homme qu'elle connaissait à peine ; puis elle lui dit d'une voix très-émue :

— Non, monsieur, nous ne pouvons pas vous revoir ; ce serait sans doute une satisfaction pour nous, qui vivons comme des recluses, toujours seules et enfermées ici, de continuer ces relations ; mais vous comprenez quelle réserve nous impose notre isolement.

— Oui, madame, répondit-il, je le comprends, et demain, je vous écrirai.

A ces mots, il salua profondément et sortit.

Valentine était restée debout et immobile près de la porte ; elle détournait la vue et gardait le silence.

— Il le fallait bien, dit Mézélie en lui prenant la main.

— Va, lui répondit-elle, les larmes aux yeux, tu m'as fait de la peine !...

LIII

— Une lettre à l'adresse de la comtesse de Bibar! dit Mézélie, avec un sourire; c'est M. Vattier qui m'écrit sous ton nom; lirai-je?

— Oui, oui, répondit Valentine, tout émue; voyons!

La jeune fille lut tout bas les premières lignes; puis elle s'écria, consternée : Quelle méprise!...

— Voyons, voyons! dit Valentine, dont le cœur battait fort; et elle lut par-dessus l'épaule de sa sœur :

« Madame,

« J'ai parfaitement compris le sentiment de « prudence qui vous a fait me refuser la faveur

« que je sollicitais ; mais, si vous me le permet-
« tiez, je pourrais me présenter chez vous sous
« un titre qui lèverait toute difficulté ; vous ne
« pouvez recevoir chez vous un homme jeune,
« un étranger ; mais il dépend de vous et de
« mademoiselle votre sœur, de m'y admettre
« sous un autre titre. J'appartiens à une famille
« honnête, je jouis de toute la considération que
« le monde accorde aux gens qui vivent hono-
« rablement ; j'ai quarante mille livres de rente
« et la volonté de rendre heureuse la femme que
« j'épouserai : puis-je espérer que vous m'accor-
« derez la main de mademoiselle d'Effanges ?

« Je sais que cette demande vous paraîtra
« bien spontanée, que vous ne comprendrez
« peut-être pas comment je m'y suis si promp-
« tement décidé ; à cela je n'ai qu'un mot à ré-
« pondre : j'aime mademoiselle votre sœur, je
« l'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la pre-
« mière fois.

« J'attends votre réponse, madame, je l'at-
« tends avec espoir, avec anxiété ; le bonheur
« de toute ma vie en dépend. Je n'y vois d'autre
« obstacle que le refus de mademoiselle d'Ef-
« fanges, et j'ose vous supplier de lui parler en
« ma faveur ; avec votre appui je suis assuré du
« succès. Quoi qu'il arrive, madame, daignez

« croire à mon dévouement et à mon respect.

« E. VATTIER. »

— Pauvre jeune homme! dit Mézélie, après avoir achevé cette lecture.

Valentine prit la lettre et la relut lentement.

— Il n'y a qu'un parti à prendre, continua Mézélie; il faut le faire venir, je lui dirai tout, il saura qu'il s'est trompé, que c'est toi qui es mariée. Ah ! Valentine, nous avons eu tort hier?

— Hélas! répondit-elle, abattue, qui aurait prévu ce qui arrive!!.. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, avec une bonne foi naïve, cela n'aurait servi de rien, puisque depuis le premier jour il m'aime.

Il ne t'aurait pas fait du moins cette proposition de mariage.

Il m'aime! répéta Valentine pensive ; j'aurais pu l'aimer moi aussi !... et jamais, jamais!... je suis mariée!...

Heureusement, tu ne l'aimes pas, toi, dit Mézélie inquiète; nous autres femmes, nous ne donnons pas si aisément notre cœur; nous ne pouvons pas aimer quelqu'un que nous connaissons à peine.

— Oui, heureusement, murmura Valentine, avec un long soupir; puis elle reprit vivement :

Écoute, ce sera moi, moi, madame de Bibar, qui recevrai M. Vattier; je lui dirai tout, et ensuite nous ne nous reverrons jamais!

Mézélie tenta de détourner sa sœur de ce projet; mais Valentine y mit une sorte d'obstination.

Demain, dit-elle, demain, il reviendra ici; et je lui parlerai pour la dernière fois, devant toi.

A ces mots, elle se leva d'un air qu'elle tâchait de rendre calme et content; mais au fond un sourd regret la rongeait déjà. Mézélie la regardait avec douleur; elle comprenait ces résolutions, cette secrète tristesse, tous ces combats d'un cœur qui résiste à ses penchants et réprime ses sympathies.

— Ma pauvre enfant, dit-elle, ceci est une épreuve dont tu sortiras heureusement; mais tu vois s'il est toujours facile de faire son devoir.

— Mon devoir! répéta amèrement Valentine; mais je suis donc toujours l'esclave de don Antonio! Ma liberté, mon bonheur, mon avenir, tout est encore à lui!

— Tu es sa femme : c'est un malheur irréparable; il faut s'y résigner, et l'avoir toujours présent à ta pensée; Valentine, il faut te souvenir sans cesse que tu es la comtesse de Bibar, et que tu ne t'appartiens plus.

— Mais est-ce juste, cela? dit-elle en pleurant; quoi! toute ma vie se passera ainsi!... Oh! Mézélie, quel sort que le mien!... Tu ne sens pas combien il est affreux, toi qui es libre!

La jeune fille leva les yeux au ciel avec une morne douleur, et murmura :

— Quel avenir, mon Dieu! Valentine, reprit-elle après un silence, je t'en supplie, ne persiste pas à vouloir expliquer toi-même ta position à M. Vattier; il te répondrait sans doute des choses dont tu te souviendrais ensuite...

— Que crains-tu qu'il me dise? interrompit-elle avec un sourire triste, qu'il m'aime? Est-ce que je ne le sais pas déjà?... Est-ce qu'il ne vient pas de m'en donner la plus grande preuve? Épouser une femme sans fortune!...

— Cette preuve d'amour, don Antonio te l'avait aussi donnée.

— Oui, mais quelle différence entre ces deux hommes! s'écria la jeune femme.

— Hélas! tu ne l'as déjà que trop comprise, reprit Mézélie; ma sœur, je vais écrire à M. Vattier de venir, tu ne seras pas là...

— Eh bien! oui, je m'en irai; et dès à présent tout est fini, je ne le reverrai jamais, répondit-elle avec une sorte de résolution; à présent je voudrais qu'il sût tout, déjà! J'ai comme une

impatience de rompre ces relations... Mon Dieu ! il attend, il espère maintenant ! il est heureux ! et dans quelques heures !... Non, non... je n'aurais pas le courage de lui cacher ce que je souffre, moi aussi !

— Mais tu l'aimes donc ? s'écria Mézélie épouvantée.

— Le sais-je, mon Dieu ! répondit la jeune femme en cachant son visage sur l'épaule de sa sœur ; tout ce que je sais à présent, c'est que je suis bien malheureuse !

Le même jour, Mézélie sortit pour aller vendre, chez un joaillier, les bijoux que lui avait donnés dona Pepa ; elle prévoyait vaguement quelque nécessité de partir, d'emmener Valentine loin de Paris, et il fallait, à tout hasard, préparer les moyens d'aller ailleurs !...

La jeune femme ne voulut pas accompagner sa sœur ; Mézélie la laissa seule au coin du feu ; rien n'avait pu la tirer de cet abattement, de cette morne tristesse qui succède aux violentes secousses morales ; Valentine éprouvait une de ces réactions auxquelles les natures passionnées sont sujettes ; en ce moment elle était soumise, elle avait pris sincèrement son parti de ne plus revoir cet homme qu'elle connaissait à peine ; mais duquel elle s'occupait uniquement depuis deux jours.

Mézélie ne s'expliquait pas l'espèce de sentiment que sa sœur avait pour M. Vattier ; elle ne comprenait pas que l'on pût éprouver tout à coup cette passion qui avait grandi lentement dans son propre cœur ; son expérience ne lui servait de rien en ce moment : elle ne pouvait deviner la différence qu'il y a entre l'amour d'une jeune fille, et celui d'une jeune femme.

Bien qu'elle fût inquiète et impatiente de retourner près de sa sœur, Mézélie ne rentra que vers le soir. Valentine ne vint pas au-devant d'elle, comme cela arrivait toujours, lorsque, par hasard, elles se quittaient pour quelques moments. La jeune femme était encore assise sur la causeuse, près de la cheminée, et elle appuyait contre le marbre son visage d'une pâleur animée. Il y avait dans son attitude, dans son regard, quelque chose qui frappa Mézélie.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'as-tu ?

Valentine se leva en sursaut, une vive rougeur couvrit son visage, et elle répondit d'une voix altérée :

— Rien, rien, ma bonne sœur...

Puis elle ajouta en tâchant de paraître calme : M. Vattier est venu.

— Ah ! fit Mézélie consternée, tu l'as vu !

— Oui, répondit la jeune femme, d'un ton

bref; je lui ai parlé, je lui ai dit qu'il s'était trompé, que c'est moi qui suis la comtesse de Bibar, qu'il fallait renoncer à ses espérances, à son amour...

— Et alors?

— Alors, reprit Valentine, en baissant la vue, alors, il m'a répondu qu'il était bien malheureux, qu'il m'aimait toujours... et il m'a quittée.

— Ma pauvre sœur! dit Mézélie, en lui prenant les mains et en l'attirant vers la causeuse, tu l'aurais aimé cet homme! et alors tu étais perdue!...

Valentine retira ses mains de celles de sa sœur et baissa la tête.

— Va, tout cela passera, reprit Mézélie, tu seras encore tranquille, heureuse près de moi, comme il y a huit jours; tout ton bonheur ne peut pas avoir été perdu en si peu de temps! Courage Valentine, tu as fait ton devoir, tu sais que tu n'as rien à te reprocher. N'est-ce rien que de pouvoir se rappeler sans remords toute sa vie!...

Valentine avait caché son visage dans son mouchoir, elle pleurait; Mézélie l'attira doucement à elle et la retint dans ses bras; la jeune femme frissonna, une rougeur brûlante couvrit ses joues, et elle dit d'une voix brève et basse :

— Je voudrais être morte!

— Voilà comme tu m'aimes, ma sœur! dit tristement Mézélie.

Valentine s'était rejetée en arrière, ses longs cheveux détachés tombaient le long de ses bras, et ses yeux noyés de larmes se tournaient vers le ciel : elle avait ainsi une si divine expression de regrets et de douleur, que Mézélie se rappela involontairement un tableau de Ribera, qui était dans la chapelle du Retiro.

— Allons, dit-elle, en essayant de sourire, te voilà comme sainte Madelaine? Jésus! mon Dieu! ne dirait-on pas que tu as commis de grands péchés! Viens, lève-toi, et ne parlons plus de tout cela. Voici la bonne Franchet qui nous avertit que notre dîner est servi : Madame la comtesse, voulez-vous passer dans la salle à manger?...

A ces mots, elle entraîna la jeune femme, comme autrefois à Acayucan, lorsqu'elles accouraient joyeuses, autour de la table où le padre Cyrillo était toujours le premier assis; il y avait si longtemps que Mézélie ne parlait plus avec cet air de gaieté, que Valentine lui dit tout étonnée:

— Tu es contente, ma bonne sœur!

— Oui, répondit-elle, avec un soupir, je serai contente si tu veux n'être plus triste, méchante enfant!

Valentine fit un effort pour paraître calme; mais son regard, le son de sa voix avaient quelque chose de si profondément troublé, elle était si pâle, et par moments son teint s'animait d'une rougeur si vive que, pour la seconde fois, Mézélie lui dit avec une sorte d'effroi : Qu'as-tu? mon Dieu! je ne t'ai jamais vue ainsi!

— C'est que je souffre un peu, répondit-elle, en se levant de table sans avoir touché à rien. Cela passera, j'ai besoin de repos.

Elle baisa Mézélie au front, et passa dans la chambre où elles couchaient toutes deux. La jeune fille resta près du feu, seule et pensive. Elle aurait bien voulu interroger Valentine, lui demander quelques détails sur cette visite qui l'avait laissée si triste, si abattue; mais elle avait craint de ranimer ce souvenir; elle savait par expérience ce qu'une circonstance, même insignifiante, en apparence, un nom tout à coup rappelé, peuvent réveiller dans l'âme de regrets et de douleurs. Elle veilla encore longtemps, assise à côté du feu éteint. La pluie battait contre les fenêtres, le vent grondait dans la cheminée, et la lampe cachée sous un globe de gaze ne jetait qu'une clarté mourante; mais la jeune fille n'entendait pas le bruit du vent, de la pluie glacée, elle n'avait pas froid; toute son âme était bien

loin de ces lieux où le ciel est si terne, où les nuits sont si longues, elle était retournée au Retiro, elle errait sous les fraîches allées du jardin, à l'ombre des magnolias embaumés.

Passé minuit, Mézélie rentra doucement dans sa chambre et alla vers le lit de Valentine, en couvrant sa bougie de la main. La jeune femme avait les yeux fermés, ses belles mains étaient croisées sur sa poitrine, et tout son corps s'affaissait dans l'attitude d'un complet repos.

— Elle dort! pensa Mézélie, et après l'avoir regardée encore un moment, elle se retira sous les rideaux blancs de son lit.

Cependant, deux ou trois fois pendant la nuit, il lui sembla entendre, comme dans un rêve, des soupirs mêlés de larmes, et le lendemain à son réveil, elle aperçut que Valentine était bien pâle.

La jeune femme se leva tard, elle avait l'air troublé, malheureux, comme la veille. Au lieu de venir trouver sa sœur, elle resta dans sa chambre, sous un prétexte insignifiant; on eût dit qu'elle voulait éviter les regards de Mézélie. Vers l'après-midi, elle entra dans le salon d'un air presque craintif; elle avait mis son châle et son chapeau.

— Tu vas sortir, dit Mézélie étonnée? veux-tu que je t'accompagne?

—Non, répondit-elle, d'une voix altérée et en détournant la vue; je vais revenir bientôt.

La jeune fille se leva; un soupçon venait de passer dans son esprit, mais elle n'osa le manifester; elle en eut honte.

— Reste, je t'en prie! dit-elle, toute tremblante, tu es si souffrante depuis hier!

— N'importe! balbutia Valentine, il faut que je sorte; j'ai promis...

—Oh! mon Dieu, mon Dieu! où vas-tu donc? s'écria la jeune fille tout en larmes, où vas-tu que tu n'oses pas me le dire?...

— Je vais... où j'ai promis... Mézélie, hier, je t'ai trompée...

—Mais à présent tu vas me dire la vérité! Valentine, je t'en supplie!

La jeune femme ne répondit pas; elle mit son mouchoir sur son visage et sortit vivement. Mézélie, effrayée et stupéfaite, ne put la retenir... elle comprit alors que, la veille, Valentine s'était laissé arracher quelque promesse imprudente, et elle n'eut plus d'espoir qu'en la générosité, en la loyauté de M. Vattier; elle résolut de lui écrire, de le voir, pour lui demander de renoncer à sa sœur, de ne pas la poursuivre de son amour. Il lui sembla qu'un sentiment d'honneur arrêterait cet homme, qu'il ne voudrait pas perdre une pau-

vre jeune femme sans défense, qu'il la laisserait partir. L'esprit préoccupé de cette idée et du souvenir de son propre sacrifice, elle espéra sauver Valentine. D'abord elle essaya d'écrire, mais une difficulté se présenta; elle ignorait l'adresse de M. Vattier; cette adresse était au bas de la lettre qu'il lui avait écrite l'avant-veille; mais la jeune femme s'en était emparée, et il fallait, pour l'avoir, attendre son retour.

Alors Mézélie se repentit de n'avoir pas tenté d'arrêter sa sœur, de ne l'avoir pas suivie, plutôt que de la laisser aller seule où M. Vattier l'attendait peut-être. Elle était trop pure pour supposer en quel péril se trouvait Valentine, mais elle s'effrayait de cette démarche comme d'une grande imprudence.

Les heures s'écoulèrent et les inquiétudes de Mézélie s'augmentaient à chaque minute; penchée à la fenêtre, elle ne sentait pas la pluie qui ruisselait sur ses cheveux, et elle regardait dans la rue avec une horrible anxiété, une mortelle impatience. La nuit vint, et Valentine n'avait pas reparu. Il était neuf heures, lorsque madame Franchet monta avec une lettre. Elle trouva Mézélie sans lumière et assise près de la fenêtre ouverte. La jeune fille comprit sur-le-champ que quelque malheur était arrivé, et elle rompit le cachet en

tremblant ; la lettre était de Valentine ; la voici :

« Pardonne-moi, ma bonne sœur !... si tu « étais là, je te le demanderais à genoux, avant « de me séparer de toi pour longtemps, peut- « être pour toujours... si tu savais combien j'ai « souffert depuis hier, tu comprendrais cette ré- « solution... Je ne puis plus vivre avec toi, sous « tes yeux, ma sœur, je n'en suis plus digne, « parce que je suis une femme coupable, désho- « norée... je me fie à celui dont l'amour m'a per- « due, je vais où il m'entraîne... Mézélie, je « l'aime !... à présent, c'est fini, je suis à lui... « Tu ne peux comprendre ma faute, toi qui es « sage, toi qui es une sainte, toi vers laquelle « le regard d'un homme n'a jamais osé s'élever... « Prie Dieu pour moi, ma sœur... je n'oserai plus « maintenant faire mes prières... Adieu, ma chère « Mézélie, adieu !... »

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? dit madame Franchet, qui rôdait autour de la chambre d'un air inquiet ; mademoiselle est devenue toute pâle !

— Ce n'est rien, ma bonne madame Franchet, répondit Mézélie d'une voix faible et en refermant la lettre, ma sœur est partie ce soir...

— Ah ! fit la portière étonnée, c'est donc sa malle que je viens de rencontrer ; j'avais cru que

c'était le peintre d'en bas qui déménageait ses mannequins.

— Oui, c'est cela; ce voyage a été décidé ce matin, et vous n'avez pas été ici de tout le jour.

— C'est vrai! et vous avez eu peut-être besoin de moi. J'avais dis à la petite de monter; mais c'est si étourdi les enfants! M. Franchet ne quitterait pas sa porte pour un empire; mais c'est égal, il fallait le déranger...

— Nous n'avons pas eu besoin de lui. Bonsoir, ma bonne madame Franchet.

Mézélie avait eu la force de se contraindre devant cette femme, et de trouver un motif à la disparition de Valentine; mais dès qu'elle fut seule, elle tomba dans une de ces crises douloureuses où l'âme essaye vainement de se tourner vers quelque espérance éloignée, où les souffrances du présent sont si grandes, qu'on croit y succomber avant d'atteindre l'avenir. La malheureuse jeune fille avait vu s'accomplir la ruine de son propre bonheur avec plus de courage; alors du moins une dernière consolation lui restait, le sentiment du devoir l'avait soutenue dans son sacrifice: mais aujourd'hui l'honneur, le repos de Valentine, tout était perdu. Mézélie n'eut point d'énergie contre un si grand malheur, elle se laissa aller à toute la violence de son affliction, et

le jour la retrouva pâle, épuisée de larmes et encore agenouillée au pied de son lit.

Trois ou quatre jours plus tard, madame Franchet mit un bonnet blanc et son tartan à carreaux, comme quand elle faisait ses visites pour le terme, et elle alla frapper chez le locataire du second étage. Un domestique mulâtre vint ouvrir.

— Je voudrais parler à monsieur le docteur, dit la portière; ce n'est pas pour affaire qui regarde la maison, monsieur Christoval.

Le mulâtre ouvrit silencieusement la porte du cabinet où le médecin était assis devant son bureau. Celui-ci était un homme encore jeune, d'une figure intelligente et sérieuse; quelques rides précoces plissaient son front, et son teint, d'une pâleur brune, semblait avoir été frappé par un soleil plus ardent que celui de nos climats. Il y avait d'ailleurs en lui quelque chose d'usé qui témoignait des fatigues d'esprit et de corps qu'il avait souffertes.

— Bonjour, madame Franchet, dit-il avec un sourire bienveillant, et en forçant la portière à s'asseoir dans le grand fauteuil destiné aux clients; est-ce que vous êtes malade?

— Non, monsieur, grâce au ciel; ce n'est pas pour moi que je viens, c'est pour quelqu'un qui ne vivra pas un mois si cela continue ainsi.

Figurez-vous une pauvre fille qui ne dort ni ne mange, et qui a la fièvre.

— Il fallait me l'amener, madame Franchet; que voulez-vous que je vous dise sans l'avoir vue?

— Voilà où est la difficulté. Quand j'ai parlé de médecin, elle a refusé net de vous faire venir.

— Peut-être aurait-elle plus de confiance en quelqu'un autre...

—Non, non, monsieur; ce n'est pas cela : elle ne veut voir personne, et elle a soin d'elle-même, Dieu sait! Deux ou trois verres de limonade par jour; voilà tout ce qu'elle prend; on dirait qu'elle veut se laisser mourir; c'est une pitié...

La bonne Franchet avait les larmes aux yeux.

— Il y a peut-être là-dessous quelque chagrin, dit le docteur.

— Oh! oui, mon bon monsieur Daumenil, il y en a! Je ne suis pas dans l'habitude de raconter ce qui se passe chez mes locataires; mais cette fois... Vous saurez qu'il s'agit d'une de ces dames qui sont au quatrième...

— Celles qu'on appelle dans la maison les Espagnoles?

— Oui, c'est cela; vous ne les avez peut-être jamais vues? Deux sœurs toutes jeunes et belles comme le jour... Il n'y a pas encore six semaines qu'elles ont emménagé, et c'est moi qui les sers.

Ça va sans dire qu'elles sont des personnes très comme il faut, et puis si sages, si douces... Jamais l'ombre d'un homme chez elles, ni aucune visite... Seulement, il y a quatre ou cinq jours, un monsieur est venu deux fois, et depuis il n'a plus reparu.

— Mais celle de ces deux dames qui n'est point malade doit s'occuper de sa sœur, et savoir encore mieux que vous ce qui en est?

— Eh! non, monsieur, malheureusement; attendu qu'elle est partie pour un voyage, comme cela subitement... Le matin, on n'en savait rien; le soir, je rentre, elle n'y était plus...

— Et c'est depuis lors que sa sœur est malade?

— Oui, monsieur; ne sachant qu'y faire, je suis venue vous demander un conseil.

— Eh! eh! fit le médecin, que voulez-vous que je vous dise? Bien souvent après avoir vu un malade, je ne suis pas sûr de ce que je dois faire pour le guérir; jugez ce que ce doit être quand je ne connais son mal que par ouï-dire!

— Mais ne pourriez-vous pas venir voir mademoiselle d'Effanges?

— Si elle ne me demande pas, c'est difficile, ma chère madame Franchet; comment voulez-vous que je l'aborde ainsi brusquement, pour m'informer de sa santé?

— Vous êtes si bon, que j'avais pensé que vous trouveriez un moyen. L'hiver dernier vous êtes bien monté chez ce pauvre homme du cinquième qui ne vous demandait pas.

— Celui-là, c'était différent, répliqua le médecin d'un air pensif, il n'aurait pas osé m'envoyer chercher.

— Eh bien! je prendrai la chose sur moi; je dirai que je vous ai fait monter; et, ma foi, quand vous serez là... Elle est si douce, elle n'osera pas vous renvoyer.

— Allons! je risquerai cette visite, répondit le médecin avec son sourire mélancolique et bon; il vaut mieux s'exposer à être éconduit que de laisser mourir cette jeune fille.

— Eh bien! monsieur, venez, venez tout de suite, s'écria la bonne Franchet, et que Dieu vous récompense!

Mézélie était étendue, sur un divan, au coin du feu; son front, ses lèvres et son cou étaient d'un blanc mat et inanimé, elle avait les yeux fermés, et l'ombre de ses longs cils répandait comme une teinte bleuâtre sur ses joues éteintes; elle paraissait calme; mais il y avait quelque chose d'effrayant dans cette immobilité.

— Mademoiselle, dit doucement madame Franchet, j'ai pris sur moi... vous voyant comme

cela souffrante, de faire venir quelqu'un... Tenez, c'est monsieur le docteur, un bien brave homme, qui vous guérira...

Mézélie rouvrit les yeux, une faible rougeur passa sur son visage; elle essaya de se soulever, mais elle n'en eut pas la force... Le médecin s'assit, sans rien dire, à côté de la jeune fille, et prit une de ses mains qui retombait inerte sur le bord du divan; pendant quelques minutes, il observa cette physionomie si profondément souffrante, il compta les pulsations inégales qui vibraient sous ses doigts; puis il dit, en laissant aller doucement la main sèche et brûlante de la malade :

— Cela passera bientôt, mademoiselle; surtout, si vous voulez reprendre courage. Vous souffrez?

— Oui, monsieur, répondit-elle faiblement, et, en mettant la main sur son front, comme pour montrer où était son mal.

— C'est la tête?

Elle fit signe que oui, et ramena sa main sur sa poitrine, avec une sourde plainte.

— Pauvre enfant! murmura le médecin!...

— Eh bien! monsieur le docteur, dit madame Franchet, vous allez nous ordonner quelque chose; et tout de suite on fera docilement tout

ce que vous voudrez. Quelle bonne idée j'ai eue là!

— Le médecin alla écrire une ordonnance sur le guéridon, et la remit à madame Franchet, en lui disant tout bas :

— C'est une potion qu'il faudra lui donner d'heure en heure. Quelqu'un veillera cette nuit...

— Moi ! monsieur, répondit vivement la portière; voulez-vous rester là une minute ? je vais chercher ceci en courant...

M. Daumenil revint s'asseoir près du divan, et se prit à réflechir sur ce qui se passait sous ses yeux. Il avait tant vu de souffrances, il avait tant de fois assisté à ces terribles luttes de la jeunesse et de la vie contre la maladie et la mort, qu'il s'était familiarisé avec le spectacle de toutes les douleurs physiques; mais il éprouvait une profonde pitié pour les peines morales que révélait l'état de cette jeune fille, qu'il trouvait là, seule, abandonnée de tout secours humain. L'instinct bon et généreux de son cœur le porta sur-le-champ à tenter de la consoler, de la sauver, et il s'y dévoua, sans autre pensée que celle de faire un peu de bien.

Tandis qu'il était là, seul avec elle, Mézélie sembla sortir un moment de son accablement, elle rouvrit lentement les yeux, et tourna sur lui un regard surpris, presque effrayé.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix grave et douce, je suis médecin, je viens ici pour vous donner mes soins, et, bien que vous ne me connaissiez pas, il faut m'accorder quelque confiance. Vous êtes malade de chagrin?...

— Oui, monsieur... c'est vrai... répondit Mézélie avec effort.

Mézélie se tourna un peu vers lui et le regarda avec reconnaissance.

— Oui, monsieur, dit-elle d'une voix faible, je vous comprends... J'ai confiance en vous... je sens que vous êtes un honnête homme... Il est vrai, je suis malheureuse.. j'ai un chagrin qui me tue... mais rien ne peut me l'ôter... Si c'est la volonté de Dieu que je meure, eh bien!... je suis prête... et je m'en irai avec joie... j'ai tant souffert!...

— Eh bien! il faut me dire s'il est en mon pouvoir de faire quelque chose qui puisse diminuer ces chagrins; quelles que soient les peines, les difficultés de votre position, ne craignez pas de me les avouer... Un médecin, c'est comme un confesseur, il doit tout savoir... Son devoir est de soulager et de guérir; il a le droit de faire accepter des services qu'on refuserait de tout autre, même d'un ami.

A ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux,

et elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller avec un long soupir.

— Allons, cela va déjà mieux, dit le médecin avec un accent plein d'affectueuse bonté, vous pleurez!... c'est bon signe; je reviendrai ce soir, demain encore, et vous me parlerez comme à présent, avec confiance, quand ce ne serait que pour vous plaindre. Cela fait tant de mal de concentrer au fond du cœur tout ce qu'on ressent, de ne trouver personne devant soi qui puisse le comprendre!...

Madame Franchet rentra en ce moment, le médecin lui fit signe de le suivre, et, avant de sortir, il lui dit :

— Pensez-vous qu'il y ait ici quelque gêne, quelque souci d'argent?

— Dame! qui sait! répondit la portière d'un air pensif, mademoiselle d'Effanges travaille à des broderies du matin au soir. On ne ne fait pas de grandes dépenses, mais tout se paye fort exactement; je ne peux pas vous en dire davantage.

— Eh bien! n'épargnez rien maintenant et ne demandez jamais d'argent, je payerai tout; c'est une avance que je fais volontiers. Bien souvent, voyez-vous, il y a comme cela des besoins cachés.

— Oh! monsieur, je comprends; si vous

n'étiez pas là j'y mettrais du mien plutôt que de la laisser manquer de quelque chose... Mais, allez, ce n'est pas cela qui la tourmente, ni quelque folie d'amour non plus, j'en réponds.

— Qu'est-ce donc alors? pensa le médecin; le départ de sa sœur, mais puisqu'elle doit revenir!

Le médecin revint le même soir, il revint tous les jours, et Mézélie ne tarda pas à éprouver l'effet de ses soins. Il s'appliqua surtout à guérir cette âme malade, et ses paroles si pleines de calme, de raison, d'affectueuse bonté eurent une influence encore plus salutaire que ses prescriptions. Il avait inspiré à Mézélie un sentiment spontané de confiance, d'estime, de reconnaissance profonde; elle comprenait d'instinct le cœur de cet homme; elle sentait qu'il était pour elle un ami auquel elle pouvait se fier et dont elle n'aurait pas, plus tard, à craindre l'amour. Ce qu'elle n'avait osé dire à personne, elle le lui avoua; elle lui raconta le malheur et la faute de Valentine, toute sa position enfin.

Le médecin était un de ces hommes qui secourent le malheur d'autrui plutôt par leurs actions que par leurs conseils; il essaya de découvrir ce que Valentine était devenue, mais ses démarches n'eurent point de succès; il apprit seulement que

M. Vattier avait quitté Paris depuis quelque temps. Quand on allait le demander à son domicile, ses gens répondaient qu'il était en voyage et qu'on ignorait l'époque de son retour.

Mézélie demandait tous les jours au médecin de lui indiquer les moyens de retrouver sa sœur.

— Si je pouvais la revoir, je suis sûre qu'elle reviendrait avec moi, disait-elle en pleurant; pauvre Valentine! peut-être elle se repent de sa faute à présent, et elle n'ose pas retourner!... Elle croit que je lui reprocherais son malheur! oh! mon Dieu! je ne lui dirais rien... j'irais à elle les bras ouverts, et jamais, jamais nous ne parlerions de cela!... Mais, reviendra-t-elle, monsieur? Si je pouvais l'aller chercher!

Une fois le médecin lui répondit :

— J'ai tâché de savoir où cet homme l'a emmenée, mais c'est impossible; je pense qu'ils ne sont pas à Paris. D'ailleurs, voyez-vous, ce n'est pas à présent que votre sœur reviendrait; à présent l'affection qu'elle a pour vous n'a pas tant d'empire que l'amour qu'elle a pour lui. Cela passera!

— Dieu le fasse! mais il faut qu'elle l'aime bien profondément pour lui avoir tout sacrifié avec tant de résolution!...

— Oui, il semble que la passion qui fait faire

de telles fautes doit être éternelle ; mais le cœur des femmes est si plein d'inconséquences ! J'en ai connu une qui avait sacrifié à son amour sa position et les préjugés de son rang, qui aimait son amant au point de le faire assassiner par jalousie, et qui, un mois plus tard, se mariait tranquillement avec un homme plus riche et mieux placé dans le monde. J'en ai connu une autre qui aima le même homme pendant six ans, qui le regretta, le pleura tant que dura cette longue absence, et qui, en le revoyant, trouva qu'il avait vieilli et s'aperçut qu'elle ne l'aimait plus... pourtant il revenait de l'autre bout du monde pour l'épouser...

— C'est impossible cela ! s'écria Mézélie, vous ne l'avez pas vu.

— Hélas ! si, je l'ai vu, répondit le médecin avec un sourire calme, car c'est à moi que cela est arrivé...

— Est-il possible ! oh ! comme vous avez été malheureux !

— Moins que vous ne le pensez peut-être ; je dois vous l'avouer pour que vous ne me plaigniez pas trop ; non, cette peine-là ne fut pas la plus vive... une autre plus terrible venait de m'accabler.

A ce souvenir le médecin soupira profondément : l'accent de sa voix était devenu si triste

que Mézélie, frappée de le voir ainsi, lui ordinairement si calme, s'écria :

— Vous aviez perdu quelqu'un qui vous était bien cher?

— Oui, un ami, mon meilleur ami ; l'homme que j'aimais et estimais le plus au monde, et avec lequel j'avais espéré passer le reste de ma vie.

— Et il est mort!

— Oui, il est mort, après avoir éprouvé tous les revers qui peuvent s'accumuler sur la destinée d'un homme, après avoir subi toutes les souffrances qui peuvent briser un cœur noble, aimant, généreux. Une horrible fatalité le prit par la main à son berceau et le mena jusqu'à la tombe, et dans le cours de cette misérable vie, il n'a peut-être pas eu un seul jour de bonheur.

— Votre amitié ne pouvait donc rien pour lui ?

— Elle a pu le consoler parfois; elle aurait pu le sauver si j'étais arrivé à temps. Cet homme, cet ami s'appelait Pierre, ce fut aux Indes, à quatre mille lieues de notre pays que nous nous rencontrâmes ; nous avions été jetés tous deux dans cette espèce d'exil par une suite de tristes hasards. Vous qui avez vécu dans ces magnifiques contrées, vous comprendrez le projet que

je formai de m'y fixer avec Pierre, au milieu d'une de ces belles solitudes qui plaisent aux âmes lassées du monde. C'est là que devait s'écouler doucement le reste de notre vie; mais Pierre avait laissé en France la femme qu'il aimait; il voulut la revoir encore; il revint à Marseille avec un vague espoir.

— Cette femme était donc libre?

— Non, elle avait épousé un misérable, un joueur effréné.

— C'est une horrible passion que celle du jeu, murmura Mézélie qui, en ce moment, se rappela M. de Granville.

— Oui, c'est un vice auprès duquel tous les autres vices sont des vertus, dit le médecin avec conviction; Pierre avait laissé la femme qu'il aimait, riche et entourée de toute la considération que le monde accorde à une position brillante; il la retrouva pauvre et déshonorée. Son mari avait été condamné aux galères comme faussaire; mais il n'était pas au bagne, il s'était évadé. Que se passa-t-il à cette première entrevue d'un homme qui revenait de l'autre extrémité du monde pour revoir la femme qu'il aimait, qu'il n'espérait jamais posséder, et qui la retrouvait libre par le plus épouvantable malheur, par la mort civile du misérable dont elle portait le

nom ? personne ne le sait : on sait seulement que Pierre avait passé presque toute la soirée près d'elle, et que le lendemain on le trouva couvert de blessures, dans un lieu écarté, sous des rochers au bord de la mer.

— Il avait été assassiné !

— Oui, et le meurtrier lui avait volé tout ce qu'il possédait, une somme en or assez forte. Dans le moment, on ne sut pas qui avait commis le crime; on ne soupçonna personne. Les blessures de Pierre n'étaient pas mortelles, il fut transporté dans un hospice, où il passa quarante jours entre la vie et la mort, sans jugement, sans mémoire, sans aucune conscience du malheur qui l'avait jeté là. Enfin, ses facultés revinrent, et alors il apprit que la femme qu'il aimait était morte, morte de misère et de douleur. Après cette perte effroyable, Pierre sentit que tout était fini pour lui en ce monde, il m'écrivit pour me dire adieu. Le malheureux venait de quitter l'hospice, paralysé des deux jambes, sans amis, sans ressources; il demandait l'aumône. Un an plus tard, j'arrivai moi-même à Marseille; je croyais qu'il serait encore temps... je cherchai Pierre... il était mort depuis un mois, mort à l'hôpital, sans avoir révélé le nom de l'assassin !

— Et on ne l'a jamais su ! dit Mézélie les yeux pleins de larmes.

— On l'a su longtemps après; des pêcheurs, qui habitaient près de l'endroit où avait été commis le crime, racontèrent divers faits dont la justice fut aussitôt informée. On rapprocha diverses circonstances qui se rattachaient à la même époque, et l'on finit par acquérir la certitude que Pierre avait été assassiné et volé par le mari de la femme qu'il aimait, par le forçat échappé de prison. Cet homme vivait caché dans une grotte au bord de la mer, et c'est là... pendant la nuit... Personne n'a su ce qu'il était devenu ensuite; sans doute il s'est sauvé sous un faux nom, avec un faux passe-port, et tout ce que la justice a fait pour découvrir sa trace a été inutile.

— Hélas ! dit Mézélie, l'âme contristée de ce lugubre récit, quelle destinée ! elle ferait douter de la Providence, de la justice de Dieu !

— La justice de Dieu ! répéta le médecin avec un sourire amer, elle ne s'est jamais manifestée à moi, ni à vous peut-être.

— J'y crois pourtant, répondit Mézélie en élevant lentement son regard vers le ciel; elle récompense et punit dans l'autre vie.

— Ces croyances consolèrent les derniers

moments du pauvre Pierre, dit le médecin en arrêtant sur la jeune fille ses yeux pleins d'une compassion mélancolique; elles vous soutiennent dans les peines qui vous ont frappée ; ce n'est pas moi qui chercherai à les flétrir, à les détruire. Que n'ai-je, comme vous, la foi qui montre au delà de cette vie une éternité de peines ou de bonheur ! Je saurais vers quel but je marche, et au bout de toutes choses je ne verrais pas le néant.

Il se leva et marcha un moment dans la chambre, absorbé dans de tristes et désolantes pensées ; puis il revint vers Mézélie. Elle avait le front appuyé sur sa main, et des larmes roulaient lentement sur ses joues d'une pâleur transparente.

— J'ai eu tort de vous parler de tout cela, dit-il; ce récit vous a douloureusement impressionnée. Pourquoi donc me suis-je laissé aller à vous raconter mes propres peines !

— A qui les direz-vous, si ce n'est à moi? répliqua doucement la jeune fille; au milieu de cette foule qui nous environne, vous aussi, vous êtes seul !

— Oui, j'étais seul avant que je vous eusse rencontrée, pauvre ange ! Et depuis longtemps je n'ai eu d'autre joie que le peu de bien que je vous ai fait. Mais que puis-je pour votre bonheur?

hélas! rien, je le sais; ma science, mon expérience du monde, l'amitié de père que je vous ai vouée, sont impuissantes contre la douleur, le découragement, l'ennui de soi-même, ces affreuses maladies de l'âme qui vous dévorent sous mes yeux.

— Il est vrai, répondit-elle; vous ne m'avez pas guérie, mais vous avez arrêté les progrès du mal: sans vous, je serais morte!

LIVRE HUITIÈME.

TOT OU TARD.

LIV

Deux mois environ s'écoulèrent, et l'espoir que Mézélie avait de retrouver sa sœur s'évanouit entièrement. Une horrible mélancolie succéda alors à ces alternatives de confiance et de découragement; elle se sentit atteinte de ce sombre ennui qu'engendre le changement de climat et d'habitudes. Il lui semblait qu'elle revivrait dans un air plus doux, sous le beau ciel qu'elle avait quitté, à l'ombre des forêts de palmistes et de liquidambars. Une fois, le médecin lui donna un petit oranger; à la vue de cet arbuste elle se prit à pleurer et s'agenouilla pour

respirer le parfum de ses fleurs. Souvent elle disait à M. Daumenil :

— Cette atmosphère glacée, ce ciel nébuleux me font un mal inexprimable, mon âme est comme transie...

Un jour le médecin monta chez Mézélie plus tôt que de coutume ; en le voyant elle devina qu'il apportait quelque nouvelle.

— Valentine ! vous avez appris où est Valentine !... s'écria-t-elle.

— Non, répondit-il ; mais je viens de trouver dans mon journal dix lignes qui vous regardent : c'est aux annonces ; on se sert de ce moyen de publicité pour faire savoir qu'une récompense de mille francs est promise à quiconque découvrira ce que sont devenues deux dames, arrivées de la Havane sur le brick *la Marie-Amélie* et dont on a perdu la trace à Paris...

— Le comte de Bibar est ici ! s'écria Mézélie en se levant toute pâle et tremblante ; oh ! mon Dieu ! que lui dirai-je, s'il vient me demander ma sœur ?

— La vérité.

— Mais il retrouvera Valentine, et alors... Oh ! monsieur Daumenil, j'aurais dû prévoir ce dernier malheur ! Comment avions-nous pu croire que don Antonio ne viendrait pas... qu'il ne pour-

suivrait pas sa femme... C'est un Bibar! il la tuera, mon Dieu !... Monsieur Daumenil, il faut que je cherche ma sœur, il faut que je découvre où elle est... il y va de sa vie à présent!...

— Nous la chercherons encore, dit tristement le médecin, nous la trouverons peut-être; mais qu'espérez-vous alors? que voulez-vous faire?

— Je ne sais, dit la jeune fille en passant ses mains sur son front; mais quand je serai là, près d'elle, il me semble que je la sauverai.

— J'avais songé à aller trouver la veuve de M. d'Effanges, dit le médecin après un moment de réflexion, peut-être est-elle instruite de ce qu'est devenu ce M. Vattier...

— Oui, oui, s'écria Mézélie; puis frappée d'une réflexion soudaine, elle ajouta avec terreur : — Mais le comte savait ce nom, cette adresse... Il y sera allé déjà, et qui sait ce que cette femme lui aura dit!

— Rien, probablement. Comment aurait-elle appris que votre sœur est avec cet homme? Comment saurait-elle où il l'a emmenée ?...

— Elle ne sait pas non plus où je suis; heureusement, elle n'eut pas l'idée de me demander où elle pourrait me venir voir...

— N'importe, avec les moyens qu'il emploie, le comte vous découvrira!... Ici même, dans

cette maison, où votre nom est connu, on apprendra bientôt quelle est la récompense promise...

— On le sait déjà ! interrompit vivement Mézélie, madame Franchet le sait; voilà pourquoi elle m'a dit, il n'y a pas une heure : — Mademoiselle sait qu'on met tout sur les journaux; j'y ai vu un nom qui ressemblait au sien. Et comme je n'ai témoigné ni trouble, ni curiosité, elle n'a rien ajouté.

—C'est une honnête femme, soyez tranquille; elle n'ira pas secrètement déclarer ce qu'elle sait, et vendre votre nom...

En ce moment, madame Franchet entra, une lettre à la main. Mézélie jeta un cri en reconnaissant l'écriture; c'était celle de Valentine. La lettre ne contenait que ce peu de lignes :

« Pour la première fois, depuis deux mois, je « suis seule pour une journée... Ma sœur, viens « me trouver, si tu ne veux pas que je meure « de chagrin et de remords!... Il se passe quel- « que étrange événement, je sens que quelque « malheur me menace... Tu m'aimes... tu auras « pitié de moi, je le sais... tu ne me repousseras « pas... Mézélie, ma bonne sœur, je t'attends... »

— J'y vais, j'y vais!... s'écria la jeune fille.

— La voiture est en bas, dit madame Franchet, singulièrement intriguée par tous ces mystères, et joyeuse au fond de l'âme, parce qu'il lui semblait que quelque chose d'heureux allait arriver.

— On a envoyé une voiture? demanda le médecin.

— Oui, monsieur, répondit-elle d'un air triomphant; non pas une voiture de place, mais une voiture de maître, ma foi! Le bonheur vient peut-être trouver à la fin cette chère demoiselle!... J'avais prévu ça ce matin; mais je n'avais pas osé l'avertir de quelque chose... J'aurais pu me tromper!...

— Madame Franchet, vous êtes une brave femme! dit le médecin.

La voiture qui était venue chercher Mézélie traversa tout Paris et roula ensuite encore un quart d'heure hors de la barrière de Grenelle. Elle s'arrêta au bout d'une longue avenue, devant le péristyle d'une maison située au milieu d'un vaste jardin anglais. Mézélie descendit avec un violent battement de cœur, et suivit une femme de chambre qui se présenta pour la conduire. Ces lieux étaient pleins de silence; on y respirait comme un parfum de vie élégante, mystérieuse et cachée. D'amples rideaux de soie

s'abaissaient devant les fenêtres, que les bosquets devaient ombrager pendant l'été; d'épais tapis assourdissaient les pas, et partout éclatait un luxe plein de recherche et de goût. Mézélie traversa une espèce de serre chaude qui servait d'antichambre à un vaste salon, au bout duquel il y avait une autre pièce; la femme de chambre souleva la portière et dit à demi-voix :

— Madame est là; puis elle disparut.

Le jeune fille entra toute tremblante; Valentine était couchée sur un divan, près du feu. A l'aspect de sa sœur, elle se souleva brusquement, et tombant à genoux, elle cacha son visage couvert de honte, sur le bord du divan.

— Ma pauvre Valentine! s'écria la jeune fille en la prenant dans ses bras et en la serrant contre sa poitrine; ma pauvre sœur! me voici! Oh! mon Dieu! pouvais-tu penser que je ne viendrais pas!

— Non, non, je croyais bien que tu viendrais, répondit-elle à voix basse; mais je craignais... j'ai tant besoin de miséricorde et de pardon!

Mézélie jeta un triste regard autour d'elle et dit en retenant les mains de sa sœur :

— Comme tu as tardé à me dire que tu étais ici, Valentine!

—C'est que je n'osais pas... c'est que je ne pouvais pas t'écrire... Si tu savais quelle est ma vie depuis deux mois!

— Je le sais; une vie pleine d'angoisses, de craintes, de remords.

— Je n'ai pas passé un seul jour sans pleurer en songeant à toi, reprit la jeune femme d'une voix encore plus basse; pourtant... mais tu ne peux comprendre la seule excuse que je puisse te donner pour une si grande faute.

— Tu aimes cet homme! dit douloureusement Mézélie.

— Oui, je l'aime, je l'aime plus que ma vie, plus que mon honneur, tu le vois, puisque pour lui je t'ai quittée, je me suis déshonorée. Ah! Mézélie, j'ai eu des moments de bonheur! Si tu savais comme il m'aime! depuis deux mois je vis seule avec lui; j'avais exigé qu'il m'emmenât en quelque lieu où je pusse vivre entièrement cachée; il me semblait que j'oublierais ainsi ma honte; je ne voulais plus te revoir, Mézélie, je ne l'osais plus; il fallait que ce terrible sacrifice fût entier; mais comme son amour était ingénieux à m'en consoler! Tu vois de quel luxe il m'a environnée; il craignait pour moi l'ennui de cette espèce de reclusion; j'avais beau l'assurer que partout où nous serions ensemble je me trouve-

rais heureuse, il cherchait sans cesse ce qui pouvait me plaire, me donner un moment de distraction. Plus d'une fois il m'a emmenée dans les endroits où nous n'avions pas à craindre d'être reconnus; le soir, nous étions à l'Opéra, cachés au fond de quelque loge de rez-de-chaussée; puis, habillée d'un domino, le visage couvert d'un masque, j'ai assisté à des bals, à des fêtes; il aimait ces précautions, ce mystère dont j'étais entourée; il disait qu'ainsi j'étais belle pour lui seul. Va, Mézélie, après deux mois d'une telle existence, on peut mourir, on a assez vécu!

La jeune femme se tut, le regard ému, le sein palpitant; Mézélie la considéra avec une pitié ardente, douloureuse, et dit d'une voix triste:

— Achève, Valentine; tu me parlais dans ton billet d'un malheur...

— Oui, mais je ne sais pas ce qui me menace, je n'ai encore que des craintes, des craintes affreuses. Hier Ernest a été obligé de me quitter pour toute la journée, des affaires indispensables exigeaient qu'il allât chez lui. Depuis deux mois qu'il vivait ici, enfermé avec moi, les gens qu'il avait laissés dans son appartement de la rue de Rivoli avaient reçu l'ordre de dire qu'il voyageait. Plus d'une fois, une femme était venue le demander; cette femme, c'est madame d'Effanges.

— Madame d'Effanges! et que lui voulait-elle? interrompit Mézélie effrayée.

— Elle voulait le revoir, reprit la jeune femme avec un pénible sourire, Ernest a été son amant.

— Ah! je comprends à présent! murmura Mézélie.

— Mais lui ne l'a jamais aimée, continua Valentine, c'était de sa part un caprice; il l'a quittée après cette visite où elle eut l'audace de nous le présenter comme son futur époux. Depuis lors, cette femme s'est acharnée à sa poursuite, et hier, vois-tu, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai comme un pressentiment qu'il va m'arriver quelque grand malheur. Comme Ernest devait rester tout le jour, toute la soirée loin de moi, je lui ai écrit. Un jour d'absence, c'est si long quand on ne se quitte jamais!

A ce mot, Mézélie regarda sa sœur avec un triste sourire. Elle se souvenait de la sombre apathie où la jeune femme était tombée après son mariage, et du parti violent où l'avait jetée le désespoir de son éternel tête-à-tête avec le comte de Bibar.

— Je lui ai donc écrit, reprit Valentine, et j'ai remis ma lettre à un domestique de la maison. Eh bien! cette lettre, Ernest ne l'a pas reçue, et le domestique n'a pas reparu.

—Qu'est-ce que cela veut donc dire demanda? Mézélie avec inquiétude.

— Je ne puis me l'expliquer; mais j'ai mille soupçons. Lorsque Ernest est revenu hier soir et qu'il a su tout cela, il a affecté de n'y pas attacher grande importance, mais je me suis bien aperçue qu'il était inquiet, irrité, qu'il soupçonnait madame d'Effanges de l'avoir fait épier, de s'être emparée de cette lettre en la payant au domestique qui la portait. Ce matin, il s'est levé de bonne heure; il a interrogé les gens de la maison; personne ne savait rien. Ernest est revenu près de moi, il avait un air inquiet et troublé qui m'a frappée; et comme je lui témoignais mes craintes, il m'a dit qu'il voudrait bien que nous quittassions Paris, que nous allassions voyager pendant une année ou deux.

— Avait-il lu ses journaux? demanda Mézélie.

— Oui, ce matin on les lui a apportés comme de coutume, répondit Valentine étonnée de cette brusque question; pourquoi me demandes-tu cela, ma sœur?

— Achève, ma pauvre Valentine, dit Mézélie.

— L'idée de ce départ m'a tout d'abord effrayée; mais Ernest a insisté et j'ai consenti... Il m'a quittée pour faire tous ses préparatifs... Alors,

au moment de partir pour longtemps, pour toujours peut-être, je t'ai écrit...

Mézélie prit les mains de sa sœur et lui dit d'une voix profonde ! Mais tu ne partiras pas !...

Il y eut un moment de silence, puis la jeune fille reprit : Sais-tu pourquoi M. Vattier veut t'emmener? sais-tu pourquoi il était inquiet et troublé ce matin? c'est parce qu'il venait d'apprendre que le comte de Bibar est ici !...

Valentine se rejeta en arrière avec un brusque mouvement et devint pâle comme la mort.

— Je veux partir! je veux m'en aller! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Eh! où serais-tu à l'abri de ses poursuites, s'écria Mézélie; en quelque lieu que tu ailles te cacher, crois-tu qu'il ne parviendrait pas à te découvrir? Valentine, il n'y a qu'un parti à prendre, il faut que de toi-même, sans qu'il vienne te chercher, tu retournes près de don Antonio.

— Moi! que je me sépare d'Ernest, interrompit-elle; jamais!

— Aimes-tu mieux que ce soit la mort qui vous sépare? dit Mézélie en pleurant; si don Antonio découvre ta faute il te tuera, il tuera M. Vattier... Souviens-toi de la dernière comtesse de Bibar! Don Antonio fera comme son père...

Mais elle, du moins, mourut innocente, et toi !... Valentine, il faut renoncer à ton amour; c'est le terrible, l'inévitable châtiment de ta faute... Ne vois-tu pas que c'est Dieu qui te donne ce moyen de l'expier! Il faut faire ton devoir, Valentine! il faut me suivre aujourd'hui, à présent même !...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme en se jetant échevelée aux genoux de sa sœur; mon Dieu ! me séparer de lui, j'aime mieux mourir ! Va-t'en, Mézélie ! par pitié, va-t'en ! laisse-moi !...

— Jamais, répondit Mézélie, quel que soit ton sort, je le subirai aussi. Don Antonio nous trouvera ici toutes deux, il nous écrasera toutes deux de ses reproches, de son mépris, il me tuera peut-être, car je me mettrai entre lui et toi...

A ces mots, elle releva Valentine qui la repoussait avec des cris et des sanglots, et elle s'assit, à son côté, sur le divan. Il y eut un silence entrecoupé seulement par leurs larmes; puis Mézélie reprit d'une voix plus calme :

— Mais tu sais bien que cela ne pouvait toujours durer ainsi, que tu étais au bord d'un abîme où tu tomberais tôt ou tard... Laisse-moi te sauver, Valentine, laisse-moi sauver M. Vattier; car, vois-tu, si tout ceci se découvre, ton mari le tuera... Don Antonio faire grâce à l'amant de sa femme !... Mais tu ne le connais donc pas, Valen-

tine, puisque tu crois que M. Vattier pourrait échapper à sa vengeance!... Il peut ignorer ta faute; il l'ignorera si tu consens à venir avec moi sur-le-champ, si c'est dans notre petit appartement qu'il te retrouve... Valentine, demain peut-être il ne serait plus temps...

La jeune femme pleurait et se tordait les bras; dans tout ce que lui disait sa sœur, une seule chose la frappait, c'était le danger de son amant; elle était bien convaincue que si tout était découvert il n'avait qu'un moyen de sauver sa vie, c'était de tuer don Antonio, et elle l'aimait assez pour sacrifier son amour à cette affreuse crainte.

— Eh bien! je le quitterai! s'écria-t-elle tout à coup avec une sombre résolution; mais ne crois pas que je supporte une telle vie; je m'en délivrerai... Va, il est aisé de mourir!... quand on le veut... ce n'est qu'un moment... et tant d'autres, qui n'étaient peut-être pas si malheureuses que moi, ont eu ce courage!...

— Oh! Valentine, tais-toi! interrompit Mézélie en la serrant dans ses bras avec effroi; mais tu ne crois donc plus en Dieu! Sans doute il est aisé de mourir; mais l'autre vie! ton âme souffrirait éternellement, tu serais damnée!... Ma sœur, songe à notre mère qui nous regarde et prie en

ce moment pour toi... que lui dirais-je le jour où j'irais seule vers elle?... Valentine, tu veux donc que nous soyons séparées en ce monde et pour toute l'éternité !...

Ces paroles réveillèrent subitement dans l'âme de la jeune femme les sentiments religieux dans lesquels elle avait été élevée ; ses passions n'avaient pas étouffé ses croyances et une sorte de terreur la fit frissonner. Pâle, morne, épouvantée, elle leva les mains au ciel en murmurant:

— Oui, vous m'avez condamnée, mon Dieu! mais vous êtes plein de miséricorde! et ma mère prie pour moi !

— Viens, s'écria Mézélie, viens, partons!

— Sans le revoir, sans lui dire adieu ! dit Valentine en poussant de sourds gémissements ; et quand il reviendra, ce soir, qui lui apprendra...

Mézélie s'approcha d'une table et écrivit :

« Monsieur, vous êtes un honnête homme, « je me fie à votre délicatesse, à votre généro- « sité... ma malheureuse sœur est perdue si je « ne l'emmène sur-le-champ, si elle ne consent « à se séparer de vous pour toujours... C'est la « cruelle expiation d'une si grande faute !... « d'une faute qu'elle va pleurer pendant le reste « de sa vie !... Ayez pitié d'elle, monsieur, n'es-

« sayez pas de la revoir... songez qu'il y va de « son repos, de son honneur !... Partez, partez, « quittez Paris, au nom du ciel... »

Mézélie s'arrêta, l'âme navrée; cette douloureuse séparation lui rappelait ses propres peines, ce qu'elle avait souffert en quittant le Retiro; elle revint vers Valentine qui pleurait agenouillée et le visage caché dans les coussins du divan.

— Ceci est comme le dernier adieu d'un mourant, dit-elle avec une pitié profonde; Valentine, un mot encore avant de le quitter... si c'est une faute, Dieu te la pardonnera; car tu auras bien souffert !

La jeune femme se traîna jusqu'à la table, et écrivit d'une main tremblante, en inondant de ses larmes la lettre de Mézélie :

« Adieu, Ernest ! tout mon bonheur en ce « monde est fini !... Si Dieu prend pitié de moi, « je mourrai bientôt !... N'oublie pas la malheu- « reuse Valentine ! »

— Il ne m'oubliera pas ! il sera malheureux comme moi ! répéta-t-elle avec l'égoïsme implacable d'une âme passionnée et jalouse; quelle destinée, mon Dieu !

Mézélie cacheta la lettre et la laissa sur la table ; puis elle se hâta d'envoyer chercher une voiture ; car elle ne voulait pas se servir de celle qui l'était venue chercher. La jeune femme était tombée dans une sorte de stupeur ; elle se laissa emmener machinalement, comme si sa résistance, ses forces, sa volonté eussent été brisées par cette terrible lutte.

LV

Dès que les deux sœurs furent arrivées chez elles, le médecin monta ; il trouva Valentine sombre, silencieuse, comme anéantie. Mézélie essayait inutilement de relever cette âme abattue, de lui montrer sa réhabilitation, d'exalter son courage et de la rappeler au sentiment de ses devoirs ; la jeune femme gardait le silence et ne manifestait sa douleur que par des larmes rares et pénibles.

— Ma bonne sœur, dit Mézélie en lui présentant le médecin, voici un ami ; j'ai été bien malade, il m'a soignée, il m'a sauvée ; à présent il nous donnera aide et conseil.

— Vous souffrez, madame, dit doucement le médecin après avoir pris la main moite et glacée de Valentine, vous éprouvez un malaise, une sorte de fièvre; mais ceci va se dissiper, quand vous serez plus tranquille, quand vous aurez revu votre mari.

A ce mot Valentine tressaillit et sortit tout à coup de sa stupeur: le médecin avait bien jugé son état, il fallait maintenant la distraire de sa douleur par les soucis poignants et terribles de sa position. Il lui mit sous les yeux l'avis que le comte avait fait insérer dans les journaux, et il ajouta :

— Pourquoi tarderiez-vous? pourquoi prolongeriez-vous cette pénible attente?

— Eh bien je suis prête et décidée, répondit Valentine, dont les joues pâlies avaient repris subitement une nuance d'incarnat: que mon sort s'accomplisse tout de suite!... Oh! qui m'eût dit cela ce matin! ajouta-t-elle en se parlant à elle-même.

— J'irai trouver ton mari, dit Mézélie; sans doute il est arrivé avec M. de Granville; Dieu fasse que cet homme ne se soit mêlé de rien!... Valentine, veux-tu que j'aille à présent?...

— Attends jusqu'à ce soir! s'écria-t-elle avec effroi.

— Avant ce soir, dit le médecin, votre mari peut apprendre où vous êtes et venir vous chercher ici; ne vaut-il pas mieux aller au-devant de lui, de votre plein gré?

— Oui, oui, j'y vais! reprit Mézélie avec courage; je vais dire au comte de Bibar que sa femme est ici, qu'elle l'attend...

— Ou bien qu'elle va le venir trouver, interrompit le médecin, en arrêtant sur la jeune femme un regard plein de sollicitude et de compassion; il y a des entrevues au-devant desquelles il est moins pénible d'aller que de les attendre.

— Oh! oui, murmura Valentine; ce n'est pas ici que je dois revoir le comte de Bibar!

— Je vous la recommande, restez près d'elle, monsieur Daumenil; dit tout bas Mézélie, en serrant la main du médecin.

Le jour était sur son déclin; il faisait un temps rigoureux et la neige glacée tombait en épais tourbillons: mais la jeune fille, cachée au fond d'une voiture de place, ne sentait ni la fatigue ni le froid. Les émotions terribles de cette journée l'avaient anéantie; elle était à bout de ses forces et la situation de Valentine la remplissait d'effroi, de tristesse et de pitié. Mais au milieu de cette préoccupation, une idée ardente et fixe la poursuivait, une espérance douloureuse faisait battre

son cœur : après six mois de silence, de cruelles incertitudes, elle allait entendre parler de don Fernando, elle allait savoir où il était, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit en apprenant son départ. En ce moment, elle sentit que le temps ni l'absence ne l'avaient guérie : elle eut peur de sa passion, de sa faiblesse, et elle se dit, dans l'amertume et l'humilité de son âme, que si Dieu ne fût venu à son secours, si elle ne s'était pas rappelé les dernières paroles de sa mère, elle aurait failli comme Valentine.

La jeune fille descendit de voiture à la porte de l'un des beaux hôtels de la place Vendôme. En montant l'escalier, ses genoux tremblaient, elle se soutenait à peine. Un domestique français était dans l'antichambre ; il répondit à la question mal articulée de Mézélie :

— M. le comte est chez lui. Le nom de madame?

— Annoncez mademoiselle d'Effanges, dit-elle en s'appuyant au chambranle de la porte.

A ce nom, don Antonio s'écria avec transport :

— Mézélie !

Elle reprit courage et entra vivement ; le comte s'était levé.

— Où est Valentine? où est ma femme? s'écria-t-il avec une émotion extrême.

Au lieu de lui répondre, Mézélie resta immobile, le regard fixe, les mains étendues, le visage couvert d'une pâleur subite. Don Fernando était debout, à deux pas, derrière le comte; il était devenu pâle aussi et d'une main il s'appuyait à la cheminée.

Au premier regard qu'elle avait jeté sur lui, Mézélie s'était aperçue qu'il portait le grand deuil, et elle avait compris qu'il était libre, que dona Ana était morte.

— Ma femme! où est ma femme? répéta don Antonio d'une voix à la fois impérieuse et suppliante.

— Ici, monsieur! murmura Mézélie.

Elle ne put en dire davantage, ses genoux faiblirent, ses yeux se fermèrent, et elle tomba inanimée entre les bras de don Fernando, qui s'était précipité vers elle pour la soutenir.

Mais cette défaillance ne dura qu'un moment; la jeune fille respira profondément, et rouvrant les yeux, elle regarda autour d'elle et passa les mains sur son front comme pour rappeler sa raison, ses souvenirs; puis tout à coup elle fondit en larmes. Don Fernando l'avait assise sur un fauteuil, il lui serrait les mains en murmurant :

— Mézélie, au nom du ciel, calmez-vous!

Le comte, debout devant elle, la regardait d'un air inquiet et très-ému.

— Monsieur, dit-elle enfin en tâchant de se remettre, Valentine n'a pas osé venir... elle craint votre colère... elle est bien coupable sans doute...

— Je lui pardonne! s'écria le comte, je lui pardonne puisque je l'ai retrouvée! Qu'elle vienne... ou plutôt j'irai moi-même... J'en aurai bien la force...

A ce mot, Mézélie le regarda, et elle fut frappée de sa pâleur, de l'altération de ses traits; en quelques mois il avait vieilli de plusieurs années.

— J'ai été malade, reprit-il avec amertume, malade d'inquiétude, de regret, de désespoir... sans cela je serais plus tôt arrivé ici... Dans les premiers moments j'étais fou! je voulais me venger... mais à présent elle n'a rien à craindre... Il n'y a qu'une chose que je ne lui eusse pas pardonnée! Mais je sais que ma femme était avec vous, Mézélie! je sais qu'elle est sans reproches... qu'elle vienne donc...

— Mon cher Antonio, calmez-vous, dit don Fernando; je vais aller moi-même... nous vous la ramènerons...

— Oui, oui, sur-le-champ, s'écria le comte; allez, ma chère Mézélie; dites-lui que je ne lui

ferai point de reproches... que je suis sans colère... que j'ai tout oublié, hormis mon amour pour elle! Allez, allez bien vite!

— Venez! dit don Fernando avec un accent indicible de tendresse et de sollicitude; venez, c'est moi qui vais vous accompagner.

Mézélie s'appuya sur son bras; ils sortirent ensemble, et don Antonio se rassit en essuyant deux larmes qui roulaient sur sa joue basanée. Un moment après, il sonna en murmurant :

— Granville, qui sait où est Granville?... Il avait raison; je devais la retrouver ici!

Un domestique parut.

— Où est M. de Granville? demanda le comte.

— Depuis hier il n'est pas rentré; si M. le comte veut, on viendra l'avertir...

— Oui, c'est bien, n'y manquez pas, à quelque heure que ce soit, entendez-vous?

Quand il fut seul, le comte ajouta avec un mouvement d'épaules :

— Je suis sûr que depuis vingt-quatre heures il est au jeu!

— Ma chère Mézélie! dit don Fernando en baisant les mains de la jeune fille, assise à côté de lui au fond de la voiture; ma chère Mézélie, j'ai été bien malheureux! Mais à présent, tu es là!... tourne les yeux vers moi, cher ange!

Il la contemplait, enivré de sa présence, de ses regards; sa voix s'éteignait dans cette profonde émotion; il ne pouvait que presser avec transport sur sa bouche, sur ses yeux humides de pleurs, les mains douces et froides de la jeune fille.

— Oh! moi aussi j'ai bien souffert! dit-elle avec un long soupir, et tout ceci me semble un songe. C'est vous, c'est bien vous, Fernando!

— Oui, c'est moi, près de toi, pour toujours! dit-il en osant la serrer dans ses bras, quel bonheur sera le nôtre!

Elle laissa aller sa tête sur l'épaule de don Fernando, sa propre joie l'effrayait; elle était si peu habituée à ces émotions de bonheur, qu'il lui semblait que quelque fatale influence allait aussitôt les détruire. Puis elle se souvint de sa sœur; elle eut comme un remords de se sentir si complétement heureuse, et elle murmura :

— Pauvre Valentine!

— N'ayez point de souci sur les suites de cette réunion, dit don Fernando en souriant, le comte aime passionnément Valentine; dans le premier moment, il avait la tête perdue, il se figurait que c'était un amant qui l'avait enlevée, et il ne pensait qu'à sa vengeance.

A ce mot, Mézélie frémit et baissa la tête.

— Quand il a été bien certain qu'elle était

partie avec vous, ma Mézélie, toute sa colère est tombée, reprit don Fernando; il n'a plus éprouvé que la douleur d'être séparé de Valentine, et il a tant souffert de cette absence, que son amour en est devenu moins égoïste; il comprend mieux ce qui peut la rendre heureuse. D'ailleurs, nous serons là, nous ne ferons tous qu'une famille. Mais parlez-moi de vous, Mézélie; dites-moi ce qui vous est arrivé depuis ce jour cruel... Pauvre enfant! quel dévouement! quel courage! Mais le ciel nous récompense aujourd'hui!

Alors elle lui raconta brièvement son arrivée à Paris, et comment elle avait appris la mort de son père; puis le chagrin où elle était tombée, sa maladie et le dévouement du médecin; mais elle garda le silence sur tous les faits relatifs à Valentine. Don Fernando était trop ému, trop préoccupé de son bonheur pour s'apercevoir de ces réticences; il serrait dans ses mains les mains tremblantes de la jeune fille, et murmurait :

— A présent toutes ces peines sont finies... je suis libre, Mézélie! A présent, heureux, ensemble pour toute la vie!

— Nous retournerons à la Havane, dit-elle avec espoir; là, Valentine sera plus heureuse... moi aussi... Nous avons eu de si mauvais jours en

France! Oui, la tranquillité, le bonheur, nous ne les retrouverons qu'au Retiro!

Puis, frappée d'une triste pensée, elle ajouta :

— Pauvre dona Ana!

— Elle est morte martyre de sa foi, dit don Fernando avec un soupir; c'était un esprit sombre, ardent, fanatique; mais elle avait une belle âme.

Valentine attendait le retour de sa sœur avec anxiété. Le médecin ne l'avait pas quittée et il était parvenu à lui inspirer le courage de sa position. Au lieu d'exalter sa douleur par des exagérations de sensibilité, il lui avait parlé avec une raison ferme et indulgente; il lui avait fait comprendre la terrible nécessité à laquelle il fallait obéir. Mais entre tous ces arguments, un seul agissait puissamment sur la jeune femme, c'était la certitude que, si elle ne renonçait pas à son amant, don Antonio le tuerait; cette affreuse crainte lui donna seule la force d'accomplir son sacrifice.

Lorsque Mézélie entra suivie de don Fernando, madame de Bibar devint très-pâle; elle prit la main de sa sœur et dit avec une sorte de résolution :

— Viens-tu me chercher, Mézélie?

— Oui, oui, ma chère Valentine, répondit la

jeune fille, et voici don Fernando... Mon cher monsieur Daumenil, ajouta-t-elle en se tournant vers le médecin, c'est le beau-frère de ma sœur, M. le marquis de Villasanta.

Le marquis s'avança et serra vivement la main que lui tendait Léon Daumenil : Monsieur, dit-il, je sais de quels secours vos soins, votre amitié ont été pour mademoiselle d'Effanges, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

Le médecin répondit avec effusion à ces paroles affectueuses, et il regarda Mézélie avec son sourire à la fois si plein de finesse et de bonté. La jeune fille était pâle, défaite; mais une expression inaccoutumée animait ses yeux encore voilés de larmes ; un rayon de bonheur illuminait sa beauté.

— Ma sœur, dit don Fernando, en baisant la main de Valentine, moi aussi j'ai voulu venir vous chercher ; nous ne nous quitterons plus maintenant.

Elle s'aperçut alors qu'il était en grand deuil et une idée subite la frappa; la physionomie du marquis, celle de Mézélie, venaient de lui révéler tout à coup ce qu'elle n'avait jamais soupçonné.

— Don Antonio vous attend avec une grande impatience, reprit le marquis; il vous aime, ma

chère Valentine, et à l'avenir il vous rendra plus heureuse. Allons, ne le laissez pas plus longtemps dans cette impatience... venez, venez...

La jeune femme se leva tremblante, mais résolue. Avant de sortir elle embrassa sa sœur et lui dit à voix basse :

—Mézélie, toi aussi tu as bien souffert !... mais à présent, du moins, nous ne serons pas toutes deux malheureuses !...

Tandis que cette espèce de révolution dans la destinée des deux sœurs s'accomplissait d'une manière si prompte et si inattendue, M. Vattier disposait tout pour partir le lendemain avec Valentine. Les renseignements qu'il avait eus pendant la journée confirmaient ses prévisions et ses craintes. Bien qu'il fût brave, il ne se souciait pas d'affronter le ressentiment du comte de Bibar, il redoutait surtout pour Valentine les suites de la faute où il l'avait entraînée et il n'entrevoyait d'autre moyen de la sauver que de la soustraire aux recherches de son mari. D'ailleurs il l'aimait, il craignait de la perdre, et dans le dévouement égoïste de son amour, il était prêt à tous les sacrifices pour ne point se séparer d'elle.

Après avoir réglé ses affaires et tout disposé chez lui pour une longue absence, il rentra, vers neuf heures du soir, dans la maison où depuis

deux mois il vivait avec Valentine. Les domestiques l'attendaient inquiets; la femme de chambre vint au-devant de lui avec la lettre que Mézélie avait laissée.

—Madame est sortie vers midi, avec une jeune personne, dit cette fille à M. Vattier; elles sont montées ensemble dans une voiture de place, et madame n'est pas encore rentrée.

M. Vattier décacheta vivement la lettre et la lut d'un regard.

— Depuis deux heures, reprit la femme de chambre, il y a au salon une dame qui attend monsieur.

— Une femme ici! c'est madame d'Effanges; il y a là-dessous quelque infernale intrigue! murmura-t-il en entrant violemment dans le salon; c'était elle en effet.

Il y eut un moment de silence; madame d'Effanges, assise sur le divan, respirait son flacon de sels et pressait son mouchoir sur sa bouche haletante; ce n'était pas une scène étudiée, une affectation de souffrance, elle était réellement près de s'évanouir.

— Madame, dit enfin M. Vattier en contenant son inquiétude et sa colère sous une apparence de sang-froid, me direz-vous ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Vous le savez, répondit-elle avec une sorte d'assurance, et vous deviez vous y attendre...

— Oui, je sais que depuis trois mois vous m'obsédez de vos lettres, interrompit-il avec emportement; je sais que, ne pouvant parvenir à me voir, vous m'avez fait espionner pour savoir ma demeure; mais ne serai-je donc jamais délivré de vous, madame?

— Ernest, vous êtes bien cruel! dit-elle en pleurant; je ne mérite pas tous ces reproches.

— Cependant, vous avez fait une chose infâme, interrompit-il encore; vous avez gagné un de mes domestiques; vous avez soustrait une lettre... C'est vous, j'en suis sûr!

A ce mot, elle comprit qu'il n'avait réellement aucune certitude, et qu'elle pouvait nier le fait hardiment.

— Moi, monsieur! s'écria-t-elle; je ne sais ce que vous voulez dire; c'est par hasard que j'ai appris où vous étiez. Il est vrai que je vous ai écrit, que je suis allée chez vous, à votre appartement de la rue de Rivoli, pour savoir ce que vous étiez devenu; mais votre concierge n'avait pas pu ou n'avait pas voulu me le dire... Mais pourquoi ce mystère, ces précautions, avec qui donc vous cachiez-vous ici? et cette femme, qu'est-elle donc devenue!

— Elle m'a quitté! dit douloureusement M. Vattier dont l'irritation s'était un peu calmée à cette explication, et qui ne sentait plus que le profond regret d'avoir perdu la femme qu'il aimait.

— Est-il posible! s'écria madame d'Effanges avec un étonnement qui n'était pas feint et une joie qu'elle ne put dissimuler; cette femme vous a quitté, Ernest! Elle ne vous aimait donc pas!

— Elle m'aimait! dit-il sourdement et en s'asseyant accablé, le visage dans ses mains.

— Mon ami, dit madame d'Effanges en venant près de lui, si cette femme vous eût aimé, elle serait restée; nulle puissance au monde n'aurait pu la forcer à renoncer à vous; elle vous aurait sacrifié sa position, sa fortune, son honneur, sans penser que tout cela méritât seulement un regret; mais on ne rencontre pas tous les jours de ces cœurs dévoués!

M. Vattier hocha la tête avec un long soupir et un mouvement contenu d'impatience.

— Je ne m'attendais pas à ce qui se passe, reprit madame d'Effanges; je ne pensais pas que vous éprouvassiez sitôt vous-même les peines affreuses que vous m'avez fait subir!...

— Mais enfin, que veniez-vous faire ici, Léonide? interrompit brusquement M. Vattier.

— Je venais pour vous revoir, ne fût-ce qu'un moment, répondit-elle d'une voix soumise; car ni votre infidélité, ni vos mépris ne m'ont rebutée; je ne puis pas me séparer ainsi de vous, Ernest... Vous avez craint mes reproches, ma jalousie... Mais je les aurais dissimulés pour que vous supportassiez ma présence... J'aurais souffert... n'importe!... Il n'y a qu'une chose que je ne saurais supporter sans mourir, c'est de ne plus vous voir... Ah! vous auriez dû avoir pitié de moi!... Un mot, un seul mot de réponse à ces lettres que vous receviez presque tous les jours m'aurait donné une si grande joie!... J'ai tant pleuré...; mais je savais bien que quelque jour je vous retrouverais.

M. Vattier ne l'écoutait plus, il s'était levé et il promenait un regard sombre et désolé autour de ce salon, où chaque place lui rappelait un souvenir, où la veille encore il était avec Valentine. Madame d'Effanges s'était assise près de la cheminée dans le fauteuil profond qu'occupait ordinairement la jeune femme; la clarté de la lampe tombait d'aplomb sur son visage dont les traits saillants et animés commençaient à perdre leur régularité; ses derniers chagrins l'avaient vieillie, et M. Vattier la trouvait horriblement changée.

Dans sa préoccupation, il avait presque oublié qu'elle était là, et ce fut machinalement qu'il tourna les yeux vers elle; en la voyant à cette même place où il avait coutume de trouver Valentine, un sentiment de dédain et d'aversion lui fit détourner la tête, et il s'assit en silence à l'autre extrémité du salon. Madame d'Effanges se taisait et le regardait avec une sourde passion; elle calculait toutes les chances de le ramener, et elle espérait se refaire une place dans son cœur.

— Ernest, dit-elle en se rapprochant de lui, avez-vous oublié ce projet de voyage que nous avions fait ensemble?

— Je ne quitterai point Paris de longtemps, répondit-il.

— Ah! fit madame d'Effanges avec un sourire amer, rien ne vous y retient cependant!

— Rien! répéta M. Vattier en se parlant à lui-même.

Puis il prit une bougie et entra dans la chambre de Valentine. Madame d'Effanges n'osa l'y suivre; elle s'arrêta sur le seuil, et regarda cachée derrière la portière.

M. Vattier fit lentement le tour de la chambre; une broderie commencée, un camélia blanc que Valentine avait mis la veille dans ses cheveux,

ses bracelets, son mouchoir, tout était encore là. M. Vattier s'assit sur le divan, et, appuyant sa tête sur les coussins, à la même place où la jeune femme était quelques heures auparavant, il fondit en larmes.

A la vue d'une si profonde douleur, madame d'Effanges comprit qu'elle n'avait jamais été aimée ainsi; une horrible jalousie l'anima contre sa rivale; elle n'entrevit plus qu'une consolation, qu'une joie, c'était celle de quelque vengeance sûre, terrible.

— Comme il l'aime! murmura-t-elle; sans doute elle ne l'a quitté que parce qu'elle a su l'arrivée du comte de Bibar, et ils sauront bien se retrouver un jour! Ils tromperont la sœur, le mari, tout le monde! Mais je suis là, moi!...

Un moment après elle se retira sans rien dire à M. Vattier, qui ne s'aperçut qu'une heure plus tard qu'elle était partie.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, madame d'Effanges se présenta chez le comte de Bibar. Il n'y avait personne de levé, que les domestiques. Le valet de chambre vint dire à madame d'Effanges qu'il n'osait pas prendre sur lui de réveiller M. le comte, et qu'elle devait revenir plus tard.

— Je venais lui donner des renseignements qui

l'intéressent, dit-elle en insistant; je connais les demoiselles d'Effanges.

— Si ce n'est que cela, répondit le valet en souriant, vous pouvez vous dispenser de revenir; madame la comtesse et sa sœur sont ici depuis hier soir.

— Déjà! fit-elle, étonnée.

En ce moment M. de Granville rentra, il était pâle, sombre, défait; il venait de passer la nuit au jeu; madame d'Effanges le reconnut; c'était lui que le comte avait envoyé chez elle le jour même de son arrivée à Paris; mais alors elle ne savait rien et elle n'avait rien pu lui dire.

— Monsieur, dit-elle, je venais vous faire savoir ce que j'ai appris hier sur le compte des demoiselles d'Effanges, mes belles-filles; elles mènent une étrange vie!...

— Prenez garde!... interrompit M. de Granville avec un geste expressif; les domestiques pourraient vous entendre ici; passons chez moi, madame...

Une heure après, madame d'Effanges quitta M. de Granville; elle était pâle, brisée de fatigue, car elle avait veillé toute la nuit précédente; mais une joie cruelle éclatait dans son regard noir et animé. Léonide était bien toujours la même femme qui, pour satisfaire ses implaca-

bles passions, avait foulé aux pieds tout ce qu'il y a de saint et sacré au monde, celle qui avait causé le malheur et la mort de la pauvre Louise. Elle n'eut pas plus de pitié de la fille qu'elle n'en avait eu de la mère; elle s'était vengée, elle avait brisé cet obstacle entre elle et son amant. L'amour qu'elle avait pour M. Vattier était ardent, passionné comme celui qu'elle avait eu jadis pour M. d'Effanges; mais il était aussi plus humble, plus patient, plus tenace. Une fois que tout était fini entre M. Vattier et Valentine, qu'ils n'avaient plus aucune espérance de se revoir, elle comptait que ce cœur blessé se rattacherait à elle, et, renonçant à toute fierté, elle se trouvait encore heureuse de son dévouement. Elle faisait tout un roman des moyens qu'elle allait employer pour être encore aimée de M. Vattier; son orgueil de femme, son ressentiment, la violence de son caractère, tout pliait sous l'influence de cette passion. Elle savait bien qu'il n'y avait qu'une chose que M. Vattier ne lui pardonnerait pas, c'était d'avoir perdu la pauvre Valentine, d'avoir livré le secret et les preuves de sa faute; mais elle était sans crainte là-dessus : M. de Granville lui avait donné sa parole d'honneur de ne point dire de qui il tenait cette dénonciation.

Madame d'Effanges gagna la rue de Rivoli, non

dans un dessein arrêté, mais seulement pour passer devant la maison de M. Vattier. La porte cochère était toute grande ouverte, et une voiture de voyage attendait dans la cour. Madame d'Effanges fut frappée d'un soupçon; cependant elle se rassura aussitôt en se souvenant qu'elle avait laissé M. Vattier à sa maison de campagne. Elle continua de marcher jusqu'à la rue Royale; puis, poussée par une sorte de pressentiment, elle revint sur ses pas.

— M. Vattier est-il chez lui? demanda-t-elle au concierge auquel elle était souvent venue faire inutilement pareille question.

— Ma foi, ma petite dame, répondit cet homme d'un ton leste, vous avez du malheur: M. Vattier est chez lui, mais il n'y est pas pour un quart d'heure.

— C'est lui qui part!... interrompit madame d'Effanges; et, sans attendre la réponse du concierge, elle se précipita dans l'escalier. M. Vattier descendait; elle se mit devant lui les mains étendues, sans pouvoir parler...

— Léonide! dit-il en la prenant par le bras; au nom du ciel, calmez-vous, voulez-vous donc faire une scène!...

— Je voudrais vous parler un moment... balbutia-t-elle.

Ils remontèrent. M. Vattier avait l'air profondément triste, mais calme.

— Eh bien! que me voulez-vous? dit-il en faisant asseoir madame d'Effanges.

— Vous partez! s'écria-t-elle; mais comment... pourquoi cette détermination subite?...

— Parce qu'il le faut, répondit-il; hier j'étais décidé à ne point quitter Paris, mais j'ai réfléchi; j'ai compris que je devais à l'honneur, au repos d'une femme... d'une femme que j'aime, de m'éloigner... Elle a fait courageusement son devoir en me quittant hier; il faut que je fasse le mien aujourd'hui...

— Ernest, j'ai confiance en l'avenir! dit madame d'Effanges avec un élan de joie.

— Et moi, je n'oserai jamais compter sur rien en ce monde: quelques heures ont suffi pour renverser tant de bonheur! Adieu, Léonide...

Il prononça ces mots d'un ton doux et affectueux; car ce qu'il souffrait lui-même réveillait sa compassion pour cette femme qui l'aimait, et qu'il avait abandonnée.

— Pourquoi me dites-vous adieu, Ernest, pourquoi nous séparerions-nous? répondit-elle; ce voyage, nous pouvons le faire ensemble; n'était-ce pas notre projeta utrefois?... Autrefois, quand vous m'aimiez, ajouta-t-elle plus bas.

— Non, ma chère Léonide, dit-il avec décision, il faut nous séparer; notre avenir ne peut rien avoir de commun; je vous l'ai toujours fait pressentir, même pendant ce temps que vous rappelez...

— Oui, dit-elle en pleurant, oui, je sais que tu ne m'aimes plus; mais je me contenterai d'une si petite place près de toi, que tu peux bien me la laisser...

— Mon Dieu! interrompit-il, bientôt vous souffririez et moi aussi de ces rapports.

— Oui, peut-être j'aurais des moments cruels!... mais qu'est-ce que cela près de ce que je souffrirais loin de toi!... Ernest, quand on aime, il n'y a qu'une douleur qu'on ne puisse pas supporter, c'est la privation de l'objet aimé!... Tu t'en irais... je resterais seule... et des mois, des années peut-être s'écouleraient ainsi... On ne peut pas vivre dans cet affreux isolement... Non, moi, je ne le peux pas!... Pendant ces trois mois j'ai trop souffert... et pourtant j'avais un pressentiment, un espoir... je te cherchais... Ernest, si tu ne veux pas que je devienne folle, si tu ne veux pas que je meure, emmène-moi!...

— Écoutez, lui dit-il d'une voix triste et sévère, vous me faites mal... vous me faites

pitié. Que me demandez-vous? d'être là, près de moi, soumise, prête à tous les sacrifices; mais un galant homme n'accepte point un tel dévouement quand il ne peut le payer d'aucun retour. Encore une fois, séparons-nous...

— Oh! vous êtes sans pitié! s'écria-t-elle, oh! je suis bien malheureuse!... Il n'y a plus rien pour moi dans ton cœur, rien!... Pourtant, si tu me voyais mourir... là... devant toi!...

— Adieu, Léonide, dit-il avec une espèce de sourire; car il ne croyait pas entièrement au désespoir de cette femme, ou du moins il voyait dans ses paroles beaucoup d'exagération.

Il allait sortir.

— Écoute, lui cria-t-elle, ne me réduis pas au désespoir, attends encore un jour... une heure... un moment...

Il ne répondit pas, et sortit en refermant la porte après lui.

Alors elle frappa de son front le parquet sur lequel elle était tombée à genoux; puis se relevant brusquement, elle dit d'une voix creuse:

— C'est fini, tout est fini!... mais il me reverra encore une fois!...

A ces mots elle s'élança vers la fenêtre, poussa les persiennes d'une main ferme, et fermant les

yeux, elle se précipita... Quand on la releva elle était morte.

Cet événement retarda d'une demi-heure le départ de M. Vattier.

LVI

Le comte de Bibar avait reçu Valentine avec beaucoup de joie et de tendresse; il évitait les explications, les reproches; il se conduisait enfin en homme de sens, ce qui ne lui était pas ordinaire; l'influence de don Fernando contribua surtout à lui faire modifier toutes ses habitudes; il eut pour sa femme des complaisances dont elle fut touchée; il l'obséda moins; il lui donna tous les plaisirs que peut procurer une grande fortune; il la combla de distractions et de parures. Il éprouvait d'ailleurs une secrète et profonde joie en voyant le peu d'empressement que Valentine avait pour le monde, et il se fiait d'autant plus à

elle qu'il la voyait moins flattée de l'admiration qu'inspirait sa beauté.

La jeune femme subissait son sort avec résignation et courage ; mais le souvenir de M. Vattier était le terrible châtiment de sa faute. Une lettre qu'il avait adressée à Mézélie lui avait appris qu'il était parti pour l'Italie et que son absence durerait probablement plusieurs années. Il annonçait aussi la mort de madame d'Effanges ; mais sans ajouter aucune explication à cette nouvelle.

Après de si longs chagrins, une heureuse vie avait commencé pour Mézélie ; le présent était doux ; l'avenir lui souriait ; elle aimait, elle était aimée, et l'amour de don Fernando allait assurer pour toujours son bonheur. Parfois, cependant, un nuage de tristesse passait sur cette tranquille félicité ; elle considérait avec une pitié profonde le sort de sa sœur, elle songeait à cette faute toute parpitante encore dans le cœur de la jeune femme, et elle ne trouvait point de paroles pour la consoler. Parfois, aussi, une sorte de frayeur la saisissait en présence de M. de Granville, lorsqu'il arrêtait sur elle son regard froid et perçant.

La conduite de cet homme à son égard était singulière ; il semblait avoir oublié le passé ; jamais un mot, la plus légère allusion ne rappelait

à Mézélie qu'il l'avait aimée. Il menait toujours la même vie désordonnée et dissolue; mais on ne s'en apercevait guère qu'à ses longues absences; car, pour ce qu'il faisait pendant les nuits, qu'il passait presque toutes hors de l'hôtel, personne ne le savait. Quelquefois, il arrivait l'air animé, triomphant, la parole haute; le plus souvent, son visage n'exprimait rien qu'un froid et silencieux abattement; mais, dans toutes ces alternatives, il était aisé de reconnaître les phases diverses de la vie d'un joueur. Le comte lui témoignait toujours la même amitié, il avait toujours à son égard les mêmes procédés généreux; mais parfois il lui arrivait de dire :

— Ce pauvre Granville est incorrigible! je crois qu'il mourra les cartes à la main.

Le médecin était bien accueilli dans cette famille; il avait des manières et une tournure d'esprit originale et franche qui plurent sur-le-champ au comte de Bibar, et qui le firent aimer de don Fernando. M. de Granville seul ne témoigna aucune sympathie pour lui; l'intimité de M. Daumenil dans cette maison lui faisait ombrage; mais il avait assez de mesure et d'empire sur lui-même pour ne point manifester cette aversion qui, au fond, était plutôt instinctive que le résultat d'aucun calcul.

Trois semaines environ s'écoulèrent ainsi. Un soir que Valentine n'avait pas voulu sortir, le comte la laissa dans sa chambre avec Mézélie et don Fernando, pour aller écrire quelques lettres. M. de Granville rentrait en ce moment.

— Eh bien! Paul, lui dit don Antonio, comment vous traite le sort? Depuis quelques jours je vous trouve une physionomie qui n'annonce pas de belles chances.

— En effet, répondit M. de Granville d'un air insouciant, j'ai perdu!

— Tenez, mon ami, reprit le comte avec conviction, je vous conseille de ne plus jouer.

M. de Granville hocha la tête avec une espèce de sourire, et ne répondit rien; il avait l'air de prendre en pitié ce conseil comme la chose du monde la plus inexécutable.

— Il y a longtemps que je vous prêche cela, continua don Antonio; j'aurais voulu, vous le savez, que vous suivissiez de tout point mon exemple; il n'y a rien de tel que le mariage pour couper court à toutes ces passions; mais ce que je projetais n'a pas réussi...

— Et c'est don Fernando qui épousera Mézélie? interrompit M. de Granville avec un sourire ironique.

— Oui, mon pauvre ami, répondit don An-

tonio d'un air de commisération ; il faut en prendre votre parti.

— Je ne crois pas que ce mariage se fasse, dit froidement M. de Granville.

— Mais je n'y vois point d'empêchement.

— Les jeunes filles ont de si étranges caprices ! Tel qui leur convient aujourd'hui leur déplaît demain.

— Vous avez du dépit.

— Non ; mais je connais les femmes. Dites-moi, où en sont ces amours et ces projets de mariage ?

— On vous l'annoncera, je crois, officiellement demain.

— Sitôt ! s'écria M. de Granville.

Le même soir, Mézélie rentra dans sa chambre vers minuit ; tout le monde était déjà couché ; elle était restée la dernière près de Valentine, qui semblait plus souffrante.

La jeune fille congédia sa femme de chambre, et, après avoir roulé autour de sa tête, à la manière créole, un mouchoir des Indes, elle se mit à genoux pour faire ses prières. Un moment après on frappa à sa porte, elle alla ouvrir sans hésiter, croyant que c'était sa femme de chambre qui avait oublié quelque chose ; ce fut M. de Granville qui entra.

— Monsieur, qu'est-ce? que voulez-vous? balbutia la jeune fille surprise et confuse.

— Il faut que je vous parle; il faut que je vous parle ce soir, répondit-il avec une sorte d'autorité; il s'agit de choses importantes pour vous, pour votre sœur surtout; car dans tout ce que je vais vous dire il y va de son honneur, de sa vie!

Mézélie était devenue pâle comme la mort, elle tomba sur un fauteuil et fit signe à M. de Granville d'achever.

— Vous savez ce que je viens vous dire, continua-t-il, en s'asseyant près d'elle; vous savez que madame de Bibar a eu un amant, qu'elle a passé deux mois chez lui...

— Plus bas! plus bas! monsieur! au nom du ciel! interrompit Mézélie, en se tournant vers la porte, si l'on vous entendait!...

— Ceci est un secret qui a été bien gardé reprit-il; il n'y a que deux personnes au monde maintenant qui puissent porter témoignage contre votre sœur : vous et moi...

— Mais, monsieur, vous ne direz rien! interrompit-elle éplorée; ma sœur a toujours été bonne à votre égard... elle n'a jamais essayé de détourner don Antonio de l'amitié qu'il a pour vous!... pourquoi voudriez-vous la perdre?

— Je sais tous les détails de cette intrigue,

reprit M. de Granville d'un air impassible; j'en ai des preuves, je vais vous les montrer...

A ces mots, il tira cette fatale lettre qui lui avait été remise par madame d'Effanges, et il commença à lire : « Mon ami, mon Ernest, que « vais-je devenir pendant ce long jour d'ab- « sence?... et toi, que feras-tu loin de ta Valen- « tine?... »

— Assez! monsieur, assez! interrompit Mézélie en se cachant le visage; ah! mon Dieu! ayez pitié de nous!...

M. de Granville arrêta sur elle son regard fauve; cet effroi, ces larmes, lui causaient une cruelle joie.

— Que craignez-vous? dit-il après un silence; ne vous ai-je pas dit que tout ceci était un secret connu seulement de vous et de moi?

— Oui, reprit-elle en tâchant d'être calme; je sais que vous ne voudrez pas déshonorer ma malheureuse sœur, que vous ne voudrez pas être cause de sa mort, que vous garderez le silence...

— J'y mets une seule condition, répondit M. de Granville; le sort de votre sœur dépend de vous...

Elle le comprit et détourna la vue avec un mouvement d'indignation, de mépris, d'horreur, de refus.

— Oui, continua lentement M. de Granville, vous n'épouserez pas don Fernando... à cette condition, je me tairai... Vous le voyez, je suis généreux, j'aurais pu exiger que vous m'épousassiez moi-même.

— Jamais, jamais! murmura-t-elle avec une sombre résolution... Mais, monsieur, songez-vous à ce que vous faites!... Je ne vous parle ni d'honneur, ni de conscience, ni de générosité, ni de justice; mais ne comprenez-vous pas que quelqu'un pourrait intervenir et vous forcer au silence!...

— Don Fernando! interrompit ironiquement M. de Granville, un duel? Mais j'aurais toujours le temps de parler; d'ailleurs, on ne tue pas son homme à coup sûr, et je crois qu'entre nous les chances seraient égales...

Il y eut un silence; puis M. de Granville reprit :

— Croyez-vous que je vous aurais proposé ces conditions, si je ne les eusse bien calculées?...

— Oui, certes! s'écria-t-elle, vous avez bien calculé cet infâme marché! c'est du bonheur de toute ma vie que vous voulez me faire racheter l'honneur, le repos de ma sœur!...

— Vous m'avez poussé à ces extrémités, répondit M. de Granville en s'animant; Mézélie,

souvenez-vous de vos dédains, de vos mépris... de mon amour... Vous êtes la seule femme que j'aie jamais aimée... Depuis trois ans, je poursuis cette volonté, cette espérance... Pour vous posséder, j'aurais renoncé à tout... oui, à tout, Mézélie; je n'aurais plus joué... Et vous espérez que je renonce à cette magnifique chance de vous arracher à mon rival? non, non, jamais!... Il faut choisir, Mézélie, il faut choisir sur-le-champ...

Elle s'accouda sur la table, appuya son front sur ses mains, et ne répondit pas.

— Eh bien! qu'avez-vous résolu? reprit M. de Granville avec une sourde impatience, je ne vous quitterai pas sans avoir votre réponse; voulez-vous que je passe toute la nuit ici?

Mézélie joignit les mains, et sembla prier un moment; puis elle se leva et montrant la porte à M. de Granville, elle lui dit d'une voix ferme:

— Monsieur, je ne me marierai jamais!...

LVII

Ménélie acheva cette terrible nuit dans les larmes ; elle ne trouvait aucune issue pour sortir de cette affreuse situation ; quand il fut jour, elle fit appeler le médecin, elle ne s'était pas couchée ; il la trouva assise au pied de son lit, pâle, immobile, le regard animé d'un sombre désespoir.

— Ma chère enfant, s'écria-t-il avec effroi, qu'est-il donc arrivé ici ?

Alors elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et M. de Granville.

— L'infâme ! s'écria le médecin.

— C'est un sort bien affreux que le mien ! dit

Mézélie en pleurant ; je n'ai d'autre alternative que de sacrifier mon bonheur, celui de don Fernando, ou de voir ma sœur perdue, déshonorée !... Don Antonio ne pardonnerait pas! sa vengeance serait terrible !... Oh! mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force et le courage de la sauver !...

— Qu'allez-vous décider ? dit le médecin avec une douloureuse pitié.

— Mon parti est pris, répondit-elle en pleurant toujours, et sans faire aucune ostentation de dévouement ou de fermeté ; mon parti est pris, je n'épouserai pas don Fernando... mais pour que je tienne cette résolution, il faut que je me sépare de lui, que je parte !... Que lui dirai-je, grand Dieu ! pour expliquer cette détermination !... mais il va croire que je suis devenue folle ; car il ne peut pas douter de mon amour !...

— S'il soupçonnait ceci, dit sourdement le médecin, Granville serait un homme mort !...

— Oh! ce serait une justice de Dieu qu'une telle vengeance !... Mais, allez, je connais cet homme, il a tout calculé, tout prévu... Valentine n'en serait pas moins perdue !...

— Je vais l'aller trouver ! dit Léon Daumenil en se levant, je vais lui parler !...

— Vous n'en obtiendrez rien !

— Je puis tenter un moyen ! répondit le médecin après réflexion ; voyez-vous, il y a dans l'existence de cet homme des choses qui me paraissent singulières, inexplicables. Qui sait si lui n'a rien à craindre de personne ? Avez-vous remarqué la vie qu'il mène ici ? on dirait qu'il craint de se montrer ; il ne sort que la nuit, pour aller dans des tripots infâmes, où se réunit tout ce que Paris renferme d'escrocs et de joueurs. Le jour il s'enferme, et jamais il ne reçoit aucune visite. Il faut que j'aille le trouver, vous dis-je, et qui sait !...

— Il est défiant, plein de ruse et d'audace, dit Mézélie en secouant la tête ; comment l'amènerez-vous à des explications qui pourraient le compromettre ?... Il ne dira que ce qu'il voudra !

— Nous verrons ! murmura le médecin en serrant la main de Mézélie ; je vais le trouver.

Il était alors environ huit heures du matin ; M. de Granville, qui était sorti en quittant Mézélie, venait de rentrer ; il était assis devant son secrétaire, et son attitude, son air de tête, l'animation de sa physionomie, exprimaient un de ces triomphes que le hasard jette parfois dans la misérable vie d'un joueur.

— Il a gagné ! pensa M. Daumenil en jetant les yeux sur lui.

M. de Granville avait remis l'or et les billets de banque qui étaient devant lui dans un tiroir du secrétaire, et il se leva un peu étonné de cette visite matinale.

— Monsieur, lui dit le médecin sans préambule, je viens vous entretenir des conditions que vous avez proposées hier à mademoiselle d'Effanges...

— Ah! fit M. de Granville étonné, elle vous a confié...?

— Oui, monsieur, je sais tous ses malheurs; un médecin connaît plutôt que tout autre les secrets des familles; et cette fois j'étais instruit avant vous, l'ami de la maison. Savez-vous, monsieur, que c'est une mauvaise action d'abuser ainsi des fautes d'autrui! et que vous serez puni tôt ou tard du mal que vous faites?...

— Assez, monsieur! interrompit M. de Granville avec une espèce de ricanement; vous allez me parler de délicatesse, d'honneur! que sais-je! Vous allez peut-être essayer d'intimider ma conscience, de me faire peur des châtiments de l'autre monde... de la justice du ciel! mais je vous préviens que je ne crois pas en Dieu!...

— Ni moi non plus, répondit simplement le médecin; cela n'empêche pas pourtant que je sois un honnête homme.

— Je n'ai rien à vous dire, que ce que j'ai dit à mademoiselle d'Effanges, reprit M. de Granville; il faut qu'elle choisisse entre son amant et sa sœur; je crois que son parti est déjà pris...

— Oui, monsieur, répondit tranquillement le médecin; elle n'épousera pas don Fernando. Cependant, je trouve que vos conditions ne sont pas entièrement équitables; en la forçant de renoncer à ce mariage, il fallait lui en proposer un autre, il fallait vous présenter vous-même...

— Je ne m'attendais pas à ce conseil de votre part! s'écria M. de Granville singulièrement étonné.

— Pourquoi? reprit le médecin avec le même sang-froid; mademoiselle d'Effanges a dix-neuf ans, elle est belle, charmante; pouvez-vous la condamner à vivre et à mourir fille?... il vaut encore mieux qu'elle vous épouse que de ne pas se marier du tout.

— Ainsi, vous lui donneriez ce conseil? dit M. de Granville de plus en plus surpris.

— Sans doute; aujourd'hui elle ne le suivrait peut-être pas... mais plus tard... les femmes pardonnent les plus impardonnables actions quand on les fait pour l'amour d'elles : mademoiselle d'Effanges céderait...

— Vous le croyez?

— Je le crois.

— Et vous parlez sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Je pourrais donc, monsieur, compter sur votre influence? dit M. de Granville à peu près convaincu.

— Oui, monsieur; toutefois je fais certaines réserves; il faut que vous soyez pour mademoiselle d'Effanges un parti convenable, selon tout le monde. Je sais que le comte de Bibar doterait grandement sa belle-sœur en faveur de ce mariage; voilà pour la fortune, mais le rang est aussi quelque chose; vous empêchez Mézélie de devenir madame la marquise de Villasanta, et vous n'avez point de titre à lui offrir...

— Vous tenez à cela! fit M. de Granville d'un air dédaigneux; mais on peut vous satisfaire... j'appartiens à une grande maison, je suis le dernier descendant des Granville de Pontarlier, et je puis aussi me faire appeler M. le comte; don Antonio le sait... il a vu mes titres, mes papiers de famille...

En disant ces mots, M. de Granville ouvrit un tiroir du secrétaire et en tira une espèce de rouleau en cuir curieusement ouvragé.

— Voilà! reprit-il en déroulant une ceinture large de quatre doigts environ et le long de

laquelle plusieurs poches étaient disposées de manière à servir de portefeuille; il manque ici mon acte de naissance, parce que je suis né en Italie pendant l'émigration; ensuite le vaisseau sur lequel je passais en Amérique ayant naufragé, j'ai perdu d'autres papiers importants; mais ce passe-port, cette déclaration faite à mon arrivée à la Havane devant le consul de France, sont suffisants pour constater mon état... je suis le comte Paul de Granville, comme mon père...

Le médecin ne répondit pas : ses yeux étaient fixés sur la ceinture que venait de déployer M. de Granville; il avait pâli. Après un moment de silence, il prit le passe-port et le lut attentivement; puis il regarda M. de Granville d'un œil fixe, étonné, attentif, comme on regarde quelqu'un dont on connaît la vie, et qu'on voit pour la première fois.

— Eh bien ! fit M. de Granville avec une sorte de malaise, est-ce que vous trouvez que ce n'est pas bien là mon signalement?

— L'identité est parfaite, répondit le médecin en lui rendant le passe-port.

— Puis-je toujours compter sur vos bons offices? demanda M. de Granville.

— Certainement, dit Léon Daumenil, qui avait repris tout son sang-froid; je vais retrouver

mademoiselle d'Effanges, et qui sait? bientôt, dans une heure peut-être, je vous rapporterai une réponse à laquelle vous êtes loin de vous attendre...

A ces mots, il salua et sortit.

—Je crois que cet homme-là veut me tromper! murmura M. de Granville en le suivant des yeux, nous verrons!

Il réfléchit un moment; puis il rouvrit un tiroir du secrétaire et se mit à compter son or et ses billets de banque avec la joie sordide d'un joueur qui voit le moyen de faire un plus gros enjeu, et de courir de plus effroyables chances.

— Enfin, la veine s'est déclarée! murmura-t-il, la fortune me rit! que de hasards heureux se sont accumulés pour m'amener là! Ah! elle l'aime, ils allaient être heureux! et moi méprisé, haï, je devais me taire et assister à leur bonheur! mais je me suis vengé!

Au bout d'un quart d'heure le médecin revint.

— Eh bien! dit M. de Granville un peu étonné de ce brusque retour; vous avez vu mademoiselle d'Effanges?

— Non, répondit le médecin en fermant la porte; mais je viens, moi, vous faire de nouvelles conditions.

— Ah! ah! fit M. de Granville, voyons.

— Les voici, dit le médecin en le regardant en face : Il faut me rendre, sur l'heure, cette lettre écrite par madame la comtesse de Bihar ; il faut vous taire à jamais sur ce que vous savez, sinon je dirai, moi, ce que je sais ; je dirai que vous êtes M. Paul Granson, le faussaire condamné aux galères il y a cinq ans, l'assassin de Pierre Vidal.

Les cheveux de M. de Granville se hérissèrent sur son front, son visage devint d'une pâleur livide, mais son regard conserva la même impassibilité, la même audace.

— Monsieur ! s'écria-t-il en mettant la main dans l'un des tiroirs du secrétaire ; mais le médecin lui saisit le bras avec un prompt mouvement et le retint d'une main de fer.

— Vous oubliez que j'ai eu le temps d'écrire ! dit-il en haussant les épaules.

Il y eut un silence. M. de Granville était devenu tremblant.

— Cette ceinture, reprit le médecin, c'est celle de Pierre, elle m'a appartenu ; la première lettre de mon nom est brodée sur l'écusson ; elle contenait toute la fortune de Pierre et vous la lui avez volée ! Eh bien ! monsieur, vous ne répondez rien ? dénoncerai-je le faussaire, le voleur, l'assassin, dénoncerai-je M. Granson, ou bien M. de Granville partira-t-il après m'avoir rendu cette

lettre? Décidez-vous, monsieur, vous n'avez qu'un moment.

M. de Granville était atterré ; malgré son audace, il n'osa pas nier son identité et courir les terribles chances d'une nouvelle procédure qui pouvait l'envoyer à l'échafaud. Il prit sur-le-champ son parti, avec l'impassibilité stoïque d'un joueur éprouvé par tous les revers de fortune, et prenant la lettre de Valentine, il dit en la présentant au médecin et en regardant le tas d'or et de billets de banque amoncelé sur le secrétaire :

— Je partirai, mais quel garant emporterai-je de votre discrétion? pensez-vous que je puisse laisser ainsi ma liberté, ma vie, à l'arbitre de votre volonté... et cette dénonciation toujours suspendue sur ma tête...

Je n'ai point d'autre garantie à vous donner que ma parole, répondit le médecin ; vous pouvez aussi juger que je n'aurai nul intérêt à vous perdre, que j'ai même un motif pour garder le silence ; car enfin, vous avez encore la moitié du secret de la comtesse de Bibar.

M. de Granville réfléchit un moment, puis il dit, en jetant au feu la ceinture de Pierre :

— Demain j'aurai quitté Paris!

Mézélie attendait à genoux le retour du médecin ; ce n'est pas près d'elle qu'il était venu

écrire la déclaration qu'il avait préparée à tout événement, avant de retourner près de M. de Granville. La jeune fille priait Dieu sans espérance, et elle lui demandait seulement la force et la résignation; elle frissonna en entendant les pas du médecin, et dit d'une voix éteinte :

— Que vous avez été longtemps!

— Ma chère Mézélie, s'écria-t-il en la relevant, je crois à la Providence, elle vous a sauvée!... J'ai donné ma parole d'honneur à ce misérable, et je ne puis rien vous expliquer... sachez seulement qu'il m'a rendu cette fatale lettre, et qu'aujourd'hui même il part...

— Ah! c'est vous, c'est vous qui m'avez délivrée? s'écria Mezélie en se jetant dans les bras du médecin, avec le même élan de reconnaissance et de profonde tendresse qu'elle se serait jetée dans les bras d'un père.

Il pleurait d'attendrissement et de joie.

Oui! dit-il, ce jour est peut-être le plus heureux de toute ma vie!... ma chère enfant, j'ai assuré votre bonheur!

— Ah! si don Fernando savait tout ce qu'il vous doit! s'écria-t-elle, et ma pauvre Valentine!

Allons, allons! dit le médecin, soyons calmes, et que personne ne se doute du péril qu'a couru votre bonheur à tous! Voyez, mon enfant, il est

tard, et déjà don Fernando vous attend au salon; moi, il faut que j'aille savoir comment se trouve madame de Bibar, et que je lui ordonne d'être contente aujourd'hui!

. . . . . .

. . . . . .

Un mois plus tard, Mézélie épousa don Fernando, et presque immédiatement toute la famille, de laquelle le médecin ne se sépara point, partit pour la Havane. La jeune marquise de Villasanta revit ces lieux qu'elle avait tant regrettés, avec des larmes d'attendrissement et de joie, et il lui sembla que son bonheur était désormais si grand, si complet, qu'il ne lui restait plus aucun vœu à former. Mais il y a dans toutes les destinées humaines des compensations inévitables : au bout de deux ans, Valentine mourut après avoir lentement dépéri sous l'influence d'un mal que son mari ne soupçonna jamais.

Mézélie ne se consola pas de cette perte, et souvent, lorsque don Fernando ou le médecin s'inquiétaient de sa tristesse, elle leur répondait avec résignation et les larmes aux yeux :

— Sans cet affreux malheur, j'eusse été trop heureuse!...

FIN.

TABLE.

LIVRE CINQUIÈME.

Pages.

Au Retiro. 1

LIVRE SIXIÈME.

Une heure de bonheur. 71

LIVRE SEPTIÈME.

Le désert 107

LIVRE HUITIÈME.

Tôt ou tard 237

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building